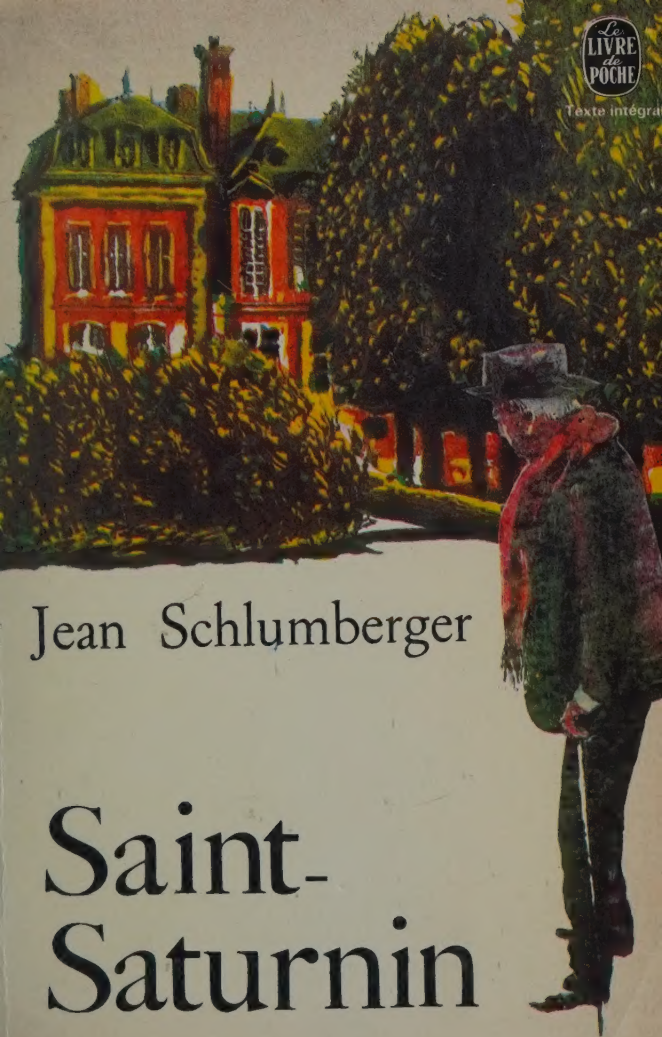

Jean Schlumberger

Saint-Saturnin

A. Neubefer

SAINT-SATURNIN

Issu d'une famille d'industriels protestants comptant parmi ses ascendants l'historien et homme d'Etat Guizot et les physiciens suisses Bernoulli, Jean Schlumberger est né en 1877 *à Guebwiller (Haut-Rhin). Il quitte l'Alsace à seize ans pour conserver la nationalité française et fait à Paris des études de lettres et de théologie, mais sa carrière sera celle d'un romancier, d'un essayiste et d'un auteur dramatique. Il fonde la* Nouvelle Revue Française *avec André Gide et Jacques Rivière en* 1909 *et participe à la création du Théâtre du Vieux-Colombier que dirige Jacques Copeau.*
C'est entre les deux guerres qu'il écrit la plupart de ses romans, dont Un Homme heureux (1921), Saint-Saturnin (1931) *auquel fait suite* Histoire de quatre potiers (1935), *etc.*
A partir de 1938, *il donne régulièrement des chroniques au journal* Le Figaro *dont il devient administrateur de* 1953 *à* 1965.
Son œuvre lui vaut d'obtenir en 1943 *le Grand Prix de littérature de l'Académie française et en* 1955 *le Grand Prix national des lettres.*
Jean Schlumberger est mort à Paris le 25 *octobre* 1968.

Le jour même de l'enterrement de sa femme, l'attitude de William Colombe inquiète ses enfants. Ils s'attendaient à ce qu'il soit accablé, voire un peu perdu sans la compagne qui a vécu près d'un demi-siècle à son côté. Or, ce vieillard de soixante-seize ans parle avec entrain de projets qu'il est enfin libre de mener à bien et semble s'intéresser outre mesure à leur cousine Tavernier, brebis galeuse de la famille.
Offensés dans leur deuil, Louis, Jourdaine et Nicolas se sentent aussi menacés dans leur sécurité, car le père garde la haute main sur la fortune des Colombe. Qu'en adviendrait-il si une intrigante se mêlait de se faire épouser ? Parant au plus pressé, ils obtiennent le départ de la cousine.
La manœuvre est maladroite. Conscient de l'hostilité qui l'a dictée, William Colombe agit dès lors en secret pour réaliser ses rêves d'ambition politique. Cibar, affairiste véreux, n'a aucune peine à capter sa confiance. Le sort du domaine de Saint-Saturnin va se jouer en neuf mois de lutte sourde entre le vieillard qui s'enferre dans son idée fixe et ses enfants : histoire d'une succession qui est aussi le drame d'un esprit victime de son éducation rigide et qui s'égare faute peut-être d'avoir été aimé et compris.

ŒUVRES DE JEAN SCHLUMBERGER

nrf

ÉPIGRAMMES ROMAINES (*épuisé*).

Romans

L'INQUIÈTE PATERNITÉ.
UN HOMME HEUREUX.
LE CAMARADE INFIDÈLE.
LE LION DEVENU VIEUX.
LES YEUX DE DIX-HUIT ANS.
SAINT-SATURNIN.
HISTOIRE DE QUATRE POTIERS.
STÉPHANE LE GLORIEUX.
PASSION.

Théâtre

LES FILS LOUVERNÉ (*épuisé*).
THÉATRE. (La mort de Sparte — Césaire — L'amour, le prince et la vérité — La tentation de Tati — Le bien public — Le marchand de cercueils — Un miracle de Notre-Dame).

Critique

PLAISIR A CORNEILLE.
ESSAIS ET DIALOGUES. (L'Enfant qui s'accuse — Dialogues avec le corps endormi — Sur les frontières religieuses, *etc.*).
LE PROCÈS PÉTAIN.
EVEILS.
MADELEINE ET ANDRÉ GIDE.

•

ŒUVRES COMPLÈTES en 7 volumes.

•

Aux Editions du Sagittaire :

JALONS. NOUVEAUX JALONS.

JEAN SCHLUMBERGER

Saint-Saturnin

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.
© *Editions Gallimard, 1930.*

IN MEMORIAM

S. S. W.

PREMIERE PARTIE

AUTOMNE

I

Le silence de minuit. Nul souffle. En vain dans les ténèbres l'ouïe se tend. Pas un bruissement, pas un remuement de feuille. Il semble que rien ne puisse plus être retranché, étouffé, qui rende l'immobilité de l'air encore plus morte. Mais quand est venu le silence d'avant la première annonce de l'aube, quelque chose encore a paru se raréfier, se retirer du monde, s'éteindre dans l'immense noir. C'est que les profondeurs de minuit restaient peuplées par un imperceptible égouttement. Le long de chaque herbe glissait le trop-plein de la rosée. Les solitudes de l'air étaient bouchées par d'humides rideaux. Maintenant seulement, toute vapeur dissipée, l'oreille a comme un vertige et, dans l'espace glacé, ne reconnaît plus aucun frémissement, aucune haleine de vie.

Soudain, sans qu'aucune lueur l'ait précédée, froide et jaune, la corne de la lune a surgi. L'énorme croissant se dégage de ce qui paraît la cime d'un bois, et commence à monter dans l'étendue désolée. Lune à son dernier quartier, lune qui se lève dans le désert et ne luit pour aucun regard. Si parfois elle éclaire un roulier somnolent, il reste les yeux sur

la croupe de ses bêtes, sans dresser son visage vers la lumière ; ou c'est un paysan qui traverse une cour, guidé par sa lanterne, soucieux seulement de la vache qui va vêler. Lune inutile, image des tendresses que nul n'a daigné cueillir, des vertus qui se sont fanées sans emploi, de tout ce qui s'offre, se tend, se dessèche vainement dans l'obscurité ! Lune diminuée et finissante, qui se détache de l'horizon à l'heure où le mourant suffoque, tire sur ses couvertures et, descendu jusqu'en ce bas-fond de la nuit, ne va pas pouvoir remonter la pente du jour !

La clarté du croissant a fait surgir de l'ombre une étrange et méconnaissable contrée. De grandes coulées de lait la traversent, qui serpentent, se rejoignent, noyant tous les creux du pays sous leurs lacs et leurs méandres. C'est la brume qui s'est déposée sur les prairies en épaisses nappes, entourant comme autant de presqu'îles et d'archipels les coteaux et les bouquets d'arbres. Ces bouées qui flottent sur une eau magique et semblent baliser un chenal, ce sont bien les sommets des peupliers qui dans les prairies de Saint-Saturnin suivent les détours du ruisseau. Mais au-delà, sur la campagne émergée, quel fantastique mirage projette cette énorme et funèbre croix ? Au carrefour des quatre bras que signifient ces insolites lumières, ainsi qu'un double rang de cierges devant un catafalque ? Les quatre avenues, jadis plantées par le vieux Nicolas Colombe, sont-elles si hautes, qu'elles tracent de pareils fossés d'ombre ? A leur croisée, ce sont bien les toits du château, le grand versant d'ardoises du logis principal et les pentes plus courtes des deux ailes. Mais pourquoi toutes les fenêtres éclairées ? Ce n'est, dans un tel silence, ni le feu qui dévore l'intérieur de la maison ni l'éclat d'une fête qui tire sur sa fin. Nul mouve-

ment sur les terre-pleins et le perron. La ferme toute voisine semble plongée dans son sommeil de toutes les nuits. Plus loin, tout à la ronde, rien que campagnes noires, pays dormant. Ces lueurs nettes et vives parmi les maisons du hameau, c'est l'eau qui brille dans les abreuvoirs. Et la pointe d'argent, ce n'est que les tôles du clocher. Mais, encore au-delà, dans la confusion des haies et des arbres, quelle est cette surprenante figure, ce rigide damier noir et blanc ?...

La lune regarde neuf grandes dalles, qui reflètent sa clarté. A l'écart se presse le peuple des petites tombes, tandis que, dans un large gazon, s'alignent les pierres toutes semblables sous lesquelles, depuis un siècle, viennent reposer tous les Colombe : deux rangs de quatre dalles et une dernière, isolée, par quoi commence un troisième rang. Pas de doute sur l'endroit où la suivante viendra se placer. La marge d'herbe est encore ample : celle d'une famille ambitieuse en vivants et en morts. La forte race aurait-elle perdu sa fécondité, qu'elle abandonne ainsi son œuvre ? Depuis trop longtemps l'architecture de pierre et d'herbe attend ce qui viendra l'accroître, espère ce qui viendra parfaire sa symétrie...

Elle va mourir, elle meurt, celle qui fut l'âme de la maison, celle qu'on a pu croire effacée parce qu'elle était timide, ou qu'on a crue sans ferme vouloir parce qu'elle consultait d'abord la charité ! Elisabeth ! Voilà que ses soixante-dix ans sont accomplis et la fièvre, fondant sur elle, n'a demandé qu'une semaine pour rendre ses jambes immobiles, puis ses bras, pour embarrasser sa parole, l'arrêter tout à fait, arrêter jusqu'au mouvement de ses yeux. Ses deux fils et sa fille sont là, qui s'étonnent de la

voir si calme et si grande. Elle parvient quelquefois encore, par une imperceptible pression des doigts, à leur marquer qu'elle est heureuse de leur présence. Mais elle voudrait parler. Elle cherche autour d'elle, elle cherche quelqu'un...

II

Essayant de ne pas faire crier les lames du parquet (le moindre pas résonne dans cette antichambre !) Louis rejoint son frère qu'il trouve assis sur une marche de l'escalier. Il dit très bas :

« Tu avais raison.

— Tu as tâché de le réveiller ?

— J'ai fait de la lumière et je me suis approché du lit. J'ai dit : « Est-ce que tu veux la revoir ? La « fin ne peut plus tarder beaucoup. » Il n'a pas répondu, mais s'est mis à respirer assez fort, presque à ronfler. Eh bien, le doute n'est pas possible : il faisait semblant de dormir. J'ai vu distinctement ses paupières s'ouvrir, puis se refermer.

— Que veux-tu, murmure Nicolas, il devient vieux. »

Les longues années de respect filial ne se laissent pas effacer en quelques heures. L'aîné n'accepte pas encore ce qu'il ne peut pourtant plus nier :

« Qui l'aurait cru capable d'une si lâche comédie ? »

Non, ce n'est pas cela qu'il voulait dire. Stupides formules ! Mais la résignation de son frère l'impatiente, et la fatigue brouille les idées, car depuis trois

jours on ne dort pas... Il s'assied à son tour sur la marche :

« Je ne prétends pas qu'il soit dépourvu de courage. Il a même du goût pour ce qui est difficile. Mais devant les émotions il a peur de souffrir, il se dérobe. En ce moment, c'est manifeste : il espère que tout s'achèvera tandis qu'il est censé dormir. »

Nicolas semble absent, mais finit par répondre :

« Il y a de cela... Et puis il craint peut-être aussi de ne pas se maîtriser, de pleurer devant nous. Il reste assez clairvoyant pour tâcher de dissimuler ses défaillances. Tu as bien fait de ne pas insister.

— J'ai eu tort ! Nous l'aurions aidé à se tenir droit. C'est le repos de Maman qui importe en ce moment et non le sien.

— Mon pauvre vieux, il est trop tard. »

L'aîné n'a pas coutume de céder si vite :

« Tu ne m'enlèveras pas de l'esprit que lorsque nous n'arrivions plus à la comprendre et qu'elle faisait ces pénibles efforts...

— Il y a plusieurs heures qu'elle ne les fait plus ! répond Nicolas... On était trop nombreux dans la chambre, c'est pourquoi je suis sorti. Mais la paix qui règne là, rien au monde, je t'assure, ne peut plus la troubler... Tu n'as qu'à jeter un coup d'œil... Jourdaine lui tient toujours la main ; elle dit que le pouls devient de plus en plus faible. Mlle Cheu empêche que les oreillers ne glissent. Et quant au visage de Maman, il respire ce merveilleux calme qui dure depuis le début de l'après-midi. »

Quelque chose n'a-t-il pas remué ? Ils dressent la tête. Puis Nicolas regarde sa montre : les aiguilles n'ont presque pas changé de place... Que la mort est agile et bondissante, quand elle attaque à droite, à gauche, sans laisser reprendre haleine ! Mais à quoi

s'attarde-t-elle, où traîne-t-elle, à présent qu'on lui ouvre à deux battants ? Et les pensées vont au hasard, reviennent, retombent dans leur ornière.

« Ce n'est pas qu'il soit vieux, reprend Louis, ou si tu préfères, que son intelligence ait faibli. Il y a quatre ou cinq jours, quand il a compris que la maladie était grave, rappelle-toi comme il a dit : « J'avais toujours pensé que je partirais d'abord. « C'est dans cette idée que toutes mes dispositions « étaient prises. » Je t'affirme que, dans ce moment-là, il était bien celui que nous avons toujours connu : l'homme qui pèse chaque chose équitablement et qui considère sa propre mort d'un œil tranquille. Moi, j'admirais cette simplicité parfaite, cette absence de grands mots... »

La fatigue ferme les yeux de Nicolas ; il appuie sa tête à la rampe :

« Tu ne le vois que de loin en loin, dit-il, c'est pourquoi tu t'étonnes. Mais moi qui vis à côté de lui... »

Son frère réplique avec âpreté :

« Une femme à laquelle on est uni depuis presque cinquante années, on ne la laisse pas s'en aller avec si peu de déchirement !

— C'est justement, murmure Nicolas, ce que j'appelle devenir vieux. »

Majesté du départ. Le navire glisse entre les phares des deux jetées, et déjà sous lui s'enfle une houle qui est celle du large. Grandeur sans fraude, grandeur qui ne se commande pas, grandeur qui monte des sources profondes : toute une vie ramassée dans le regard de deux yeux qui ont eux-mêmes cessé de voir.

Jourdaine sent encore sous ses doigts l'infime trépidation de l'artère. Elle n'ose desserrer sa main, de

peur de ne plus retrouver le filet imperceptible. Une faiblesse tout au bord de l'évanouissement, et un si triomphant regard ! Quoi ? ce doux visage aux traits empâtés par l'enbonpoint cachait ce portrait d'impératrice qu'avive la flamme de la fièvre, et ces yeux qui craignaient la lutte, qu'on réduisait si facilement à chercher un abri sous leurs paupières, voici qu'ils semblent renverser les murs et contempler on ne sait quelle lumière !

Louis et Nicolas sont rentrés dans la chambre. Jourdaine ne tourne même pas la tête vers ses frères. Personne n'ose faire un mouvement, de peur de troubler la mystérieuse exaltation. L'heure est passée où l'on pouvait soulager par de petits soins. La vieille gouvernante, Mlle Cheu, s'écarte, regagne l'ombre. Elle est debout tout au fond de la pièce, épiant les visages, écrasée par la promesse imprudente qu'il va maintenant falloir tenir. Ah ! ce n'est peut-être pas encore le moment ! Différer, différer encore un peu. Mais à quel signe saura-t-elle que c'est l'instant précis où elle doit s'avancer, elle si timide, si ridicule, et faire honneur à son serment ? Les minutes passent. Tout à l'heure peut-être il sera trop tard.

Dans son dos, soudain, quatre coups sonnent à la pendule : quatre coups qui décident pour elle et la poussent en avant. Elle heurte une chaise. Tant mieux ! Il lui semble que toute la maison l'a entendue et qu'elle ne peut plus reculer. Alors, résolument, elle passe devant Jourdaine, saisit la lampe. Avant qu'on ait eu le temps de se demander ce que projette cette femme égarée, elle approche la lumière tout contre le visage de la mourante, avance le sien le plus possible. Puis, de toutes ses forces, elle crie :

« Madame ! Madame ! C'est moi ! »

Et plus fort encore, séparant chaque syllabe :

« L'Eternel est vivant ! »

Elle reprend souffle et, une seconde fois, d'une voix cassée, méconnaissable, crie encore aussi haut qu'elle peut :

« L'Eternel est vivant ! »

Alors, dans le visage dont les traits immobiles semblaient déjà, depuis des heures, gagnés par la rigidité dernière, on voit les deux paupières frémir. Lentement, lentement, comme avec un immense effort, elles commencent leur dernier voyage, elles s'abaissent, elles atteignent le terme de leur course. Puis on voit quelque chose se raidir dans la mâchoire, et la bouche qui s'était légèrement entrouverte se refermer, lèvres serrées.

Jourdaine a dû reprendre la lampe aux mains qui allaient la laisser choir. Il n'y a plus qu'elle et ses deux frères, penchés sur le visage désormais clos. Louis appuie son oreille à la poitrine qui ne se soulève plus. Mais le cœur bat toujours. Ils attendent. Nul relâchement des traits. Un quart d'heure plus tard, Louis écoute encore et retrouve le battement. Ils reprennent leur garde, ne voient rien, n'osent plus même interroger le pouls, comme si la vie qui veille encore dans les ténèbres de la chair risquait de s'apercevoir qu'on guette sa disparition. Mais voulant passer la main sur le front de sa mère, Jourdaine s'aperçoit qu'il est presque froid.

Un bandeau ne sera pas nécessaire ; les dents sont restées jointes.

Dans l'embrasure de la fenêtre, Mlle Cheu est à genoux sur le tapis. Jourdaine essaie de la relever :

« Ma bonne Jenny, il faut venir. »

Alors un visage tout en larmes se redresse vers elle :

« Ah ! madame, que pouvais-je faire ? Elle m'avait

forcée de jurer !... Quand elle s'affaiblissait si rapidement il y a trois jours, elle comprenait bien, allez, qu'elle ne se relèverait plus. Ah ! vous ne vous doutiez pas comme elle était encore lucide !... Elle parlait bien difficilement, mais elle m'a dit, quand aucun de vous n'était là : « J'aurai besoin de vous, Jenny... « Quand vous verrez que c'est la fin... je veux que « vous m'avertissiez... » Je protestais. Je vous assure que j'ai dit tout ce qu'on pouvait trouver de rassurant. Mais je l'impatientais. Elle m'a fait signe de me taire : « Je veux que vous m'avertissiez... Mais j'ai « peur que vous n'osiez pas... Alors vous direz sim- « plement : *L'Eternel est vivant !*... Je saurai ce que « cela signifie... » Et elle pensait à tout : « Vous « vous mettrez dans la lumière... Vous crierez fort... « parce que peut-être je ne verrai plus... et je n'en- « tendrai plus bien... Jenny, il faut me le promettre... « Je veux que mes enfants gardent un beau souvenir « de moi... » Elle parlait avec tant de peine ; est-ce que je pouvais discuter ? Elle a dit encore : « Vous « m'arrangerez dans mon écharpe de dentelle « blanche... »

Des sanglots suffoquent la vieille fille. Elle saisit la main de Jourdaine :

« Il fallait bien promettre... mais je n'avais pas cru que ce serait si terrible... »

L'alerte n'est pas encore donnée dans la maison. Les fils ont voulu ranger la chambre eux-mêmes. La forme blanche sur le lit blanc, parée du mieux qu'ont pu les femmes. Le beau visage sans dégradation, le visage qui n'a prétendu qu'aux pudeurs de la tendresse et qui les a portées à la magnificence.

Maintenant, debout tous les quatre, ils peuvent écouter leurs pensées...

Méditation de Louis Colombe

« ...Père la taquinait à table, et toujours elle était décontenancée. Nous lui disions : « Tu ne comprends « donc pas, Maman, qu'il te taquine ? »Il y a beaucoup de choses dont nous avions admis qu'elle ne les comprenait pas... Si je songeais de Nicolas : « Il « raisonne comme Maman », ce n'était pas les jours où je faisais le plus grand cas de sa pensée. Chacun se demandait : « Comment Elisabeth a-t-elle mis au « monde ces enfants qui lui ressemblent si peu ? Ils « tiennent du père. » Nous pensions tout tenir du père. Etrange !... Et Reine qui lui a dit, dans un de ses jours d'insolence (comment ai-je pu permettre à ma femme un pareil langage ?) : « Mère, si vous « n'aviez pas toujours tremblé, leur orgueil serait « moins insupportable. » Oui, mais ensuite, quand notre garçon est tombé malade et qu'elles l'ont soigné toutes les deux, Reine a deviné plus de choses que nous n'en avions su voir, des richesses cachées... On se laisse harceler, on n'a jamais le temps ; et l'on s'en tient à des jugements hâtifs, injustes...

« Parce qu'il lui fallait toujours refaire trois fois la même addition et qu'elle perdait la tête au bridge, on s'étonnait que Père, avec sa vaste intelligence, ne fît rien sans la consulter. Tant d'années sans nuages, ce grand attachement qu'il avait pour elle, l'attachement de toute une vie !... Et cette paisible royauté qu'elle exerçait sur la maison !... L'on voit mieux à présent. Beaucoup d'idées bien établies qu'il faudra changer de place. Lui qui semblait si constant, si solide : quelle défaillance !

« Les femmes nous déroutent. J'aurais voulu que Reine fût présente, qu'elle vît tout cela. Et les enfants aussi, qu'ils eussent pour toujours ce souvenir extraordinaire... (Le poumon de ce gosse qui ne guérit pas !...) Ils auraient entrevu quelque chose qui leur manque, quelque chose qui ne peut pas s'enseigner. Et sait-on si, dans quelque bouleversement de notre existence, un jour, sous sa grâce étourdie, Reine à son tour ne se révèlera pas tout à coup... ? »

Méditation de Jourdaine de Sinnis

« Tu ne parles plus. Tu n'entends plus, vieille mère chérie ! On ne pourra plus rien te dire, et ce qu'on a gardé pour soi, il faudra toute sa vie le garder. Et tu aurais tant voulu qu'elle te parlât, et tu essayais si gentiment de l'apprivoiser, ta fille obstinée — si gentiment, si naïvement, comme on tend un bel épi de maïs pour attirer une chèvre récalcitrante. Pourquoi n'est-ce pas autre chose que tu demandais ? Comme si la prudence et la fierté ne conseillaient pas de se taire !... Et ne voyais-tu pas que les soucis ne restent supportables qu'autant qu'on ne les a pas avoués ? Tu baissais la tête sur ton ouvrage, pour cacher ta déconvenue. J'apercevais un peu de rougeur sur tes joues si bonnes, petit sursaut d'humeur. Et je me dépêchais de parler d'autre chose.

« Maintenant c'est fini, et tu emportes ces consolations que j'ai méchamment refusées. Encore si vive et si fraîche, et tout occupée au plaisir des autres ! Tu méritais une douce fille au cœur transparent. Et la femme de Louis non plus n'est pas une neige qui

fond sous le moindre rayon de bonté. Et celle de Nic est morte trop tôt, la meilleure des trois.

« Pourquoi tout cela ? Il semblait si facile de nous comprendre. Et parfois ton regard était perçant. Père qui disait, quand mes séjours près de vous se sont prolongés : « Voilà le cœur de notre fille qui devient « plus tendre pour nous. Voilà qu'elle mûrit bien, « comme toutes les bonnes choses. » Pauvre vieux père ! Mais tu ne te laissais pas tromper et tu devinais qu'il était un peu cruel de trop se réjouir... »

Méditation de Nicolas

« Comme elle court à ma rencontre dans l'allée, elle que la marche essouffle, son chapeau de travers, son manteau tout souillé de vase ! De quelle voix, de quelle voix elle répète dix fois de suite : « Tes petits sont sauvés ! » Et moi je lui secoue le bras — comme je la secoue, pauvre femme ! — pour qu'elle se dépêche de tout dire... Les traces de boue et de gouttes d'eau tout le long de l'escalier... Une feuille de roseau écrasée sur une marche... J'avance derrière elle. Je m'arrête quand elle s'arrête. C'est elle qui pousse la porte...

« Et maintenant à son tour on l'a coiffée, on l'a bordée. C'est le même couvre-lit de guipure...

« Les cheveux encore humides, qui sentaient l'eau de l'étang. Maman, à genoux, caressant les mains où les bagues étaient restées. Avec quelle flamme elle regardait le visage blanc ! Et c'est nous à présent qui tenons les yeux sur ton blanc visage... Comme elle s'ingéniait à chasser le fantôme de ma faute, de ma faute si légère et si écrasante !... Les

questions aux petits. Toujours la même réponse : « On regardait les poissons. »

« Deux enfants qui se penchent et qui tombent de la barque. A-t-elle appelé ?... Est-ce moi qu'elle appelait dans son dernier cri ?... Le froid de l'eau. Les jambes qui se prennent dans la robe et dans les herbes. Deux enfants qui s'accrochent. Quel poids ! Quelle angoisse pour les maintenir à la surface ! Le barrage en maçonnerie, où les ongles ne trouvent pas de prise... Elle l'appelait... Il n'est pas venu !...

« Tu as promis de venir avec nous sur l'étang. « N'est-ce pas, Nic, c'est promis ? » Et l'autre qui me croise, avec sa hache sur l'épaule, et qui m'entraîne pour marquer des arbres. Au fond du bois. (Un maître qui se promènerait en barque, tandis que ses ouvriers manquent de travail !...) Rentré par le village pour chercher des cigarettes... « Tu as « promis de venir avec nous sur l'étang... » Elle tenait un couteau à fruits et venait de peler une pomme. Elle me regardait, si confiante, si paisible. « N'est-ce « pas, Nic, c'est promis ?... » Des cigarettes !... « N'est-« ce pas Nic ?... »

Méditation de Jenny Cheu

« Ils ne pleurent pas, aucun des trois. Comme ils se tiennent ! Ils ont bien trop peur d'avouer leurs faiblesses. Qu'ils sont durs, tous ces Colombe ! Et moi, mon mouchoir est comme une lavette. Oui, j'ai vu deux ou trois larmes sur les cils de Mme de Sinnis, mais elles ne sont même pas tombées. Et c'est sa mère ! Et ce n'est pas qu'elle avait mauvais cœur. Moi je ne peux pas. Ah ! bonne madame ! Ah ! bonne maîtresse ! Ma seule amie ! Ah ! ma très chère

Elisabeth !... J'ai fait ce que vous m'aviez demandé et j'en garde encore les genoux qui s'entrechoquent. Ah ! quel fardeau vous m'aviez mis sur les épaules !...

« Ils ne savent pas ce qu'ils perdent, les pauvres enfants. Ils ne savent pas ce qui les menace. Ils la croyaient un peu simple, simples enfants qu'ils sont eux-mêmes. Peut-être Nicolas se rend-il mieux compte, lui qui est là tous les jours. Mais elle était si ingénieuse à donner le change, à cacher les difficultés. Mon Dieu, que pourront-ils faire ? Que va devenir la maison ? Et je n'ai pas d'autre foyer... Mon Dieu, que l'épreuve des jours qui viennent ne soit pas au-delà de nos forces, car nous entrons dans les ténèbres. »

Ainsi, dans les quatre silences, montent des pensées qui se croisent, qui s'éloignent ; et chacune poursuit son propre souci.

Rien ne bouge dans la chambre, hormis une raie brillante qui flambe sur le tapis rouge et tourne lentement vers le lit, comme l'aiguille d'une horloge. Elle touche le pied de Jourdaine et la réveille. Quoi, c'est déjà le soleil d'automne qui filtre par le joint des volets ? Elle va vers la fenêtre. Au loin, les bruits de la ferme, comme tous les jours : le pas des chevaux, le tintement des seaux qu'on remue dans la laiterie... Comme tous les jours.

Elle écoute mieux. On a marché sur le palier. Elle pense que ce sont les domestiques, n'entend plus rien, mais retient son souffle. Et soudain, elle n'en doute plus : la poignée de la porte a bougé. Très lentement, le battant s'entrouvre. Puis le mouvement s'arrête. Personne n'entre. Alors elle ne peut supporter davantage son appréhension et va vers la porte. C'est bien son père qui se tient là, nu-pieds.

en chemise, serrant un plaid autour de lui. Elle l'embrasse, le prend par le bras, le fait entrer.

Le vieillard regarde d'abord ceux qui sont debout. Il a un petit hochement de tête, comme s'il disait : « Bonjour » ou « C'est ainsi ». Puis il va vers le lit, baise sa femme sur le front, se relève et, sans un mot, à petits pas, voûté, toujours escorté par Jourdaine, sort de la pièce.

III

Au commencement, il n'y avait qu'une grande bâtisse délabrée, murs de brique aux chaînes de pierre blanche, ouvrant sur des terrains en friche leurs fenêtres et leurs portes béantes. Des chouettes nichaient dans les greniers, et les vaches venaient s'abriter des mouches dans les pièces du rez-de-chaussée. Plus aucun vestige des maîtres précédents : l'émigration et la guillotine avaient fait place nette. Pas de postérité pour perpétuer leur nom, pour protester contre l'injustice, pour venir de vingt en vingt ans, l'œil rancunier, visiter ces lieux devenus méconnaissables. Ils sont morts sans descendants ; que l'oubli les emporte ! Et c'est tant mieux si le pillage a détruit toute trace de leur présence, dispersé tout ce qui pouvait se vendre, brûlé sous les alambics ou dans les âtres des fermes, parquets, rampes d'escalier, croisées, boiseries. Dans la chambre qu'habite Jourdaine, il reste, au-dessus d'une porte, un petit panneau sculpté sur lequel une mince feuille de chicorée s'enlace à une moulure. Sans doute ne valait-il pas la peine de chercher une échelle pour arracher cette planche. Mais ni ce débris et son humble feuillage, noyé sous la peinture blanche comme, sous la neige, une mauvaise herbe oubliée par le sarcloir,

ni quelques noms conservés dans des actes d'archives n'empêcheront que tout ici, hormis l'aveugle maçonnerie et le poutrage caché sous les plâtres, que tout dans cette maison, légitimement et sans partage, ne soit « Colombe ».

Tout commence avec l'aïeul Jourdain-Nicolas : ces choses visibles et, dans le monde invisible, le sentiment soutenu depuis cent ans d'exister avec plénitude. Il fallait bien l'humeur d'un soldat de l'Empire, le désespoir d'un général de quarante ans déçu par son idole, il fallait un de ces hommes qui, de Madrid à Moscou, avaient conquis et reperdu toute l'Europe, pour s'attaquer, comme à une place hérissée de chevaux de frise et de gabions, aux ajoncs de cette terre abandonnée. Dans le même coup de tête, il avait épousé une femme sans fraîcheur ni fortune, une demoiselle franc-comtoise avec laquelle il avait dansé lors d'un déplacement de l'armée et qui se trouva lui valoir mieux qu'un titre ou qu'une dotation. Dans leur âge mûr, ils avaient travaillé comme un couple de jouvenceaux qui part pour les Amériques. Tandis qu'il faisait défricher, planter, toujours botté, toujours à cheval, toujours à la poursuite de quelque nouveauté, elle peinait de ses mains courageusement, brodait, coupait des vitres, tendait les murs de reps ou de perse. Un peu rustique au goût des jeunes femmes d'aujourd'hui, qui craignent de rayer la nacre de leurs ongles, mais d'esprit vif et cultivé, sachant l'anglais et l'italien, gardant toujours sur sa table quelque petit volume de Pétrarque ou de Milton. Ils sont, elle et lui, dans l'histoire de Saint-Saturnin, l'avril un peu rude qui fait verdir les prés et les bois. On leur doit toutes ces bonnes portes, ces bons dallages, ces bonnes toitures, les solides meubles d'acajou, l'oran-

gerie, les avenues. — Sur le plus grand panneau du salon, leurs portraits sont à droite, lui en uniforme, elle, coiffée d'un cabriolet fantasque, le buste serré dans une ceinture de camées.

A gauche, dans des cadres pareils, les portraits de la seconde génération : Victor Colombe et sa femme Clara Hoove. Jeunes tous les deux, nimbés de leur légende : le conseiller d'Etat, comblé des dons les plus brillants, et la jolie Anglaise à la romanesque destinée, follement enlevée du manoir de son père, aimée, tendre, charmante, les yeux tournés vers l'avenir le plus souriant, morte tragiquement à l'aurore de son éclat, pleurée par un mari qui demeura, jusqu'à la fin d'une longue vie, ombrageusement fidèle à son souvenir. (On conserve dans une cassette la fleur qu'elle enleva de sa robe de mousseline pour la déposer sur la cheminée, et l'on évite de marcher sur le petit tapis d'Orient qui marque, sur le palier du premier étage, l'endroit où la malheureuse est venue s'abattre, enveloppée de flammes.) Règne éphémère d'une fée qui a laissé dans la maison le parfum d'un luxe délicat, le goût des fleurs, de la musique. On leur doit les terrasses, l'écurie, des bibelots, des broderies, la vitrine pleine de porcelaine ; on leur doit certains raffinements du cœur, la découverte de ses exigences, la percée de plus larges vues sur le monde. Ils sont, dans le modeste Olympe de ceux qui furent ici les maîtres, les aimables divinités qui firent briller le second matin de la création : lui, le front précocement dégarni (mais à défaut de boucles, c'est dans sa cravate que se joue un dernier coup de vent romantique), elle, sous ses bandeaux noirs, spirituelle et rêveuse, dans un corsage de satin couleur de ciel.

Sur le mur, en face, deux autres portraits. Mais

qui, jusqu'aujourd'hui, songeait à les regarder ? William Colombe, Elisabeth... Non, ce n'est pas elle, cette femme en toilette, qui laisse de belles épaules s'échapper d'un châle de cachemire. Petits adoucissements des traits petits mensonges du teint, de l'attitude. Froide image fixée par le regard d'un indifférent et qui laisse échapper tout l'exquis. Ah ! que ne sourit-elle comme elle savait le faire à ses enfants et non comme si la pièce était pleine de visiteurs ! Ce n'est pas elle ; et pourtant il va falloir qu'elle se réduise à cette ressemblance, que par une triste assomption, elle aille habiter ce cadre, comme les prédécesseurs l'ont fait, eux qui étaient vivants, changeants, porteurs chacun de tout un univers. On les a dépouillés, trahis, jusqu'à n'être plus que ces fantômes peints, que quelques anecdotes qu'on répète, quelques acquêts figurant sur les inventaires.

Si proche, puisque son corps n'a pas encore quitté la maison, et pourtant déjà partie. Car ce n'est pas elle non plus, ce corps sans âme, allongé là-haut dans le grand lit. Jourdaine entre parfois dans la chambre et le contemple. Le corps qui nous a mis au monde ! Mais son chagrin s'échappe vers mille souvenirs sans parvenir à s'emparer de la forme qui est couchée là. Elle se rappelle avoir vu son mari pleurer au chevet de sa propre mère. Il refusait de la quitter et suppliait qu'on la lui laissât quelques heures encore. (Certains hommes pleurent facilement, qui n'hésitent pas à faire pleurer les autres et, durs envers les vivants, s'apitoient sur une chair inerte.) Quelle détente on éprouvera — les pieux mensonges n'empêchent pas qu'il en soit ainsi — lorsque ce cher visage, lorsque ces mains caressantes auront disparu, et que le ferblantier aura terminé sa soudure autour du couvercle de zinc ! Mauvaise

fille, en qui survivent les temps sauvages où le mort le plus adoré devenait sur-le-champ un ennemi plein de malfaisance. Mais non, ses frères, elle le voit bien, pensent comme elle. Ce n'est pas dans leurs ossements et dans les mèches de leurs cheveux qu'il convient de chérir les morts. Par deux fois, Nicolas est allé trouver le menuisier du village pour le presser d'achever avant le soir. Le brave homme le considérait avec étonnement, presque avec gêne. Ces gens du château, quelle hâte ont-ils donc de faire disparaître une si bonne dame ? Ne l'aimaient-ils point ? La dernière fois déjà, on eût dit qu'ils tremblaient de conserver un corps dans leur demeure...

IV

On a clos les volets du salon transformé depuis hier en chapelle. La cloche ne sonne plus l'heure des repas. La vie de la maison est comme sous un crêpe. Inquiet de se sentir abandonné, le couple de paons vient rôder sur le perron jusqu'aux pieds de William Colombe qui le chasse en levant sa canne. Il murmure : « Sottes bêtes ! », les observe longuement, puis donne des signes d'impatience, va et vient d'un pas que les douleurs de reins ont rendu traînant. Ses deux fidèles griffons, intimidés, se sont réfugiés sous une table de jardin d'où ils suivent les mouvements du maître. Celui-ci répète avec irritation : « Il n'y a donc personne ici ! » et s'il croit entendre passer quelqu'un, il l'interpelle : « Allez tout de suite dire au jardinier qu'il est grand temps de rentrer les lauriers dans l'orangerie ! » On n'entend pas, ou bien, derrière une porte, c'est une femme de service qui hésite, ne sachant que faire. Louis s'étant approché, son père insiste :

« Je t'assure que c'est important. Il va se laisser surprendre par les premiers froids. »

Dans l'atmosphère accablante de la catastrophe, manifestement le vieillard étouffe et cherche à s'échapper vers une bouffée d'air. Pris de pitié, son fils

l'entraîne dans la direction de l'une des allées. Tout aussitôt les paroles se précipitent, enfin délivrées, tâchant de dominer l'angoisse :

« Tous pareils ! Une journée de peine plutôt qu'une de réflexion. Tu crois peut-être que les hommes vont toujours à ce qui flatte leur paresse ; mais ce n'est vrai que pour la paresse de l'esprit. Routine ! Routine ! Quand j'étais officier, ce qui m'a rebuté, découragé, c'était leur perpétuel défi à toute initiative intelligente. Tu me diras que mon grand-père, avec son esprit toujours en mouvement... Oui, mais l'armée de Napoléon était tout autre chose : elle était l'endroit de la France où les énergies trouvaient le champ le plus libre. Et c'est pourquoi il y a fait son chemin, alors que moi je me suis tourné vers l'industrie. Et pourtant nous avions le même caractère. Comme lui, j'ai beaucoup d'idées, trop d'idées, mais pas toujours la patience de les mettre en œuvre. Vois-tu, les facultés alternent dans notre famille, de deux en deux générations. Il y a les inventeurs et les adaptateurs. Je ne mets pas les uns au-dessus des autres, mais c'est un fait que je constate. Mon père n'avait l'esprit tourné que vers la meilleure utilisation des forces. C'était un réalisateur de premier mérite, mais les idées lui venaient le plus souvent du dehors. Et vous lui ressemblez... Encore une fois, je ne déprécie personne... Tu as, dans les affaires, le même don de tirer parti des choses. On verra si vos enfants continuent le rythme. Jourdaine a stupidement poussé son fils vers Saint-Cyr : en apparence, c'était rester dans la tradition, mais c'était la trahir en réalité. Je l'ai vainement avertie : on a fait faire à son garçon un faux départ. Mais va raisonner une femme qui tremble de déplaire à un pareil mari, tout en ne cessant de le braver ! »

Ces réflexions, Louis les a bien des fois entendues ; mais elle sont jetées avec une agitation inhabituelle. Le vieillard s'est arrêté. Du pied il essaie de pousser un caillou, s'irrite :

« Ote donc cette pierre ! »

Les chiens, croyant à un jeu, se sont précipités, mais ils reculent aussitôt devant un mouvement de la canne. William Colombe reprend :

« J'espère qu'on lui a télégraphié de ne pas venir.

— A qui donc ?

— A son mari.

— Tu n'y penses pas ! Il arrive cette nuit, en même temps que ma femme et mes enfants.

— Reine vient aussi ? »

Le mot a jailli sur un ton qui manque de bonne grâce. Mais le vieillard est moins absent que paresseux à surveiller ses humeurs. Il s'aperçoit de sa fâcheuse parole et tâche aussitôt de l'effacer :

« Personne n'aurait pu reprocher à Reine de ne pas vouloir quitter son fils. Comment va-t-il ?... Je serai très heureux que tous mes enfants soient présents... Votre mère en aurait été contente... Votre mère disait toujours... Elle disait... avec le génie du cœur... »

Son visage s'altère. Va-t-il perdre contenance et le poids sous lequel il plie, qui tient son esprit dans la peur, va-t-il fondre en bienfaisantes larmes ? Unique instant, où perdu dans ses ténèbres, le cœur va retrouver peut-être une issue vers le jour ! Qu'on l'aide à pleurer, qu'on l'y force ! Mais Louis est pris de lâcheté à l'idée d'une scène de sanglots, il biaise :

« Maman, dit-il, mettait tout son soin, toute sa tendresse, à ce qui pouvait unir entre eux ses enfants ; pas seulement ceux qu'elle avait mis au monde, mais également les autres. Toi-même, tu

voulais faire de la maison l'endroit où tous, de plus en plus, nous aurions du bonheur à nous retrouver. »

La diversion qui lui est proposée, William Colombe en profite avec une étrange agilité :

« Certainement, c'est bien mon idée, et j'ai toute espèce de projets. Beaucoup de choses que je n'ai pas pu réaliser jusqu'à présent, beaucoup de choses que je me réjouis d'entreprendre... »

Puisqu'il les a provoquées, qu'a donc Louis pour que chacune de ces phrases lui cause un pincement pénible ? Tant mieux, après tout, si son père ne tombe pas dans le désarroi, mais s'appuyant à ce que sa main rencontre, essaie de rester debout. Et s'il ne peut le faire qu'en se dérobant et les yeux fermés, n'est-ce pas encore une lutte émouvante, méritant aide et pitié, que celle d'une vie si durement secouée, qui refuse de s'abandonner ? Dès demain sans doute, une vision plus équitable effacera ce qui semble aujourd'hui grimaçant. Mais le souvenir de la nuit reste trop proche. (« Est-ce que tu veux la revoir ? » Et la respiration qui devient plus bruyante, contrefaisant le profond sommeil.)

« On peut aménager plus parfaitement Saint-Saturnin, reprend Louis, on peut l'embellir Tu te souviens des plans que nous avons retrouvés dans les cartons d'arrière-grand-père. Il avait déjà rêvé d'assez grands travaux. »

Dans les prunelles de William Colombe brille une flamme malicieuse, un peu méprisante:

« Il s'agit de tout autre chose.

— Tu ne veux pas dire de quoi ?

— Tu le verras bien. »

Ils continuent à faire quelques pas sur l'herbe d'un des bas-côtés. Mais il faut choisir entre l'importune

curiosité d'un fils et le malaise du silence. Le silence est pire. Aussi le vieillard risque-t-il :

« Les embellissements, vous les ferez à votre idée. Il y a plus urgent que tout cela. »

Comme la phrase, trop vague, ne provoque pas de réponse, il précise :

« Il y a toute l'exploitation à remettre sur pied, de fond en comble. »

Louis est-il donc sourd ? Pour le piquer, son père lance avec force :

« Nic voit petit. »

Cette fois le frère aîné tourne la tête et regarde avec surprise. C'est tout ce que souhaitait le vieux Colombe qui redevient évasif :

« J'ai réfléchi depuis longtemps. Laisse-moi faire. »

Mais Louis a mordu à l'appât. Il riposte :

« Nic a tiré le meilleur parti possible des terres qui étaient à sa disposition. On ne fait pas ce qu'on veut dans cette argile de Normandie. »

Le vieillard s'esquive toujours :

« Laisse-moi. Je sais, je sais... »

A quoi Louis réplique, un peu trop vif :

« Nic a peut-être eu tort de s'établir ici, dans une propriété sans avenir ; mais c'est vous qui l'en avez supplié, d'une manière très insistante. Alors il faut le laisser faire. Ce n'est plus un petit garçon. »

Pas de réponse. Puis, comme s'il n'avait pas entendu, William Colombe considère le ciel obstrué de nuages bas :

« Tout le long de ma vie, dit-il en s'échauffant bientôt de sa propre éloquence, j'ai beaucoup regardé les nuages. Des hommes parcourent le monde entier à la recherche de grands spectacles, et ils ne songent même pas à lever les yeux vers le plus imposant, le plus varié de tous. On dit : « Le vent... » Mais il

y en a cent espèces, qui ont leurs coutumes, tout comme les animaux, leurs fantaisies, leurs manières de chasser la proie, de l'attaquer, de se jeter comme le loup dans le troupeau ou de le pousser devant eux à la façon du chien. Et l'on dit : « Ce soir les « nuages étaient beaux vers le couchant. » Comme s'ils avaient besoin, pour être beaux, que le soleil leur donne des couleurs extraordinaires ! Les plus étonnants sont justement ceux qu'on ne regarde pas, les gris, les sombres, ceux qui ont des fomes confuses. Ce qui m'intéresse en eux, c'est moins leurs nuances que leur vie. Leur glissement surtout, leur majestueux glissement. Il n'y a pas de souci qui ne reprenne ses proportions modestes, pourvu que pendant un quart d'heure tu restes immobile, les yeux fixés sur ce mouvement qui ne s'arrête pas, si monotone, si formidable. »

Mais c'est au tour de Louis de ne pas répondre. Il observe son père à la dérobée. (« Nic voit petit ! » Nic est irritant quelquefois, mais c'est un sage à sa manière.) Egalement par furtifs coups d'œil, le père épie le visage du fils incommode.

Ils ont atteint les grandes bornes qui ferment l'avenue à son débouché sur la route et sur la campagne découverte. (C'est l'avenue qui regarde à l'ouest et qu'on appelle de Blanches-Portes, parce qu'elle mène vers un village ainsi nommé.) Au lieu de s'asseoir à son habitude, le vieillard se retourne et s'apprête à revenir sur ses pas :

« Tu m'as entraîné beaucoup trop loin... D'ailleurs je ne sais pas pourquoi tu me donnes le bras. Je peux très bien marcher tout seul. »

*

(L'avenue du Cadran, qui conduit à l'église et au hameau de Saint-Saturnin, fait pendant, vers l'est, à celle de Blanches-Portes, et vers le nord celle qu'on appelle de Variville s'enfonce dans les bois, la seule qui ne soit pas formée d'une quadruple rangée d'ormes. Au sud, la pente abrupte qui dévale vers les prairies n'a permis que le tronçon d'une fictive allée, coupée par deux terrasses.)

Nicolas tâte sa poche pleine de dépêches. Justement voici Jourdaine qui tourne le coin de l'écurie et se dirige vers l'allée du bois. Pour la rejoindre plus vite, il franchit d'un bond une étroite platebande, traverse un tapis d'herbe... (Il ne quittera donc jamais ces manières de gamin, dans un pays où personne, passé l'âge de l'école, ne penserait pouvoir courir sans déroger ?) Il contourne l'autre platebande. Puis, tant pis ! il n'a pas le temps. Reprenant sa course, il atteint Jourdaine et lui tend le papier bleu.

« Ton mari n'arrive que demain. »

Elle prend la dépêche. Elle est accoutumée à ces déceptions, mais non vaincue jusqu'à ne plus s'efforcer de sauver la face. Elle dit :

« Ils ont beaucoup de travail à l'ambassade. »

Irritante et vaine précaution qui ne protège plus aucun secret.

« Puisqu'il prend le bateau de Calais, dit Nicolas, il arrivera quand même à temps. »

Sous le regard de son frère, elle sent tous ses chagrins étalés. Ah ! qu'on change de conversation !

« J'allais chercher des branches de sapin. Il en faut

encore quelques-unes pour couvrir la bière. J'ai pris mon sécateur. Veux-tu m'aider ? »

Elle ajoute, tout en marchant :

« Et ces centaines de mains indifférentes, qu'il faudra serrer ! Pourquoi ne pas nous laisser seuls, sur la route du cimetière, avec les gens de la maison et du village ? Cette cérémonie de demain pourrait être si touchante, si digne.

— Pauvre Jourdaine ! dit Nicolas. Et c'est de toi qu'on fait une apprentie ambassadrice !

— Est-ce que ce n'est pas la vérité, Nic ? Pourquoi Père a-t-il fait appel à tous ces lointains parents, qu'il n'a jamais aimés, qu'il n'estime pas ? Quel soulagement est-ce qu'il espère de leur présence ? »

Son frère répond au bout d'un instant :

« Maman m'a dit un jour : « Une des plus tristes « conséquences de la vieillesse, c'est qu'on devient « sensible à la flatterie. » Cette phrase répondait sans doute à une préoccupation précise.

— Et tu crois qu'on peut trouver du plaisir à un encens si misérable ? Ah ! Nic, qu'est-ce que nous ferons du pauvre vieil homme ? »

Depuis huit jours, la question harcèle Nicolas. Il n'oserait avouer combien de fois, dans la solennité de la mort approchante, il s'est laissé distraire par cette interrogation, sans trouver de réponse qui la fît taire.

Il s'engage dans l'humide taillis que novembre a déjà rendu plus clair ; et frayant à sa sœur un chemin parmi les ronces, il la conduit vers une petite combe où se presse une famille de jeunes sapins. Ils avancent, remuant la profonde litière de feuilles mortes, et dans le grand bruissement qu'y fait leur sillage, ni l'un ni l'autre ne songerait à élever la voix. Mais lorsque, arrêté, Nicolas s'est mis à couper

des branches, la pensée de Jourdaine retourne à ses craintes :

« L'autre jour, quand nous nous promenions, il s'est arrêté tout à coup. (Il commençait seulement à s'inquiéter au sujet de Maman.) Il m'a regardée d'un air effrayé, d'un air d'enfant, et il m'a dit : « Qu'est-ce « que tu veux que je devienne ? Elle pourrait vivre « seule. Elle trouverait toujours à qui se dévouer. « Mais moi, sans elle, à qui pourrai-je me raccro- « cher ? »

Nicolas tire de sa poche un bout de ficelle, lie la brassée, la charge sur son épaule :

« Il y a huit jours de cela, dit-il. En huit jours, on s'accoutume à beaucoup de choses... »

Elle l'interroge des yeux.

« Je veux dire qu'il ne laisserait déjà plus échapper un tel aveu.

— Il se sent pourtant si infirme ! »

Nicolas murmure :

« Raison de plus ! »

Puis, toujours immobile :

« Nous l'avons habitué à trop de déférence et de respect. Nous lui serons vite à charge, s'il se sent humilié devant nous.

— Tu crois ? »

Elle a rougi, comme chaque fois qu'en son esprit quelque chose se fait jour où elle pressent une vérité. Sans bouger, tous deux regardent le tapis de feuilles. Il dit machinalement :

« Tu verras... »

Puis rajustant le fagot sur son épaule :

« Rentrons par le ruisseau ; d'ici c'est plus court.

— Ah ! Nic, dit-elle, puissions-nous mourir avant d'être vieux ! »

Le sentier serpente le long d'un filet d'eau qui

suinte entre les feuilles. Est-ce le soir qui est tombé si vite, la lumière qui s'est voilée, la fraîcheur qui monte et qui donne à ce lieu tant de tristesse ? Les pas ne font plus aucun bruit sur le sol gras. Odeur pénétrante de la terre, des souches décomposées, des mousses ; odeur puissante et fermentée, vin de mélancolie ! Un moment, Jourdaine marche silencieuse, en arrière de son frère, puis elle dit :

« Tes enfants sont si confiants, Nic ; ils sont si tendres... »

Sans avoir besoin de se retourner, il supplée la fin de la phrase, la pensée en suspens : « Ils sont si caressants, si bien portants, et nulle n'est plus là pour se réjouir de tant de grâce. Renée, cœur aimant, mère injustement dépouillée !... » Il répond :

« Oui, je sais... »

A quoi serviraient plus de mots ? Mais l'instant d'après, il sursaute : Jourdaine a poussé un cri. Il la voit arrêtée devant un invisible obstacle ; elle montre quelque chose à terre :

« Nic, les pas de Maman !... »

Il regarde. Aucun doute. Ce sont bien les pas rapprochés d'une femme qui marche un peu difficilement. Ce sont bien ses talons bas, sur ses pieds alourdis par l'âge. Elle aimait ce sentier pour ses bords peuplés de fougères. Jourdaine murmure :

« On croirait qu'elle vient de passer. »

Les empreintes se dirigent vers la maison.

« Elle devait rentrer seule, fait Nicolas ; alors, c'est qu'elle était allée à Variville voir la mère Bloche qui meurt d'un cancer. »

Il contemple les dernières empreintes de ses propres pas lourdement posés sur les traces plus anciennes, ses fortes semelles marchant sur les faibles pieds, les écrasant comme dans une panique. Relevant

la tête vers sa sœur, il lui voit les yeux pleins de larmes.

« Allons, dit-il doucement, il faut rentrer. »

Et tous deux reprennent leur marche, mais cette fois dans les herbes qui bordent le chemin, le regard sur la piste où les précède la bonne et lente promeneuse.

Bientôt le sol devient plus dur, les traces plus faibles. Encore, çà et là, les légères marques du talon. Au sortir du couvert, tout s'évanouit.

Nicolas considère le ciel chargé de pluie. Déjà quelques gouttes sont tombées. Qu'une ondée vienne à s'abattre, et jusque dans les replis les plus retirés du bois, la terre abreuvée, lavée, cessera de se souvenir.

*

Mais dans le soir qui tombe, il est un lieu où les pensées n'errent pas à la merci du vent et de ses senteurs, où, repliées sur l'événement, elles le considèrent avec fixité, le ressassent, le ruminent : c'est la lingerie mansardée où, près d'une lucarne qui ne laisse plus passer qu'un peu de jour, Mlle Cheu s'est réfugiée auprès de la vieille bossue Babet. N'ayant su par quelle marque de deuil assombrir son éternelle robe noire, elle s'est affublée les mains de gants inutiles, qu'elle n'a guère quittés depuis le matin et qui donnent à ses gestes une sorte d'apparat funèbre. Assise sur l'unique chaise de la petite chambre, elle regarde Babet plier torchon après torchon. Les puissants de ce monde sont pareils à de hautes citadelles qui regardent librement vers les quatre points de l'espace. (Et les enfants de la famille lui apparaissent comme autant de tours dressées sur

les escarpements d'un château fort.) Qu'un côté de leur ciel vienne à s'obscurcir, ils n'en gardent pas moins leur lumière et leur horizon. Mais pour elles, les deux serves, il y va de l'existence entière. Le meilleur de leur passé se trouve aboli et le bout d'avenir qui leur demeure est tout impliqué dans les conséquences de la catastrophe. Aussi les scrutent-elles avidement, de tout près, s'aidant de leurs clartés à elles, qui n'éclairent les choses que par place, comme par le dessous des racines. Et, bien que la sauvegarde de son humble prestige commande à Mlle Cheu une constante circonspection, ce n'est pas l'heure de la réserve et du quant-à-soi. La bossue a certainement une question sur les lèvres, mais elle n'ose interroger, et c'est pourquoi Jenny Cheu peut risquer davantage. A qui d'autre confierait-elle ses préoccupations qu'ailleurs on semble dédaigner ? Elle se décide :

« Et vous ne savez pas encore le pire : *Elle* sera là demain. »

Serviettes et torchons peuvent attendre. Babet reste immobile. Mlle Cheu confirme à voix plus forte :

« Elle vient demain.

— Ce n'est pas possible, dit nettement Babet.

— Non seulement elle viendra, mais pour épargner à ces dames de Paris une nuit de chemin de fer, on leur offrira de coucher.

— Je ne croirai, reprend Babet, que lorsque j'aurai vu.

— Et ce que vous verrez vous étonnera : une grande femme avec un teint cuit et des dents noires. Et ça veut vivre de ses charmes ! »

La bossue met toute sa vertu à refuser de se laisser convaincre :

« D'abord, vous n'en êtes pas certaine.

— Comme bien vous pensez, je ne pouvais pas interroger directement. Ce matin j'avais demandé, comme par hasard, à Mme de Sinnis sur combien de personnes il nous fallait compter. Mais j'avais mal choisi mon temps. Elle était pressée. Elle m'a répondu je ne sais quoi, qu'on s'arrangerait toujours. Bien sûr qu'on s'arrangera ! Mais cet après-dîner je m'y suis mieux prise. J'ai dit : « Nous aurons Mme Li-« nière et Mme Milien... » Je nommais ces deux cousines-là pour voir si elle mentionnerait la troi-sième.

— Eh bien ?

— Elle a dit tranquillement : « Et Mme Taver-nier. »

Babet cette fois n'a plus de réplique et Mlle Cheu peut poursuivre :

« J'étais si bouleversée que j'ai répondu trop vive-ment : « Je le pensais bien. » Alors croiriez-vous qu'elle m'a regardée et qu'elle m'a dit presque en souriant : « Aucun de nous n'a beaucoup de sym-pathie envers notre cousine Tavernier, mais pour l'amour de Dieu, Jenny, qu'est-ce que cette femme vous a fait ? » (Je n'en croyais pas mes oreilles.) Comme si j'avais, moi, des griefs ! Comme si je parlais dans mon intérêt à moi ! C'était trop, les larmes me sont venues. Elle est bonne, elle a vu qu'elle m'avait peinée et s'est mise à me raisonner. Elle m'a même embrassée. Elle disait : « Si Mme Tavernier veut venir « demain, nous ne pouvons pas l'empêcher. Elle tient « à marquer qu'elle appartient toujours à la famille. « On ne s'occupera pas d'elle, voilà tout. » (La dame ne souhaite que cela, qu'on la laisse vaquer seule à ses affaires !) Elle a dit encore : « C'est une « dévoyée, mais puisqu'il paraît que sa vilaine liaison « avec cet homme d'affaires est rompue, ne jugeons

« pas, ma bonne Jenny, passons l'éponge. » Elle disait cela d'un air si las ! Je n'ai quand même pas pu m'empêcher de répondre : « Aux obsèques de « Madame, une personne pareille ! »

Babet conclut après un silence :

« Jamais elle ne veut voir le mal, Mme Jourdaine. »

A quoi Mlle Cheu réplique :

« Et vous, ma fille, vous voyez toujours plus qu'il n'y en a.

— Je sais ce que j'ai entendu, peut-être !

— Du cabinet de toilette, on n'entend pas distinctement toutes les paroles. Vous aviez votre plateau à la main, m'avez-vous dit, et non l'oreille contre la porte !

— Ils parlaient assez fort, mademoiselle, pour que point ne fût besoin d'écouter à la serrure. Madame tellement indignée ! Eux qu'on n'a jamais entendu échanger un mot plus haut que l'autre !

— Vous en concluez ce qui n'est pas.

— Vraiment ! » fait la bossue.

La colère monte en Mlle Cheu :

« On peut dire bien des choses, mais pas ce que vous pensez, non, pas cela.

— Et moi, il me suffit d'avoir entendu le ton de monsieur. »

Impardonnable faiblesse que de s'oublier jusqu'aux confidences avec une personne sans éducation. Jenny Cheu se sent dégradée, suspecte de trahison. Elle agite ses mains noires :

« Vous raisonnez sans bonne foi, Babet. On n'a jamais pu l'accuser d'une bassesse pareille. »

Les cérémonies empêchent-elles qu'il faille terminer la lessive ? La bossue s'est remise à ses torchons.

Désespérée de cette imbécillité butée, Mlle Cheu lance avec force :

« A son âge ! »

L'autre ne se retourne même pas. Alors, debout, elle s'écrie :

« Vous n'avez donc pas honte ? »

Mais les torchons s'empilent de plus belle.

V

On a coutume de les emporter les pieds en avant, pour qu'ils s'imaginent partir de leur propre gré, pour que, s'en allant comme d'eux-mêmes vers leur nouvelle demeure, ils perdent le désir du retour. Mais à Saint-Saturnin, on leur dresserait plutôt la tête, pour qu'ils prissent note du chemin, des portes, de l'endroit où l'on met les clefs. Saint-Saturnin ne renonce à aucun des siens, il ne cède aucune position conquise, et les siens sont la seule conquête dont il s'avoue fier. Une voix de plus vient renforcer le chœur de ses morts ; point impérieuse, il est vrai, point gênante, et qui prend discrètement l'unisson des autres. Mais Saint-Saturnin est assez vivant pour y répondre par le chœur de ses voix juvéniles. (Instant mortel où dans les maisons pauvres en nouveaunés, l'équilibre en secret se rompt, où c'est le poids du passé qui soudain l'emporte, et le peuple des tombes qui commence à donner la loi...)

Hier les enfants de Nic avaient d'abord pleuré. Leur esprit voletait de-ci, de-là, oiseaux effarouchés dont on a dérangé le nid, tournant en cercles étroits, repérant avec promptitude les points touchés par le désastre. Qui s'attendrira sur leurs bosses et leurs

gerçures ? Qui, chaque matin, iront-ils embrasser, pour ressortir aussitôt, la joue gonflée de sucre d'orge ? Et les salades ? A qui vendra-t-on, au prix des plus grosses que l'on trouve sur le marché, les laitues à deux feuilles qui mettent si longtemps à grandir ? Ce ne sera plus la peine d'avoir de jardins.

Puis, s'emparant d'une idée qu'on leur a suggérée, ils se sont mis à confectionner une couronne. On leur a laissé saccager les boules de buis, prodiguer la ficelle, couvrir le parquet de débris. C'était un trop grand jour pour qu'on les taquinât sur un tablier déchiré. On avait semblé mettre leur adresse en doute ; ils ont travaillé d'arrache-pied, recommençant, tirant de toute leur force sur les nœuds. Leur cerceau de verdure pourrait rouler sans se défaire. Ils ont les mains noires, des rangées d'ampoules. Jamais en les perçant il n'en ont tiré des gouttes aussi belles. Ils s'exaltent à être tristes, ils n'ont pas de leçons, ils marchent sur la pointe des pieds, tout surpris par le remuement, tout absorbés par ce qu'ils découvrent.

Mais la présente journée est encore plus étrange, plus soulevée. Ils portent un secret dont ils n'ont pas encore exploré toute la profondeur, qui ne les trouble pas, mais pas un instant ne les quitte : eux qu'on croyait occupés à des jeux d'enfants, eux, Lise et Jacquou, *ils ont vu,* et personne autour d'eux qui le sache.

Ce n'est pas qu'on leur eût défendu l'accès de la chambre mortuaire. Leur père avait pris soin de dire en leur présence :

« S'ils désirent voir leur grand-mère, laissez-les faire comme ils voudront. »

Ils ont feint de ne pas entendre, instantanément réfugiés dans ces ténèbres où, sans langage, comme

font les bêtes, les petits des hommes se comprennent et concertent leurs actions. Non qu'ils eussent peur de leur père, mais bien des airs solennels que là-bas les adultes risquaient de prendre. Si l'on s'avisait de leur tenir la main... Si l'on chuchotait d'une voix inaccoutumée... Puis au dernier moment, s'ils étaient pris de terreur...

Bien des fois ils ont traversé le palier. Tantôt l'un disait : « Allons chercher des livres à la salle d'études » ; ou c'est l'autre qui proposait : « Descendons voir s'il n'y a plus d'enveloppes à timbrer. » Mais toujours pas un mot explicite sur la vraie raison de tous ces voyages. A chaque reprise, quelqu'un les a croisés en chemin, ou bien ils entendaient des voix dans la chambre. A la fin, le hasard a voulu que la porte fût entrouverte. Aucun bruit nulle part. Ils se sont arrêtés. Plus résolue, malgré ses neuf ans, que Jacquou qui en a onze, Lise a regardé son frère. Ils ont écouté, se sont avancés. Le battant a cédé sous leur poussée, juste ce qu'il fallait pour les laisser passer de biais. Tout d'abord ils n'ont eu devant eux que le large panneau d'acajou, la tête du lit, par-dessus laquelle ne dépassait que la pointe blanche d'un oreiller. Ils ont dû faire au moins six pas, entre chacun desquels ils ont failli fuir. Puis, tendant le visage, ils ont aperçu un grand nez blanc, une joue... Une minute plus tard, sans avoir osé se retourner, ils étaient dans la salle d'études, chacun penché sur un livre ouvert où toute son attention semblait concentrée. Jacquou n'a pourtant pu vaincre la démangeaison de demander tout bas : « Tu as vu ? » Lise s'est contentée de lever les épaules. Est-ce qu'il la prenait pour une taupe ?

Ce soir on leur a permis de veiller jusqu'à l'arrivée « des Louis ». Descendant au vestibule, ils se sont

installés dans un réduit noir, sorte de profond placard ménagé sous l'escalier et qu'on appelle depuis quatre générations le « Trou-aux-Rats » — lieu sacré entre tous, où l'on range les jouets, les pliants, les filets de pêche, mille objets hétéroclites, et des gouffres duquel on ramène parfois, comme d'une plongée dans les abîmes de la mer, quelque trésor oublié, quelque débris rongé par la lèpre des âges.

Ils ont laissé la porte ouverte, non par peur, certes non, mais pour entendre la voiture de plus loin et pour se confronter dès le seuil, pour se mesurer et se comparer, eux « qui ont vu », à ces cousins « qui n'ont rien vu », « qui ne pourront pas voir ». Car si l'on ne saurait rien affirmer de Fernand (il vit dans une école, d'ailleurs il doit rester à la montagne), on sait bien que, malgré ses prétentions, Laurette n'a jamais aperçu de mort, et Marianne non plus ; quant à Willy, ce n'est même pas la peine qu'on en parle, tant il est petit, puisqu'il n'a que huit ans.

Leur oreille est en effet la première à reconnaître le bruit, et les premiers ils courent sur le perron mouillé. Mais voilà que l'oncle Louis descend à son tour. On l'embrasse dans un brouhaha de chuchotements. Les cousins sont bien trop hébétés par le sommeil et par l'appréhension de l'inconnu, pour faire attention à deux marmots qu'ils connaissent de toujours. D'ailleurs Jacquou et Lise eux-mêmes ont une absence, tant ils sont saisis par l'étrange spectacle de leur tante Reine, couverte de voiles comme une première communiante, mais noirs. Ah ! qu'elle est laide !

VI

Il y avait jadis deux sœurs, Renée et Reine...

Que Reine fût des deux la plus brillante, nul ne l'a jamais mis en doute ; et qu'elle fût la première, bien que cadette, à s'attacher l'amour d'un garçon décidé, nul n'en avait été surpris. Reine, après dix-huit ans de mariage, ne garde pas seulement l'éclat de ses cheveux et de son teint, elle garde l'assurance que donne un triomphe remporté dès le premier regard (car la décision de Louis avait été soudaine au cours de ce dîner où il repoussait tous les plats qu'on tâchait d'introduire entre sa fraîche voisine et lui). Elle garde également le prestige de ne s'être pas aussitôt laissé convaincre, car elle avait hésité, courtisée par quelques jeunes hommes plus séduisants (et, jusqu'à la mort, dure le privilège d'avoir été le moins désirant des deux, d'avoir accordé et non obtenu, d'avoir été celui des enchaînés qui souhaitait le moins sa chaîne).

Lents au contraire et d'allure cachée ont été les sentiments de Nicolas, lorsque Renée venait voir sa jeune sœur à Saint-Saturnin. La cadette est entrée dans la maison sous une constellation passionnée, l'aînée sous le signe de l'amitié. Mais, jusqu'à la mort également, persistent les obscures marques de

l'aînesse, l'ineffaçable ascendant de l'enfant qui court et qui parle, aux yeux de celui qui gît encore au berceau. L'aînée épousant le plus jeune des deux frères et la plus jeune le plus âgé : ces unions croisées ont noué des liens subtils entre les couples et, combinant deux hiérarchies, ont toujours maintenu, entre Louis et Nicolas, une balance à peu près égale.

C'est un rite : lorsqu'elle arrive à Saint-Saturnin, avant même de monter à sa chambre, elle se rend « chez Renée », dans l'aile séparée, où Nicolas vit avec ses enfants. Mais il a fallu, ce soir, passer d'abord une heure auprès de William Colombe. Quand on se sépare au haut de l'escalier, Nicolas semble avoir l'esprit au loin — c'est d'ailleurs excusable — sinon il descendrait deux marches pour inviter sa belle-sœur à le suivre, puisqu'on ne peut accéder chez lui que par le petit perron. Au lieu de cela, il reste sur le palier, un peu en retrait. Elle serre toutes les mains.

« Bonsoir, Nic. »

Il bredouille quelque chose. Elle répète :

« Bonsoir. »

Alors il se décide à dire :

« J'ai fait ouvrir la porte de communication. »

C'est donc cela : on peut passer directement par le couloir. Heureusement qu'elle est habituée à son langage.

« Je vais embrasser les enfants », dit-elle.

Au bout d'un corridor, la porte en question, à laquelle pendent encore les lambeaux d'une tenture hâtivement déclouée — rempart de l'intimité, dressé jadis avec la raideur qu'apporte la jeunesse à se défendre et jalousement maintenu jusqu'à ce jour. Certes Reine pense que cet absurde garçon, qui passe

toutes ses soirées à dévorer des livres, aurait des idées beaucoup moins bizarres s'il se mêlait davantage à la vie commune. Mais cet isolement, c'est Renée qui l'a désiré plus encore que lui, et c'est une raison suffisante pour qu'à tout prix on le maintienne.

« N'est-ce pas, Nic, vous ferez reclouer cette porte (elle dit « n'est-ce pas » juste avec le même timbre que sa sœur) puisque votre présence ne sera plus nécessaire à tous les instants. »

Elle n'entend pas la réponse murmurée trop bas, Nicolas venant d'ouvrir la chambre de Jacquou. Il sait d'ailleurs parfaitement que ce n'est pas l'instant de se faire écouter ; que, franchi ce seuil et peut-être déjà dès le milieu de l'antichambre, l'obscur et charmant miracle a commencé ; que lui-même, en son épaisseur, ne ressent pas le rayonnement de ses enfants, sinon lorsqu'il les touche ou les regarde, mais qu'en cette femme aux allures étourdies, l'invisible halo des petits êtres émeut de bien plus loin quelque chose de sacré. Il faut l'avoir vue avec ses quatre enfants — et les deux de Renée tiennent dans son cœur la même place, sans que ni ses pensées avouées, ni ses involontaires mouvements fassent entre eux aucune différence — il faut l'avoir vue, si fraîche et demeurée elle-même comme pénétrée d'enfance, porter avec aisance et calme ces six jeunes vies, égale, patiente, (elle d'autre part souvent fantasque), ignorant la fatigue, point affolée par les difficultés, prévoyante, agissante (et pourtant elle ne sait rien faire de ses dix doigts) ; et l'on s'étonne devant ce naïf génie qu'elle-même ignore.

« Oh ! Nic, quel bébé ! Il dort avec sa locomotive dans ses bras. »

Le père murmure, comme pris en faute :

« C'est un pauvre gosse qui manque de confiance. Il a toujours besoin de se rassurer. »

Mais elle ne se laisse pas émouvoir :

« Il ne faut pas. »

Doucement, fermement, elle dénoue la petite main. L'enfant endormi résiste ; il cherche le trésor qu'on vient de lui ravir. Puis un gros soupir marque le chagrin et la défaite et la main vaincue se laisse reposer sur le drap.

« L'autre est plus raisonnable », dit Nicolas en poussant la porte de la seconde chambrette.

Ici l'on n'aperçoit qu'une touffe ébouriffée et deux poings serrés. La petite s'est lancée dans le sommeil comme on fonce sur un obstacle, et l'immobilité l'a saisie aussitôt, le visage enfoui dans l'oreiller. Reine baise la tignasse blonde et suit son beau-frère dans le bureau.

En deux secondes, elle a fait l'inventaire de la pièce. Tout va bien : il n'a rien changé de place. Evidemment Renée n'aurait pas supporté cette odeur de pipe, ni ces volumes empilés sur des chaises, mais il ne faut pas lui demander l'impossible à cet ours. Elle l'écoute qui médite tout haut :

« Reclouer notre porte, ma petite Reine ; comme autrefois me retrancher avec les mioches. Certes je le voudrais ; mais que va devenir notre vie ?

— Il ne faut pas céder, Nic ; surtout pas.

— Il faudra peut-être, et c'est un sacrifice devant lequel je me sens lâche. Mon seul espoir, j'ose à peine le dire, c'est que mon père n'ait pas grand désir de m'avoir tous les jours à sa table. Pour Louis ou Jourdaine ce serait différent. Mais vous savez que, dans le fond de son cœur, il n'est pas très fier de son fils cadet ; qu'il me regarde, oh ! sans trop le laisser paraître, comme le raté de la famille.

— Taisez-vous, Nic. Vous dites des choses abominables. »

Oui, mais s'il se trompe dans son pessimisme, comment espère-t-elle qu'il pourra sauver son indépendance ?

« J'ai tort, admettons-le, mais c'est d'étaler mes soucis, quand vous en avez de tellement plus graves. »

Elle donne des nouvelles rassurantes du fils qu'elle a laissé en Suisse, et leur entretien se poursuit quelques moments encore, échange de renseignements un peu distrait. Car dans l'intervalle de leurs paroles, un autre dialogue a repris, muet celui-là, questions jamais proférées, à jamais sans réponses, éternel débat entre leurs secrètes pensées :

« Pourquoi, Nic, pourquoi cachez-vous sa photographie sur un coin de votre bureau, comme si vous aviez honte de votre fidélité ou comme si, préparant lâchement votre fuite, vous dégagiez d'avance le terrain ?

— Pourquoi, petite Reine, pourquoi sous votre gentillesse ce regard dur qui tout à coup perce comme une épine ? Vous vous dites et redites que je suis seul coupable du malheur et, petite âme intransigeante, vous ne désarmez pas.

— Ah ! Nic, homme incompréhensible, comme j'aurais été malheureuse auprès de vous ! Mais puisqu'elle se disait comblée, il faut bien qu'on essaie de vous aimer un peu.

— Ah ! Reine, charmant bouquet de courage et d'inconsistance ! Mais comme elle avait, elle, un parfum plus tendre et profond ! »

VII

Sur toutes les routes, chenilles noires, des groupes s'éloignent du cimetière, et le bavardage des paysans, longtemps refoulé, prend sa revanche à l'abri des haies.

« Ils se sont rangés comme aux obsèques de défunt M. Victor, l'an 92. Il m'en souvient, allez ! M. William jouxte la grille, en tête de ces messieurs et dames encore tout bambins. Il a tiré au sort la même année que le défunt père Noppe. M. William : c'est-à-dire qu'il va sur ses soixante-seize. Et tous les deux pris dans les reins juste au même âge. Il n'y a qu'une chose où M. William n'ait point le goût de faire comme le père Noppe, c'est de le suivre dans sa présente habitation. Toujours gaillard, le vieux. Vous avez remarqué, lorsqu'on défilait dans le vestibule : tout à coup, rien n'avançait plus. On piaffait comme devant l'octroi, un jour de foire. Moi qui languissais de gagner la porte, rapport à ma crainte de glisser sur leurs sacrés parquets, j'allonge le cou et qu'est-ce que j'aperçois ?... Dites un peu, mère Zéphirine ! Vous n'aviez donc pas honte de vous laisser conter fleurette, que vous refusiez de lui lâcher la main et

que vous teniez en pénitence toute la procession ? Osez prétendre que je mens ! Et pourtant c'est bien la première fois qu'on aura vu M. William faire à quelqu'une un brin de cour. Il est vrai que le voilà veuf. « Oui, qu'il disait, on est faits tous deux à « chaux et à sable. Vous lisez sans lunettes, malgré « vos quatre-vingts ans, et moi je tiens de mon « grand-père, le général, une santé que les jeunes « pourraient bien m'envier. » M. Louis tâchait de faire avancer le suivant, mais vous étiez en appétit, mère Zéphirine. Il vous en fallait encore et encore. Mme de Sinnis était rouge, mais rouge ! Et je ne sais ce qui fût advenu si vous n'eussiez cessé votre manège. Il fallait lui répondre : « Bien sûr, monsieur « William, mais sur son cheval feu le général « Colombe s'était durci la fesse plus que vous dans « votre fauteuil, puisque jusqu'à sa mort, à ce qu'on « rapporte, il n'a voulu coucher que sur une « planche. » Et ça, c'est vérité pure, car un jour le cocher Amable — vous vous souvenez de lui — m'a fait voir dans le grenier du château une espèce de meuble, comme qui dirait le comptoir d'un épicier, avec quantité de petits tiroirs, et sur le dessus, un matelas de cuir à peine plus épais que le doigt. C'est sur cette banquette qu'il passait ses nuits, et s'il lui fallait quelque chose, il n'avait, sans se déranger, qu'à tendre la main vers un des tiroirs. Ah ! un numéro, celui-là ! Et ce n'est pas merveille si tous ses descendants ont quelque coin de la cervelle qui n'est point faite comme à tout le monde. »

Dans d'autres groupes, on conteste :

« Qu'est-ce que tu veux qui soit changé, nigaud, puisque les terres viennent de M. William ? — Et s'il a fait un papier avec M. Nicolas, qu'est-ce que

tu en sais, gos malin ? — La preuve que non, c'est que M. William paie toujours les contributions. Je le sais par Bichu, le clerc de M. Ramelle. — Et moi, tu ne me feras pas croire que M. Nicolas n'a pas pris ses sûretés.

— Savez-vous ce que M. William a dit, il y a quinze jours, au Cudorge, le cantonnier des Tourettes ? Il avait laissé son auto en arrière et faisait quelques pas seul sur la route. Et le voilà qui parle de ceci, de cela, et des communes, et de l'entretien des routes. Mon Cudorge répondait et répondait en se demandant toujours où se cachait l'anguille. A la fin, qu'il m'a dit, M. William lui a serré la main. « Vous « connaissez tout le pays, Cudorge, vous feriez un « fameux agent électoral. » Et il lui a lancé un clin d'œil, que m'a dit le Cudorge, un drôle de coquin de petit clin d'œil. — En voilà des histoires ! M. William qui n'a seulement jamais consenti d'être maire ! — Je vous répète, comme on m'a dit : « Vous feriez « un fameux agent électoral. » — Alors vous voulez sa fin, à ce pauvre vieux. Non mais, parole ! C'est-il Cudorge qui le prendra sous les aisselles pour le hisser à la tribune, et M. Nicolas qui le tiendra pour l'empêcher de choir ? »

Dans les voitures, on parle avec plus de circonspection :

« Bien courageux ! — Mais bien troublé. Croiriez-vous qu'il m'a prise pour Mme Aguilin ?

— Usé par le travail. Le préfet l'a dit bien éloquemment dans son discours : le souci de si grandes entreprises, le poids de telles responsabilités ! — Une union si parfaite. On ose à peine imaginer ce que doit être la douleur d'un tel homme. — Je crois qu'au sortir du cimetière, il aurait trébuché, sans cette dame dont il a pris le

bras. Vous l'avez remarquée : assez grande et plutôt fanée, avec de gros solitaires aux oreilles. Quelqu'un de sa famille, il faut le croire, mais sans doute une parente éloignée ; jamais encore on ne l'a vue dans le pays. »

VIII

Dans l'escalier mal éclairé, Nicolas rencontre Jourdaine et l'arrête par le bras :

« Entends-tu rire ces imbéciles ? Entends-tu d'ici le bruit de la conversation ? Je sors du salon ; je n'en pouvais plus. »

Elle répond :

« Préférais-tu leurs simagrées de sympathie ? Les voilà du moins dans leur naturel : ils ont passé une bonne journée à la campagne. »

Mais Nicolas est à bout de patience :

« La campagne, ils s'en moquent. Ils sont installés dans les fauteuils de Saint-Saturnin. Ils s'y sentent pour la première fois chez eux.

— Pour la dernière aussi, dit-elle. Demain matin, on oubliera ce mauvais rêve... Est-ce que tu as vu Louis ?

— Ce n'est pas un rêve, ma petite Jourdaine, ce n'est pas un rêve !... Qu'est-ce que Louis voulait ?

— Que tout à l'heure nous nous retrouvions dans sa chambre.

— Qu'est-ce qu'il se passe encore ?

— Je n'en sais rien... Voyons, Nic, ne t'énerve pas. Je vais leur faire comprendre qu'ils ont à se retirer. »

Il dit brusquement :

« La grande croix de lierre, celle qui décorait le devant du cercueil, tu penses que les domestiques l'ont rangée dans la remise ?

— Qu'est-ce que tu veux en faire ? »

Sans s'expliquer, il s'apprête à descendre, mais Reine à son tour sort du salon, les aperçoit et les rejoint sur les marches :

« J'ai proposé à votre père de le ramener dans sa chambre, mais il s'est fâché. On dirait qu'il a peur de rester seul. C'est lui qui les excite à raconter toutes ces histoires.

— Et Ninette Tavernier, reprend Nicolas, tremble qu'on ne se sépare sans qu'elle ait pu glisser une petite demande de subside.

— Mais, s'écrie Jourdaine, si c'est cela qu'il lui faut, laissez-la donc en tête-à-tête avec Père, et qu'on n'en parle plus !

— Elle a les dents trop longues, dit Nicolas.

— Si elle est aux abois, la malheureuse... »

Ils s'interrompent pour écouter. Faudra-t-il bientôt écouter aux portes ? L'humeur de Nicolas n'est pas à la conciliation :

« Elle s'est pourtant fait donner récemment des sommes assez rondes. Du moins, je l'ai conclu d'une allusion bien curieuse échappée au comptable. Non, croyez-moi, il vaudrait mieux lui trouver un dernier amant. »

Jourdaine tâche de le faire taire :

« Je t'en supplie, on va t'entendre ! »

Mais Reine murmure indignée :

« Avec ses cinquante ans passés et le visage qu'elle a !

— Oh ! riposte Nicolas, pourvu qu'elle ne cherche pas trop haut, elle a des débris de situation sociale qu'elle peut encore monnayer. »

Et s'échappant, il gagne la porte de sortie.

« Tu es certaine qu'ils vont tous partir demain matin, dit Reine. J'entendais Père faire des projets pour la journée. Je t'en prie, rentre au salon. Tout cela est abominable. »

De nouveau le bruit des voix parvient jusque dans le vestibule. Un mouvement de colère entraîne Jourdaine jusqu'au bas de l'escalier. (Jourdaine, la petite fille aux grandes colères, la petite fille passionnée qui a longtemps usé la patience de sa mère et que sa mère a fini par user. Voilà tout le fruit de leurs doubles efforts : une femme à présent matée. « Ne pas laisser primer les petites choses. » C'est à ce timide stoïcisme, sans griffes hormis contre elle-même, que se sont réduites ses grandes indignations d'autrefois. Est-ce une petite chose, après tout, que la profanation d'un jour pareil ? Mais elle sait bien que d'ici la porte, par habitude, elle aura vaincu ce chétif tumulte, qu'elle ouvrira doucement, qu'elle entrera sans bruit...)

Elle ouvre, et c'est à peine si l'on s'aperçoit de son entrée. Dans le fond de la pièce, son mari s'entretient avec deux hommes. Les éclats viennent de l'autre groupe. En ce moment, c'est son père qui parle, trop fort, le visage trop animé. Il dit :

« Et quand ils ont compris ma volonté inébranlable, ils se sont tous terrés comme des lapins ! comme des lapins !... »

Elle ignore ce qu'à ces trois femmes il peut raconter avec tant de feu, mais jamais elle ne lui a connu ces intonations excessives. Il répète en forçant encore son effet :

« Comme de véritables lapins ! »

Mais à peine a-t-il prononcé le mot, qu'elle le voit dresser la tête, regarder avec stupeur de son côté. Le

petit murmure d'approbation flatteuse s'est arrêté net. Tous se retournent avec des visages inquiets. Il s'est fait un silence absolu. Elle se retourne : derrière elle, dans la baie de la porte, Nicolas s'avance, soutenant la grande croix de feuillage.

Il traverse tout le salon, ne s'arrête qu'à la cheminée, fait toucher terre au pied de la croix, l'adosse au marbre. Il prend son temps, la déplace un peu vers la droite, rajuste quelques rameaux, prolonge impitoyablement le silence et la gêne. Ce matin la pièce était convertie en chapelle ; qu'elle le demeure encore un peu ! Quand il a terminé, sans tourner les yeux vers personne, il rejoint Jourdaine. Pour ce soir au moins, c'en sera fait des rires déplacés.

Les invités, perplexes, ont fini par se lever, dans l'attente d'on ne sait quelle cérémonie. Nicolas s'étant écarté sans explication, leur embarras s'est encore accru. L'un d'eux regarde sa montre ; d'autres l'imitent. S'excusant sur l'heure tardive, ils prennent congé à voix basse. Un à un, ils s'approchent du vieillard. En vain celui-ci proteste, essaie de retenir les mains qui serrent la sienne :

« Restez... Je vous en prie, restez... »

Mais lui aussi, dans l'intimidation commune, il a baissé la voix, de sorte qu'on n'oserait se laisser faire violence par un murmure si essoufflé. Et la porte finit par se refermer sur la retraite du dernier intrus.

Maintenant, au centre de la pièce, la grande croix se tient debout, comme sur un champ de bataille enfin dégagé ; et le seul maître de cette nuit de funérailles, il semble que ce soit ce sombre personnage vêtu de feuilles.

William Colombe promène un regard circulaire, comme s'il faisait le recensement d'un monde ennemi.

Va pour la croix ! Elle est fort à sa place. Est-ce qu'on s'imagine qu'elle le gêne ou qu'on lui fera la leçon sur les égards dus à la mort ? Mais s'ils ont voulu le faire méditer dans la solitude, eh bien, qu'est-ce qu'ils attendent, là, tous les quatre ? Ils n'ont pas l'air de savoir eux-mêmes... Et de la main, il leur fait un signe de congédiement.

Comme Jourdaine s'approche, il prévoit ce qu'elle va sans doute dire :

« Eh, fait-il avec humeur, commencez par coucher vos enfants ! »

Elle n'insiste pas. Il s'attendait à son insistance. Alors tout aussitôt, changeant de déplaisir, et mettant dans sa voix ce qu'il peut de plainte :

« Si Reine a l'obligeance... »

Il se reprend :

« Si Reine a la grande bonté de m'accompagner jusqu'à ma chambre... »

*

Tant pis. Là-haut, l'on attendra Reine. L'enveloppe que Louis veut ouvrir en présence de tous, Mlle Cheu l'a trouvée tout à l'heure dans le bureau d'Elisabeth. Elle porte la suscription : *A nos enfants* et, sur un cachet de cire noire, l'empreinte de la breloque dont se servait toujours le grand-père Victor Colombe : un champ ovale, où se lit la devise « Simplices sicut columbæ ».

Avec son front dégarni et ses sourcils froncés, Louis a sa mine un peu rogue des grands conseils d'administration. (La secrète alliance entre les pères et les fils aînés, nul nivellement n'y fera rien. L'aîné, plus près du père, se sent plus tenu que ses cadets, plus engagé d'honneur à la défense d'une dignité qu'on bat en brèche. Louis distingue, aussi bien qu'eux

tous, le nuage qui s'assombrit sur la maison ; mais Nicolas vient d'agir comme un étourdi et Jourdaine manque de sang-froid.)

« Voyons, Jourdaine, referme cette porte. Ce n'est qu'un vieillard qui va se coucher. »

Depuis un quart d'heure on entend, sur le grand palier rectangulaire, tantôt près, tantôt loin, le bruit que fait la canne de William Colombe sur le tapis.

« Les voilà qui reviennent encore une fois », dit Jourdaine.

On attend que le bruit se soit approché, puis qu'il ait de nouveau décru.

« Chaque soir, murmure Nicolas, Maman marchait à côté de lui, comme fait Reine. Mais quand Reine ne sera plus là... »

Louis déclare :

« Eh bien, ce sera Jenny.

— Il n'aime pas Jenny... »

La porte s'ouvre brusquement et Reine se glisse dans la pièce :

« Je vous en prie, parlez plus bas. Il était entré dans sa chambre, mais au bout de quelques secondes, il en est ressorti. J'ai juste eu le temps de me jeter derrière un rideau. Il semblait hésitant. Il écoutait. Il a fait quelques pas, puis il est rentré chez lui. Mais s'il se remettait à circuler... »

Louis réplique :

« Nous ne disons rien qu'il ne puisse entendre.

— Non, non, fait Reine, il ne faut pas... Il est bien trop fâché contre Nic. »

Nicolas n'obtient qu'avec peine qu'elle répète ce qui s'est dit.

« Il n'était pas dans son bon sens, mon pauvre Nic. Il ne faut pas vous affecter. »

Non, elle affirme qu'il n'a pas fait d'allusion au

départ des invités. Mais combien d'autres griefs ! Les engrais, les coupes de bois, les plantations, le Russe dont il a eu le bizarre caprice de faire un chef de culture. Un reproche à peine formulé aussitôt suivi par un autre, comme si d'avance la liste en était toute prête. Et jusqu'à la manière dont Lise et Jacquou sont élevés.

« C'est tout ce qu'il a dit ? »

Elle est encore toute remuée par l'indignation :

« J'ai répondu qu'il ne méritait pas d'avoir de pareils fils.

— Vous avez eu tort, ma petite Reine. Mais qu'est-ce qu'il a dit d'autre ? »

On voit bien qu'elle répugne à rien ajouter.

« Il était fatigué : il disait ce qu'il ne pense pas. »

Nicolas aurait honte d'insister. Il murmure seulement :

« Parce qu'il était fatigué, peut-être justement, disait-il ce qu'il pense. »

Et s'asseyant, il fait signe à son frère de commencer. De son canif, Louis tranche l'enveloppe sans briser la cire et déploie une double feuille.

« Le début est écrit par Père. »

Jourdaine l'arrête d'un signe, se relève, va fermer les volets intérieurs. Puis, dans le silence, l'aîné se met à lire :

Saint-Saturnin,
jour anniversaire de mes soixante-dix ans.

Mes chers enfants,

Vous vous êtes tous réunis pour donner à ce jour un air de solennité. C'est en effet une date décisive que celle où, quittant les occupations de toute sa vie,

un homme qui fut longtemps actif se confine dans la retraite, sans doute pour n'en plus sortir. Vous m'avez comblé de vœux et je vous en ai remerciés de tout mon cœur. Mais si je songe aux paroles que j'ai pu vous dire — les dernières peut-être que je vous adresserai en commun — elles me semblent si courtes, si sommaires, que je voudrais les prolonger quelque peu, les rapprocher davantage de ce que je souhaitais vous faire comprendre. J'ai toujours pensé que, pour céder la place à de plus jeunes, on ne devait pas attendre la décrépitude et que, si l'on ne voulait jeter aucune ombre sur la tendresse de ses enfants, il ne fallait pas les mettre en trop dure tentation de nous souhaiter hors de leur route. Si l'un de vous pouvait, je ne dis même pas désirer impatiemment que je m'en aille, mais rêver simplement aux facilités que lui donnerait mon départ, c'en serait assez pour gâter tout le fruit de mon travail et pour que ma vie s'achevât sur un échec. Voilà Louis fermement installé dans toutes les affaires auxquelles je me suis intéressé, et qui m'y succède avec un joyeux élan, de sorte que rien du terrain conquis par mon père ou par moi ne risque de nous être repris. Jourdaine est en mesure, puisqu'elle a fait sienne l'ambition de son mari, d'aider à sa carrière et de soutenir le rang que doit garder notre pays. Enfin Nicolas, le plus mal partagé, dispose à Saint-Saturnin d'un champ d'action, modeste il est vrai, mais qu'il déclare préférer à tout autre. Notre vieille maison ne pouvait tomber en meilleure garde. Qu'il la conserve, symbole de quelques robustes vertus, car elle ne saurait sans péril pour notre continuité, pour votre union, passer en des mains étrangères.

Je puis donc, sans scrupules, considérer ma tâche comme achevée, en déposer le poids qui m'a quelque-

fois semblé lourd. Si le courage de mon grand-père a su renverser tant d'obstacles, c'est qu'il espérait compenser, par un rétablissement extraordinaire, l'extraordinaire catastrophe où s'étaient écroulés ses rêves. Si mon père à son tour, et dans une œuvre différente, a dépensé tant d'intelligence et tant de vigueur, c'était pour étouffer les réveils d'une tendresse mortellement blessée. Moi je n'ai travaillé que pour vous, me pliant à une règle un peu sévère, sans guère de répit, sans écarts. Il ne m'a pas toujours été facile d'enchérir sur mes devanciers, d'ajouter à leur édifice. Je ne parle pas d'une élévation dans la fortune, qui ne mérite pas de compter beaucoup, ni de loisirs désormais faciles mais dont nul de vous n'accepterait d'user. Vous travaillerez, il est probable, autant que moi; mais vous pourrez le faire dans une adaptation plus précise à votre humeur et selon l'exacte nature de vos dons. De sorte que, se ramifiant avec plus de diversité, le vieil arbre n'en continuera pas moins de grandir.

C'est maintenant l'heure de le reconnaître et je le fais sans amertume; je le fais même avec une joie inattendue : « Il faut que je diminue et que vous croissiez. » J'ai désiré n'être plus nécessaire; me voici hors du jeu, sans aucune de ces ambitions vaniteuses auxquelles s'amusent d'habitude les vieillards, heureux de vivre enfin dans une nature que j'aime, d'en voir toutes les saisons et d'assurer à votre mère un calme dont elle a toujours eu le désir.

Dans mon enfance, ayant appris que toutes les montagnes de la terre étaient condamnées à périr, délitées par les eaux, j'avais conçu pour notre petite colline du Fahy une pitié si vive, je prenais tant à cœur son impuissance contre l'hostilité des hommes, des bêtes et des intempéries, que je ne la gravissais

pas sans y ramener quelques pierres ou sans y vider une poche pleine de sable. Or je reste celui qui peut se passionner pour des intérêts inactuels, pour des rêveries sur des chiffres astronomiques. Je n'aurai donc nul regret de quitter une activité souvent harassante, nulle peine à m'acclimater dans ma paix rustique.

Je ne veux prendre aucune disposition posthume, non que je répugne à considérer ma mort, mais j'ai plus de confiance dans votre affection réciproque et votre droiture que dans des mesures aujourd'hui fixées et qui pourraient demain ne plus répondre aux circonstances. Sans doute mes décisions vous sembleraient-elles équitables, mais ce que vous déciderez sera mieux.

Pendant toute la lecture, la voix de Louis est allée s'affermissant, soulevée par l'orgueil d'une partie fièrement gagnée. « Vous voyez bien, semble-t-il dire, vous voyez bien, enfants de peu de foi ! Et si j'ai douté comme vous, j'en ai honte... »

L'enveloppe contenait une autre feuille, qui est sur la table. Jourdaine la tend à son frère. Celle-là ne porte que quelques lignes d'Elisabeth. Il lit :

Je ne saurais rien ajouter que de bien faible à ce que votre père vient d'écrire. Je pense à chacun de vous, Louis, Jourdaine, Nicolas, au bonheur que chacun nous a donné ; et mon cœur déborde d'une reconnaissance qui voudrait trouver le moyen de s'exprimer. Au moment où commence la dernière étape de notre vie, je me sens prise de crainte; car si le sort m'a frappée cruellement dans le bonheur de mon dernier fils, il ne m'a pas, au cours de tant d'années, infligé toute ma part d'épreuves. Mais s'il veut encore

me sourire, je m'inclinerai devant ses bienfaits avec gratitude et simplicité, comme j'espère que je saurais le faire sous ses coups.

A la suite de la signature, on lit encore :

Puisque nous avons écrit ceci en double exemplaire, cette feuille sera celle que vous trouverez, si c'est moi qui m'en vais d'abord. Je n'y veux rien ajouter que cette prière : la vieillesse est lourde à porter ; remplacez-moi auprès du compagnon de toute ma vie. N'oubliez pas la rigoureuse vérité de ce qu'il écrivait lui-même : dans une carrière toujours droite et laborieuse, vous avez été sa seule préoccupation. Soyez patients, même s'il faut beaucoup de patience. Aidez-le dans sa solitude.

C'est comme si, discrètement, Elisabeth venait de se pencher vers l'oreille de chacun. Elle a murmuré sa prière, elle a remercié d'un sourire. Elle sait qu'elle n'a pas besoin d'insister.

Mais dans l'esprit de Louis, quelque chose proteste. Quoi, il y a six ans, quand ses parents se sont retirés à Saint-Saturnin, quoi, déjà sa mère concevait ces inquiétudes ? Il approche le papier de la lumière, l'y fait jouer. C'est avec soulagement qu'il dit :

« Le post-scriptum n'est pas de la même encre. »

Chacun tour à tour examine l'écriture.

« Vous voyez bien ces reflets bleus. On ne les retrouve pas dans ce qui précède. Les dernières lignes sont toutes récentes.

— Cette encre, dit Jourdaine, en effet, je me la rappelle. Mais il y a déjà longtemps que Maman ne l'employait plus. »

Louis réplique :

« Depuis quand ? Tu en es bien certaine ? Je voudrais comparer avec des lettres de ce printemps. »

Mais Jourdaine répète :

« Depuis longtemps, sois-en sûr, depuis... »

La parole lui est coupée. Le bruit de la canne, tout proche... Est-ce qu'il écoutait ? Est-ce qu'il a pu entendre ?... On frappe... Impossible de ne pas aller ouvrir, comme le fait aussitôt Louis.

Le vieillard reste sur le seuil. Apparemment, il ne s'attendait pas à trouver tant de monde. Que complotent-ils là, tous ensemble ? Il dit :

« Vous n'êtes pas encore couchés ? »

D'autres chercheraient des voies plus habiles ; mais Louis ne consent pas encore à l'habileté. Le vieil homme n'a pas mérité qu'on lui parle autrement qu'à cœur découvert. Bien droit devant son père, il dit avec un rien de solennité :

« Parmi les papiers que nous a laissés Maman, nous avons trouvé des pages de ta main, écrites le jour de tes soixante-dix ans. Nous venons de les lire. Elles nous ont beaucoup touchés et je t'en remercie en notre nom à tous. »

Il se tient presque au garde à vous. Ceux qui connaissent bien sa voix, s'aperçoivent qu'elle tremble tant soit peu. Son honnête visage attend la réponse.

Elle tarde, comme si l'esprit du vieillard hésitait parmi des souvenirs imprécis.

« Eh bien, dit-il enfin, tâchez de ne pas vous montrer ingrats. »

Louis n'a pas bronché. Son père ne lui laisse d'ailleurs pas le temps de soupeser sa réplique :

« Je suis venu... Je voulais savoir s'il y aura bien deux voitures demain matin ? »

Comme Louis ne répond pas, c'est Nicolas qui dit :

« Elles sont commandées.

— Alors ça ne fait rien. Tant pis... Ça n'a pas d'importance. »

Et pour couper court aux questions, il tire la porte sur lui.

On l'écoute qui s'éloigne. Quelqu'un murmure :

« S'il ne faut plus qu'une voiture, c'est qu'ils ne partent pas tous les cinq. »

Il y a comme une effervescence. Mais non, pas ce soir. Patience ! La requête d'Elisabeth est encore sur la table. « Même s'il faut beaucoup de patience... »

*

Il eût mieux valu cependant démasquer l'inquiétude, la préciser, car chacun l'emporte avec soi, confusément présente dans l'intervalle de ses pensées. Il la retrouve, sans la reconnaître, dans les fantômes de sa fatigue et de la nuit, sous le visage de ses tourments habituels, de ses soucis préférés.

Il n'y avait pas de quoi tressaillir quand, regagnant sa chambre, Jourdaine a senti la main de son mari se glisser autour de son bras. C'est avec une attention presque tendre qu'il a dit :

« Je voudrais tant vous enlevez votre peine, mon amie ! »

Sorcellerie d'une voix qui n'est pourtant ni chaude ni caressante, qui même a quelques notes rauques et usées ! Celle d'Amédée de Sinnis remue en certains cœurs une si subtile mélancolie, qu'elle les engourdit et les désarme. Est-il vraiment nécessaire qu'il ajoute :

« Depuis mon arrivée, nous n'avons pas échangé trois paroles. J'aimais beaucoup votre mère, beau-

coup. Quand vous avez eu la mauvaise idée d'accepter un mari tel que moi, elle m'a reçu dans cette maison, plus affectueusement que personne. Et je m'en suis toujours souvenu. »

Pour bouleverser un cœur mal défendu, il suffit de ce timbre un peu triste, de cette main qui n'est ni très forte, ni très belle, et qui pourtant commande sans même avoir besoin de serrer les doigts... Jourdaine ne l'a pas prié d'entrer, mais devant la porte, elle n'a pas dégagé son bras, de sorte qu'il l'a suivie dans la chambre :

« Vous faisiez de la pauvre femme tout ce qu'il vous plaisait, murmure-t-elle.

— Vous vous trompez. Elle m'a souvent parlé d'une façon sévère ; mais les termes qu'elle avait l'art de choisir étaient ceux qui pouvaient le mieux m'aller au cœur.

— Jamais pourtant je ne me suis plainte. Vous le savez bien. »

Il le sait et, mieux que personne, apprécie cette dignité silencieuse, qui s'étend sur les ruines, les cache et les protège. Mais Jourdaine ne mendie aucun attendrissement :

« Ces temps sont loins, mon ami, n'y pensons plus. »

Toute sa prudence est tendue à n'accepter pour elle-même aucune grâce, à s'effacer encore au-delà de ce que l'on attend, afin de réserver sa force entière au seul débat qui compte aujourd'hui, celui qui se livre autour de leur fils. Et cette querelle, il n'y faut pas glisser ce soir. Ce ne serait ni décent, ni habile. Elle s'est jurée de n'y pas glisser. Mais l'inquiétude errante, en quête de quelque spectre par qui prendre regard et voix, s'empare de celui-là, le dresse, et quand Jourdaine ouvre la bouche, c'est pour dire :

« Je viens de recevoir une lettre de Gilbert... »

A quoi bon ? A quoi bon ? Mais il est trop tard maintenant pour s'arrêter :

« ...ou plutôt quelques lignes griffonnées au crayon. Il était depuis une heure dans son nouveau poste, au milieu d'un grand champ de neige, tout au haut de l'Atlas. »

Qu'il approuve, ne fût-ce que d'un hochement de tête, le courage du hardi garçon, sinon il faut bien qu'elle poursuive, le cœur serrré d'avoir à plaider une pareille cause :

« Il écrit qu'il connaît déjà par son nom chacun de ses cent goumiers et que, sur un front de cinquante kilomètres, il sera le seul Blanc, un véritable prince de la montagne, avec son petit peuple à gouverner. »

Le père murmure :

« Puisqu'il a choisi ce métier... »

Tant d'incompréhension la blesse et la rend provocante :

« Vous ne voulez pas croire ce que m'a dit son colonel : qu'on n'a jamais vu personne se familiariser si vite avec ces dialectes, et qu'il a fait l'admiration de tous par la manière dont il a conduit son peloton, sans morts ni blessés. »

Mais Sinnis perd tout contrôle de lui, quand il s'agit des dangers courus par Gilbert :

« Comme vous êtes fière, laisse-t-il échapper, de le savoir dans un endroit où l'on s'étonne qu'il n'y ait pas eu de mort ! »

Elle riposte, comme on frappe en fermant les yeux :

« Vaudrait-il mieux qu'il fût à Londres, dans le salon... »

Elle va citer un nom de femme que, par une convention tacite, chacun des deux évite de prononcer, mais elle se reprend juste à temps pour sauver la fiction fragile :

« ...chez ce lord qui s'appelle je ne sais plus comment, celui qui a dix jardiniers, plus beaux que des anges, pour soigner un jardin grand comme un mouchoir ? »

Il va répondre : « Mon Dieu, ses goumiers ! » Mais non; ce n'est pas à leur âge qu'on tombe dans ces picoteries. Il biaise comme il sait le faire, trouve à dire ce qu'il faut pour pouvoir se retirer avec la satisfaction d'avoir été le plus sage. Elle se prête à la règle du jeu désolant. Elle est bien dressée. Elle a de la tenue. Sa moindre robe est d'une note irréprochable. S'il n'obtient pas cette année Prague ou Vienne, on ne dira pas que c'est faute d'une femme égale aux obligations de sa morne tâche.

« Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des fils en ont été agacées. » L'angoisse qu'un vieillard a soulevée s'abat sur ses enfants en contestations qui retombent sur leurs enfants à eux. L'angoisse n'a guère besoin de varier son attaque : partout c'est au même endroit vulnérable qu'elle s'efforce d'enfoncer son coin. Elle tourne autour de l'autre couple : Reine et Louis, eux aussi cœurs dissemblables, mais qui regardent l'un vers l'autre avec tant de bon vouloir, qu'ils trouvent moyen de s'entraider et de mettre à leur service réciproque jusqu'à des goûts ennemis et des pensées qui ne se mêlent pas.

Reine remue en son cœur des projets qui se forment et se déforment, comme à chacun de ses mouvements son ombre se détache puis se fond parmi celles de la chambre : « Si je lui propose d'aller dès demain rejoindre le petit dans la montagne, il en conclura que je mens quand je me montre rassurée. Et si je reste, il se dira : « Comme l'étourdie se convainc faci- « lement de ce qu'elle veut croire ! »

Elle pense encore :

« Pauvre homme tout déconcerté, grand enfant qui se pose des questions absurdes ! Jamais tu n'en souffleras mot, mais va, je le devine bien. Tu te dis : ce sang débile, comment est-ce qu'il pourrait venir de moi qui suis fort, qui suis sain, qui ne sais pas ce que c'est qu'un échec ? »

Concentrant toute l'attention dont elle est capable, elle s'efforce de lier un raisonnement bien rigoureux, bien masculin :

« L'homme est roseau, mon pauvre loup, et non pas chêne. L'on plie et l'on se relève. Mais tu n'as jamais admis que l'on pût fléchir, c'est pourquoi tu conçois si mal qu'on se relève ! (Qu'est-ce qu'il pourra répondre ?) Et sur ce point, ta grande sagesse est courte, courte. »

Louis dit tout à coup :

« Je me rappelais l'histoire du petit garçon qui porte des pierres à la colline. Elle éclaire bien des choses, un certain goût de la nature et des spéculations abstraites qui peut paraître inexplicable. On a vite fait d'appeler folie... Eh bien, quoi ? S'il donne des marques d'usure, elles sont plus honorables que la bonne santé des vieillards qui se sont dorlotés toute leur vie. »

C'est vrai... Déjà Reine n'y songeait plus. Pauvre orgueilleux, si fier de sa lignée familiale, et que voilà frappé dans ce qui le précède comme dans ce qui le suit, pris entre deux générations humiliées !

Seul Nicolas n'est pas assez riche en soucis du cœur pour que la nouvelle inquiétude l'assiège sous leurs apparences. La menace qui le vise directement, il l'avait depuis longtemps pressentie ; elle l'a pourtant surpris par sa netteté. « Mieux vaut savoir. On

verra demain. Mais pour cette nuit encore, je tire mon drap par-dessus ma tête. Je suis en sécurité dans le merveilleux silence. Je suis au chaud dans la caresse de mon lit, dans la douceur de mes ténèbres. »

Pendant trop d'années de guerre, il a dormi sur un cadre en treillage, le dos contre l'argile ou les planches d'un abri. Le refuge d'un lit lui semble un lieu de paix presque sacré, où l'on n'est admis que par quelque divine permission, une retraite où l'esprit savoure ses pensées, comme le corps se réjouit de sa propre chaleur. Il se peut que la permission soit de nouveau retirée. Il n'est pas écrit dans les astres que l'on dormira toujours sous un toit. Il y a bien des endroits sur la terre où l'on peut errer de gîte en gîte. Et tout peut advenir hormis qu'on soit toujours vivant...

Il tasse avec soin les couvertures tout autour de lui, puis il fait sa prière de chaque soir :

« Ma chérie, bénis-moi qui suis mauvais. »

IX

« Plusieurs fois, dit Jourdaine, je vous ai cherchée depuis ce matin, Jenny. Personne ne vous avait vue. Après le départ de mon frère Louis, je suis montée à votre chambre. Vous n'y étiez pas. Comme M. Nicolas voulait surveiller les labours, je suis sortie avec lui, car nous avions à causer de beaucoup de choses. Je rentre et vous êtes toujours introuvable. J'ai fini par prendre peur. Oui, chère vieille, je ne savais plus qu'imaginer. Quelle idée que de vous mettre à faire des rangements dans ce galetas ! Si je ne vous avais pas entendue marcher, jamais je ne me serais avisée de vous chercher jusque sous les toits. Je ne plaisante pas, ma bonne Jenny ; j'étais inquiète.

« Asseyez-vous à côté de moi, sur cette vieille malle. Vous ne voulez pas ? Voyons, Jenny, que se passe-t-il ? Vous avez du chagrin, et vous vous êtes cachée, loin du bruit de tous ces départs. A midi, Mme Louis vous a cherchée avant de monter en voiture ; (elle m'a chargée de vous embrasser). Il paraît que ce matin de bonne heure, quand on embarquait la bande des cousins, elle s'est approchée de vous, mais que vous vous êtes enfuie. Elle craint de vous avoir froissée, sans savoir comment. Et maintenant je ne sais plus que croire... Ce n'est pas l'heure.

Jenny, de laisser des chimères se glisser entre nous. Je dis : chimères ; car il ne peut s'agir d'autre chose, en regard de toutes les difficultés qui se présentent et qu'il n'a même pas été possible de discuter à tête reposée, puisque nous avions sur les bras cette odieuse femme.

« Qu'est-ce qui vous étonne ? Est-ce que c'est elle, par hasard, que vous n'avez pas voulu rencontrer ? Alors comprenez ce que sa présence est pour nous, au salon, au jardin, à table. Est-ce que j'ai deviné, Jenny ? Ne tournez pas vos yeux vers moi comme vers une femme qui viendrait de commettre un meurtre. Il s'agit d'elle ? C'est bien cela ? Vous vous indignez que nous ne l'ayons pas jetée à la porte ? Eh bien, Jenny, c'est moi-même, ce matin, qui l'ai, le plus aimablement du monde, invitée à retarder son départ. Et je souriais avec une politesse irréprochable. Oui, moi, Jourdaine. Mais ce n'était pas d'un cœur très joyeux.

« Et maintenant, avant de vous scandaliser, écoutez nos raisons. Nous savions depuis hier que Mme Tavernier, d'accord avec mon père, avait projeté de ne pas partir. J'ai pourtant voulu tâcher de la bousculer en faisant celle qui ne se doutait de rien, et vingt minutes avant l'heure du départ, je suis entrée chez elle, sous prétexte de faire enlever son bagage. Elle n'a pas mal joué sa comédie. Elle s'est jetée sur sa montre, qu'elle avait soigneusement retardée d'une heure ; elle s'est mise à pousser des cris : que c'était affreux, que jamais pareille chose ne lui était arrivée, qu'elle serait prête dans cinq minutes ! Et elle courait à droite, à gauche, elle se trompait, elle revenait, elle renversait un flacon, elle secouait sa montre. Mon mari dit souvent : « La première règle, tant « qu'un adversaire n'a pas donné de prise, c'est de ne

« pas lui laisser voir qu'on se méfie. » Moi aussi, ma pauvre Jenny, j'ai fini par apprendre ces vilaines finesses ; et quand personne n'est là pour me faire rougir, je m'en tire presque aussi bien qu'une autre... Donc je me hâtais de lui plier ses robes. Naturellement tous les objets, même les plus inutiles, étaient étalés sur la cheminée ; naturellement le nécessaire était fermé, la clef ne se retrouvait pas. Quand elle s'est vue débordée par la rapidité de mes mouvements, elle a changé de tactique. Elle a dit que j'étais seule à pouvoir la conseiller, qu'elle n'était pas arrivée à me voir hier soir en tête-à-tête, qu'elle était dans le dernier embarras, que mon père insistait avec beaucoup d'obstination pour lui faire prolonger son séjour. Elle affirmait qu'elle avait peur de le mettre en colère, mais que jamais, cela va sans dire, elle n'aurait l'indiscrétion de rester ici dans un tel moment. Moi je faisais toujours la crédule, je me dépêchais, j'emballais. Alors elle a murmuré, comme sans y attacher d'importance : « Il menaçait, au cas « où je n'obéirais pas, d'aller lui-même à Paris. Vous « n'aurez pas de peine à le décourager de cette « folie. » Je m'étonne encore d'avoir si vite pris mon parti, (mon mari m'en a fait des compliments). J'ai dit, le plus naïvement que j'ai pu : « Mais, Ninette, « alors pourquoi cette hâte ? Faites-nous donc le plai- « sir de ne partir que demain. » Elle n'a pas accepté, mais elle a si bien fait durer ses protestations qu'il a fallu que la voiture parte sans elle.

« Mes frères pensent que j'ai bien fait. C'est-à-dire que M. Louis n'attache pas beaucoup d'importance à tout cela. Nos prudences lui paraissent excessives et presque injurieuses. Mais vous, Jenny, vous comprenez comme la vieillesse est désarmée et comme elle a besoin d'aide.

« Alors maintenant, chère vieille, venez vous asseoir. Donnez-moi vos mains. Ne soyez pas si bouleversée. Cest une créature plus disgraciée que méchante. Vous dites : « Une femme dangereuse »; c'est lui prêter beaucoup d'importance. Qu'est-ce qui vous fait hocher la tête? Vous êtes sûre de quoi? Que ma mère s'inquiétait à son sujet? Babet a surpris des paroles très vives? Mais d'abord Babet a pu mal comprendre. Si ma mère a dit : « Ninette ne mettra pas ici les pieds »; si même elle a dit avec indignation : « Vous l'avez invitée, eh bien, « vous la décommanderez! » c'est que tout, dans cette femme, ne pouvait que lui faire horreur. Il y avait aussi, paraît-il, des demandes d'argent. Je l'ignorais. Jamais ma mère n'en a rien dit à aucun de nous, mais M. Nicolas s'en croit sûr. Il n'est pas nécessaire, je pense, de chercher plus loin.

« Quant à ce que Babet appelle « une scène violente », vous savez bien que personne, en nulle occasion, n'a jamais surpris entre mes parents une seule parole brusque, même pas un signe d'impatience. Alors serait-il vraisemblable?... La pauvre fille s'exalte à lire des livres de sainteté : à son tour elle entend des voix!

« J'ai tort de plaisanter, Jenny. Je n'en ai nulle envie. Non, je ne veux pas interroger Babet; comment y pensez-vous? Il y a donc autre chose? Enfin, Jenny, parlez! Vous vous faites arracher les paroles une à une. Maman aurait dit quoi? « Si son « amant l'a plantée là, est-ce de notre faute? » Voyons, ce n'est guère une phrase de Maman; et « Je vous « trouve bien compatissant! » ne vise probablement que les subsides dont je parlais.

« Ah! Jenny, si vous aviez pu voir ce matin mon pauvre vieux père! Quand je sortais de chez cette

femme, je l'ai croisé dans l'antichambre. Vous-même, vous n'auriez pas pu vous empêcher d'avoir pitié. J'ai cru devoir prendre les devants et dire : « Puisque « tu le souhaites, j'ai prié Ninette de ne partir que « demain. » Alors il a passé son bras autour de moi. Il m'a dit que, dès ma naissance, il avait rêvé que je serais une fille douce et patiente, que je le comprendrais, que je l'aimerais... J'en étais toute remuée. Je sais bien que je n'ai pas toujours été cette fille de ses rêves...

« Depuis vingt ans, je n'étais pas montée dans ce grenier. Que d'objets, que d'objets ! Cette chaise qui n'a plus que trois pieds, à qui voulez-vous jamais qu'elle serve ? Et cette valise en tapisserie ? Et ce soufflet crevé ? Ce n'est même plus un hôpital que vous avez là, c'est un asile d'incurables !

« Je sais bien ce que vous pensez : « Pourquoi se « montrait-il si anxieux ? Pourquoi ces effusions de « reconnaissance ? » Mais, chère vieille, qu'allez-vous supposer ? C'est absurde. Par bonheur, M. de Sinnis ne part que ce soir. Je lui dirai ce que vous m'avez raconté. Personne n'est de meilleur conseil que lui... Voyons, Jenny, à l'âge qu'a mon père ! Je vous répète que c'est absurde... Notez que mon mari penche plus que mes frères à penser qu'il ne faut pas laisser d'étrangers prendre trop d'ascendant sur les vieillards. Il a convaincu les Louis de nous laisser leurs enfants quelques jours. Mon père aime beaucoup ces petits. Ils travailleront avec Lise et Jacquou. Dans une maison pleine d'enfants, la pire créature est gênée dans ses mauvais desseins.

« On ne peut en vouloir à mon frère Louis d'être parti. Les usines ne peuvent pas attendre. L'existence de tant de gens dépend de son travail ! Et sa femme ne pouvait pas rester toujours. Et mon mari s'en va.

Que voulez-vous ? La vie continue. Dès ce soir, nous en serons réduits à nos seules forces. Tout va reposer sur M. Nicolas.

« Vous alliez encore dire quelque chose. Mais si, Jenny. Ah ! que vous êtes insupportable !... Quand je compte m'en aller moi aussi ?...

« Tenez, nous descendrons ce vieux métier à broder. Je crois bien que c'était celui d'arrière-grand-mère. Comme on aimait les meubles soignés, dans ce temps-là ! Il est en acajou massif ; et regardez ces petits ornements de bronze guilloché... Il faudrait une bonne fois refaire la tapisserie du fauteuil bleu. La patience est moins difficile quand les mains sont occupées. Chère vieille, qu'est-ce que vous vous étiez donc imaginé ?

« Mais je ne promets pas d'achever le fauteuil. Je ne promets rien... Il aurait été pour moi si nécessaire d'être à Londres ! »

DEUXIEME PARTIE

HIVER

I

Rudesse toute neuve d'un premier matin de gel. Le ciel blanchit à peine. Nicolas, sous les clous de ses semelles, sent résister le gravier durci. L'air est mordant et sec. En été, la victoire sur la paresse s'affadit, s'évapore dans la douceur du soleil naissant. Il faut l'arrière-automne pour rendre au dormeur qui plonge tout transi dans le sourcin glacé du petit jour, le plein contentement d'être celui qui donne le branle. Car par-delà midi, et jusqu'à la soupe du soir, tout dépend de l'élan avec lequel cette première heure est attaquée. Rien ne dispenserait Nicolas de sa consigne. A lui l'entame ! Mais pour qu'elle ait toute sa saveur (surprise que renouvelle chaque fin d'année), il faut que, levant son regard vers le ciel gris, il y surprenne encore un suprême, un tout pâle scintillement. Salut, fidèles étoiles ! Je suis debout. Je vous relève de votre veille !

De leurs millions de flèches, elles ont cette nuit fait bon ouvrage. Dès hier on sentait se préparer le massacre. Vers le soir les derniers nuages avaient disparu du ciel. Dans l'étendue verte et froide, Vénus s'était avancée, toute blanche, puis avait pris la fuite avant l'éveil de l'immense assemblée. Peu à peu, dans l'impi-

toyable transparence, on avait vu poindre et grandir les astres les plus puissants, bientôt suivis par la multitude de leurs vassaux, sans qu'un seul fût manquant, comme si, jusqu'au moindre, tous voulaient célébrer la solennelle arrivée de l'hiver, ouvrir avec magnificence les assises de la grande purification.

En vain, quand il se lèvera, le soleil fera fondre les aiguilles de glace qui craquent dans le fond des ornières : nulle Saint-Martin ne rétablira une apparence de belle saison. Il fait assez clair pour qu'on aperçoive la masse des somptueux dahlias qui se sont effondrés en quelques heures ; et toute l'insolente flore inventée par l'homme, gavée de trop de nourriture, gonflée de trop de sève, gît sans doute déjà dans les plates-bandes, prête à retourner en fumier. Le chemin sonne allègrement sous le pas matinal. A toi aussi, salut, hiver qui détruis la vermine, qui arraches les guirlandes et cites chaque créature à comparaître dans sa nudité ! A l'entrée de la ferme, les vénérables tilleuls ont encore leur toison jaunie ; mais de ses fins couteaux, le gel a blessé l'articulation de chaque feuille. Dès que l'air tiédira, toutes vont tomber ; et ce soir, au retour, les ferraillantes charrues rentreront en silence, comme sur un chemin jonché pour une Fête-Dieu, tandis que, honteux, les deux arbres étaleront au jour leurs branchages, leurs cicatrices...

Hors de l'écurie où brille de la lumière, les valets ont déjà fait sortir les chevaux, et les grandes bêtes encore endormies tanguent et fument dans le petit jour. Des ombres vont et viennent, les bras serrés au corps, tâchant de retenir sur elles une dernière chaleur du lit. Hommes et choses lentement émergent de la marée nocturne et, comme recouverts encore de son limon, rentrent dans l'habitude du labeur. Les

machines reparaissent, poussées hors de la grange. Les pelles et les pioches, appuyées pour la nuit le long d'un mur, reprennent place sur les épaules. L'eau tenue en sommeil dans les réservoirs recommence à faire bruire le bassin.

Le feu de son éternelle cigarette désigne de loin le contremaître étranger qui, dissimulé parmi les gars du pays, semble vouloir s'y cacher de la fortune adverse. Tandis que les « Bonjour monsieur Nicolas... Beau temps... Ça pince... » alternent avec le bruit des galoches qu'on entrechoque pour se réchauffer, le Russe, penché sur le pied d'une pouliche, ronchonne sans relever la tête :

« Encore une fois mal ferrée. Ce maréchal, cochon. Couper la corne, taper sur clous. Regardez, monsieur Nicolas. Après on dit : « Elle boite, c'est rhuma-« tismes dans l'épaule. » C'est clou et rien que clou ! »

Nicolas tâte le dessous du sabot que l'homme tient relevé. Il réserve son jugement avec prudence :

« Peut-être bien... Nous verrons tout à l'heure, quand elle se sera déraidi les jambes. Allez toujours. Je vous rejoins. »

Il regarde la bête reprendre équilibre sur ses quatre pieds, reculer docilement vers le palonnier de la charrue. Ivanoff, pense-t-il, ne peut pas sentir ce forgeron ; et c'est vrai qu'une fois de plus la corne est trop rognée. Mais puisque l'autre maréchal s'est mis mal avec la commune... Au diable ces complications diplomatiques !

Mais d'abord il faut passer par l'étable, voir comment se portent les deux nouveau-nés dont la vachère se désintéresse parce qu'ils font des manières pour prendre leur biberon. Allez faire comprendre à cette maritorne qu'une jeune bête qui a cinq généra-

tions de noblesse, d'ancêtres primés, est autre chose que le premier voyou venu de petit veau !

Il compte d'ailleurs être sur le plateau presque aussi vite que les charrues, car celles-ci sont forcées de suivre les lacets de la route, tandis qu'il peut prendre à travers bois. Mais le plus court est aussi le plus hérissé de tentations irrésistibles : là un lierre, là une ronce impudente qu'il tranche d'un coup de son ébranchoir. (D'autres font leur tournée le fusil à l'épaule, emblème de leur dignité, ou, s'ils ont perdu toute pudeur, la canne à la main ; mais Nicolas n'est heureux que dans la compagnie de cette hampe coiffée d'un croissant d'acier.) Aussi, quand il atteint le labour, le travail est-il commencé déjà. (Tiens, voici bien les innocentes ruses de mon Ivanoff : au lieu de faire doubler son sillon par l'autre charrue, il s'est débarrassé d'elle en l'envoyant à la lisière opposée du champ — charmant bavard, qui se ménage quelques instants de causerie comme d'autres préparent leur rendez-vous d'amour. Au fait, est-ce que la jument boite ? On voit mal à cause du cheval de flèche. Elle a l'air d'appuyer le pied aussi gaillardement que je cale le mien dans ma bonne chaussure. Mais sur ce point Ivanoff raffine avec des préciosités de poète.)

L'attelage passe à côté de lui, mais sans s'arrêter. Un bon point pour le Russe ! Ivanoff sait que l'autre charrue le surveille et s'arrêtera chaque fois qu'il s'arrête ; or, il n'est nécessaire aux chevaux de souffler qu'après deux tours. Nicolas lui lance :

« Eh bien, Serge Pavlitch, comment marche-t-elle ? »

Apparemment très bien, car, tout en prenant son air le plus noir, le chef de culture se contente d'un ambigu :

« Vous voyez vous-même, commandant. »

C'est une appellation dont Nicolas n'a jamais pu le dissuader. Elle résume, pour l'ancien lieutenant, tout ce qu'il serait trop difficile d'exprimer en termes clairs : déférence, attachement ; elle implique un remerciement pour l'emploi de son nom patronymique, auquel il est sensible. Jamais d'ailleurs ils ne se coupent ni l'un ni l'autre : c'est un langage réservé au seul tête-à-tête.

Et la charrue s'éloigne sur la belle nappe de terre, où ça et là se dressent quelques pommiers, derniers témoins des petites cours et des chétives parcelles acquises peu à peu par Saint-Saturnin. Au grand chagrin des laboureurs, Nicolas n'a jamais pu se résoudre à laisser abattre un arbre fruitier. Qu'ils meurent de leur calme vieillesse. Chaque année quelqu'un d'entre eux disparaît, et tous ont besoin qu'aidant leur dernière vigueur, on les délivre des branches décrépites. Déjà la lame de Nicolas rôde parmi la membrure moussue de l'arbre au pied duquel il se trouve, et tranche à coups secs le bois mort. La voix d'Ivanoff le fait se retourner.

« Vous avez dit, commandant, couper les branches mortes des pommiers, c'est travail qui ne paie plus la main-d'œuvre.

— Et c'est bien vrai, Serge Pavlitch. Ce que je fais là c'est du luxe. »

Les yeux bleus du Russe rient dans son visage immobile :

« Un luxe qui vaut moins que le salaire d'un journalier. Vous n'estimez pas cher votre travail, commandant. »

Nicolas désigne du regard la croupe soyeuse des chevaux, pansés, lustrés comme des montures de cavaliers :

« Votre amour, c'est les bêtes, Serge Pavlitch, et non les arbres. Le tout c'est d'avoir un amour. »

Mais l'autre n'est pas convaincu :

« Les chevaux, on garde, on emporte avec soi ; on sauve sa vie sur leur dos. Mais vos pommiers que vous plantez, que vous soignez, si un jour on vous les prend ? »

C'est au tour de Nicolas de rire :

« Eh bien, il restera sur la terre quelques bons arbres de plus. C'est tout ce qu'il faut. »

Le visage d'Ivanoff se durcit :

« Un jour ils voudront faire du feu. Du bois, il y en a tant qu'on veut dans la forêt. Mais le chercher, trop fatiguant. Alors ils casseront les branches des pommiers. Vous ne les connaissez pas, commandant... Allons, hue, la Blanche ! » Nicolas ramasse le bois mort, l'entasse au pied du tronc. Humble travail, certes oui, humble au point qu'on n'y met les journaliers qu'aux moments perdus. Mais surveillerait-il mieux son domaine s'il le faisait les mains oisives ? Voici tout de même un arbre en bonne forme, un portefruits de plus parmi tous ceux qui font leur office au profit des hommes. Cela vaut bien le geai ou la pie qu'à sa place un autre aurait tirés pendant ce temps-là. Il attaque un second arbre en attendant que de nouveau la charrue s'arrête. L'occasion sera bonne pour régler avec Ivanoff la date de sa prochaine soûlerie. Qu'un événement vienne bouleverser la vie des Colombe, ce n'est pas une raison pour qu'on abuse d'un étranger tenu par sa parole d'honneur. (Deux fois, complètement ivre, le Russe n'a pu conduire son équipe. De honte, après sa seconde défaillance, il a tenté de se couper la gorge. Il a fini par laisser Nicolas lui dicter un compromis qui réclame beaucoup de sa fermeté, mais donne à sa faiblesse de franches et pleines repues. Tant qu'il est sur la ferme, il ne touche plus à une seule

goutte d'alcool ; mais chaque mois, sous prétexte de marchés à conclure, Nicolas l'envoie en ville pour trois ou quatre jours, muni seulement d'une partie de sa paie.)

« A propos, Ivanoff. J'oubliais de vous dire que vous pourrez prendre un congé dès demain si ça vous plaît. Je m'excuse d'avoir dû me reposer sur vous plus longtemps que je n'aurais voulu. »

Le Russe paraît gêné. Il bredouille :

« Ce n'est pas gentil.

— Qu'est-ce qui n'est pas gentil ?

— De vous excuser. »

Il s'impatiente de ne pas trouver les mots qu'il voudrait, vient jusqu'à Nicolas :

« Laissez-moi dire, commandant... »

Il hésite encore, puis avec le claquement des talons dont il ne peut pas se déshabituer :

« Vous d'abord, vous allez à Paris. Moi je resterai. »

C'est la première fois qu'entre les deux hommes cette réciprocité s'exprime si nettement. A son tour Nicolas en est un peu décontenancé — en surface du moins, dans son souci de la juste attitude, car si sa vie est dominée d'un scrupule qui lui tienne au cœur, c'est de ne se permettre, en fait de basses facilités, rien de plus que ce qu'il peut accorder aux autres. Et que cette égalité se trouve soulignée flatte en lui une certaine loyauté virile. Il dit simplement :

« Non, mon ami ; dans les circontances actuelles... »

L'autre a les yeux à terre. Il finit par murmurer :

« Ma mère à moi est morte de faim... »

Mais ce n'est pas de l'attendrissement qu'il sollicite.

« Je dis ça, parce que... »

Et levant cette fois son regard :

« Parce que vous êtes meilleur que moi, commandant. Nos moujiks l'adoraient ; seulement ils ont eu peur et ils n'ont pas osé lui donner à manger... Mais quand je l'ai appris, c'était dans la rue, à Constantinople. J'allais justement chez une femme... Je dis chez une prostituée... Eh bien, j'y suis allé quand même.

— Il n'y a aucune ressemblance, Ivanoff, entre les épreuves que vous avez pu subir et celles... »

Mais déjà l'homme s'esquive, reprend les poignées de la charrue.

« Non, Ivanoff, écoutez-moi. »

Les bêtes donnent un premier coup de collier, mais s'arrêtent.

« Quand même j'aurais envie, Serge Pavlitch, de respirer, pour un jour ou deux, une autre atmosphère que celle d'ici... cela ne serait pas possible en ce moment. »

Le Russe soulève le soc, l'engage sous une motte, le soulève encore :

« Vous savez pourtant, monsieur Nicolas, qu'en votre absence...

— Je le sais parfaitement. Ce ne serait pas la première fois que je compterais sur vous.

— Non, je veux dire que, même s'il y a des choses plus difficiles... si on critique devant le personnel les ordres que vous avez donnés, eh bien, vous pouvez être tranquille... J'avais, moi, un oncle très vieux, peut-être quatre-vingts ; il s'est mis à tout vouloir diriger... »

Nicolas s'aperçoit qu'à l'autre bout du champ on allume une cigarette, aussi coupe-t-il l'histoire de l'oncle :

« Est-ce que, ces jours derniers, M. William ?...

— Oh ! rien... Quand il se promenait hier avec

cette dame... Mais les hommees savent bien qu'il faut dire : « Oui, oui » et continuer juste comme avant. »

Nicolas murmure par contenance :

« Tout cela n'est pas très grave. »

Il quitte la charrue qui démarre, reprend son émondage. Une seconde fois, le petit fagot de bois mort s'accumule au pied du tronc, un fagot de pauvresse, pense Nicolas, et même de pauvresse qui ne peut plus porter qu'une toute maigre brassée. Mais, allégé, le vieil arbre a déjà meilleure figure. Un arbre de plus sur la terre... c'est bien cela qu'il disait, ce ramasseur de branches sèches ? C'est bien cela qui seul importe ? Un arbre de plus sur la terre, même si cet arbre un jour devait passer en d'autres mains ? Evidemment ! Qu'est-ce que ça change ?... Saleté de branche qui ne veut pas se laisser couper, mais elle descendra comme les autres ! Oui, même s'il venait à surgir on ne sait quels incidents... Un arbre de plus, mais un bien vieil arbre et qui ne vaut peut-être pas toute la peine qu'on se donne.

Allons ! C'est l'heure de rentrer à Saint-Saturnin, s'il veut encore trouver ses enfants penchés sur leurs bols de lait, et compenser par quelques plaisanteries ce que les leçons données par cette excellente Miss Barge, même complétées par celles de l'instituteur, ont d'un peu morose. D'ailleurs ils doivent être gais, puisque les trois enfants de Louis prennent part à l'assaut donné contre les montagnes de tartines — si l'on peut encore appeler une enfant cette grande Laurette qui devient chaque jour plus belle fille.

Est-ce que le soleil s'est levé dans cet instant même. ou Nicolas, tout à l'ouvrage, n'a-t-il pas remarqué sa venue ? A travers le plafond troué de la futaie luisent des paillettes d'or. Les cimes s'illuminent dans

l'éclat rose et froid des rayons frisants. Le long des éboulis, les pierres roulent sous les pas rapides. En vain le serpent d'acier brille au bout du manche. Non, tentateur, qui te plais à m'entraîner hors de mon chemin, tu n'auras plus la pâture ni d'un églantier ni même d'une fougère ! J'ai trop bel appétit pour me soucier du tien, et mon ventre à moi crie comme toute une portée de cochons de lait. Vite, si tu veux, au vol, ce jet de ronce ; mais sans m'arrêter !

II

Lettre de Willy

Ma chère Maman,

Je m'amuse beaucoup. J'ai trois petits chiens. Leur maman a été écrasée sous un camion. Je leur donne du lait.

Je t'embrasse bien fort.

Lettre de Lise

Ma chère tante Reine,

Papa nous a raconté une merveilleuse histoire de Peaux-Rouges. Ils sont venus faire le siège de Saint-Saturnin. C'est moi qui ai tué le chef des Elans-Noirs avec la carabine de précision, et le Fils-du-Loup-Solitaire qui était entré par la cheminée, c'est Laurette qui l'a rendu fou en jouant sa sonatine 843 fois de suite. Ils sont partis en emportant Mme Tavernier, parce qu'ils la trouvaient très belle.

J'enfonce mon nez et mon menton pointu dans tes joues jusqu'à ce que tu cries.

Lettre de Jacquou

Ma chère tante Reine,

Ce Willy est vraiment trop dégoûtant. Nous avons trouvé les petits chiens tout gluants. C'est lui qui les avait léchés. Il dit qu'ils n'ont plus leur maman et qu'alors il faut bien qu'on les lèche. Tante Jourdaine nous a promis des couteaux si nous nous promenons avec Grand-père parce qu'il a beaucoup de chagrin.

Je t'embrasse tendrement.

Lettre de Marianne

Ma chère maman,

J'ai dépassé Louis le Gros et l'acide sulfurique. J'ai 16 *pour ma composition par correspondance. Je vérifie dans le livre tout ce que dit Miss Barge, car je me suis aperçue qu'elle croit à Sémiramis. Je parle anglais avec tante Jourdaine. Elle au moins sait la grammaire. Elle m'a très bien expliqué les* would *et les* should.

Réponds à toutes mes questions :

Est-ce qu'il faut absolument aimer Mme de Sévigné ?

Est-ce qu'il faut absolument dire à Mme Tavernier « Cousine Ninette » ? Elle voudrait, mais nous trouvons que c'est comme dans Mme de Ségur.

Est-ce que tu trouves comme Laurette qu'oncle Nic ressemble à Alexandre le Grand, et parce qu'il n'est pas du tout chauve, qu'il est plus beau que Papa ?

Est-ce que tu trouves comme Miss Barge que c'est

une disgrâce de dire « Nom de Dieu » et encore quelque chose d'autre, mais je ne sais pas comment ça s'écrit? Grand-père l'a crié dans la cour.

Réponds bien exactement, et si tu ne sais pas, ne dis pas que je comprendrai quand je serai plus grande.

Je t'écrabouille.

LETTRE DE LAURETTE

Maman chérie,

Si nous n'étions pas venus pour un événement si triste, je ne peux pas dire à quel point je serais heureuse ici. C'est la première fois que je vois Saint-Saturnin au commencement de l'hiver. Je croyais connaître chaque buisson, chaque plante. Du temps où nous percions nos doublures pour y introduire des aiguilles du grand sapin et les garder sur nous toute l'année, je me fâchais contre Fernand quand il prétendait aimer mieux que moi n'importe quel coin des alentours. Maintenant tu peux lui dire que j'ai pris une avance qu'il ne rattrapera jamais. Tout est différent et tellement merveilleux!

J'ai recommencé le Moulin sur la Floss. *J'espère que tu me donneras ces volumes pour mes seize ans. C'est ta faute si je n'avais pas continué la première fois. Tu dis « C'est beau » et c'est tout. Oncle Nic m'a parlé de Stephen, de Tom Tulliver. Maintenant ça m'intéresse énormément. Il trouve des choses à dire sur tous les livres qu'il a lus, tellement qu'on voudrait connaître même ceux qu'il trouve mauvais.*

J'ai fait une découverte : je crois qu'il est affreusement gourmand. Il m'a traitée de barbare, parce que je mange la confiture avec une cuiller. Il dit

qu'il faut se servir d'une fourchette, parce que la confiture touche plus vite la langue. Est-ce que ce n'est pas horrible? Et naturellement les petits ne veulent plus manger autrement.

Ta fille qui t'aime.

Lettre de Jourdaine

Chérie,

Elle est toujours ici. Toutes nos allusions, nos invites, sont restées inutiles. Ça fait presque quinze jours. Déjà la vie n'a plus sa marche irrégulière. Si deux fois de suite j'entre chez mon père à la même heure, c'est un embryon de coutume qui se forme ; et toute ma crainte c'est que Ninette, même sans malice de sa part, ne soit amenée à faire partie de ce nouveau réseau d'habitudes. Je tâche de l'empêcher, en rompant chaque jour ce qui semblait s'établir la veille ; mais je n'aurais pas le courage de persévérer dans ces précautions lassantes, n'était l'espèce de scandaleux défi que la présence de cette femme jette aux volontés de Maman.

Je l'observe. Elle semble assez intimidée par le ton de la maison. On la sent prête à retirer aussitôt tout ce qu'elle affirme. La seule chose qu'on puisse dire de son langage et de ses manières, c'est qu'elle y évite avec soin ce qui pourrait choquer. Je la crois moins mauvaise que faible et désordonnée, victime de ses besoins d'argent.

On ne peut nier qu'elle n'exerce une influence pacifiante sur l'agitation si pénible de mon père. Avec sa tendance à tout simplifier, Louis m'écrit : « Puisqu'elle lui donne plus de sérénité, n'est-ce pas un bien-

fait qui a son prix ? » Mais il me répugne autant qu'il me paraît peu sage d'accepter de sa part aucun service.

Je me rappelle l'étonnement de certains étrangers à qui j'essayais de faire comprendre comment notre mutuelle confiance suffisait à maintenir l'union d'une famille telle que la nôtre. Ils souriaient poliment à l'idée de cet attelage maintenu par des fils d'araignée. Je prenais d'un peu haut leur scepticisme. « Oui, leur disais-je, ainsi sommes-nous faits dans notre vieux monde... » Mais le souvenir de leurs airs narquois m'agace depuis quelques jours... La lettre de Père, que nous avons lue ensemble, le soir de l'enterrement, contient quelques phrases que j'ai recopiées pour m'en souvenir exactement. Elles nous avaient paru presque naturelles, tant elles étaient dans la ligne du passé ; mais maintenant je vois mieux ce qu'elle avaient d'exceptionnel et d'exquis.

La charmante gaieté de tes enfants nous donne courage et patience.

Nous pensons à toi tendrement.

III

Une lueur rampe sur le tapis, monte aux pieds des meubles, touche le dessous des sièges, lèche le bord luisant de la table. Comme un soleil couchant, le feu de la cheminée répand sa rougeur dans un étrange sous-bois d'acajou et de palissandre : racines contournées, tiges vernies, obscure végétation du salon désert. Non pas un feu de menu bois, qui crépite et se hâte, mais de grosses bûches, lentes à se laisser pénétrer par la flamme, lentes à se défaire en puissantes braises. Le chicot de hêtre qui achève de se carboniser, brûle depuis ce matin. A l'endroit où ils se sont couchés après leur promenade de l'après-midi, les chiens dorment sans qu'on entende seulement leur souffle. Les meubles symétriquement rangés, peuple d'antiques serviteurs, attendent patiemment le retour des maîtres, qu'il soit pour tantôt, ou demain, ou la saison prochaine. D'infimes insectes qui, dans l'épaisseur du plafond, rongent une énorme solive, en arrachent d'heure en heure un grain de poudre : lent sablier qui mesure l'écoulement des années.

Un des griffons dresse l'oreille : il reconnaît un lointain remuement de chaises. A cet instant-là, d'habitude commencent de légers coups de queue sur le tapis ; mais cette fois, immobiles, les chiens écoutent

les pas qui viennent de la salle à manger, les voix qui se rapprochent à travers l'antichambre. A l'irruption bruyante des humains, ils se lèvent et, comme offusqués par la lumière, reculent jusque dans un coin d'ombre.

William Colombe marche au bras de Mme Tavernier. Celle-ci, dès le seuil, apostrophe les bêtes :

« Eh bien, mes beaux chéris, on ne vient pas se faire caresser ? »

« Flatteuse », pense Jourdaine en refermant la porte. Et comme les chiens ne bougent toujours pas, elle les appelle à son tour :

« Ici, Biscot, mon vieux ! Ici, Biscotine ! »

Mais, boudeurs, ils tournent sur eux-mêmes et se recouchent. Un peu mortifiée, elle se hâte de dire :

« Ils ont raison. Dormez tranquilles. »

Et rapidement elle gagne le fauteuil qui fut toujours celui de sa mère. L'autre jour, la cousine n'a-t-elle pas eu l'inconscience de s'y asseoir ? Voyons si, malgré l'ostensible soin qu'on apporte à laisser bien au centre de la table, qui fut toujours sa place, le gros tricot d'Elisabeth, elle se permettra, cette fois encore, de le repousser du coude.

Le métier au canevas bien tendu, rempart illusoire, mais qui crée à Jourdaine un semblant de solitude. Là du moins, sur la tapisserie, les heures fastidieuses se déposent en bouquet de rocailles et de roses bleues ; la cendre de cette morne soirée laissera du moins une rose... Mais les lignes de points ondulent et se brouillent. Lui va-t-il falloir porter des lunettes ? Elle passe les doigts sur ses paupières : qu'est-ce donc qui l'affecte jusqu'à lui remplir les yeux de larmes ? Les chiens ont refusé de la reconnaître parmi ces trois acteurs qui jouent avec des voix fausses une ridicule et mesquine comédie.

Les chevaux remarquent bien la moindre nervosité de leur cavalier ; pourquoi ces deux bêtes aux yeux tendres, que déconcerte un mot brusque, une intonation moqueuse, ne se sentiraient-elles pas dépaysées dans l'énervement de toutes ces cordialités contrefaites ? Ainsi donc leur sûr instinct ne discerne plus de différence entre elle, Jourdaine, et cette étrangère sophistiquée ! Et de quel droit réclamerait-elle un autre traitement, tout occupée à cet espionnage misérable ? Mais comment surveiller un adversaire, si l'on ne le suit pas sur son propre terrain, si l'on perd le contact, comme ils disent dans leur jargon stratégique ? Il y a trois jours déjà qu'une lettre est arrivée de la banque. Ça va bien : nous fermons les yeux. Vous avez ce que vous vouliez. Epargnez-vous ces grâces qui ne servent plus à rien, et retournez à vos aventures.

Pourquoi se pencher avec cette vénération hypocrite vers le fauteuil du vieillard ? Que dit la sotte créature ? Pas si sotte, peut-être. (J'entends encore le vieux prince Alexandre déclarer que la perte des gens d'esprit, c'était toujours d'en trop peu prêter à leurs adversaires.) Il ne lui est pas facile après tout, sortant d'où elle sort, de trouver le ton qui convient ici. La voilà qui s'extasie sur les glorieuses couleurs que prennent en cette saison les dernières feuilles. « Une apothéose. » Ça, pauvre imprudente, c'est taper dans le mille... En effet, la riposte est instantanée :

« Glorieuse ? Vous dites glorieuse ? Vous avez tenu ce propos de citadine ! Vous avez répété cette niaiserie des poètes, qui sont des bavards privés de toute imagination. Dites la couleur terrible, la pâleur affreuse. Est-ce que vous parlez d'apothéose devant les taches vertes de la pourriture (mais oui, c'est la même chose !) ou devant les marbrures violettes de

la gangrène ? Qu'est-ce que les poètes attendent pour chanter ces tons ravissants ? »

Et avant qu'éberluée, la cousine ait balbutié quoi que ce soit, il reprend :

« Vous êtes-vous jamais demandé ce qu'un homme des premiers âges pouvait éprouver, quand peu à peu la nature perdant sa couleur devenait blême, quand elle semblait saisie de la même épouvante que lui-même à l'approche du froid, du temps où l'on souffre, où la nourriture manque ? Voilà ce que les poètes comprendraient, s'ils étaient capables d'une invention vraie. »

A travers le canevas, l'aiguille plonge et reparaît plus vite. « Tiens, comme il la secoue ! » C'est assez pour que Jourdaine se sente prête à la générosité. Elle intervient :

« Puisque les femmes n'ont pas d'imagination, laisse-nous, Ninette et moi, être poètes et nous réjouir devant la couleur des feuilles qui tombent. »

C'est contre elle qu'aussitôt l'éloquence se retourne :

« Toi, poète ! Toi qui es la créature la plus raisonnable de la terre ! Si quelqu'un l'est ici, c'est moi, dans le sens vrai du mot, bien je n'aie jamais écrit une ligne où paraissent des Apollons et des Nymphes. Car je perçois le dedans des choses. Je comprends leur langage. Je souffre avec elles. C'est cela qui vous a toujours manqué à tous les trois. Vous ne comprenez pas la souffrance. »

Jourdaine sursaute ; mais le vieillard rejette la tête en arrière, l'agite plusieurs fois d'une façon mi-tragique, mi-narquoise :

« Eh oui, fait-il, vous êtes ainsi ! »

L'occasion est trop belle de rendre une politesse, pour qu'à son tour, avec un sourire vers sa cousine, Mme Tavernier ne lui fournisse pas le secours d'une

diversion. Jourdaine perçoit à peine les paroles, tant la sortie de son père l'a décontenancée. Mais tout de suite William Colombe reprend le ton déclamatoire où, depuis quelques jours, il semble trouver un bizarre plaisir.

« Nous dansons une vraie figure de ballet ! pense Jourdaine. Dieu merci, personne n'assiste au spectacle. »

Maintenant le vieillard parle de son propre père, part dans des anecdotes qu'il interrompt aussitôt : faux aiguillages qui conduisent son esprit où il ne voulait pas aller. Il se reprend une fois de plus :

« Qu'est-ce que je voulais dire ? De quoi est-ce que nous parlions tout à l'heure ?

— Des feuilles, dit Mme Tavernier.

— Mais non, pas des feuilles !

— Et des poètes.

— Pas des poètes non plus ! »

Et tout à coup :

« Nous parlions de la douleur... de la compréhension qu'on a de la douleur des autres. Là, mon père a donné un exemple immortel. Eh oui, je n'ai pas peur des mots. Vous croyez que j'ai peur ? Vous savez comment sa femme est morte, brûlée vive, à trente ans, par la faute d'une de ces absurdes crinolines, car il faut toujours que les femmes... Mais peu importe. Il n'avait que trente-six ans, et ma vieille grand-mère, qui le voyait seul avec deux petits garçons (j'avais un frère cadet qui est mort de la diphtérie), ma grand-mère a fait tout son possible pour le remarier. Jamais il ne lui a seulement laissé terminer sa phrase. Notez que c'était un homme aimable et du caractère le plus tendre. Il avait tous les dehors d'une humeur enjouée et même il se permettait des plaisanteries assez vives. Ainsi un jour...

Mais tout cela n'était qu'une façade pour mieux cacher le fond de son cœur... Oui, de son grand cœur. Si bien que dans l'époque la plus dévergondée, je veux dire la fin du Second Empire... Est-ce que vous avez lu les mémoires... Je ne retrouve plus le nom de l'auteur... Tu sais bien, Jourdaine... »

Sa fille se hâte de citer des noms. Qu'on parle de la Païva ou du duc de Morny, mais qu'on laisse en paix la vie intime du grand-père !

« Ce n'est pas cela du tout, dit William Colombe. Voilà que tu m'as fait perdre le fil... Je disais... Oui, mon père... Eh bien, malgré toutes les sollicitations (et c'était un bel homme, un homme qui ne laissait pas les femmes indifférentes), jamais on n'a pu le distraire de la pensée qui restait la seule de son âme. Pourquoi ? Vous me direz : « Parce qu'il avait des « principes austères. » Pas du tout. Regardez-moi bien. Parce qu'il était incapable d'oubli. Parce qu'après des années et des années, sa femme était aussi présente à sa pensée que le soir où elle l'avait quitté, ici même, pour monter dans sa chambre. Et dans sa dernière maladie, à soixante-dix ans, savez-vous ce qu'il a murmuré à mon oreille, quand je me penchais pour lui demander s'il souffrait ? Non pas : « C'est la tête qui me fait mal » ou « Chaque « respiration me déchire. » Mais il m'a dit à voix basse, il m'a dit comme s'il pouvait enfin révéler le secret de sa vie entière : « J'entends toujours ses « cris... »

Jourdaine n'ose pas quitter des yeux son ouvrage. Pourquoi raconte-t-il tout cela ? Pourquoi devant cette femme ? Mais avant que, dans son malaise, elle ait essayé de trouver une réponse, un petit bruit saccadé lui fait relever la tête. Le vieillard pleure. Déjà elle se lève pour aller vers lui. Mais au lieu

d'essuyer ses larmes, William Colombe, tourné vers Mme Tavernier, semble l'en prendre à témoin. Il a un sourire étrange, auquel sa fille ne sait quel nom donner, où il y a de l'exaltation, une sorte d'apparat et quelque chose de péniblement avantageux.

Et tout à coup elle se sent rougir, tant le mot qui se dresse dans son esprit lui semble injuste, atroce : « Il fait la roue ! »

IV

« Elle part ! La femelle part ! »

De la cuisine, le bruit gagne en quelques instants la lingerie, l'écurie, la ferme :

« Richard a reçu l'ordre de la conduire au train. Faut croire qu'elle se décide quand même à rentrer pour changer de chemise... Oui, Babet ; elle s'en va la pute. Vous n'aurez plus besoin d'y cracher tous les matins dans son pot à l'eau ! »

Mlle Cheu monte en courant chez Jourdaine :

« Alors, madame, elle part !

— Elle part ? »

L'intendante raconte le peu qu'elle sait.

« Vous m'étonnez, Jenny. Hier soir il n'était question de rien. Est-ce qu'elle aurait reçu des lettres ? »

Mlle Cheu veut descendre s'en informer.

« Mais non, Jenny, qu'est-ce que cela fait ? Vous voyez que tout s'achève le mieux du monde. Vous auriez fini par nous effrayer avec vos idées folles. »

Quelqu'un frappe. C'est à son tour l'institutrice, Miss Barge, qui vient apporter la nouvelle.

« Ah ! madame, vous savez déjà ? »

L'effervescence de ces vieilles filles l'empêche de tomber elle-même dans une agitation ridicule. Touchantes, après tout, dans leur zèle à défendre la

fourmilière, ces ouvrières aux flancs stériles, aux vies ingrates ; oui, pareilles à deux fourmis efflanquées qui se jettent éperdument sur l'ennemi fourvoyé dans leur ville.

« Si vraiment elle s'en va, retirez-vous vite, car elle ne peut tout de même pas manquer de venir m'en faire part. »

Au bout d'un quart d'heure, en effet, c'est Mme Tavernier qui paraît.

Excuses sur l'indiscrétion d'un séjour qui s'est beaucoup trop prolongé ; remerciements pour un accueil dont la cordialité dépassait tout ce qu'on était en droit d'attendre, tout ce que méritait une intrusion si déplacée :

« Dès le premier instant, Jourdaine, j'ai senti que j'aurais dû refuser. Mais par la suite, je l'ai senti bien davantage. Je n'ignorais pas ce que vous étiez, vous et les vôtres ; mais jamais je ne vous avais connus que hors de chez vous. Ici, dans votre sanctuaire... car c'est vraiment le lieu saint de votre famille... ici l'on découvre un monde qu'on ne soupçonnait pas, où tout ce qui vient du dehors fait une tache, où l'on se sent un peu sacrilège... »

Si vraiment elle l'a compris, pense Jourdaine, qu'elle s'en aille en paix. Peut-être, après tout, ne ment-elle pas, bien que chacune de ses intonations sente l'artifice. Il y a de ces créatures disgraciées dont l'émotion la plus sincère n'a pour s'exprimer qu'un timbre fêlé.

« Et puis, Jourdaine, je peux bien vous le dire : votre admirable mère... »

Elle hésite devant une petite ombre qui paraît sur les traits de sa cousine :

« Pardonnez-moi... J'ai eu tort de toucher à votre chagrin... »

Mais, avec un certain courage, elle domine sa gêne :

« Autrefois, je n'avais pas su deviner la grandeur d'un si beau caractère, mais maintenant... maintenant je vois mieux. C'est cela que je tenais à vous dire. »

Si c'est un trait de diplomatie, il ne manque pas d'adresse. Jourdaine, désarmée, a pour la première fois un mouvement de cordialité :

« J'en éprouve une grande joie, ma chère Ninette, une véritable joie. »

Elle se lève comme pour aller vers Mme Tavernier, mais s'arrête gauchement. Elle ne peut pourtant pas embrasser cette femme pour avoir compris que Saint-Saturnin est autre chose que la maison de son ancien amant, le coulissier, et pour s'être enfin décidée à partir. Ah ! qu'on n'entende plus cette voix ! Combien le fardeau semblera léger, quand il se réduira aux inquiétudes inévitables, à celles qui nous échoient par destinée, que nous portons comme les infirmités de nos propres corps ! C'est ce faible surcroît qui rendait toute la charge intolérable. Que se passe-t-il à Londres ? S'échapper pour un ou deux jours, s'assurer que dans sa maison tout est bien ordonné, facile, au goût d'un homme qui n'aime pas les petits tracas. Par la faute de cette importune, il a dû vingt fois froncer les sourcils, s'impatienter contre l'absente ; et Dieu sait quel arriéré de dettes s'accumule une fois de plus chez les fournisseurs !

« Alors, Ninette, cette décision date de ce matin même ?

— Oh ! c'est-à-dire... Je voulais m'en aller depuis longtemps. C'est votre père... Vous savez comme il est despotique.

— Et vous avez fini par le convaincre ? »

Mme Tavernier répond avec un peu trop de hâte :

« Je crains que dans l'avenir il ne vous donne bien du mal. »

Invite aux questions ? Ouverture fugitive, qui peut ne se retrouver jamais ? Mme Tavernier répète avec une bizarre insistance :

« Oui, bien du mal. »

Mais Jourdaine s'est déjà repliée. On n'en est pas aux confidences, et d'ailleurs qu'attendre d'une source à ce point suspecte ?

Quand sa cousine est déjà sur le seuil, elle se dit qu'elle a eu tort ; que même pour les plus grandes affaires de ce monde, on utilise les rapports d'agents douteux. Mais tant pis ! c'est trop tard. Elle a hâte de retrouver Nicolas.

*

Des coups de marteau prouvent qu'il travaille dans la petite chambre des communs dont il s'est fait un atelier. Quand elle y arrive, il est en train de chauffer une pièce de fer sur une étroite forge. Il lui crie, sans cesser d'actionner le soufflet :

« Ne crois pas m'apporter la nouvelle. Tu arrives bonne troisième. Quelle allégresse publique ! Il va falloir offrir du madère. On finirait par la prendre en pitié, la malheureuse ! »

A l'aide d'une pince, il retire des charbons la ferrure de porte qu'il s'applique à redresser, et la pose rougie sur l'enclume :

« Cet animal de Richard a trouvé moyen d'accrocher avec son banneau la barrière du Pré-Gosset et de me tordre les pentures... Mais je n'en ai pas pour longtemps, et puisque à la maison nous n'avons plus d'incident à craindre, je filerai par le train de trois

heures. Ça ne te contrarie pas ? Je rentrerai dès après-demain. »

Jourdaine regarde les coups de marteau arracher au métal rougi de courtes et molles étincelles. Fuir ! Lui aussi ne songe donc qu'à fuir, sans même se donner la peine d'alléguer un prétexte honnête à son absence. Et le voilà qui prend les devants, avec son impudence masculine, de sorte qu'elle n'ose plus mentionner sa propre préoccupation, sous peine de mettre leurs deux impatiences en ignoble parallèle. Il demande :

« L'as-tu vue ? »

Elle rend compte de la visite, mais en trois mots.

« Eh bien, moi, dit-il en recommençant à manier le soufflet, j'ai rencontré Père. Note que je ne savais encore rien, de sorte que je n'ai pas observé très attentivement. Il était de mauvaise humeur, mais pas en colère. Son air était plutôt, comment dire ? penaud. Oui, comme s'il venait de faire une sottise. »

Elle écoute à peine, ne tente aucun rapprochement. Cet homme en cotte bleue, au front tout mouillé de sueur, qui se fatigue comme un ouvrier, Dieu sait de quelles animales et sommaires satisfactions il se contente ! Peut-on sans bassesse ne pas exiger davantage, ne pas être tourmenté de désirs plus fiers ? Avec quel sourire persifleur Amédée de Sinnis apprendrait les fredaines du forgeron Nicolas ! Qu'il coure à ses maigres plaisirs, le pauvre garçon !

Elle rencontre des yeux la main noire qui tient le marteau : la paume en est souillée d'une lie brune qui a coulé sur le manche de l'outil.

« Mais, Nic, tu saignes !

— Oh ! rien ; une petite paille de fer.

— Laisse-moi la retirer.

— Je n'ai pas le temps, et mes pattes sont trop sales. »

Il finit pourtant par céder. Elle manie entre les siennes la main charnue mais adroite.

« Je ne te fais pas mal ?

— Va toujours, mais dépêche-toi. »

La main est chaude. « Une main sans cruauté, pense Jourdaine, une main qui doit saisir avec fermeté ce qu'elle convoite. » La main se laisse faire docilement, indifférente, semble-t-il, à la déchirure de l'écharde. « Pauvre Nic, pense-t-elle encore, que sa vie est sévère ! » La main est charbonneuse et durcie par les outils, mais à l'extérieur la peau en est douce. Une main solide et pourtant caressante. A ce contact naïf et comme enfantin Jourdaine se laisse attendrir : « Il travaille et le peu qu'il réclame, qui donc aurait le droit de le lui contester ? Tandis que moi, femme inutile et défraîchie, qu'est-ce donc que je vais mendier sous des dehors d'amie dévouée, à quel espoir est-ce que je me raccroche, sans dignité, sans même avoir pour excuse l'illusion de la plus petite chance ?... »

Dans une goutte de sang bien rouge, le fin dard de métal commence à sortir. Jourdaine est sur le point de dire : « Si l'un de nous était mort il y a quinze jours, les pensées de Maman ne quitteraient pas Saint-Saturnin. Et tout ce que nous parvenons à faire, c'est à cacher notre impatience... »

Mais non ; se taire. On parle toujours trop.

V

Les peupliers gris le long du ruisseau, leurs troncs d'étain et d'argent, leur légèreté ravissante. Plus une feuille. On distingue la figure de chaque rameau, ses moindres divisions, ses plus fines brindilles. Rien que dans la grâce d'une seule branche, dans ses entrelacs et ses arabesques, il y aurait déjà de quoi combler le cœur. Et chaque arbre porte tant de branches ! Et d'un bout à l'autre du long herbage il y a tant d'arbres ! Qui les regardera, non pas séparément et un à un — car les cinquante prunelles d'Argus lui-même n'y suffiraient pas — mais du moins d'un regard qui rende grâce pour tant de beauté ?

Le vieillard s'avance à petits pas sur le chemin qui descend de la maison. Mlle Cheu le suit, portant un plaid. Un jour, sa canne ayant glissé sur une pierre, il est tombé ; sans l'aide d'un passant. il n'aurait pu se remettre debout, et depuis lors il a peur de se promener seul. Mais le matin, Jourdaine écrit des lettres, les enfants sont à leurs leçons. Il a dû se rabattre sur la vieille intendante, la maigre corneille ! C'est à pareille compagnie qu'on le condamne.

Le long de la pente, le chemin traverse un endroit toujours à l'ombre, où règne une humidité glacée.

William Colombe s'arrête et commence une explication sur la condensation de l'eau dans les branchages. Mlle Cheu, qui n'a qu'une mince pèlerine, lui fait observer timidement qu'il y a de l'imprudence à s'attarder dans un lieu si froid. Il a bien entendu, car il a relevé le col de son gros manteau, mais il ne bouge pas. Il dit :

« Regardez. »

Son haleine forme une légère buée. Il souffle tantôt fort, tantôt faiblement.

« Vous voyez la façon dont la vapeur se dissipe. Mais si je lui faisais rencontrer un objet... »

Il passe dans la buée soit sa canne, soit sa main.

« Touchez maintenant mes doigts. »

Elle a les mains cachées dans ses manches. Elle en retire une.

« Otez votre gant. »

Elle obéit et d'un doigt qui grelotte touche l'index tendu vers elle.

« N'ayez pas peur. On dirait que vous craignez de toucher le doigt d'un homme. »

Elle se hâte de se reganter et de ramener ses mains dans leur abri.

« Si vous saviez les principes les plus élémentaires de la physique... »

Mais à son tour il finit par sentir un frisson, et toisant Mlle Cheu :

« Je crois, dit-il, que vous avez froid. Nous allons marcher d'un pas leste. »

Et dès qu'ils ont atteint la prairie, le chemin devenant horizontal, il commence à forcer son allure. Il a cessé de discourir, tout occupé à poser le plus vite possible ses pieds l'un devant l'autre. Une main dans le dos, appuyée à plat sur ses reins, il ne peut allonger son pas, mais l'accélère jusqu'à une

sorte de trottinement. Chaque fois que Mlle Cheu est distancée de trois ou quatre mètres, il murmure, mais sans s'arrêter, quelque chose qu'elle entend mal et qui la contraint elle aussi à ce qu'il faut de bonds pour regagner le terrain perdu.

« La marche lente fait descendre le sang dans les jambes... Vous n'écoutez pas ! »

Il court de plus belle.

« Tandis qu'un bon pas rétablit la circulation. »

Quand il finit par atteindre l'extrémité de la prairie, il est essoufflé, mais elle l'est davantage. Pour se donner le temps de reprendre haleine, il dit :

« Vous ne regardez rien. »

Inquiète elle tourne la tête en tous sens.

« Pas besoin de chercher à l'horizon. Regardez cette souche qui est infiniment plus intéressante. »

Elle met son lorgnon, car elle est très myope.

« Qu'est-ce que vous y remarquez ? Eh bien, que le centre de l'arbre a disparu. C'est qu'on l'a coupé « à cul noir ». Le mot vous paraît indécent ? Pourtant c'est un bon vieux mot. Pour votre âge, mademoiselle Cheu, vous êtes vraiment trop effarouchable. Adressez vos reproches à M. Nicolas. C'est de lui que je tiens ce terme. Ses bûcherons l'emploient. Cul noir. Mais oui. »

Il se sent en mesure de reprendre son élan, et tout aussitôt, en sens contraire, la course recommence. Le lorgnon tombe. Embarrassée par le poids du plaid, Mlle Cheu ne parvient plus à suivre. Le vieillard a beau ne plus obtenir de réponses, il tâche d'aller encore plus vite et ne s'arrête qu'à l'endroit où le chemin remonte. Justement Jourdaine en débouche :

« Je me demandais ce que tu étais devenu », dit-elle.

Il fait un signe de tête vers l'intendante :

« Fourbue, la pauvre femme. Ta mère la faisait beaucoup trimer. Elle est usée.

— Eh bien, veux-tu faire encore quelques pas avec moi ? Il faut profiter de ce beau soleil. »

Le vieillard hésite :

« Peuh... »

Son regard froid soudain s'adoucit, comme s'il s'apercevait seulement qu'il est posé sur l'enfant préférée :

« Tu veux dire ce petit soleil d'hiver... »

Il y a longtemps qu'elle n'a vu cette expression, ce visage apaisé :

« Un petit soleil, dit-elle, mais pourtant qui réchauffe. »

William Colombe sourit gentiment :

« Mais je n'ai pas besoin d'être réchauffé, ma chère fille. »

Et plus bas, s'approchant tout près d'elle :

« L'hiver ne glace que les gens finis, qui n'ont plus de projets. Moi j'ai toujours regardé vers l'avenir. »

Mlle Cheu les a rejoints. Aussitôt la pensée du vieillard change de cours :

« Non, j'aime mieux rentrer. Toi, continue ta promenade. Mais si ! puisque tu as besoin de chaleur. Mlle Cheu me donnera le bras. Je t'en prie, continue. Venez, mademoiselle. »

Il passe son bras sous celui de sa victime et commence à grimper. Il s'appuie de tout son poids. Il renonce à se servir de sa canne : il n'en a plus besoin. Il s'appuie. C'est qu'elle est encore solide, cette vieille toupie !

La terre, les herbes rousses, tiges et troncs, cendres

et nacres ! Et les roseaux desséchés qui tordent de fragiles caducées d'ivoire... Jourdaine suit le ruisseau. Elle est inattentive à tout ce qui l'entoure. « Projets... avenir... Il regarde vers l'avenir... »

Ses yeux finissent tout de même par tomber sur un saule qu'accable un lierre énorme. Elle se dit : « Le lierre qui fleurit encore. Il y a des fleurs pendant tout l'hiver. » Elle s'attendrit sur ces petites ombelles, sans couleur, à l'odeur âcre. Elle se dit encore : « A toute époque on trouve sur les ajoncs une fleur ou deux. » Les ajoncs ont un délicat parfum, mais sont garnis de dards. Elle s'attendrit également à l'idée de ces fleurs trop bien défendues, de leur armure épineuse. Et sa pensée distraite glisse vers le passé : « A l'âge où les petites filles soignent des tourterelles ou des souris blanches, j'élevais dans une caisse une famille de hérissons... La mère et cinq petits... comme une grappe de châtaignes... qui laissaient dans la main une légère odeur musquée. La petite fille aux hérissons... drôle de petite fille... oui, sans charme, mais avec plus de cran peut-être que les petites doucereuses aux tourterelles !... » Elle s'arrête à l'extrémité de la prairie. « Bientôt midi ! » Elle prendra par le plus court. Il se peut qu'on ait mis le taureau dans la Petite-Cour. Mais elle ne va pas maintenant avoir peur d'un taureau de dix-huit mois. Elle aura seulement soin de passer près de la haie.

Bientôt midi : suffisamment travaillé ! Laurette pense qu'elle peut bien s'échapper pour une demi-heure. D'ailleurs, puisque oncle Nic est absent, rien n'empêche de rentrer cinq minutes après la cloche. Laurette hume l'air sec et froid. Elle a cru voir du monde dans les allées, aussi file-t-elle vers le ruisseau, pensant que personne ne va jamais de ce côté-là.

Laurette a découvert le plaisir de la solitude. Elle y court avec gourmandise, dès qu'elle peut, comme jadis au buffet de la salle à manger, où l'on enfermait le dessert : « Vite quelques grains de raisin sec ou un biscuit, avant que quelqu'un passe. » Elle marche d'un pas rapide, parce que les chemins déserts l'emplissent encore d'une peur délicieuse ; mais ses regards, comme tout son corps, sont avides de se réjouir. Peut-être remarquerait-elle les beaux peupliers à l'écorce argentée, si elle ne savait que les branches dépouillées sont une image de la désolation :

Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.

Mais le poème n'a pas prévu les soleils de gui, dont les arbres sont tout étoilés. Elle est si surprise de leur sombre resplendissement qu'elle s'arrête. Il y en a dans presque toutes les cimes, groupés comme des constellations, astres verts dans un ciel de perle, Cassiopées et Pégases capricieux, qui rayonnent d'un somptueux éclat.

Laurette ignore le nom des étoiles, mais son cœur bat. Et tout à coup elle s'aperçoit qu'elle est arrêtée. Elle se met à courir sans savoir pourquoi... pour qu'on ne puisse pas dire qu'elle flâne, pour rattraper le temps perdu. Il est vrai que les guis sont des plantes nuisibles. Elle s'est fait traiter de « petite horreur » par l'oncle Nic, un jour qu'elle parlait des magnifiques chardons. « Ces vermines ! D'abord il n'y en a pas dans la propriété. Où est-ce que tu en as vu ? » Il dirait aussi qu'il n'y a pas de guis. Peut-être après tout qu'ils sont laids. Elle ne sait plus. Elle court plus vite. Mon Dieu, la cloche !

VI

« Maintenant, Laurette, ne pleure plus et raconte-moi ce qui est arrivé.

— Je t'en prie, oncle Nic, laisse-moi partir. Il y a encore un train ce soir.

— Commence par tout me dire. Assieds-toi sur ce divan, à côté de moi.

— Mais commande la voiture. Je peux très bien voyager seule.

— D'abord, je veux comprendre. Voyons, ma petite, ici tu es en sécurité. Je sais déjà par le cocher que Grand-père t'a emmenée à Variville. Mais qu'est-ce qu'il s'est passé là-bas ? Allons, essuie tes larmes. Tu as perdu ton mouchoir, naturellement ! Voilà le mien... Ne sursaute pas de cette façon. Personne ne vient jamais dans mon bureau. Et d'abord qu'est-ce que c'était que cette idée d'aller à Variville ? Il n'y met pas les pieds une fois par an.

— Promets-moi, oncle Nic, que jamais je ne serai plus forcée de sortir avec lui.

— Je te le promets, ma petite Laurette. C'est ta tante Jourdaine qui s'en chargera. On l'a rappelée à Londres d'urgence ; jamais sans cela, même pour ces quelques jours, elle ne nous aurait laissés dans le pétrin. Et puis ton grand-père accepte l'idée d'avoir

une dame de compagnie. Alors tu n'as plus rien à craindre.

— Nulle part avec lui ! Même pas dans les allées ! Même pas autour de la maison !

— Mais non. Alors il t'avait demandé de l'accompagner là-bas ?

— Non, d'aller dans les bois.

— Et vous n'y avez pas été ?

— Mais si, d'abord. Du côté de la Mare-aux-Pies.

— Et là, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il disait : « Nous allons écouter les bruits des « bêtes. Moi je comprends tout ce qu'elles disent. » Mais il ne voulait pas rester sur la route. Il prétendait que l'auto les effraierait et qu'il fallait s'enfoncer par un petit sentier. Il disait : « Ne fais pas de « bruit. Allons plus loin. » Jamais il ne trouvait que nous étions assez loin, et comme c'était à peine un sentier, j'avais horriblement peur qu'il ne tombe. Il levait son doigt comme on fait pour les petits bébés, et il disait : « T'entends ? t'entends ? » Je t'assure, oncle Nic, qu'il devient fou.

— Alors ?

— Alors j'ai refusé de continuer dans le taillis. Mais il s'est fâché. Il a dit que j'étais une petite fille peureuse, et que je ne comprendrais jamais les admirables choses de la nature, et que je lui avais fait perdre son temps.

— Mais il a fini par revenir sur ses pas ?

— C'est-à-dire qu'il a fini par changer d'idée. Il expliquait... Je t'assure, oncle Nic, que j'aime mieux rentrer à Paris... Comment veux-tu que je me rappelle tout ce qu'il racontait ?

— Ça n'a pas d'importance. Vous êtes revenus à la voiture ?

— Si, je me rappelle. Il disait que jamais dans sa

vie, il n'avait passé une journée sans travailler à une œuvre utile et que, puisqu'il n'avait pas pu m'instruire, eh bien, il travaillerait pour le pays.

— Et tout de suite il s'est fait conduire à ce café ?

— Non ; d'abord il a dit à Richard : « Nous « allons à Variville. » Richard grognait un peu parce que tu lui avais donné l'ordre de charrier un banneau de fumier pour le jardin, et que la nuit tombait déjà. Mais une fois qu'on était sur la petite place, Grand-père a regardé tout autour et c'est alors qu'il a dit : « Tenez, nous irons chez Lucas, là-« bas où il y a de la lumière. » Moi, naturellement, je ne savais pas ce que c'était.

— Et vous êtes entrés dans ce sale endroit ?

— Oh ! oncle Nic, quand j'ai vu ce taudis ! Je ne croyais même pas que c'était un café.

— C'est celui où je conduis boire ma société de tir, mais je reconnais qu'il est dégoûtant.

— Tout d'abord je ne voyais presque rien à cause de la fumée. C'était plein d'ouvriers serrés autour de deux longues tables. Je disais : « Je t'en prie, qu'est-ce que tu veux faire ici ? » Mais il me tirait par le coude, et moi, tu comprends, je pensais qu'il ne fallait pas commencer une scène ridicule... J'espérais qu'au moins nous pourrions disparaître dans un coin ; mais tout de suite en entrant, il a crié très haut : « Je salue toute la compagnie. » Il y en a qui disaient : « Bonjour M. Colombe » et d'autres qui ne le connaissaient pas. Et tout le monde se taisait, en se demandant ce que nous voulions. Mais il a fait signe qu'il désirait s'asseoir et les gens se sont serrés pour nous faire de la place, juste sous la lampe à pétrole !

— Pauvre Laurette !

— De sorte que j'étais serrée comme une sardine

entre Grand-père et un gros homme en manches de chemise... Ah ! non, ne ris pas !

— Je n'ai pas envie de rire quand je te vois si malheureuse.

— Mais si, tu 'as ri !... Et maintenant je ne sais plus où j'en étais.

— Voyons, ma petite Laurette, ne recommence pas à pleurer. Et vous êtes restés là longtemps ?

— D'abord il a fait servir à tout le monde des petits verres. On en a mis un devant moi. Je ne voulais pas ; mais il disait : « Si, si ! C'est ma « petite fille. Elle n'est pas une poule mouillée. « Essaie ! » Je ne voulais pas faire la sotte. Je ne savais pas ce qu'ils allaient me verser. Et tous qui me regardent. Et deux ou trois, qui étaient déjà ivres, qui crient : « Bravo ! Bravo ! la petite demoiselle ! » Alors j'ai avalé. J'ai cru que j'allais tomber à la renverse et qu'on m'avait fait boire de la mort aux rats.

— Tu n'es pas habituée à leur eau-de-vie.

— Sûrement que c'était autre chose et qu'il y avait du poison dans la bouteille. Mais si, tais-toi ; tu ne sais pas encore ! Je ne peux même plus tout me rappeler. C'est abominable.

— Et Grand-père ?

— S'il s'était contenté de leur parler gentiment, comme tout d'abord : « Nous sommes voisins. Il est « bon qu'on se connaisse, qu'on cause de toutes les « questions. » Mais tout à coup, voilà qu'il se met debout, comme à la tribune ! Et des grands gestes, et des effets de voix. Moi j'étais dans un nuage, mais je voyais tout de même les gens qui écoutaient, tout saisis d'étonnement. Et je crois qu'au début ça leur en imposait. Mais peu à peu j'ai entendu rire. C'était Grand-père qui faisait des bons mots sur la politique.

Et eux pouffaient. Et Grand-père continuait de plus belle, en faisant toujours plus de gestes. Alors les rires n'ont presque plus cessé. J'aurais voulu me cacher sous la table. Mais tu ne comprends donc pas que c'est de lui qu'on riait et qu'il avait l'air d'un polichinelle ?

— Je ne me représente que trop bien...

— Mais non, ce n'est pas tout ! Le pire c'est que quelqu'un a commandé une autre tournée. Dans du café. Pour rien au monde je n'y aurais touché. Mais le gros homme à côté de moi était tout à fait parti. Il voulait absolument que je prenne sa tasse. Il l'approchait tout près de ma bouche et il a mis sa grosse patte dans mon dos. Je dois dire que les autres l'ont tout de suite empêché. Mais j'ai eu tellement peur que j'ai dit aussi fort que j'ai pu : « Grand-père, je vais voir si la voiture est là. »

— C'est ce qu'il fallait faire.

— Mais quand j'ai voulu me lever... C'est pour ça que je dis que c'était du poison. Mes jambes étaient en laine. Je faisais des efforts comme une oie qui essaie de voler... Ne recommence pas à rire !

— Personne n'a pu remarquer...

— Toutes les commères de Variville doivent s'esclaffer ce soir ! Puisqu'il a fallu que le gros homme me donne un coup de main ! Et qu'ensuite j'ai dû m'appuyer à la porte ! Et que dans la nuit je n'ai pas vu le trottoir, et que j'ai roulé par terre comme une ivrognesse !

— Voilà pourquoi, ma pauvre petite, ton bas est déchiré. Ne recommence pas à trembler.

— Alors tu vas me laisser partir.

— Non, ne grossissons pas cette stupide histoire.

— Je t'en supplie !

— C'est après-demain dimanche et ton père a

promis de venir chasser. J'ai peur qu'il ne se mette que trop en colère.

— Mais si vraiment Grand-père devient fou ?

— Pas fou tout à fait... Un peu fou... comme beaucoup de vieillards... et ce sont les fous les plus difficiles à surveiller. Il y faudra nos efforts à tous... les tiens aussi, ma petite Laurette... C'est difficile... très difficile... Mais on en sortira tout de même. »

VII

« Ici, sur le gravier, pense Louis, j'attendrai que Père sorte pour sa promenade. Dans sa chambre, une explication risque de prendre un air trop solennel. Quelques mots bien nets, puis l'on parlera d'autre chose. Nic, par bonheur, s'est tenu tranquille et m'a laissé le soin de ce qui me regarde. Dans le premier mouvement d'humeur, moi-même j'aurais pu passer la mesure. Une très petite affaire, après tout ; simplement agaçante. Laurette soûle et pelotée par un ivrogne. Ne pas dramatiser. Le jeune mari qui, de mon aveu, lui caressera les cuisses m'agacera bien davantage. Une petite leçon de vie très salutaire. Dieu merci, Reine est absente. Il ne doit pas être fier de son équipée, le pauvre vieux ! Ne pas l'humilier plus qu'il n'est indispensable.

« Un soulagement, à tout prendre. Etre placé devant un fait. Un fait bénin mais positif. Autre chose que des impressions. Jourdaine et Nicolas perdent la tête. S'il vous plaît, précisons. Amenez-moi vos fantômes à la lumière et que nous les tâtions un peu. Mais non ; l'on s'ingénie autour de vagues vapeurs, on tâche d'y découvrir des formes effrayantes. Parfaitement, ma petite Jourdaine ! et pourtant rien n'est jamais si merveilleux ni si terrible qu'on s'ima-

gine... Romanesques à leur façon ; c'est-à-dire qu'ils passent à côté des choses. Ils n'aiment que la mousse qu'on peut faire autour. Encore s'ils ne se flattaient pas d'atteindre ainsi « une réalité plus haute ! » Non, mes enfants, une réalité soufflée, diluée, un maigre sirop d'inventions. C'est justement ce qui me paraît à moi vide et plat.

« Si Père ne descend pas, j'irai quand même dans sa chambre. Déjà dix heures, et ma précieuse matinée à moitié fichue. Du même coup je parlerai de Saint-Saturnin, puisque je vois qu'il faut que je m'en mêle. Très gentil de danser autour des événements et de les enguirlander de belles phrases ; mais ce n'est pas le moyen de les faire obéir... Pas d'ambition chez Nic. Les luxes invisibles, comme il dit ; la robe du Chinois, qui est de bure, mais doublée de la plus belle soie. J'admets. Fignoler patiemment des façons de menus chefs-d'œuvre, construire au fond d'une bouteille une goëlette avec tous ses agrès. Forces mal employées ; petit rendement ; affectation démocratique. Mais enfin, s'il y trouve son bonheur...

« Encore faut-il rester le maître du champ restreint où l'on veut agir ; et Saint-Saturnin n'est toujours à lui qu'en principe. Rien ne pressait ; d'accord ! Mais on pouvait trouver mille occasions... Désintéressement : oui, que trop ! Moins d'élégance, au nom de Dieu, s'il faut la payer ensuite par des aigreurs ! Il apercevait plus clairement que nous les inconvénients de la situation présente ; alors, que diable, il était assez grand garçon... « Tout s'arrangera. » Que non ! Ne s'arrangera que ce qu'on arrange.

« Bizarre indolence... La grande construction à quoi l'humanité travaille... l'échafaudage qui soutient le monde... Ne pas vouloir comprendre que, s'il ne croule pas sous l'énormité du poids mort, s'il parvient

encore à monter, ce n'est que grâce à quelques volontés qui supportent toute la machine. Ne pas désirer être de celles-là, quand on a quelque générosité. Et ce n'est pas qu'il en manque, le bougre d'idiot ! Mais il est content d'une petite ration, d'une vie ratatinée, avec une marge de succès ridiculement réduite. Petits gains et petits espoirs. Petits efforts. Jamais un de ces coups de collier où l'on donne à fond : hardi ! vas-y ! ne lâche pas ! Encore un tour de vis, un quart de tour, et quelque chose, visiblement, sera changé sur la planète. Car enfin, si je viens à bout de souffler aux Anglais cette grosse commande de rails, c'est déjà déplacer si peu que ce soit la prospérité des nations.

« Au fait, Père est bien capable de ne pas descendre du tout. Peut-être espère-t-il se faire oublier. Alors je monte... Pourvu qu'il ne commence pas une scène de larmes... J'ai eu tort de me coller tout ce pain de seigle avec mon café au lait... »

*

Louis risquait en effet d'attendre longtemps, car il trouve son père installé devant une somptueuse flambée.

« Il fait bon dans ta chambre.

— Ah ! c'est toi, mon garçon. Je suis content de te voir. Tu as raison de venir de temps en temps. Les tiens vont bien ? Quand repars-tu ?

— Ce soir. Et comme je dispose de peu de temps...

— Je pense que tu vas chasser dans le bois de la Petite-Paroisse. On dit que les chevreuils ont écorcé tous les jeunes pins. Tire-nous l'un des coupables.

— Oui, cet après-midi. Mais pour ce matin...

— J'aimais beaucoup la chasse et pourtant je n'ai jamais pu pleinement satisfaire mon goût. Trois ou quatre fois par hiver. Ni loisirs du samedi, ni communications faciles. Ainsi quand je partais à sept heures du soir... »

Louis n'est pas entré dans cette chambre depuis la mort de sa mère. On n'y a rien modifié. Les deux pesants lits d'acajou, l'un à côté de l'autre, dans leur majesté conjugale ; les porcelaines de quatre sous, chères à Elisabeth, les bibelots de pacotille, sur lesquels, essuyés, époussetés chaque jour, se sont consumées les heures des servantes, jusqu'à se compter par années... Il guette, entre les phrases de son père, le premier petit joint :

« La chasse, dit-il, était faite pour te plaire, parce que, tout comme moi, tu aimes la campagne mais pas beaucoup les campagnards. Nous qui sommes habitués à l'ouvrier d'usine... »

Si détournée que soit l'approche, le vieillard la flaire et l'esquive. Il lance :

« A propos de paysans, sais-tu l'histoire qui est arrivée au curé de Messicourt ? »

Louis poursuit :

« Les paysans nous déroutent, et pas plus toi que moi, nous ne savons les prendre. Quand enfin nous croyons voir en eux un mouvement sincère... »

William Colombe fait des efforts pour se lever :

« Donne-moi ma canne. »

Adossé à l'un des lits, Louis ne quitte pas sa place :

« Quand ils paraissent parler à cœur ouvert, c'est le signe certain qu'ils ont une intention cachée. Et c'est pourquoi toujours... »

A force de tirer sur les accotoirs du fauteuil, son père s'est à demi redressé :

« Aide-moi donc ! »

Non, Louis voudrait profiter de l'avantage que lui donne sa position dominante :

« C'est pourquoi toujours, entre eux et nous, il y aura des malentendus. Tu conviendras... »

Mais William Colombe est arrivé quand même à se mettre debout :

« Tu me laisses griller devant ce feu. »

Louis le voit qui tourne sur lui-même, qui regarde vers la porte. La chasse... oui, ces battues où le gibier refoulé le long des grillages, s'affole et cherche à s'échapper. Dans ces occasions-là, le chasseur n'est pas toujours fier du métier qu'il fait. Pauvre vieux, qui cherche à se frayer un passage entre son fauteuil et la table...

« Te rendre populaire parmi les gens du canton, tu ne t'en es jamais soucié ; et maintenant il est bien tard.

— Laisse donc... Qu'est-ce qui te fait croire ?

— Ce serait la seule raison plausible à ton expédition de l'autre jour. En tout cas tu reconnaîtras qu'il était parfaitement déplacé d'y mêler Laurette. »

Le vieillard est très rouge. Il balbutie :

« Laurette !... Laurette !... »

Mais puisqu'on lui saute à la gorge, eh bien, il fera front :

« A-t-elle entendu des propos grossiers ? Alors ? Je ne te savais pas tant de goût pour l'éducation de couvent. Excuse-moi, mon cher, excuse-moi ! »

Louis se pique :

« Ce n'est pas tant pour elle-même qu'elle avait honte, que pour la situation pénible où tu t'étais mis. »

Son père riposte :

« J'en suis meilleur juge qu'une petite fille. »

Il semble pourtant craindre un duel inégal et travaille toujours à se rapprocher de la porte.

« Je ne te parlerais même pas de cet incident, reprend Louis, s'il n'était en contradiction avec ta vie entière. Vas-tu te mettre à faire de l'agitation politique, à flatter les manœuvres et les cabaretiers ? Mais en faveur de qui ? Nos députés sont assez populaires pour n'avoir pas besoin qu'on les soutienne. »

Le vieillard ne se laisse pas accrocher :

« A quoi l'on est apte ou non, dit-il, ce n'est que l'expérience qui l'enseigne. »

Et tout aussitôt il se lance :

« Apprends que nous sortons d'une famille où l'on mûrit tard. Nous ne sommes pas de ces feux d'artifice qui font crier au génie, de ces chandelles romaines qui n'éblouissent que les badauds et qui s'éteignent un instant après. Ce que nous valons n'apparaît qu'avec les années... »

Et s'animant de plus en plus :

« Nous continuons à nous accroître, quand les autres déjà se racornissent. Tu penses peut-être avoir atteint le sommet de tes facultés. Mais tu vaux mieux que cela ; c'est moi qui te l'affirme. Jadis, comme toi, j'ai méconnu les ressources de notre sang. J'ai jugé de ma force avec trop de modestie. Il m'a fallu l'âge que j'ai, pour faire amende honorable envers notre race, pour comprendre sa vraie grandeur ! »

Et cette fois, loin de reculer, William Colombe, les yeux brillants, revient vers le milieu de la chambre. Louis est bon négociateur quand il tient des données fermes ; ici le terrain le déconcerte. Il tâche de ne rien brusquer :

« J'espère beaucoup constater en moi-même ce crescendo prolongé dont tu parles. C'est une pers-

pective qui console de bien des petites déceptions. Mais si l'esprit peut rester toujours en croissance, le corps obéit à la loi commune...

— Jamais je ne me suis si bien porté !

— Quand tu as quitté les affaires... »

La canne de William Colombe frappe le tapis :

« Eh bien, je me suis reposé depuis ! D'ailleurs, mon cher enfant, si j'ai pris ma retraite prématurément, c'était surtout pour te faire de la place. Je vois que ta mémoire est courte. »

Quelque mal engagé que soit l'entretien, Louis se mépriserait d'abandonner la partie. Il fait appel à tout ce qu'il peut fournir de souplesse :

« Je l'oublie si peu que j'éprouve de la gêne à la pensée de tous les avantages dont tu m'as favorisé. Ce n'est pas que jamais Nic se soit montré ombrageux...

— Eh, de quoi donc ?

— D'une inégalité si manifeste. J'ai une situation qu'on pourrait appeler brillante... »

De nouveau, les regards ennuyés du vieillard se mettent à errer par la pièce. Il dit :

« Nic est très content comme cela.

— C'est moi qui ne peux pas l'être ; et c'est pour ma tranquillité que je souhaiterais voir la question de Saint-Saturnin réglée définitivement. »

Satisfait du biais qu'il vient de trouver, tout à fait dans la ligne où triomphe Amédée de Sinnis, il va pouvoir insister malgré les marques d'impatience.

« Non seulement, depuis vingt ans, Nic a tout le soin de l'exploitation, mais le bétail et les machines lui appartiennent. Il n'a pas cessé d'améliorer la terre, de sorte qu'en équité elle est à lui... »

Le vieillard gémit :

« A quoi bon les notaires ?...

— A la bonne règle, et à me tirer d'une situation fausse.

— Mais, mon enfant, ce n'est pas le jour... Nous avons bien le temps !

— Si j'en parle au brave maître Ramelle, ce sera l'affaire d'un quart d'heure. »

Bon ! le voilà qui se dirige de nouveau vers la porte. Non, il s'arrête et lance d'une voix pleine d'amertume :

« Ce n'est pas à mon âge qu'on peut errer sans un gîte à soi !

— Tu veux rire. Car si tu te réserves la maison, le jardin et toutes les dépendances... »

Son père feint de ne pas entendre :

« ... qu'on peut être réduit à demander l'hospitalité ! »

Et son front semble déjà celui d'un vieillard chassé de chez lui, nu-tête, sous la neige. Il ajoute :

« La triste vérité c'est que vous n'avez plus confiance en ma parole ! »

Louis a beau protester sur un ton mi-plaisant, c'est le père qui tient à son tour un argument dont il peut jouer à coup sûr.

« Vous croyez utile de prendre des précautions... Contre quoi ?... Contre les injustices que je pourrais faire !... C'est toi qui me dis cela !... C'est toi, mon fils aîné, qui m'infliges en souriant une pareille blessure ! »

Dans cette indignation, l'exagération volontaire est trop manifeste pour que Louis soit fort touché :

« Voyons, voyons, cher Père. Tu fais semblant de ne pas me comprendre. »

Mais le vieux Colombe ne va pas abandonner un si beau thème :

« Vous me considérez comme fini. C'est bien cela... Un vieillard en enfance et qui radote ! »

Mieux vaut décidément laisser tomber l'entretien :

« Je t'ai soumis l'idée ; tu y réfléchiras.

— Se sentir fort, c'est être fort, crie le père avec véhémence. Je ne suis pas un jouisseur, comprenez-le bien ! Je suis un homme qui travaille à la sueur de son front ! »

Et levant ses deux bras qui tremblent :

« Je mourrai sur la brèche ! sur la brèche ! Je mourrai debout ! »

Louis dit froidement :

« C'est une position très peu confortable. »

Et se hâtant de mettre à profit son fugitif avantage :

« Mais comme tu ne cours heureusement aucun danger, je vais voir ce que font mes enfants. A tout à l'heure. »

*

Dans l'après-midi, la mauvaise humeur de Louis dure encore :

« Voilà ces imbéciles qui ont laissé filer la bête vers la Bruyère-à-Jude. Pas même l'occasion d'un coup de fusil. Aussi, quand on emploie comme garde-chasse une espèce de bûcheron ! Encore une de ces combinaisons de Nic. Vie simple, vie simple !... Courez vers la Bruyère tant qu'il vous plaira. Pas la peine de donner ces coups de trompe ; j'entends très bien la voix des chiens. Allez tous aux trente-six mille diables ! Je m'installe au fond de ce trou ; les feuilles ont l'air sèches. Même je décharge mon fusil. Vous pourrez vous amuser à me chercher longtemps.

« Aussi quelle imprévoyance que de laisser s'éterniser une situation mal définie. Très ingénieux, mon Nic ; mais pas d'horizon ; des qualités de contre-

maître. Sinon comment ne crèverait-il pas dans cette vie moisie, dans ces occupations de larve ? Accepter de mourir sans avoir tenté rien d'autre. « Seigneur, jugez-moi sur mon œuvre, sur ces betteraves bien alignées et sur ces caniveaux soigneusement curés ! »

« Et maintenant le voilà buté contre un vieillard dont l'esprit s'en va, qui devient despotique et qui ne contrôle plus ses antipathies. Ce qui sort aujourd'hui couvait depuis vingt ans. C'est alors qu'il fallait conquérir de l'estime et des droits. Et c'est naturellement sur moi que tout retombe. Idiote journée. Et c'est mes enfants qu'on retient ici pour intimider une quémandeuse dont ils avaient pris peur. C'est ma pauvre fille qui doit calmer un vieillard irrité contre eux, et qu'on soûle en compagnie de poivrots. Mais ça suffit : assez ! Je les emmène. Que Nic se débrouille !... Et ce cochon de fusil qui m'entre dans les côtes. Toi, mon vieux, fous-moi la paix ! Vlan !

« Ah ! ça c'est réussi !...

« Ah ! nom de nom, c'est malin ! Qui est-ce qui croirait qu'une crosse puisse éclater comme un morceau de verre ? Je n'ai pourtant pas lancé fort. Elle a donné sur ce caillou. Un bois qui était parfaitement droit-fil. Construction impeccable. Fendu dans toute sa longueur. Inavouable imbécillité. Vais être forcé de prétendre que je suis tombé sur une racine. Grotesque spectacle qu'un homme en colère. Tu es grotesque ; et depuis ce matin tu n'as pas cessé de l'être. Un homme qui se soulage en cassant une arme de prix. Pourquoi, tout de suite, ne pas te rouler sur le sol en te griffant la figure ? Tu mérites qu'on te cingle les fesses à beaux coups de cravache. Oui, tu es grotesque ! Oui, tu...

« Tiens : assez drôle. « Tu » ; pourquoi « tu » ?

Je ne m'apostrophe pas ainsi d'habitude. J'avais un valet de chambre suisse qui se parlait toujours à la seconde personne : « Oui, monsieur, j'y penserai ; « tu fermeras la porte à double tour. » Singulière idée que de se dédoubler ainsi, de s'entretenir comme avec l'image qu'on voit dans une glace. Est-ce que c'est une manie particulière aux Suisses ? Bizarre. Jamais je ne me sens en deux morceaux. Assez commode peut-être pour se dire certaines choses désagréables. « Tu es un être abject ! » Tu l'es, pas de doute ; mais pas d'une manière irrémédiable, puisque je garde assez de dignité pour t'en faire le reproche. Qui sait si, tout à l'heure, quand je me suis surpris... Qu'est-ce que je me disais ?... Oui : « tu es grotesque »...

« Tu es grotesque, Louis, parce que tu te fâches. Et pourquoi cette colère, mon ami ? Parce que tu as manœuvré comme un blanc-bec dans l'entretien avec ton père et que, loin de trancher les difficultés, tu les as plutôt envenimées. Et pourquoi cette éloquence enflammée, contre ton frère qui n'en peut mais ?... » Ça c'est plus compliqué... Je crois qu'il faut remonter à l'histoire du vieux pardessus. Quand je dis : « Nic « vit comme un rat galeux », je le vois toujours dans ce manteau beaucoup trop étroit, ses longs bras pendant hors des manches. Un vieux manteau que j'avais maltraité, râpé, mais assez bon pour lui, puisqu'il n'allait pas encore au lycée. Il descendait devant moi l'escalier. « Qu'il est laid, hou ! Qu'il est laid, hou ! » Et j'essayais d'essuyer sur lui mes bottines... Il a pourtant quelquefois porté des vêtements soignés, mais je ne le revois jamais que dans ce paletot ridicule, avec les boutons qui tiraient l'étoffe jusque dans le dos.

« Curieux exercice. Après tout, c'est ce qu'on appelle examen de conscience. Doit être très malsain,

quand on est perspicace. Je voudrais bien savoir ce qui peut rester debout, lorsqu'on s'y met avec rigueur et volonté d'atteindre au fond du fond. Charpie... Assez calmant pour les passions ; je le constate. A moins que ce ne soit l'effet du bain de siège dont ces traîtresses de feuilles sont en train de me gratifier... Ma parole, j'étais assis dans un vrai cuveau.

« Ce qui se fait de mieux comme fusil anglais. Tout de même, pas moyen d'avouer la vérité. Je raconterai que j'ai glissé ; que j'ai cru me rattraper sur ma crosse ; que par miracle les coups ne sont pas partis. Et voilà comment arrivent les accidents, mes enfants ! »

VIII

La neige en épaisses rafales. Retard de tous les trains. Lasse d'attendre le dernier express, l'équipe de nuit s'est réfugiée autour de quelque poêle, abandonnant les voies et les chantiers ensevelis. Pour peu que Nicolas s'éloigne de quelques pas sur le quai désert, derrière lui les voiles de flocons se referment et les lumières de la gare ne sont plus que des points confus. Tantôt il distinguait encore les rails, mais maintenant, dans la blancheur tourbillonnante, il va et vient, comme au long d'une charrière, comme sur un champ où s'entrecroisent des ornières de tombereaux.

Passé minuit. Dans l'obscurité quelques ombres se réveillent et, tout fumant sous le givre, le train finit par entrer en gare. Jourdaine a une joyeuse exclamation devant le spectre d'Esquimau qui, surgi de la neige et de la vapeur, s'empare de sa valise. Mais il n'a pas dit trois paroles que sa gaieté tombe. Elle s'arrête sur le quai, questionne, indifférente aux flocons qui lui mouillent le visage. Les rares voyageurs se sont hâtés vers la sortie. L'employé crie :

« Eh bien, eh bien, là-bas ! Je ferme ! »

Après qu'il a bouclé la porte, il revoit devant la

gare les deux mêmes originaux qui continuent à discuter près de leur voiture, l'homme tenant toujours la valise et secouant de temps à autre, d'un mouvement de tête, le poids de neige qui fait plier les bords de son chapeau.

« Voyons, ma petite, sois raisonnable. Tu vas être trempée.

— Qu'est-ce que ça fait ?

— De toute manière, il n'est pas question que tu reprennes le train cette nuit ; alors autant te mettre à l'abri dans l'auto et nous tâcherons d'arriver jusqu'à Saint-Saturnin. Par bonheur je connais la route presque aussi bien que l'intérieur de ma maison. »

Tandis qu'il s'efforce de gratter le verglas qui s'est formé sur les vitres, elle entre dans la voiture ; mais par la portière ouverte, elle reste penchée à mi-corps sous les flocons.

« Et comment t'a-t-il annoncé la chose ?

— Pas un mot à personne... Je t'en prie, tu vas prendre mal. »

Elle s'assied, mais comme il n'entend pas ce qu'elle demande, elle se penche de nouveau :

« Il dû pourtant donner des ordres à Jenny ?

— Non, rien. Il s'est méfié... J'espère que je verrai suffisamment. »

Il s'installe, démarre et dans l'épaisseur aveuglante tâche lentement de trouver son chemin.

« Mais, Nic, tu penses bien qu'à la cuisine on ne se fait pas faute de lire toutes les adresses des lettres que nous écrivons. Alors comment a-t-il pu correspondre, sans qu'on nous l'ait signalé ?... Dans le flot de ses paroles, il se trahit comme un enfant. Et vous n'avez rien remarqué ? »

Absorbé, Nicolas répond du mieux qu'il peut aux questions dont on le presse :

« Non, si ce n'est qu'hier matin il semblait très impatient d'avoir son courrier.

— Evidemment, évidemment ! Tout était compromis s'il n'aboutissait pas avant mon retour...

— Et tu vois qu'il s'en est fallu d'un cheveu... (Foutue neige !...) puisque nous n'avons eu la surprise qu'à huit heures ce soir... Attention, nous devons approcher du pont.

— Lui qui m'a dit si gentiment, au moment de mon départ : « Je suivrai ton conseil. Je prendrai « quelqu'un pour m'accompagner. Je me réjouis de « ne plus vous être à charge. »

— Eh bien, il ne mentait pas. »

Elle s'écrie :

« La vérité c'est que, depuis deux mois, nous nous méprenons sur le caractère de cet attachement.

— Pas du tout ! Nous ne nous trompions pas !

— Mais alors comment... »

Nicolas s'arrête, ouvre la portière et allonge la jambe. Sa semelle rencontre l'herbe :

« C'est bien ce que je croyais : nous sommes sur le bas-côté. Esayons quand même de faire encore un ou deux kilomètres. Il n'y a pas d'arbres et les fossés ne sont pas profonds. »

Il reprend, quand il s'est rassis :

« Je jurerais au contraire qu'il se sent irréprochable. C'est bien pour cela qu'il a tant d'audace.

— Alors en invoquant la mémoire de Maman, nous devons obtenir... »

Tout à sa préoccupation, il semble n'avoir pas entendu, puis répond tout de même :

« Obtenir qu'il ne reçoive plus Ninette à Saint-Saturnin ? Mais s'il va la rejoindre ailleurs ?

— Non, qu'il choisisse entre elle et nous.

— Diable, diable, tu te sens bien forte !... (Ce ne

sont plus des flocons, c'est une purée de neige ! On irait plus vite à pied.)

— Si tu savais, mon pauvre Nic, comme je suis peu pressée d'arriver ! »

Elle reprend au bout d'un moment :

« La situation sera intolérable. Non, jamais je n'aurai la patience. Je repartirai demain.

— Evidemment tu peux repartir. Et Jenny de même, comme elle l'aurait fait dès ce soir, si je ne l'avais pas suppliée d'éviter un esclandre. Attends-toi à ce que sa sœur tombe malade, comme chaque fois qu'elle, Jenny, a des contrariétés et désire ne plus nous voir pour deux ou trois semaines. Mais si vous partez dans l'espoir qu'il vous rappellera, vous risquez d'attendre longtemps.

— Ninette se lassera vite. Déjà, lors de son premier séjour, elle paraissait excédée.

— N'empêche qu'elle est revenue. C'est donc qu'on a trouvé des arguments plus forts que ses répugnances.

— Alors à ton avis... Car je connais Jenny : je vais la trouver sur le banc de l'antichambre... Il faut qu'avant cinq minutes nous ayons au moins l'air de savoir ce que nous voulons.

— Je doute qu'avant quelques jours... Cré nom, ça y est ! »

Doucement, mollement, la voiture s'est inclinée vers la droite. Nicolas sort, marmonne une série de jurons, revient :

« Ma pauvre enfant, il n'y a rien à faire. Je mérite qu'on me plonge la tête dans la fosse à purin ! J'ai pris les arbres de la mère Camus pour ceux du carrefour. Aussi pourquoi craignais-tu tant d'arriver !... Je vais te chercher la carriole de la ferme. »

Mais Jourdaine est déjà sur la route :

« Jamais de la vie ! Nous marcherons. Il ne reste

même plus deux kilomètres. Puisque j'ai des guêtres et un bon manteau !

— Comme tu voudras. Mais alors je prends ta valise. Dis-moi donc des injures ! En tout cas nous aurons tout le temps de discuter notre tactique »

Mais dans les ténèbres piquantes, peuplées d'invisibles essaims, la marche est plus malaisée qu'ils ne pensaient. Avec l'air froid qu'ils respirent, un brusque hiver pénètre jusqu'en leurs pensées. Sur le sol floche, leurs pas sont muets. L'oreille n'est emplie que du petit bruit mat, de l'innombrable grésillement de la neige tombant sur la neige. Jourdaine sursaute lorsqu'il dit, pourtant à voix basse (il la tient par le bras) :

« C'est par un temps pareil qu'Ivanoff a dû se sauver de chez lui, sous un caftan de palefrenier, avec de l'argenterie dans un vieux sac à pommes de terre... Nous marchons, nous, vers la maison bien chauffée, vers nos lits. Mais songe à ce que c'est que d'aller dans la direction contraire, vers un horizon vide, hostile. Essaie seulement de te retourner. Oui, tourne-toi rien qu'une seconde. N'est-ce pas qu'on se sent tout à coup petit, perdu ? Et si tu fais seulement deux pas dans cette direction, c'est comme si tu avais à changer de place tous tes viscères. »

Au bout d'un moment il dit encore :

« L'autre jour, pour quelques réparations, j'ai visité la petite ferme de la Cour-Marie, celle qui me vient de Renée. Sais-tu qu'à la considérer attentivement, elle est tout à fait habitable ?

— Mais, Nic, tu ne songes pas ?...

— Bien sûr que non. Mais tu me connais : je me sens beaucoup plus tranquille avec une tranchée de repli... Si seulement ces flocons ne vous entraient pas dans le col ! »

Elle murmure :

« Mon repli à moi, c'était Saint-Saturnin.

— C'est bien pourquoi il faut y rester. Hé là, tout de même ! Ce n'est pas l'ogre qui est entré dans la maison. Non, sapristi, nous n'allons pas prendre la fuite. Mais pour pouvoir se défendre avec énergie, il faut conserver son indépendance, n'avoir aucune faveur à demander. Ma situation est délicate... Allons, voici l'avenue. Tout va bien, mais gare aux arbres ! »

Ils avancent plus lentement encore que sur la route.

« Appuie vers la gauche : méfie-toi du banc. »

La hâte d'arriver les rend silencieux, et si son frère dit quelque chose, Jourdaine ne répond plus qu'à peine. Il pense qu'elle est transie :

« Quel grog je vais t'administrer ! A peine si tu pourras marcher jusqu'à ton lit. »

Cette fois encore elle n'entend pas :

« Qu'est-ce que tu dis ? »

IX

Lettre de Jourdaine

La nécessité de rendre courage aux autres fait qu'on finit par se prendre à ses propres arguments. Hier soir, vous n'auriez guère reconnu votre Jourdaine dans l'épave que Nic a ramenée jusqu'à la maison ; et pour une fois vous n'auriez pu me reprocher cet « insensible orgueil » sur lequel vous comptez, mais que vous n'aimez pas. Et pourtant je vous jure que si je me suis vue à tel point décontenancée par la nouvelle que Ninette était rentrée à Saint-Saturnin, installée dans les droits et privautés d'une dame de compagnie, ce n'était pas à cause des ennuis sans nombre auxquels sa présence nous condamne. Non, ce qui tout de suite m'a paru si lourd, c'est l'idée des obstacles que j'allais rencontrer à tenir la promesse que je vous ai faite. Vous ne savez que trop combien la démarche que vous désirez m'était pénible ; vous ne pouvez pas avoir oublié combien je me suis défendue avant d'y consentir ; de là votre esprit glissera, par une pente inévitable, à croire que je me hâte de capituler devant le premier empêchement. Il saute aux yeux qu'un service demandé à mon père dans la situation présente, aurait toute chance d'être

accordé sur-le-champ ; l'occasion serait trop belle de désarmer une résistance qui ne s'est guère manifestée, mais qu'il pressent, qu'il craint et qui peut le gêner. Pourtant comprenez que ce serait vendre à prix d'argent, par un marché tacite mais sans ambiguïté, mon consentement à tout ce qui peut surgir ici de pénible ou d'absurde. Depuis hier, je ne fais que tourner autour de cette évidence, et j'y trouve toujours moins d'échappatoires. Laissez-moi, je vous en prie, quelques jours de répit, qui me permettront peut-être de me rassurer. Mais le secret dont mon père a cru devoir entourer sa détermination m'y fait craindre quelque chose de plus trouble que je ne voudrais le croire.

Je vous écris dès ce matin, pour ne pas vous laisser un trompeur espoir. Je ne doute pas qu'en tout état de cause mon père ne me donne les quelques bijoux de Maman. Vous savez que je n'y tiens pas et vous pourrez en disposer.

Ai-je besoin d'ajouter que mes frères ne soupçonnent rien de ces ennuis, comme il n'en ont jamais rien soupçonné, quoique hier soir, dans la voiture, j'aie accablé ce malheureux Nic de questions tellement impatientes qu'aveuglé par la neige, il m'a conduite dans un fossé.

Je n'ai presque plus le cœur de vous écrire ce qu'autrement j'aurais été si fière de vous rapporter. N'y voyez pas un baume dont j'espère calmer votre déception. A Paris, j'ai pu rencontrer qui vous savez et lui remettre votre rapport. On attendait anxieusement ce papier. Si, malgré l'indolence de l'ambassadeur et les fantaisies de l'attaché naval, les négociations progressent d'une manière inespérée, ce n'est que grâce aux renseignements communiqués par vous. Au ministère on vous en a une grande reconnais-

sance. A plusieurs reprises on m'a répété : « Nous ne tablons que sur les avis de Sinnis ; il est le seul qui ne rêve pas. »

Combien nous aurions ici besoin de ce coup d'œil pénétrant et de cette habileté, qui dans les jours heureux peuvent quelquefois paraître redoutables, mais qui rassureraient dans l'incertitude où nous tâtonnons.

*

« Tu crois ?

— C'est ce qu'on entend dire...

— Moi, Bichet m'a conté...

— Savez-vous que dimanche M. William...

— Avez-vous observé qu'on ne voit plus les petites demoiselles ?

— C'est-il que M. Nicolas veut faire un bail, dit la buraliste, qu'il m'a pris trois feuilles de papier timbré ?

— Je voudrais bien savoir, dit la femme de l'adjoint, je voudrais bien savoir... Courez, Julie, à la lucarne regarder si Mme de Sinnis prend à droite. »

Le fermier des Houlettes le sait par la boulangère de Blanches-Portes :

« Ils ont fait manquer son train à Crétet, mardi dernier, à cause de leur cloche qui ne sonne plus, comme jadis, à midi tapant. Je me demande si des fois... oui, je me demande... »

Le père Peutout, qui lâchait son eau derrière la haie, n'a pas manqué de regarder entre les branches :

« Il tâtait les herbes sèches avec le bout de son croissant, mon M. Nicolas ; et bien sûr, mes amis,

qu'il en a trouvé un. Il tournait le collet entre ses doigts. Qui est-ce qui peut bien en poser sous le nez de son fidèle garde? Mon gars, que ça me démangeait de lui souffler, qui donc qui lève sa chemise à la Pernette? Alors, celui-là, faut bien qu'il laisse le Pernet bricoler hors du lit une petite heure ou deux. Mais il a la tête ailleurs, M. Nicolas. »

On cause à la sortie de la messe :
« Dame, ça ne doit pas leur faire plaisir...
— A moi, Babet m'a dit...
— Je ne sais pas, mais...
— Des fois...
— Qui sait?...

*

LETTRE DE JOURDAINE

Garçon chéri,

Ne te crois pas forcé de répondre à toutes mes épîtres. Je m'aperçois qu'elles se suivent d'un peu trop près et tournent aux caquets d'une mère poule. Mais ce sont mes seules récréations, et le temps qui les sépare me dure terriblement. Ton oncle Nic est mieux partagé : il s'échappe, lui, vers ses livres, et sans importuner personne, y trouve un refuge aussitôt qu'il lui plaît. En parcourant les rayons de sa bibliothèque, je suis restée confondue de tous les sujets sur lesquels sa curiosité s'est portée. On le croit absorbé dans les besognes les plus grises, mais on découvre peu à peu que son esprit a mille retraites insoupçonnées, qu'il s'est aménagées avec beaucoup de soin, j'allais dire avec un sens ingénieux du confort, car il mêle à ses théories rustiques une espèce de

sybaritisme tout à fait amusant. Quand ma pensée à moi veut s'enfuir, elle n'a qu'un chemin, un sentier de mulets, qui grimpe dans la montagne. Et tout en haut, j'atteins un petit village de huttes à toit plat... De loin je vois les chéchias rouges circuler sur la neige ; devant une porte je reconnais une paire de skis. « Veuillez demander au lieutenant s'il peut me recevoir. Je ne le dérangerai pas longtemps. » Et, bien entendu, chaque fois, je m'attarde un peu plus que je n'en avais l'intention.

A quels événements pleins d'inattendu en étais-je restée dans ma dernière chronique ? T'ai-je dit que les deux filles de Louis sont reparties ? On ne pouvait interrompre plus longtemps leurs études. D'ailleurs depuis l'équipée dont je t'ai parlé, Laurette avait une appréhension maladive à se trouver en présence de son grand-père, et celui-ci paraissait importuné, même par la gentille Marianne. Peut-être se croyait-il jugé par ces yeux naïfs. Il ne marquait plus que du déplaisir à leur vue.

Pour ne pas tomber dans la même défaveur, je déploie toute une tactique astucieuse. J'évite, sauf pendant les repas et les soirées, de m'imposer en tiers ; mais pour ne pas laisser oublier ma présence, je surgis inopinément au détour d'une allée, ou m'avise d'aller au salon mettre une bûche sur le feu. Ninette te ferait rire par la manière dont elle raffine sur des nuances de politesse destinées à souligner sa situation subordonnée. Je me méfierais moins si je lui voyais avouer plus candidement son naturel. Les domestiques, semble-t-il, ne lui ont pas encore fait d'avanies. Je dépense des soins infinis à leur inspirer le calme, sans toutefois questionner ni tomber dans les confidences. Pour me punir de ma réserve, Jenny me boude. C'est à ces petits jeux que les jours se

consument, et c'est ainsi que ce triste janvier s'en va peu à peu.

Mais le bouquet vient de m'être offert tout à l'heure. J'allais t'écrire quand on m'annonce que, ne trouvant pas M. Nicolas, l'entrepreneur désirait me parler. Mon père l'avait fait venir pour le prier de mettre à l'étude un projet si surprenant que d'abord je suis restée sans comprendre : rien de moins que l'entier remaniement de cette bonne vieille maison et l'agrandissement des deux ailes. Jusqu'à l'escalier qui serait changé de place pour donner à l'entrée plus d'apparat. Le travail semblait au brave homme si déraisonnable et si coûteux qu'il hésitait à prendre au sérieux une telle fantaisie. Dans ma stupeur, j'ai commencé comme lui par croire à des propos sans conséquence ; mais brusquement je me suis avisée d'un sens que pourrait avoir cette folie. Ne serait-ce pas une tentative pour obliger ce Nic, contre lequel ton grand-père a toute sorte de griefs, à déloger et se chercher un gîte ailleurs? Moi-même, après tout, ne serait-il pas soulagé si je déclarais ne pas vouloir habiter dans la peinture et les plâtras? Ce n'est là qu'un soupçon, et bien noir ; mais du coup j'ai pensé qu'il fallait agir prudemment et l'entrepreneur s'est laissé convaincre d'amuser ton grand-père par quelques croquis, en attendant qu'un caprice moins absurde soit venu faire oublier celui-là.

Mais plus j'y songe et moins je puis dénier à mon explication un air de vraisemblance. Si j'ai raison, le projet ne serait pas né subitement et ne s'évanouirait pas de lui même ; et si l'on n'y met pas d'obstacle, de quels autres ne sera-t-il pas suivi? Le combattre ouvertement? Gagner du temps par une résistance dissimulée? Mais qu'est-ce que gagner huit ou quinze jours au moyen de misérables combinaisons, quand

ce qui s'ouvre devant nous, c'est un gouffre sans fond d'autres semaines, de mois, d'années peut-être !

Voilà que je vais te paraître inquiète, alors qu'il y a tout juste matière à mélancolie devant la déraison d'un pauvre vieillard... Ecrivez-moi tout de même un petit mot, lieutenant chéri, et grondez-moi de me laisser effrayer par des chimères.

*

« Tenez, Marie, je les entends qui grattent leurs souliers sur le décrottoir.

— Qu'est-ce que je vous avais prédit ? Regardez la pendule. Chaque jour ils rentrent de leur promenade quelques minutes plus tard. »

« J'astiquais mes harnais derrière la porte de l'écurie et j'ai tout entendu leur conversation, pas seulement leurs voix mais les mots. La « législation de notre pays », qu'il disait. Et qu'elle répondait : « Je « suis tout à fait de votre avis. »

— Ah ! ils en disent !

— Hé, Charles, laisse là ta bêche.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Viens que je te dis. Renifle un peu sur moi.

— Où que tu as pris cette odeur ?

— Cours vite à la buanderie. Y a là Marie et Joséphine. « Faut croire qu'elle se beurre avec du « parfum », qu'a dit Marie. Et Joséphine a tout gardé dans un journal, par curiosité. Des frusques en soie rose. Cours y frotter ton nez avant qu'elle se mette à sa lessive. »

« Quand il lui donne le bras...

— Eh bien ?

— Eh bien, ma fille, mettez vos lunettes.
— Pourquoi donc, mademoiselle ?
— Hé, pour mieux voir !
— Et qu'est-ce que vous avez remarqué, vous ?
— Mais, ma pauvre enfant, cela saute aux yeux. Il allonge les doigts tout doucement. Il croit que personne ne peut s'en apercevoir. Et je vous en donne ma parole : il lui tapote la main ! Je l'ai vu. Il la lui ta-po-te ! »

*

LETTRE D'AMÉDÉE DE SINNIS

Ma précieuse Jourdaine,

Je dois vous combler d'aimables choses dont vingt personnes m'ont chargé pour vous, au cours d'une mortelle réception d'où je sors. Vous ignorez à quel point vous êtes populaire. Chacun vous plaint de tout son cœur, mais sans pouvoir deviner combien vous méritez qu'on vous plaigne.

Car on n'a même pas le recours, mon amie, de vous venir en aide en fardant tant soit peu la vérité. J'ai honte de ne plus savoir être avec vous que véridique, non par vertu, hélas, mais pour avoir abusé de bien des habiletés. Je vous le dis donc avec une entière sincérité, ou plus exactement avec totale impossibilité de feindre : mes affaires sont en état moins brillant qu'il ne me serait agréable, mais avec quelque patience je suis certain d'en venir à bout. En tout cas mes ennuis ne comptent pas auprès des vôtres. Permettez-moi donc de n'en plus parler du tout, jusqu'à ce que je puisse vous dire que je les ai définitivement écartés.

C'est de Louis que je souhaiterais vous entretenir.

Vous n'ignorez peut-être pas qu'il fait partie d'un nouveau conseil, pour lequel il a dû venir à Londres. Je sais déjà que sa loyauté, son allant, son énergique indépendance ont fait ici grande impression. Il a, du premier coup, pris rang parmi les quelques hommes devant lesquels on pense qu'aucun cataclysme ne sera jamais désastreux, tant qu'ils seront debout. J'ai corroboré cette admiration du mieux que j'ai pu ; mais au cours d'un repas que nous avons pris ensemble, son attitude ne m'en a causé qu'une plus vive surprise. Comme il me paraissait accepter un peu facilement les embarras de Saint-Saturnin, j'ai cru devoir lui suggérer quelques alarmes. Je trouverais d'ailleurs naturel qu'à l'échelle de ses préoccupations, celles-là lui paraissent porter sur des chiffres négligeables ; mais bientôt, devant ses réponses évasives, je me suis demandé s'il avait autant d'assurance qu'il voulait le paraître, ou s'il n'était pas bien plutôt soucieux d'écarter un problème qui le tracasse. C'est comme si j'avais eu devant moi l'un de ces athlètes qui tordent des barres et soulèvent des sphères de fonte, mais dont on apprend qu'ils sont dangereusement menacés en un point du cœur ou des reins. Observez-le bien, la prochaine fois qu'il ira vous voir. Je ne pourrais pas préciser, mais il y a quelque part quelque chose qui cloche. L'absence de sa femme peut n'y être pas étrangère — ma mauvaise langue allait ajouter : si toutefois Reine peut manquer à un homme d'une pareille trempe ailleurs que dans son lit. Au fait, peut-être simplement dort-il moins bien...

Et pour m'excuser envers Reine, dont vous savez que j'apprécie les qualités charmantes, je me hâte de dire qu'avec sa bonne grâce et ses justes instincts, elle serait bien capable de vous aider à Saint-Saturnin

plus judicieusement qu'il ne ferait lui. Portez tous vos efforts à ce qu'elle ne se désintéresse pas de vos difficultés.

Une phrase de votre père m'est revenue dans l'esprit ; servez-vous en, si le pauvre homme paraît toujours obsédé d'architecture. Un jour que je me promenais avec lui dans les avenues, j'ai souvenir qu'il m'a dit : « Je n'aime pas le faste des constructions. J'y vois quelque chose d'indiscret et d'ostentatoire. Mais celui des allées d'arbres est royal sans blesser. » Il garde assez de clairvoyance pour se trouver flatté qu'on lui rappelle un aussi joli mot.

X

L'HEURE où les rats commencent à circuler dans les plafonds. Bruit familier à ceux qui veillent encore après l'extinction des lumières ; signal qu'enfin les hommes ont fait silence et que la maison n'appartient plus qu'aux esprits dansants, aux elfes et aux songes.

Pourtant Jourdaine écoute mieux. Ce n'est pas au-dessus de sa tête, c'est le long du mur qu'ont passé des frôlements légers. Elle tend l'oreille : c'est à sa porte. Alors elle rallume, prend un peignoir, va entrouvrir :

« C'est vous Jenny ? »

L'intendante, éblouie par la lumière, cligne des yeux :

« J'ai cru... Madame, je ne voulais pas vous réveiller.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? »

Mlle Cheu se contente d'un signe de tête vers les appartements du bas.

« Mais quoi, Jenny ?

— Si vous voulez voir vous-même... »

Comme Jourdaine ne bouge pas, elle ajoute :

— Déjà hier soir !

— Mme Tavernier ?...

— Il y a des chances. »

Jourdaine s'en veut de n'avoir pas contrefait le sommeil et ramené, pour ne rien entendre, la couverture par-dessus sa tête.

« Vous n'avez pas simplement vu de la lumière ? ou entendu parler ? Souvent mon père parle tout seul.

— Je ne vous aurais pas dérangée.

— Mais alors comment savez-vous ?... »

Jenny répond avec quelque hauteur :

« Quand il faut absolument savoir, madame, on trouve le moyen. »

Pauvre et fidèle chien de garde ! (Le fermier de la Mérouvière a laissé jadis égorger son valet d'écurie par deux voleurs de chevaux, pour avoir brutalement crié à son chien, qui aboyait, de rentrer dans sa niche, alors qu'il fallait descendre voir pourquoi grognait la bonne bête.)

Mlle Cheu poursuit :

« Quand vous aurez vu ce sabbat...

— Je passe une robe, dit Jourdaine, et je viens. »

C'est la vieille fille qui conduit la marche le long du couloir obscur. Il faut bien que Jourdaine avance comme elle, sur la pointe des pieds, se guidant d'une main qui frôle le papier de la paroi et les vitres des gravures. Puis vient l'escalier, où s'imposent des précautions encore plus grandes. Une marche après l'autre. Descendre, descendre... Mon Dieu, descendre vers quelle honte découverte ? On arrive devant la porte de la chambre. En effet il y a bien deux voix. Jourdaine chuchote :

« C'est vrai qu'elle est là... Je vous remercie, Jenny... Je constate par moi-même... »

Elle recule déjà, mais Mlle Cheu l'entraîne par le coude :

Dans le cabinet de toilette.

Là, tout autour d'une porte qui joint mal, il passe de la lumière. Jourdaine n'avance plus. Elle cesse ou recommence d'apercevoir les raies brillantes, selon que Jenny s'en approche ou les quitte. De nouveau elle sent une main toucher sa manche :

« Venez voir.

— Non, Jenny.

— Il faut !

— Je ne veux pas.

— Vous ne pouvez pourtant pas permettre une chose pareille ! Elle a fouillé les armoires de Madame. Alors j'entrerai, moi. Je dirai que j'ai vu de la lumière. »

Jourdaine l'arrête et se décide :

« C'est à moi de le faire. »

Elle s'avance, frappe un léger coup, puis ouvre sans attendre la réponse. Dans son premier saisissement, elle sent ses jambes s'en aller.

Sa mère... assise à côté du lit qu'occupe le vieillard. Sa mère, qu'elle voit de dos, en chapeau et en robe de ville, son écharpe de fourrure autour du cou, une main gantée posée sur le pommeau de son ombrelle. Mais, au bruit, l'apparition se retourne...

Le cri que voudrait pousser Jourdaine ne se traduit que par des mots enroués ; mais son indignation n'a pas besoin de grands éclats :

« Que signifie cette mascarade ? Otez cela ! Otez cela ! »

Elle saisit l'écharpe, le chapeau :

« Qui vous a permis ?... Sortez à l'instant de cette robe ! »

Mme Tavernier tire sur les gants, qui ne viennent qu'à grand-peine, car elle les a passés par-dessus toutes les bagues d'Elisabeth. Elle balbutie :

« C'est votre père qui s'est mis dans la tête...

— Et maintenant la robe ! A l'instant, à l'instant ! Si vous êtes nue là-dessous, tant pis pour vous ! »

Il faut d'abord défaire une broche. Mme Tavernier n'est pas nue, mais va pourtant s'abriter derrière un rideau pour dégrafer la robe de satin noir et reprendre la sienne. Elle gémit :

« Je vous jure que ce n'est pas de ma faute...

— A présent, rentrez chez vous... N'emportez pas ce collier, s'il vous plaît ! »

Sous les doigts tremblants de Ninette, le fermoir finit par s'ouvrir.

« Et reprenez vos boucles d'oreilles qui traînent sur la table. »

Enfin elle est sortie ! Jourdaine a besoin d'un effort pour oser regarder vers son père. Il tient les yeux baissés. A-t-il dit quelque chose depuis le début de la scène ? Elle n'a rien entendu. Elle hésite, se rapproche. Arrivé tout près de lui, elle murmure :

« Comment as-tu pu supporter un pareil spectacle ? »

Alors il tourne vers elle un regard où brille une sorte de passion désolée :

« Pourquoi, dit-il à voix basse, pourquoi, mon enfant, m'arraches-tu le souvenir de ta mère ? »

Elle est si désarmée par le chagrin de ces yeux qu'elle s'agenouille auprès du lit et ne peut retenir ses larmes :

« Mais ce n'est pas ainsi, pauvre Père... qu'il faut la rappeler parmi nous. »

Il ne bouge pas. Au bout d'un moment il murmure :

« Vous ne comprenez pas que je souffre.

— Mais si, mais si, nous comprenons. »

Et plus bas encore, il ajoute :

« Vous ne comprenez pas combien je l'aime. »

Que veut-il dire ? Va-t-il de lui-même corriger sa phrase ambiguë ? Jourdaine attend, appelle d'autres paroles. Maintenant son père a fermé les yeux ; il garde l'immobilité d'un homme qui dort. Peut-être, dans son égarement, a-t-il vraiment pu se précipiter vers le sommeil, trouver moyen d'en être submergé. Elle se relève, remet en ordre, sans douceur, les couvertures et l'oreiller. Qu'il se réveille et parle ! Il a fui, le plus loin qu'il a pu ; il s'est mis hors d'atteinte ; mais on ne peut pas, sans l'entendre, laisser grandir un dégoût contre quoi l'on ne saura plus comment se défendre. Elle lui secoue résolument l'épaule. Alors il ouvre enfin les yeux, la regarde...

Hélas ! non. Qu'il les referme au plus vite !

XI

En voyant Mme Tavernier s'avancer vers lui dans le chemin de la ferme, Nicolas surpris jette les yeux sur sa montre. Non, il n'a pas la berlue : même pas huit heures du matin ; sept heures et demie !

« Vous avez vu Jourdaine ? demande-t-elle.

— Non, qu'est-ce qu'il y a ?

— Quelque chose d'extrêmement pénible... Une situation tout à fait abominable... »

L'habitude de converser avec les paysans a développé chez Nicolas une certaine prudence, qui le porte à laisser venir. Il observe curieusement cette femme agitée, qui se tient tête nue dans la froide petite brume de février.

« Je croyais, poursuit-elle, que votre sœur... j'espérais presque... Je n'aurais pas eu l'humiliation de vous expliquer moi-même...

— Oh ! fait avec bonhomie Nicolas, vous savez que je suis sans préjugés... Prenons par ce chemin, si vous ne voulez pas que tout Variville sache demain nos histoires. »

Elle se laisse passivement conduire :

« Mon Dieu, murmure-t-elle, voilà déjà que vous imaginez les pires choses !

— Je n'ai rien insinué, Ninette. »

Elle marche dans les flaques de boue sans y prêter aucune attention :

« Mon erreur impardonnable, c'est d'avoir cru que je pourrais me dépêtrer toute seule... J'ai bien tâché de m'ouvrir à Jourdaine, mais elle n'a pas compris, ou plutôt elle n'a pas voulu comprendre... Elle peut être si froide... Vous êtes tous tellement distants !

— Pas moi, voyons, Ninette ! Je fais partie du paysage, pour ne pas dire du cheptel. »

Ce ton achève de la décontenancer.

« Pas vous peut-être, balbutie-t-elle... Mais on a si vite fait de rejeter toute la responsabilité sur les femmes... Est-ce que vous ne m'auriez pas crue coupable de je ne sais quelles manœuvres... si j'étais venue vous révéler que votre père...

— « Révéler », Ninette, c'est beaucoup dire, car il n'y a pas besoin d'être bien perspicace...

— Pour voir quoi ? demande-t-elle nerveusement.

— Pour voir que mon père vous témoigne des sentiments d'une galanterie assez pénible.

— Ah ! oui, pénible ! mais pas seulement de la manière que vous semblez croire... Pénible en raison du respect... oui, Nicolas, du respect que je porte à la mémoire de cousine Elisabeth. Je vous étonne peut-être. Je sais qu'elle n'était pas bien disposée à mon égard. Elle me jugeait sur quelques apparences, et j'aurais eu le droit d'en garder du ressentiment... Ce n'est pas qu'on m'ait beaucoup parlé d'elle depuis que je suis à Saint-Saturnin. Quelquefois votre père ; jamais vous ni Jourdaine... Mais il y a des choses qui se comprennent sans paroles... Je le dis honnêtement : je mesure toute la différence entre elle et moi, tout l'abîme qui sépare ce qu'elle valait de ce que je puis valoir moi-même... Alors à l'idée que je pourrais lui

succéder dans cette maison, prendre sa place au milieu de vous... »

Nicolas s'arrête. Il a l'air si stupide qu'elle ne sait plus ce qu'elle doit dire.

« Je vous jure que je ne suis coupable d'aucune coquetterie. D'abord je ne comprenais pas. Il disait : « Je voudrais vous voir avec une autre coiffure » ou bien « Croisez vos mains sur vos genoux »... Jourdaine ne se rend pas compte de tous les caprices auxquels j'ai dû résister... Jusqu'à l'affreux bourrelet de faux cheveux, cette chose que votre mère portait sous son chignon... Il voulait m'obliger... Mais je n'ai pas voulu, ça non ! »

Perdant décidément pied, Nicolas semble concentrer toute son attention sur la pèlerine de Mme Tavernier où le brouillard se dépose en un velours de fines gouttelettes. Enhardie quelque peu, Ninette reprend :

« Il m'est bien arrivé, comme à toute femme qui est seule dans la vie, de rêver que je pourrais me refaire un foyer... Mais je vous jure que, même lorsqu'il me baise les mains et qu'il me supplie en pleurant d'être sa femme... Eh bien, non, cela ne doit pas être... Je voulais ce matin m'en aller sans revoir personne, mais je n'ai pas su comment m'y prendre... Je ferai ce que vous voudrez... Je vous en prie, Nicolas, donnez-moi conseil. »

Le trouble de Ninette ne semble pas feint ; c'est même la seule réalité que Nicolas, parmi ces propos absurdes, ait jusqu'à présent rencontrée. Il se méfie des déterminations improvisées et dit, pour gagner du temps :

« Vous savez, les mariages... C'est moi qui suis le maire de la commune.... Alors tant que je n'aurai pas pris mon écharpe... »

La plaisanterie n'est pas fine, mais l'événement tout entier n'a ni queue ni tête. Par quel enchaînement saugrenu sont-ils là tous les deux à se promener dans ce chemin, parmi ces arbres qui s'égouttent et ces fougères qui ploient sous l'humidité, dans ce paysage où des fantômes de troncs et de branches semblent des algues au fond d'une eau grise ? A côté de lui, la voix de Mme Tavernier reprend :

« Je ne vous demande qu'une grâce : épargnez-moi de me trouver en face de Jourdaine. »

Oui. Jourdaine... Que s'est-il passé ?... Pourquoi ne l'a-t-elle averti de rien ? C'est vrai qu'il n'est seulement pas huit heures. Avec le brouillard on ne sait même plus si l'on est le soir ou le matin.

« Marchez sur les feuilles mortes, dit-il. La boue est si collante que vous allez y laisser vos souliers. »

XII

Deux jours plus tard, pour complaire au désir de Nicolas, Louis s'est fait déposer à l'entrée de l'avenue, et grâce à l'obscurité, personne ne l'a vu gagner la maison. Demain matin, de la même manière, il repartira sans que son père ait quelque chance d'apprendre sa visite. Ces airs de conspiration l'agacent et sont d'ailleurs bien superflus, car la situation paraît assez simple. Rien de tel, pense-t-il, que de la poser sur le papier : le pour et le contre, noir sur blanc. Une femme plus audacieuse que Ninette pourrait effectivement tenter la grande intrigue : épouser, séquestrer, plumer, faire place nette en quelques mois. Mais, primo, elle ne semble pas avoir ce qu'il faut de cynisme et de détermination pour un coup si risqué. Secundo, l'on peut même croire qu'en faisant appel à ses scrupules, on la trouverait capable d'une certaine délicatesse. Tertio, son ambition paraît se borner à gratter de-ci, de-là, des sommes assez modestes. De la toute petite industrie à domicile. Il faut que chacun vive. Et puisqu'on la dédommagera de manière qu'elle puisse sortir de ses embarras d'argent, elle ne demandera sans doute pas mieux que de disparaître.

Louis d'ailleurs apporte un fait nouveau : si l'on

en croit certains renseignements, tout cet automne Ninette se serait affichée en compagnie d'un homme beaucoup plus jeune qu'elle. Si vraiment elle s'est toquée de quelque danseur professionnel, l'endurance lui fera défaut pour supporter les dégoûts qu'implique la conquête d'un vieil infirme. Sur quoi Jourdaine a protesté que son frère ne connaissait rien aux femmes, et qu'elle commençait seulement de craindre Ninette depuis qu'elle savait l'existence de ce garçon.

Dans le bureau de Nicolas, devant le feu de la cheminée, la discussion pourrait se prolonger toute la nuit. Pourtant il faut conclure :

« Nous sommes d'accord, dit Louis, sur les mesures qu'en pratique il convient de prendre. Mais quant aux mobiles qui nous déterminent, je tiens à bien souligner qu'ils sont différents ; pour un peu je dirais contraires. Où vous ne voyez qu'un vieillard en enfance, moi je vois un blessé du travail. Simple nuance d'interprétation, mais qui modifie bien des choses. J'aime à croire que tu fais une différence entre un vieux soulaud qui s'en va du delirium et un vacher perclus de rhumatismes qui t'a pendant cinquante ans trait tes bêtes sous la pluie. En tout cas dans l'industrie on distingue. Vous savez très bien que l'usure de Père n'a pas d'autre cause qu'un travail trop tendu et qu'une mauvaise hygiène due au manque de repos. Et vous savez non moins bien que cette vie agitée, il n'en avait même pas le goût, qu'il se l'imposait dans notre intérêt, par une sorte de scrupule, par idée que toutes les forces qu'on détient, on en doit compte, et qu'on garde sur la conscience toutes celles qu'on n'a pas utilisées.

Il poursuit, tout en remaniant pour la dixième fois, du bout des pincettes, un savant édifice de braise :

« C'est l'éternelle histoire des soldats qui se sont fait casser la figure... Mais non, Jourdaine, ce que je dis là ne va pas de soi ; ce n'est pas un lieu commun de réunion publique. Je dis qu'il y a de charmants petits vieux, pleins de philosophie, pleins d'attentions pour leur entourage, qui ne geignent sur aucune infirmité, qui n'ont ni jambe de bois, ni vilaines cicatrices dans la figure. Tout le monde leur sait gré d'être comme ils sont, et tout le monde ferme les yeux sur le passé, sur ce qu'a coûté la préservation de leur humeur guillerette et de leur teint frais. Père n'a pas cette amabilité. Il est contrariant ; il est aigre ; il se rend malheureux. A qui la faute ? A lui, dira-t-on. Qu'est-ce qui l'empêchait de se ménager en temps voulu et de s'embusquer comme les autres ? »

A qui diable en veut Louis, puisqu'on n'a rien dit qui pût provoquer cette boutade, et contre quel antagoniste imaginaire cette véhémence est-elle tournée ? Nicolas voudrait en finir :

« Il ne reste plus, dit-il, qu'à voir si Ninette accepte notre plan. Je pense que Père est monté dans sa chambre et qu'elle m'attend au salon comme elle avait promis. Vous êtes donc bien d'accord : départ sous prétexte d'emplettes, lettre de rupture et disparition. Et j'offre la somme que nous avons dite. Faut-il que je vous relise le projet de lettre ? Je ne crois pas qu'il soit possible de mieux ménager son amour-propre à elle, non plus que les sentiments de Père. Je persiste à penser que la lettre est un peu trop bien écrite, je veux dire d'un ton trop sobre, notamment le passage sur « l'apparente ingratitude » et « le souci d'épargner des souffrances inutiles ». Mais ça n'a pas grande importance ; tenons-nous y... En attendant que je revienne, faites-vous du thé. Vous trouverez tout ce qu'il faut sur la table. »

Mais quand il est parti, ni son frère ni sa sœur ne quittent la cheminée.

« Dans une demi-heure, murmure Jourdaine, on respirera peut-être plus à l'aise. A moins que, depuis deux jours, Père ne lui ait donné de telles assurances... »

Pour Louis, le problème est ailleurs que dans les difficultés immédiates. Il ne lâche pas son idée :

« Je crains de m'être mal expliqué tout à l'heure. C'est une question, vois-tu, qui m'a toujours préoccupé : l'usure, l'espèce de dignité que prend un objet quand il a pleinement rempli sa destination. Je sais tout ce qu'on peut objecter. Mais l'homme qui parvient à la fin de sa vie sans aucune sorte de fatigue, tant mieux pour lui peut-être ; mais je doute qu'il ait jamais été travaillé par une générosité bien dévorante et qu'il mérite aucun respect. D'ailleurs, sur le fond, toi, Jourdaine, tu es parfaitement de mon avis. Nous ne sommes pas de précieuses merveilles qu'il s'agit de transmettre à la postérité, mais des machines qui de toute manière doivent être cassées, jetées à la ferraille : alors qu'on ne les conserve pas dans du papier de soie, mais qu'on les fasse tourner tant qu'elles pourront.

Faute de temps, faute d'amis, Louis n'a guère occasion de tirer ses réflexions au grand jour, et même, faute d'émulation, il perd tant soit peu l'habitude de les identifier au fond des limbes où elles dorment. Ce soir il est lancé :

« J'avoue qu'en trois mois mes sentiments ont beaucoup varié. Sous l'impression de la mort de Maman, j'étais tenté de ne rien mettre plus haut que cette sérénité parfaite, que cette espèce d'innocence. Toutes les autres fins de vie me semblaient, comment dire ? participer à nos misères, être entachées d'im-

pureté. Mais je crois qu'à mon insu, la grandeur du spectacle avait pesé sur mon jugement et le détournait dans un sens qui n'était pas spontanément le mien. Je m'en suis rendu compte à mesure que l'événement a pris du recul. Ne te trompe pas sur ce que je vais dire... Ce n'est pas que la longue existence de Maman m'ait paru moins bien remplie, certes non ! Personne ne s'est dépensé plus généreusement. Mais tout de même, si je mets ces deux vies en regard... (Et je sens très bien ce qu'il y a de grossier dans de telles comparaisons. N'y vois qu'un moyen de rendre clair ce qu'il n'est pas très facile d'exprimer.) Eh bien, malgré tout, malgré l'espèce de vase qui semble maintenant remonter à la surface, je trouve dans l'activité de Père quelque chose de plus haut, de plus fort. Est-ce que j'ai pour la destinée d'un homme une sympathie plus directe ?... Mais non. Un effort soutenu si longtemps démontre une énergie, une persévérance, qui s'élèvent sur l'échelle humaine à quelques degrés de plus. Et d'autre part je ne puis pas oublier le rayon dans lequel une telle action s'est exercée, le grand nombre des êtres qui en ont bénéficié. »

Jourdaine ne saurait expliquer en quoi l'argumentation dressée par son frère la choque. Statistiques présomptueuses... Elle dit :

« L'influence véritable... peut-on jamais la mesurer ? »

Les mains tendues vers le feu, elle regarde la chair rose de ses doigts traversés par la clarté. Elle cherche ce qu'elle pourrait répondre, quels mots elle pourrait opposer aux mots. Mais Louis voit tout de suite que son discours a manqué le but, s'est perdu dans le vide. C'est d'ailleurs presque toujours ainsi, quand on déballe ces sortes de choses. Il ne s'y

laissera pas reprendre de si tôt. Par bonheur la porte d'en bas vient de se refermer :

« J'entends le pas de Nicolas. Il monte quatre à quatre. C'est donc que tout va bien. »

En effet, Nic est souriant :

« Je ne savais plus comment me dépêtrer de ses remerciements. Elle part cette nuit, si vous voulez. On n'est pas plus parfaite. Ah ! mes enfants, quel spectacle vous avez manqué ! Une surenchère de prévenances, des assauts de délicatesse. Elle n'a presque pas eu l'air d'entendre ma phrase sur l'indemnité !... Je crois, au fond, qu'elle n'a pas assez d'imagination pour que l'espoir d'un grand coup de râteau lui fasse avaler en fermant les yeux ce qu'il faudrait avaler ici. Quant à son idylle, plus de doute ; elle est trop impatiente de rentrer à Paris. On ne me fera pas sortir de la tête qu'elle est venue en service commandé. Or, elle peut rentrer avec un petit butin, certaine par conséquent de ne pas être battue. Vous verrez qu'un jour nous finirons par la regretter ; car ce qui est sûr (et maintenant je ne plaisante pas) c'est qu'à Saint-Saturnin elle a eu la révélation de quelque chose qu'elle n'avait jamais entrevu, quelque chose qui l'a remuée dans son fond le meilleur... Ah, ça, quelle paresse ! Vous n'avez même pas préparé l'eau chaude. Moi j'aurais faim pour un beefsteak. »

Mais l'appétit des autres ne va pas jusqu'à leur faire tendre la main vers l'assiette de biscuits. En s'y mettant à trois, bien armés de leurs privilèges, ils sont venus à bout d'intimider une femme et de lui souffler sa chance. Mais un obstacle franchi, c'est pour se trouver en présence d'autres obstacles.

« Elle part, dit Louis, c'est fort bien ; mais Père ne peut pas rester seul...

— Je voudrais, dit sa sœur, être au lendemain du

jour où la lettre lui parviendra. Pauvre homme, ce sera dur. »

Et Louis reprend :

« Nous sauvons l'essentiel, mais ne nous cachons pas qu'il faudra d'autre part jeter du lest, céder sur d'autres caprices.

— Le laisser se couvrir de ridicule par on ne sait quelle campagne électorale ? fait Nicolas. Ce n'est peut-être pas nous montrer bien chatouilleux pour sa dignité. Alors quoi ? Démolir Saint-Saturnin ? »

Jourdaine se récrie, mais Louis murmure :

« Une maison n'est qu'une maison. »

Et comme les deux autres se taisent :

« Gagner du temps, ça va de soi, et limiter les dégâts le plus possible. Naturellement nous nous arrangerons à ce que Nicolas ne soit pas lésé.

— S'il faut, hasarde Jourdaine, lui laisser casser un jouet, ne pourrait-on... »

Mais l'aîné lui coupe la parole :

« Il n'a jusqu'à présent rien cassé du tout. Laissez-le du moins commencer. Même s'il met la maison par terre, ce ne sera pas une folie plus onéreuse que s'il avait entretenu dans quelque coin une maîtresse même assez modeste. Il ne s'est pas payé la part de fantaisie à laquelle son travail lui donnait droit. »

Nouveau silence. Jourdaine se verra-t-elle forcée de parler toujours au nom de la lésine ? Elle dit, irritée contre elle-même :

« Le coup d'essai peut aller loin.

— Mais, riposte son frère, c'est la vie tout entière qui peut aller loin. Tu la prends pour une rosse qu'on fait tourner dans un manège. Tout à coup elle rue et s'emballe... Heureusement ! »

Il passera le reste de la nuit sur le divan de Nicolas. Mais le sommeil est un ami méfiant qu'il n'apprivoise jamais qu'avec peine et dont il connaît bien les signes de mauvaise humeur. Au lieu de s'acheminer vers l'engourdissement, son esprit reste lancé. « La vie rue et s'emballe, mais le bon cavalier en redevient maître. » Ce n'est pas que Louis soit passionnément homme de cheval ; pourtant les obscures images qui signifient pour lui vigueur, orgueil, conquête, c'est la mémoire de ses muscles qui la lui fournit le plus souvent : souvenirs présents dans ses cuisses, dans ses bras, lutte heureuse entre l'homme et la bête qu'il presse de ses genoux, victoire sur la monture obéissante, sur la route et le vent. Mais dans le malaise de l'insomnie, c'est toujours de la même manière que l'euphorie s'altère et fait place à l'appréhension. Il ne progresse plus qu'avec peine, il lutte contre un élément hostile : et tantôt c'est contre le courant d'un bras de mer (survivance d'une terreur d'enfant, un jour qu'en se baignant il faillit être emporté par la marée descendante) ; tantôt c'est contre un flot humain qui l'enserre, qui l'étouffe (angoisse laissée en lui par le début de la guerre, quand sur les routes du nord, pour faire avancer sa compagnie, il lui fallait se frayer un chemin parmi la cohue des populations en fuite). Ses nerfs gardent de cette époque une secrète blessure dont jamais il ne fera l'aveu ; mais lorsque certaines têtes, toujours les mêmes, avec une certaine expression hagarde, commencent à défiler sur sa droite et sa gauche, il sait que l'obsession va devenir cauchemar et qu'il faut se hâter de rallumer, d'ouvrir un livre.

Il n'a, cette nuit, aucun volume sous la main. Aller jusqu'à la bibliothèque de Nicolas ? Par paresse et fatigue, il hésite. Il se surveillera ; il viendra bien à bout tout seul d'écarter ses fantômes. Mais l'homme couché n'est jamais assez vigilant pour empêcher la somnolence de jeter sur lui ses filets... Le fusillé... Ah ! non, assez de cette vieille histoire !... Trop tard Louis s'efforce de faire un bond hors du cercle où l'idée fixe l'a cent fois fait tourner. (Un maire de village qui, pour avoir déplu par la fermeté de son attitude, fut poussé dans la rue, les mains liées derrière le dos, les bretelles coupées, le pantalon tombé sur ses chaussures, et qui, grotesque, trébuchant, fut abattu à coups de balle.) Parmi des millions d'agonies, pourquoi ressasser éternellement celle de ce malheureux ? Mais l'esprit a ses prédilections, ses pentes. Car si la dignité de l'homme ne tient que par six boutons de culotte, si la contenance et le courage, même payés de la vie, sont à la merci d'un ridicule pan de chemise qui bat au vent et dans lequel des brutes tirent à la cible... Mon Dieu, assez ! Louis sait vers quelle région de son nihilisme ce raisonnement voudrait l'entraîner. Non qu'il rêve de la gloire : le hasard en est maître ; qu'il la dispense à qui lui plaira ! Mais il y a une certaine fierté, une certaine tenue, que nous avons acquises par labeur et discipline, qui sont à nous. Si cela même peut nous être enlevé dérisoirement... Le pauvre bougre avait dû préparer ses réponses le plus bravement qu'il avait pu. On se tient prêt, puis la chance se moque... Toujours, chez Louis qui n'a pourtant jamais connu d'échec, cette même peur d'être pris au dépourvu, à quelque tournant, de faire figure insuffisante. La partie n'est jamais gagnée définitivement. On peut la perdre. Je peux la perdre. Tu peux la perdre... Assez,

assez !... Il doit bien traîner un bouquin sur quelque chaise... A condition que ce ne soit pas un volume de poésie !...

Quand Nicolas le réveille et s'informe comment il a dormi, sa réponse est celle dont il ne se départit jamais :

« Tout à fait bien. »

D'ailleurs, dès qu'elle est lucide, sa pensée soigneusement gardée ne sait plus rien de ce qu'il convient qu'elle ignore, et jamais elle ne s'aventure dans les zones interdites.

Au bout de l'avenue, il attend l'auto qui doit venir le prendre. La campagne baigne dans le lait matinal et l'herbe est toute miroitante de gelée blanche. Pas chaud ! Mais les joues où le rasoir vient de passer conservent une brûlure délicieuse, comme si déjà c'était le soleil levant qui les caressait, et l'air a le goût d'un sorbet qui fond sur la langue. Avec ce départ à la pointe du jour, l'opération se trouvera bouclée en un minimum d'heures. Rien n'enchante Louis comme ces sortes de réussite. Ce soir il doit coucher à Bruxelles, à Zurich demain. Il y a bien trois minutes qu'il attend, sans qu'il s'impatiente encore.

A travers l'irisation de la buée, il regarde, au tournant de la route, une misérable charrette qui s'avance au petit pas. Dix fois par minute les rênes, agitées d'une secousse, tirent en guise d'encouragement sur le mors du vieux cheval. Une imperceptible fumée monte doucement du maigre dos, comme d'un feu presque mort sous la cendre et la rosée. A hauteur de l'avenue, il faut un grand effort pour convaincre la bête de quitter la route et de s'engager entre les bornes. Quand elle se décide à donner une poussée

sur le brancard, l'un des traits se décroche. Louis voit paraître hors de la bâche une Petite Sœur des Pauvres qui, malgré les châles dont elle est emmitouflée, descend lestement du siège et saute à terre. Il s'avance aussitôt :

« Laissez, ma sœur ; je vais rattacher la chaîne. »

Mais l'accident semble être un épisode normal du voyage : déjà tout est remis en place. La sœur s'avance, délibérée, avec une familiarité paysanne, les mains à demi croisées pour tâcher de réchauffer ses doigts gourds :

« Monsieur Louis ?... oui, n'est-ce pas ? oui... sœur Emérantine... Oui, n'est-ce pas ?... C'est Mme de Sinnis qui nous a fait dire... Des vêtements, du linge, qu'elle nous demande d'enlever immédiatement... Des vêtements qui ont appartenu... de sorte que nos pauvres vieilles, encore une fois, c'est la chère dame qui leur envoie... qui leur envoie du Ciel... »

Et soudain Louis voit la religieuse baisser la tête, la baisser encore davantage. Elle fond en larmes :

« Ah ! monsieur, nous avons perdu... celle qui nous donnait tout notre courage... une véritable mère ! »

Des sanglots bruyants partent de la voiture ; la sœur balbutie :

« C'est la petite Amélie Vasse, vous savez bien... c'est la petite Amélie Vasse. »

Ce nom ne rappelle rien à Louis. Embarrassé, il cherche un billet dans sa poche, mais n'ose l'offrir. La religieuse poursuit :

« Elle est à présent novice dans notre maison... Après ce qui lui était arrivé, n'est-ce pas ?... »

Confusément un souvenir remonte dans l'esprit de Louis, l'histoire d'une fille accusée de vol. Sans doute est-ce Mme Colombe qui est intervenue.

« La pauvre enfant, sans la chère dame... la pauvre ne serait plus de ce monde... »

Sous la bâche les sanglots redoublent. La sœur grimpe au marchepied, tapote affectueusement une épaule enveloppée de noir. Les deux femmes restent un moment embrassées. On entend la voix de la sœur :

« C'est la première fois que nous revenons depuis... depuis... Alors, que voulez-vous... »

Et tournée vers Louis, elle le prend encore à témoin :

« C'est la petite Amélie Vasse... »

XIII

Il y avait encore moyen, ce matin, d'intercepter la lettre. Maintenant il l'a lue depuis une heure, depuis deux heures... Jourdaine n'est pas entrée dans sa chambre. Il n'a demandé à voir personne. Il a renvoyé Babet, venue comme d'habitude pour lui mettre ses chaussures, ce qu'il ne fait plus tout seul que difficilement.

On a franchi une certaine frontière invisible. On a dépassé la confuse arête où se fait le partage des eaux. On est sur l'autre versant. On ne s'y est encore avancé que de quelques pas, mais déjà le recul n'est plus possible. On est engagé sur la pente qui va descendre, qui ne peut plus que descendre et se précipiter.

Ils ont fait appel à la ruse. Ils ont commencé la résistance. Ils espèrent la maintenir sourde, l'envelopper de ménagements. Mais pour couvrir un premier mensonge, il faudra le renfort d'autres mensonges. Ils ne fixeront plus les bornes au-delà desquelles ils refusent de se laisser entraîner.

Comme d'habitude, Jourdaine a envoyé les trois enfants dire bonjour à leur grand-père ; mais c'est une corvée dont ils se sont acquittés au plus vite, sans

regarder à droite ni à gauche, si bien qu'à leur sortie de la chambre il n'y a rien à tirer d'eux.

Un peu plus tard, passant sur le palier, l'odorat fin de Mlle Cheu a cru percevoir une odeur de brûlé. Elle est entrée, a vu sur le tapis des cendres de papiers. « Mon Dieu, a-t-elle dit, se peut-il que le vent ait refoulé des cendres jusque-là ! » De son fauteuil William Colombe a répondu : « Laissez donc ! Le vent n'a pas soufflé du tout. » Mais on ne sait quoi, aujourd'hui, la rend d'humeur combative, et de sa propre autorité elle a déployé le garde-feu devant la cheminée. Elle en reste agitée tout le matin. Bien qu'elle soupçonne un peu l'origine du papier brûlé, l'occasion est trop bonne de gourmander Babet : « Vous avez encore oublié le garde-feu ! » En passant par l'office : « Naturellement, pas de garde-feu ! On s'étonne ensuite que les maisons flambent. »

Au premier coup de cloche, William Colombe a fait dire qu'il désirait déjeuner dans sa chambre. Et déjà l'engrenage commence à jouer ; car sous peine de paraître complice, il faut bien que, feignant l'ignorance, Jourdaine aille prendre de ses nouvelles. En chemin elle croise Nicolas.

« Bon courage, dit-il. Moi j'ai le rôle de l'armée prudente qui pousse devant elle un rideau de femmes et d'enfants. »

Elle le retrouve un quart d'heure plus tard :

« Il est dans son fauteuil, dit-elle. Il n'ouvre pas la bouche. Ses traits sont durs. Il fait une sorte de moue. Comme il n'était pas complètement habillé, j'ai terminé sa toilette. Mais il n'avait pas l'air de seulement me voir. »

Vers deux heures, le bruit court à la ferme qu'en desservant, Babet lui a entendu dire : « Je chasserai

tous ces escargots ! » Mais le jardinier colporte une autre version : « Je les écraserai comme des escargots ! »

A la nuit tombante, Ivanoff, dans l'étable, vient de porter au taureau sa ration de foin. A côté de lui, la mère Elodie a ramené les veaux vers leur box. Le puissant mâle, irrité par tous ces mouvements, s'agite, meugle, fait jouer les muscles de sa formidable encolure, frotte contre sa mangeoire l'anneau de fer qu'il porte aux naseaux.

« Hé, dit gaillardement la vieille, il se souvient qu'il les a faits, et ça le chatouille encore où ça le chatouille. »

Sur quoi, se retournant, elle aperçoit avec stupeur William Colombe. On ne l'a pas entendu s'approcher. Parfois il lui arrive de traverser la cour ; jamais il n'entre dans les bâtiments. Mais quelque insolite que soit sa présence, la vachère est depuis tant d'années dans la place qu'elle ne perd pas la tête pour si peu. Elle prend son sourire le plus aimable et, désignant l'énorme bête, elle se contente de traduire en langage de cérémonie sa remarque de tout à l'heure :

« C'est le père de famille ! »

Il y a un petit silence. Le vieillard porte son regard de la mère Elodie au chef de culture, puis le ramène à Elodie. Sa taille se redresse et, le front haut, il dit d'une voix nette et forte :

« Non seulement vous avez raison, mais vous avez prononcé une profonde parole ! »

La femme continue à sourire, mais par excès d'intimidation.

« Le père de famille ! poursuit le vieillard. Quand les hommes d'aujourd'hui se servent de ce mot, on croirait qu'ils n'en connaissent plus le sens. Ils semblent avoir devant les yeux l'image d'un paisible

bœuf, mais c'est au taureau qu'ils devraient songer : le taureau qui marche à la tête de toutes ses femelles, qui a mis tous ses rivaux hors de combat, qui renverse et piétine tout ce qui provoque sa colère, et que le lion lui-même n'ose attaquer ! Et dans les anciens temps, du temps des Romains... »

Il y a un arrêt. La fourche en main, le Russe hésite à se remettre au nettoyage des litières. Le vieux barine va dire encore quelque chose ; il a quelque chose sur les lèvres. Mais c'est comme si le discours, quittant soudain la surface, avait trouvé son chemin le long de failles souterraines. La tête a de petits hochements, mais les lèvres ne se desserrent plus.

TROISIEME PARTIE

PRINTEMPS

I

La sève ne monte pas encore. La forêt se méfie. Elle ne se laisse pas enjôler par quelques caresses du soleil. Les racines n'ont pas dormi tout leur soûl. Mais il peut arriver qu'au lieu de se dégourdir paresseusement, elles s'éveillent en panique et de leurs myriades de suçoirs, toutes à la fois, se mettent à pomper leur pâtée de terre et d'eau. On ne dispose plus de beaucoup de jours pour achever la coupe de l'année. Le bûcheron s'est mis en retard. Il va falloir se borner à n'abattre que les plus mauvais baliveaux. Nicolas vérifie une à une les entailles dont, à l'automne, il a marqué les troncs condamnés à ne plus reverdir. Il procède au sauvetage des graciés. Il est toujours enclin à trouver bonnes les raisons de laisser debout quelques beaux adolescents, chêneaux ou frênes — quoique la forêt soit un peuple rude, toujours prêt à retomber dans le chaos et qui souffre moins par la mort injuste d'un innocent que par l'indulgence accordée aux médiocres. Car c'est à coups de cognée que se font les belles futaies. C'est la vigilance de la hache qui maintient le bois en saine croissance. Autour d'un arbre malingre ou nabot, les autres conquièrent trop facilement leur part de

lumière. Ils se relâchent, s'étalent. Ce n'est que dans la lutte entre les plus forts, les plus sveltes, que la vertu de chacun se surpasse et que l'émulation des cimes les contraint à l'allongement le plus hardi.

« Et voyez, dit Nicolas au bûcheron, nous allions faire une sottise en ôtant celui-là. Il y a dix-huit ans, quand nous avons fait la coupe, nous avions dû prévoir que ces bouleaux sauteraient mais que nous garderions le chêne : et quand nous reviendrons dans dix-huit ans, il faudra prendre non pas celui-ci, mais l'autre qui est à gauche et dont le pied n'est pas si bon. »

Le vieux bûcheron s'approche, regarde en hochant la tête. Il passe la main sur l'écorce. Pas certain que, s'il arrive un hiver très rigoureux, cet arbre ne deviendra pas gélif. Enfin, on verra bien...

(La vie de la ferme est soulevée d'une respiration lente, qui s'enfle et retombe avec le cours de l'année. Chaque besogne se quitte et se reprend de douze en douze mois. Seul un nouveau venu comme Ivanoff regimbe parfois contre le rythme, se hâte ou tarde trop, faute de longue familiarité avec chaque hectare de cette terre, faute de se régler sur la bonne volonté de chaque parcelle, sur l'humeur des bêtes, de l'herbe, du fumier. Mais la forêt croît et vieillit à plus lents tours de cadran. Pour ceux qui l'habitent, une année n'est qu'un mince anneau d'aubier, invisible sous les écorces, et cinquante anneaux qui se superposent ne font encore que la jeunesse d'un chêne.)

« Oui, murmure le vieux, à la prochaine coupe, on verra... »

Son visage est maussade. Mais ce qui l'assombrit, ce n'est pas la pensée du lointain rendez-vous qui ramènera un bûcheron au pied de ces mêmes arbres, un bûcheron qui ne sera plus lui. Il bougonne parce

qu'on va lui retirer encore cet arbre et cet autre, tout ce qui restait de droit, de présentable dans ce quartier ; et comment veut-on qu'il édifie des stères parfaitement égaux et d'équerre, s'il est réduit à des bois tors, à des chicots ? Mais M. Nicolas, comme toujours, est dans ses rêveries.

Nicolas se croit tout à son travail, mais ses distractions n'échappent à personne. C'est son caractère, pensent les uns ; c'est des ennuis qu'il a, chuchotent les autres. Car une rumeur circule depuis un mois ; mais elle ne s'est précisée qu'avec peine. Elle a de toute part encerclé Saint-Saturnin sans que, dans la maison, personne encore en ait eu vent.

Quand on a dit au comte Lemercier que la voiture de M. Colombe avait été vue stationnant devant la porte d'un nommé Cibar, il a haussé les épaules et s'est porté garant que jamais, sous aucun prétexte, un membre d'une famille pour laquelle il avait tant d'estime ne pouvait s'être commis chez un agent d'affaires aussi taré... Quand on a su que des pourparlers étaient en cours pour faire revivre un méchant petit journal du canton, on s'est exclamé sur les fructueux tripotages qui permettent à un malhonnête homme, malgré les vilaines histoires et les procès, de poursuivre éternellement ses intrigues... Quand certains propos, tenus au café par un commis de Cibar, ont été rapportés à la Préfecture, on a commencé par en rire. Mais quand l'honnête notaire de Variville, maître Ramelle, croyant porter le coup de grâce à un concurrent déloyal, lui a fait présenter une traite et qu'elle n'est pas revenue impayée, il a cessé les quolibets et son oreille s'est tendue aux bruits qui courent.

Il a fallu quelques hasards pour rapprocher les

on-dit. Il a fallu plusieurs semaines avant que leur invraisemblance cessât de les faire écarter d'emblée. Saint-Saturnin jouit d'une réputation tellement intacte que les soupçons ne savent où s'attaquer. Saint-Saturnin, les yeux tournés ailleurs, s'est toujours tenu loin des compétitions locales ; son désintéressement impose le respect, mais il déconcerte. Ce qui le passionne ou le fâche, ce qui remue sa charité ou le laisse froid, tout cela procède de mobiles qu'on discerne mal. Une famille éminente, pensent les voisins, qui a pris rang chez nous depuis plus d'un siècle, et qui pourtant n'est jamais devenue tout à fait des nôtres. Le monde des grandes affaires ! Un monde où l'on fréquente d'étranges gens, où le meilleur côtoie le pire, où s'édifient des fortunes éclatantes, mais où parfois elles s'écroulent dans le scandale. Quoi qu'on entreprenne, il faut bien avoir recours aux Colombe, aux relations qu'ils ont à Paris ; mais quant à prévoir ce qui peut leur passer par la tête... Vous vous rappelez qu'un jour... Et dans la question des écoles... Et ce Nicolas qui vit en sauvage... Original, original ! Aucun ami... Seriez-vous prodigieusement surpris d'apprendre que sous ses airs de bon apôtre ?...

L'éveil a été donné par un vieux voisin rencontré fortuitement sur la frontière commune aux deux terres. Ce M. Lamorinière n'a pu se retenir de glisser une malice à Nicolas, dans un compliment sur la qualité de son personnel :

« Plus honnête que certaines personnes en qui vous avez mis votre confiance. Mais je suis peut-être indiscret. »

Nicolas n'a pas semblé comprendre cette pointe, ni l'autre, l'intention d'une stupidité si bien imitée.

« Voyons, voyons, mon cher ami. Sans l'aide de Saint-Saturnin, Cibar aurait-il pu... »

Cette fois, visiblement, Nicolas tombait des nues.

« Je ne mets pas un instant votre parole en doute, a dit le voisin, mais convenez que les apparences... Car à moins que ce misérable n'ait commis un faux, la lettre qu'il prétend avoir entre les mains...

— Une lettre ?

— Hé parbleu ! Je vois qu'une fois de plus la canaille a menti.

— Mais quelle sorte de lettre ?

— Signée « Colombe », à ce qu'il laisse entendre. Des compliments, des encouragements, peut-être davantage. Alors comprenez, mon ami, notre embarras... Car on ne pouvait sans absurdité croire que votre frère, toujours absent du pays, ou que votre cher père, si modéré, si sage...

— Tandis que moi...

— Mais non, mais non, mon cher Nicolas. Pas un instant ! Chacun sait que la politique vous fait bâiller. C'est bien pourquoi cette histoire a tant intrigué les gens. J'aurai une joie toute personnelle à la démentir, et même avec le plus d'éclat possible. »

Nicolas s'est confondu en remerciements :

« Vous me rendrez un service immense. »

Mais à peine a-t-il vu le voisin s'éloigner le long du fossé qui sépare les deux bois, que se ravisant soudain, il a couru le rejoindre :

« Je vais moi-même faire une enquête, a-t-il bredouillé. A la réflexion cela vaudra mieux. »

Sous le regard perçant du vieux monsieur, il s'est senti rougir, rougir comme il n'est plus permis à son âge :

« Si le Cibar en question n'est pas sur ses gardes...

Vous ne croyez pas... que j'ai plus de chance de le pincer... »

L'autre, les pieds sur une touffe de primevères, redoublait de politesse :

« Mais comme vous voudrez, mon ami. »

« Je suis rouge jusque dans le cou, pensait Nicolas ; mais je ne puis pourtant pas lui dire... »

Et le bonhomme répétait :

« Je n'insiste pas ! Je n'insiste pas ! »

II

Ayant vainement frappé, Nicolas pousse la porte. La chambre de sa sœur lui paraît vide ; mais en se retournant, il aperçoit Jourdaine à genoux devant une malle ouverte :

« Tu pars ? »

Elle sursaute :

« Tu m'as fait peur !... Non, je ne pars pas. »

Comme il considère avec étonnement les tiroirs entrebâillés, les vêtements qui traînent :

« Je n'avais pas défait cette malle, murmure-t-elle, j'espérais toujours que peut-être... Mais maintenant il ne s'agit plus d'aucun départ. »

Et levant soudain son visage vers Nicolas :

« Ça recommence ! La demoiselle est venue me dire qu'il ne fallait plus compter sur elle. »

Son frère lâche sa mauvaise humeur dans un juron, suivi d'un autre et d'un troisième :

« Et naturellement, toujours pour la même raison ?

— Toujours la même.

— Offre de mariage y compris ?

— Je n'en sais rien. Questionne-la, si tu veux. Les confidences de la précédente m'ont suffi. Et je n'ai

plus le courage de chercher des excuses, de balbutier, de demander humblement pardon.

— Gai ! gai ! bougonne son frère. Et si nous en engageons une troisième, ce sera toujours la même chose... jusqu'à ce qu'il en vienne une dont nous ne pourrons plus nous débarrasser.

— Enfin, Nic, s'écrie-t-elle, est-ce qu'on nous a caché la vérité ? Est-ce que, vous autres hommes, vous nous avez roulées une fois de plus ? Car vous vous soutenez toujours, quand il s'agit de dissimuler certaines choses. Est-ce que quoi que ce soit pouvait faire pressentir ?... »

Il répond :

« Maman seule aurait peut-être pu parler. Tu vois que, dans les derniers temps, elle s'était inquiétée ; mais, je pense, par divination plutôt que pour des raisons précises. Non, j'ai cherché, j'ai bien réfléchi. Rien de louche.

— Mais tout ce qui remonte aujourd'hui, toutes ces obsessions abominables, cela dormait quelque part !

— Comme cela dort en chacun de nous. »

Et glissant à l'une de ses théories favorites :

« Vois-tu, souvent l'on trébuche parce qu'on a fait la part trop petite à la bête ; et je ne suis pas loin de croire que c'est par là qu'il est fautif. C'est un art très difficile que de conduire la bête. Il faut beaucoup de ruses avec elle : ne pas lui donner trop, mais pas trop peu. Ne pas la désespérer. Sinon elle se venge. »

Sur le visage baissé de Jourdaine passe un petit sourire. Rusé Nicolas ! Homme aux mille ficelles ! Mais elle n'est pas convaincue par ses spécieuses raisons. Elle réplique :

« S'il n'y a rien eu dans le passé, alors ce que

nous voyons ce n'est même pas, comme tu dis, la bête. Il fait l'effet d'un homme tombé au fond d'une crevasse. Et nous, au lieu de rester près de lui, de l'encourager, de le soutenir, nous l'abandonnons à son malheur. »

Prosternée sur le carreau rouge, ce n'est pas aux autres que Jourdaine semble faire la leçon. Nicolas pourtant se défend comme s'il était visé :

« J'ai essayé, ma petite, j'ai essayé. Ce n'est pas facile. Depuis des années je suis sur la défensive. Depuis des années nous n'échangeons pas une parole qui en vaille la peine. On ne s'en apercevait pas trop, à cause de la façade ; mais quand la façade est tombée... Je me suis déjà dit que nous perdions chaque jour du terrain ; qu'il était absurde de laisser s'établir cet état de guerre. Je me suis battu les flancs. Eh bien, en face d'un homme qui a été si intelligent, si dévoué, si bon père, sais-tu la seule chose qui m'ait réussi ? Un jour où je n'arrivais pas à tirer de moi le moindre sujet de conversation, l'idée m'est venue de lui dire : « J'ai un veau qui « est né ce matin. Une bête d'élite. Je veux que tu « lui choisisses un nom. » Il m'a regardé avec gentillesse, comme il devait me regarder quand j'avais trois ans, avec des yeux enjoués, un visage tendre. Il disait : « Depuis longtemps tu ne m'as pas fait un « si grand plaisir. Je suis très touché, très touché. » Si bien que, pendant une heure, nous avons gravement discuté la sonorité de divers noms. Ce veau avait trouvé moyen de traverser l'espace qui nous sépare, alors que rien d'autre ne le traverse plus, ni mes enfants, ni nos souvenirs, ni l'image de Maman. Pourquoi ? Pourquoi ce veau ? »

Tout en ramassant le contenu d'une boîte qui s'est renversée, elle murmure :

« Nous ne sommes peut-être pas assez patients. »

Et comme il proteste :

« Enfin, Nic, crois-tu que pour nous donner nos biberons, nous laver, nous élever, il n'a pas fallu plus de persévérance que nous n'en montrons en échange ? »

Devant le découragement où il voyait sa sœur, Nicolas s'apprêtait à ne pas lui parler dès ce soir de ses nouveaux ennuis, mais il n'aime pas qu'on le mette dans son tort :

« En attendant, dit-il, tout le pays m'accuse de tripotages avec cette crapule de Cibar, et je ne peux même pas donner de démenti public. C'est le vieux Lamorinière qui m'a révélé la chose, et qui continue à me croire le coupable, parce que je ne lui ai pas dit, la main sur le cœur : « Ce n'est pas moi ! « C'est mon dément de père ! » J'ai beau n'être pas un fils patient, la phrase n'a pas voulu sortir. D'ailleurs il m'aurait répondu : « Quand une famille « a des vieillards qui perdent la tête, elle les surveille. »

Il chasse à coups de pied un coussin qui traînait par terre :

« J'ai déjà fait un commencement d'enquête. Il est avéré que Père s'est fait une fois conduire chez Cibar. Richard croit se rappeler que c'était en janvier. J'ai tout de suite couru chez maître Ramelle. Tu penses bien qu'il était au courant des racontars, et inquiet, et monté, et prêt à m'accuser lui aussi : ce qui prouve, tout au moins, que jusqu'ici nous avons sauvé les apparences et que nous n'avons pas désavoué notre père, puisque les gens ne distinguent toujours pas entre nous et lui. Il paraît que Cibar tient une lettre avec des engagements. Qu'est-ce que Père au juste lui a promis ? On n'en sait rien. En

tout cas des sommes ont été versées. On parle d'une gigantesque coopérative ou de quelque affaire de cet ordre. Juste ce qu'il faut pour discréditer à jamais d'excellentes idées que nous nous efforçons depuis vingt ans de faire entrer dans la tête des gens d'ici... et pour mettre Cibar en mesure d'acheter Saint-Saturnin quand nous serons réduits à le vendre. »

Jourdaine, à terre, ne répond rien. Son frère reprend :

« Du moins, nous nous sommes acquis un allié qui entre dans nos intérêts de tout son cœur. Il est épouvanté, Ramelle, des dangers que nous courons. Tu sais le ton respectueux que prennent les notaires pour prononcer certains mots, « patrimoine », « préciput », comme d'autres diraient « Saint-Sacrement » ou « Mystère de Jésus ». Je n'étais pas de bonne humeur, je t'assure, mais tout de même j'ai senti quelque part comme un fou rire qui commençait à faire des bouillons. Heureusement Ramelle ne s'est aperçu de rien, pauvre homme, car il est sincèrement bouleversé. Si Saint-Saturnin menace ruine, alors en quoi est-ce qu'on peut encore mettre sa foi ? Nous sommes la citadelle vers laquelle il a les yeux tournés depuis qu'il est petit clerc. Si nous croulons, c'est que la fin du monde approche. Il a tout de suite envisagé des mesures de défense : des preuves, des témoignages, des travaux d'approche en vue d'une interdiction. Il s'est informé de tout le personnel, et là je dois dire qu'il m'a confondu. « Vous avez bien « un nouveau garçon jardinier, n'est-ce pas ? Etes-« vous sûr de lui ? Et cette personne, comment « l'appelez-vous ? Babet, elle doit être cousine du « cafetier de Saint-Fiacre, qui n'a pas eu, aux élec-« tions, un rôle tout à fait clair. » Les femmes l'épouvantent comme autant de diables. Il voit déjà

Cibar profitant de la moindre imprudence et nous tenant à sa merci. Le fait est qu'avec ce chicanier, notre position peut devenir intenable... Est-ce qu'il s'est permis de venir ici ? Je me demande. Un gros type, assez rouge, avec une barbe carrée. Tu n'as rien vu ? Rien ? »

III

Appelée par d'impérieux coups de sonnette, Babet a couru chez le vieillard. Il est debout, le visage angoissé :

« Ma veste, dit-il, où est ma veste ?

— Mais, monsieur, je l'ai prise pour la brosser.

— Je vous l'ai défendu !... Tout de suite, apportez-la ! Tout de suite. Et le gilet ! »

Forte de sa bonne conscience, la bonne va sans se hâter jusqu'à l'office, y prend le vêtement, le rapporte. Elle retrouve William Colombe que l'impatience a fait sortir sur le seuil de sa chambre.

« Donnez ! »

Il s'empare de la veste et la serre contre lui, toisant la servante :

« Allez maintenant ! »

Et c'est seulement quand il entend au loin se refermer une porte, que fiévreusement il visite les poches du gilet. La clef s'y trouve ! La clef dont on a peut-être eu le temps de faire un moulage... Alors il rentre chez lui, ouvre son secrétaire, va prendre sur la table des feuilles qu'il avait soigneusement cachées sous un buvard, et il les relit avant de les enfermer :

A conserver. Recommandations importantes, rédi-

gées par moi, William Colombe. Réflexions de toute une Vie. Note pour servir à la confusion des Imbéciles et des Timorés.

La Moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Celui qui prend conscience de sa grande Mission cesse d'être responsable envers les siens, pour le devenir envers l'Humanité. Quand son cœur devrait en saigner, l'heure est venue pour lui de s'affranchir des affections particulières, de prendre son vol plus haut qu'elles.

Il n'y a plus que la Nature dont la voix soit assez grande pour lui donner conseil.

Ne pas écouter la Voix du Sang, car il n'y a pas d'exemple que le Génie n'ait été mis en dérision par ses familiers et ses proches. Nul n'est Prophète en son pays. Souffrance insondable.

La ruse atroce, inconnue dans les Fastes de l'Histoire, le raffinement diabolique inventé par des Fils pour briser le courage de leur Père : essayer de lui faire croire qu'il est tombé dans l'affaiblissement sénile. Ils ne le lui disent pas directement ; ce serait trahir leur intention avec trop de naïveté. Ils le lui

donnent à sentir d'une manière détournée. Ils s'efforcent de l'empoisonner lentement. Les poisons lents ont toujours été le recours des Faibles que le spectacle de la Force humilie. Se méfier des Poisons. C'est le tragique destin des Forts que d'avoir à se méfier de tout, jusque des aliments qu'on leur propose. Calvaire de celui qui tâche de s'élever vers les cimes. C'est à l'aide de champignons vénéneux qu'on a le plus souvent raison des Ames audacieuses. Exemples dans l'histoire romaine. Car les alcaloïdes des champignons ne se révèlent que lorsqu'il est trop tard pour faire agir les contre-poisons. Quelques fragments d'amanite desséchée suffisent à donner la mort. Dans nos bois pullulent trois espèces également mortelles. On m'a ouvert les yeux. Que de crimes insoupçonnés l'autopsie révélerait ! (Déposer en mains sûres des instructions formelles à cet égard.)

L'Homme réservé aux grandes choses donne, jusque dans les plus petites, la preuve de son Caractère Indomptable. Il ne se laisse pas arrêter par les préjugés. Il se fait un devoir de suivre ses désirs, afin de dompter la crainte, les pudeurs héréditaires, et de s'exercer à vaincre les obstacles.

Les Conservateurs s'imaginent que la Civilisation ne peut plus progresser que par d'imperceptibles mises au point. Je leur démontrerai quelles réformes radicales un Esprit vigoureux saurait effectuer, pourvu

qu'il eût les moyens de briser les résistances. C'est une rêverie de Séminariste que d'espérer changer le monde sans s'être auparavant emparé du pouvoir. Exemples : César, etc. Ad augusta per angusta. *Toujours la Postérité justifie les premiers actes par lesquels les Réformateurs se sont assurés les moyens de triompher. Ne pas se laisser arrêter par les scrupules de l'hermine. Traverser le bourbier. Devoir suprême.*

L'Homme fort n'a pas d'amis, car dans son pays nul n'est prophète. Il vit dans une solitude terrible. Ses alliés d'un jour, il est parfois réduit à les chercher dans le camp même de ses adversaires. Qu'ils soient remerciés ceux qui, sans rien me devoir, ont oublié leurs préventions et m'ont prêté une oreille attentive. Parmi ceux qu'on appelle mes pairs, je n'ai rencontré que des esprits asservis (Nicolas, eunuque), mais je me suis sauvé par mon courage dès que les chaînes familiales sont tombées de mes mains. J'étais parti pour de grandes choses, dans ma jeunesse. On s'imagine que la vie a comblé mes vœux et qu'ils ne visaient qu'à la prospérité d'une famille. Mais je valais mieux que cela. Il faudra bien qu'on le reconnaisse : je suis une victime sacrifiée pendant cinquante ans au bonheur des miens. Le sort m'a rendu la Liberté dans le moment où j'étais mûr pour m'en servir.

Souffrances insondables. Une femme que j'allais associer à mes desseins m'a lâchement trahi, me per-

çant d'un coup de poignard. Mais rien ne fera plier mon courage.

Longtemps le vieillard reste immobile. Sa taille est courbée. Mais jusque dans la solitude de sa chambre et lorsque nul regard ne le surveille, l'homme courageux tient tête au chagrin. Avec un grand effort, William Colombe se redresse, plie les feuillets et les enferme dans un tiroir.

IV

« Mais, monsieur Nicolas, dit l'entrepreneur, vous le savez bien : de la cave au faîtage, la maison est construite en matériaux qui vont durer des siècles. Là-dedans le plus malin ne peut que gâcher et bousiller. J'ai bâti quelques maisons et j'en ai retapé beaucoup d'autres ; mais jamais je n'ai saccagé pour le seul plaisir. »

Ses yeux, en connaisseurs et vieux amis, parcourent le bureau de Nicolas. Ils vont des corniches aux croisées, du plafond aux plinthes :

« Où qu'on regarde, c'est bonne marchandise. Ce parquet sur lequel nous nous tenons : il est simple, oui ; un modèle qu'on faisait vers 1850 ; mais pas une seule lame n'a bougé. C'est resté lisse et jointif comme du marbre. »

Pourtant, puisque Nicolas semble garder ses idées de derrière la tête, il est prêt à faire un geste de bonne volonté :

« Je dis ça, mais si vous y tenez absolument, montons jusque sous les combles. »

Au bas de l'escalier, il s'arrête encore :

« Et tenez, le carrelage de votre vestibule. C'est moi qui ai remplacé, là, près de la porte, la partie qui était usée. Dessous, c'est du ciment rose que le

vieux Picard fabriquait avec de la brique écrasée (pas le père de notre Picard, mais son grand-père). Cette couleur est une signature. Chaque fois que je la rencontre, je reconnais l'artiste et je sais qu'on me cassera des burins s'il faut tailler dans son travail. »

Sur le palier du second étage, il dresse l'échelle, y monte, soulève la trappe :

« Méfiez-vous des toiles d'araignées. »

Avec sa forêt de poutrages avec ses fermes qui le divisent en travées, le dessous du toit fait penser à quelque église rustique. Il en a la nudité, l'abandon, le demi-jour. Involontairement le bon M. Foulque baisse un peu la voix :

« On se rappelle que c'est une belle charpente et pourtant, chaque fois qu'on la revoit, c'est avec une nouvelle surprise. »

Il s'approche d'une des puissantes poutres, y pose le plat de la main, moitié claque et moitié caresse, comme on flatte le cou d'un cheval :

« Ces assemblages, voyez comment c'est fait ; on dirait de l'ébénisterie. Pas un contre-boutant, pas une entretoise qui ait même un centimètre de gauche. Mettez-vous au bout de cette sablière ; regardez ses arêtes : pas un mauvais coup de hache, pas gros comme l'ongle de bois qui ne soit plein cœur. Si vraiment c'est le général Colombe qui a fait faire ce travail, eh bien, je le dis franchement, je n'aurais pas voulu servir parmi ses fantassins, car il ne devait pas plaisanter sur les alignements et sur la correction des manœuvres ! »

Il rit, mais il sent que la préoccupation de Nicolas n'est pas tombée :

« J'en ai fait l'observation à M. William : même avec tout le soin possible, comment voulez-vous qu'on démonte ces fermes sans casser des tenons ? Mais il

rêve un chambardement de fond en comble, et dans ce cas, tout ce qu'on pourra remployer c'est quelques morceaux. Je vous le demande : par quelle camelote est-ce que je pourrai vous remplacer tout ça, même en ne regardant pas au prix, même en choisissant dans tout un lot les pièces les plus présentables ? Quand on a des poutrages comme Rothschild lui-même, aujourd'hui, ne pourrait pas s'en commander, va-t-on se couvrir avec du sapin ? J'ai fait des toits et des toits dans le village, et en bon bois du Nord ; mais ce n'est pas la peine d'être à Saint-Saturnin pour imiter la maison de Crétet ou du père Jules ! »

Le plaidoyer se poursuit durant la descente de l'escalier, mais c'est seulement une fois revenu dans son bureau et derrière des portes fermées, que contre tous ces arguments chaleureux Nicolas se décide à soutenir sa mauvaise cause.

On a temporisé tant qu'on a pu, mais son père a déjà pris l'adresse d'un entrepreneur inconnu qui va se jeter sur l'aubaine de démolitions et de constructions absurdes. Pour sauver la maison, il faut y consentir la part du feu. La fébrilité de William Colombe ne se laisse plus tromper par des calques et des devis. Les deux ailes avançantes de la maison, il s'obstine à les vouloir plus longues et plus vastes, formant une cour à prétentions monumentales, hors de toute mesure avec la vie qu'on mène à Saint-Saturnin. Il faut bien que les défenseurs se résignent à capituler. Ruse de guerre, trahison prudente, mais où l'on ne sait pas encore avec certitude qui sera dupé. Car si bien que soient prises leurs précautions, ils livrent Saint-Saturnin au hasard d'un jeu qui ne peut réussir qu'avec la bonne volonté de nombreux complices. Il a, ce brave Foulque, des manières rondes

et honnêtes qui n'annoncent pas de goût pour les petites duplicités d'une comédie, où rien, après tout, ne le force à s'engager.

Car c'est lui seul qui pourrait régler les continuels retards, les absences d'ouvriers, les manques de marchandises, grâce à quoi l'on pourra peut-être en rester indéfiniment à creuser des fondations et à faire semblant d'attaquer l'étage supérieur. C'est en lui qu'on espère pour disposer son chantier de telle sorte qu'un vieillard mal assuré sur ses jambes ne puisse aller vérifier ce qui s'y passe. C'est lui qui risque d'être relancé chaque jour, pressé de réclamations et de plaintes, entraîné dans des embarras inextricables.

Quand Nicolas, ruminant ses projets, circule autour de la maison, ce qui lui semble encore le plus facile, c'est de simuler de grandes démolitions en sacrifiant le toit qui couvre son propre logis. C'est ainsi qu'il flattera le mieux les espérances de son père. Mais lorsqu'il est, comme tout à l'heure, parmi la membrure de la vénérable construction, si bien liée, moisée, si bien adaptée au service qu'on lui demande, une suée d'indignation lui vient à la peau. S'il faut à toute force entreprendre quelque chose, ce ne peut être que dans le terre-plein. Qu'on le défonce ! A la rigueur on pourra tirer parti du terrassement pour aménager une cave à fourrage.

Il avance prudemment quelques propositions, comme s'il les improvisait. Il escomptait les premières réactions : Comment faire comprendre à mes ouvriers ? Comment me tirer d'un guêpier pareil ?

« Mais, monsieur Nicolas, il y a pourtant des lois qui permettent d'empêcher les folies d'un homme dont la tête n'est plus solide ! Quand le vieux M. Bélière... »

Nicolas s'efforce d'expliquer qu'un pareil secours

ne peut encore être obtenu et risque d'arriver trop tard. Dans quels détails il faut entrer et qu'on a de peine, devant un campagnard qui raisonne avec bon sens, à soutenir ces faux airs de grand seigneur pour qui les extravagances ne comptent pas !

« Et si nous parvenons péniblement, dit Foulque, à gagner deux mois ou deux mois et demi, qu'arrivera-t-il ensuite ? »

Qui peut savoir où l'on en sera dans deux mois ? Quelque événement peut se produire... Est-ce pour vendre plus cher son consentement que le compère affecte d'avoir l'imagination si paresseuse ? Oui, bien des choses peuvent arriver, que diable ! Mettons : un changement de caprice dans un esprit qui a perdu toute boussole. Un changement de caprice, M. Foulque !

L'entrepreneur hoche la tête sans dire oui ni non. Lui non plus ne peut pas tout expliquer ; et s'il faut absolument que des folies soient commises, il ne dit pas combien il serait marri que ce fût par un concurrent installé dans son fief de Saint-Saturnin... Pour n'avoir pas à prendre une décision séance tenante, il proteste de sa bonne volonté, regarde sa montre et s'aperçoit qu'il se fait tard. Trouver un joint ne sera pas facile, mais il va chercher, réfléchir.

*

De son côté, dans le soir tombant, Nicolas reste à remuer des réflexions qui tournent sur place. Ces fauteuils sont à lui ; cette table, achetée on ne sait plus où ni quand, un cadeau peut-être, ridicule en tout cas sur ses pieds Henri II, elle est à lui ; même ces stupides rideaux dont il n'a seulement jamais bien

regardé l'étoffe, il faudrait une révolution pour menacer les droits sacrés qu'il a sur eux. Mais le brave parquet, commandé dans ses vieux jours par l'arrière-grand-mère à l'intention des générations qui viendraient, ce morceau d'une maison qui depuis vingt ans lui est destinée, halte-là ! Les semelles de ses chaussures, oui ; mais entre leurs clous et les lames de chêne, il passe une auguste frontière. Pourtant quoi ? Mes chaussures pourraient être aux pieds de n'importe quel acheteur. Et mon pied, après tout, est-il à moi ? Il n'est même pas mon œuvre et je pourrais vivre sans lui. Et cette pièce de deux francs que je tâte dans mon gousset, passera dans d'autres poches. Mais les rideaux m'appartiennent (c'est même le seul point dont on soit sûr) et leurs précieuses embrasses, avec leur bête de petite frange.

Soudain, comme si quelqu'un se moquait de lui depuis un quart d'heure, sa propre sophistique le jette dans l'exaspération :

« Moi qui n'ai jamais rien demandé, aucune faveur ! Moi qui n'en voulais pas de leur Saint-Saturnin ! »

Il va et vient, bougonne :

« Ah ! j'ai bien conduit mon affaire ! Toléré par grâce dans une place d'où l'on peut me chasser du jour au lendemain. Même pas besoin de me donner mes huit jours. Non, simplement : « Qu'est-ce que tu fais ici ? Va-t'en ! » Tout juste si j'aurais le droit d'emmener mes machines et mes bêtes. « Pouvez-vous faire la preuve que cette vache-là... Douteux, douteux... Une preuve écrite... » Imbécile, et crème de couillon, et tête à claques ! »

Tant pis s'il pérore à haute voix comme un lunatique. Au contraire, plût à Dieu qu'il y eût quelqu'un, l'oreille collée à la porte !

« Car on ne va tout de même pas croire que je suis ici par plaisir, ni chair ni poisson, à m'échiner comme un manœuvre, et tout de même condamné à leur décorum de messieurs qui soutiennent l'ordre établi. Et pourquoi cette saleté de vie, quand à vingt-cinq ans j'étais d'attaque pour commencer n'importe où quelque chose de neuf, avec des lascars à mon goût, au lieu de ces empaillés que je commande ici, et du travail à m'en casser les bras, car j'aime être âpre avec la terre, et de la noce, cazzo di Christo ! à foutre dans les airs tout le vénérable bazar !... Mais ils ont fait donner leur arsenal d'arguments touchants : « Sans toi, mon enfant, que veux-tu « que devienne Saint-Saturnin ? Ne nous cause pas « cette grande peine. Ce n'est pas une terre où nous « soyons campés comme des bohémiens. Les sacrifices « qu'on y fait depuis trois générations n'ont de sens « que si l'œuvre est continuée... » Et patati et patata. Et moi je cède, je me résigne, j'égale la docilité du bœuf, je surpasse la patience de l'âne. Et quand j'ai quarante-deux ans : « Non, mon ami, il y a mal- « donne. » Pardon, pardon ! ce n'est pas de jeu. Je n'ai plus, moi, ma souplesse, et je suis empêtré de deux enfants et je ne peux plus perdre dix ans à défricher un bled... On ne compte pas que je vais me traîner à genoux, n'est-ce pas ? C'est bien assez humiliant d'être jeté à hue et à dia par des lubies séniles, de rester sur le qui-vive comme les valets d'un vieux pape : « Qu'est-ce qu'il rumine, notre Saint Père ? « Qu'est-ce qu'il a dit ? Est-ce un mot ? Est-ce un rot ? » Le moins plat, ce serait encore une bonne guerre ouverte. Seulement vous allez voir venir mon Louis avec son calme qui ne lui coûte pas grand-chose : « Hé là ! Hé là ! Pas de panique ! La situation n'est pas si compromise. »Mais quand on ne ferait

que me rendre inhabitable cette maison qui est déjà trop vaste, qui frise déjà l'insolence ! Ses airs avaient du moins l'âge pour excuse, et les habitudes d'autrefois, et la bonne vieille patine. Mais s'il faut la voir déguisée en château de nouveau riche, alors qu'elle aille au diable avec la fameuse œuvre des trois générations. Et mieux vaudrait y mettre le feu tout de suite, pour qu'on n'en parle plus. Et je planterai des espaliers le long de ce qui restera de murs. »

La porte de la chambre s'entrouvre comme sous la poussée d'un chien. Un petit chuchotement s'élève puis s'arrête. Dans l'obscurité qui est tombée, Nicolas ne bouge pas. Mais les usages de la maison ne vont pas changer parce qu'il est en veine d'éloquence. La lumière s'allume ; et selon le droit qu'ils en ont à cette heure, les enfants se précipitent, Lise et Jacquou suivis du petit Willy, tous trois en pyjamas de grosse laine, lavés et peignés pour le dîner.

« Tu te cachais pour nous faire peur, dit Jacquou qui n'aime pas le noir.

— Et pour ne pas nous raconter d'histoire », dit Lise.

Nicolas fait la sourde oreille :

« C'est bien ; prenez un livre et tenez-vous tranquilles. »

Mais les enfants aussi ont leur tactique. Ils se sont installés sur le divan :

« Qu'est-ce que tu nous raconteras ? »

D'habitude s'engage un conflit de ruse. Nicolas s'efforçant de glisser, dans ce qu'il prétend un conte de fées, quelque épisode d'histoire de France ou quelque leçon de choses, et les petits protestant avec véhémence dès qu'ils flairent une odeur de salle d'études.

« Une histoire de Saint-Saturnin !

— Mais vous les savez toutes par cœur, et vous devenez trop grands.

— Willy ne les sait pas, dit Lise, et il est encore tellement bête ! »

Le calomnié reste impassible ; il est fait à l'injustice et discerne fort bien d'ailleurs ce qu'elle comporte pour cette fois d'avantages.

« Et puisque tante Reine va venir le reprendre !... Il ne sait même pas l'histoire de la grenouille Crag. »

Chaque lieu remarquable ou bizarre, arbre creux, trou noir, écluse, garenne, a sa légende, inventée au cours d'une maladie qu'ont faite les enfants, et constamment embellie depuis lors. Nicolas finit par céder :

« — Crag avait sa maison dans le petit bassin qui « est au-dessus du potager, juste au ras de l'eau, là « où il manque une brique... »

Lise l'interrompt :

« C'était avant ou après que l'escargot s'est sacrifié pour boucher la conduite ?

— C'était avant. « Crag était tellement orgueil- « leuse qu'elle ne permettait pas aux autres gre- « nouilles d'ouvrir la bouche en sa présence... »

Et l'histoire se poursuit jusqu'au dénouement prévu, quand la présomptueuse, grimpée au sommet d'un chêne, veut par ses coassements réduire le tonnerre au silence et périt, brûlée par la foudre.

« Nous lui avons montré le chêne foudroyé », dit Jacquou.

Mais, par son apathie, Willy déçoit l'attente des deux autres. Lise essaie de sauver la face :

« Qu'est-ce que tu veux ? Il ne connaît pas comme nous tous les endroits. »

Et sans chercher à s'attarder comme elle fait d'habitude, elle entraîne les deux garçons.

Mais c'est pour reparaître quelques instants plus tard accompagnée seule fois du seul Jacques. Son père sur le divan, n'a pas changé de place et tient toujours un crayon à papier dont il ne fait rien. Les enfants comme chaque soir vont jusqu'à la table et vont à tour Jacques d'abord. Il est l'aîné embrasser la photographie de leur mère. C'est un rit qui remonte au-delà des temps dont ils se souviennent, au lendemain de la catastrophe et que par une pudeur particulière, ils enveloppent de secret. Jamais ils ne l'auraient profané devant Willy. Même il est probable que Miss Barge l'ignore. Autrefois ils disaient : « Bonsoir Maman. » Puis ils l'ont dit tout bas. Puis ils ont le plus souvent cessé de le dire, comme s'il y avait encore là trop d'ostentation. Pourtant cette fois Lise a murmuré les mots. Elle pense que son père a dû l'entendre, aussi grimpe-t-elle à côté de lui. Elle n'est vue de même plus une de ces petites qui croient au Père Noël ; et pour se rendre d'affaire elle demande :

« Tu, tu lui parles ?

— Mais oui », répond-il.

Elle réfléchit, puis continue :

« A haute voix ?

— Non, ma chérie, ce n'est pas nécessaire. »

Jacques veut s'asseoir de l'autre côté. Seul, il ne se serait pas aventuré dans de telles interrogations, mais maintenant il bavarde :

« Tu parles à sa photographie ? »

Nicolas dit, très simplement :

« Je pense à elle... alors elle vient et je lui parle. »

Les enfants sont assez immobiles, mais le merveilleux les nourrit. Tout bas Lise demande :

« Elle est ici ?

— Oui, puisque nous pensons à elle. »

Un instant s'écoule, puis la petite se risque à une grande audace :

« Dis-lui de s'asseoir sur cette chaise. »

Son père ne peut s'empêcher de rire, et Jacquou lève les épaules devant la mesquine précision qu'a l'esprit des filles :

« On parle bien à Jésus-Christ », dit-il.

Lise ne sait pas encore si elle est outrée qu'on ait ri ou si elle va rire elle-même.

« D'abord tu n'en sais rien, s'écrie-t-elle. Tu ne sais pas si Papa lui parle, à Jésus-Christ... Dis, est-ce que tu lui parles ? »

Nicolas répond un peu trop vite :

« Pas souvent. »

Mais il s'aperçoit qu'il est sur un chemin périlleux, qui conduit tout droit à des drames théologiques avec Miss Barge. Aussi reprend-il aussitôt :

« Je préfère parler à Maman. »

Et pour mieux motiver sa dérobade :

« Il y a beaucoup de personnes pour parler à Jésus-Christ, tandis qu'à Maman il n'y a que moi pour lui raconter ce que vous faites. Toutes les Mamans sont malheureuses quand elles ne savent rien de leurs enfants... Et maintenant vite, embrassez-moi et descendons dîner. »

V

Lettre de Jourdaine

Mon garçon bien cher,

De nouveau les journaux mentionnent l'effervescence de quelques tribus. Aussitôt j'ai déplié la carte. Les nouvelles, comme toujours, sont d'une exaspérante imprécision, avec des noms de lieux qu'on n'identifie qu'avec peine. J'ai pourtant cru comprendre, et ton oncle Nic est du même avis, que l'agitation ne s'étend pas jusqu'à vos montagnes. Mais elle peut se répandre à la vitesse d'un émissaire au galop ; et sûrement vous êtes alertés.

Dire que je pourrais justifier toutes les pensées qui se sont pressées dans mon cœur, ce serait me donner pour plus romaine que je ne suis. Mais on n'est responsable que des sentiments qu'on laisse voir et je ne pense pas m'être beaucoup trahie, si ce n'est peut-être aux yeux de la marchande de journaux, qui a pu s'étonner de me voir deux jours de suite, à la gare, acheter toutes les feuilles de son étalage, y compris les plus rouges. En lisant les nouvelles à ton grand-père, j'ai sauté d'un bond par-dessus toute la colonne où pouvaient se trouver les dépêches du

Maroc : il ne manque jamais de me lancer des pointes sur ta carrière, qu'il a toujours blâmée ; et vraiment, sous le coup de cette nouvelle, je n'aurais pas eu la force de défendre, à la fois contre les autres et contre moi-même, ma part de responsabilité dans ce choix.

Et pourtant... et pourtant !... Quand je songe aux mauvais jours de Londres, après ta sortie du lycée, au temps de ma grande peur, à l'époque où je m'inquiétais (absurdement, je le sais bien, mais mortellement tout de même) de tes fréquentations, de tes désœuvrements, du vertige qui semblait (aux yeux d'une femme que nous dirons pusillanime) te faire tourner la tête... Dans ce temps-là, que n'aurais-je pas donné pour te savoir loin de cette ville empoisonnée. Et sans doute parce qu'elle est toujours noyée dans les brouillards de sa Tamise, je ne rêvais pour toi qu'altitude, glaciers, soleil. Bien entendu, ces hauts plateaux étaient mal situés sur la surface du globe ; mais tu y vivais content et fier, tu y trouvais des tâches rudes, hardies, qui réclament de l'énergie et de la souplesse. Et naturellement, tu étais adoré de tous, un peu brusque peut-être, mais juste, persévérant, maître de toi, comme doit l'être un jeune chef qui devient le maître des autres... Or, ce rêve auquel je n'osais pas croire, c'est pourtant ce que tu as rendu réel en suivant le chemin qu'on me reproche. Hier encore, tout cela semblait si beau, et peut-être en cet instant même cela l'est-il toujours ; la fumée continue à monter paisiblement au-dessus de ton gourbi, comme dans la petite photographie, et le mal n'existe que dans ces journaux qui confondent les noms arabes.

J'ai malheureusement à t'avouer un ennui, précis celui-là. La petite somme destinée aux malades de

ton détachement, aux secours et aux récompenses, il ne me sera pas possible de te l'envoyer ce mois-ci, ni peut-être le prochain non plus. S'il te reste quelque chose, réserve-le pour les cas tout à fait urgents, car au train dont la situation s'aggrave, on ne sait à quoi nous pouvons être obligés de faire face.

Ce nommé Cibar que ton grand-père était d'abord allé voir en grand secret, il le reçoit maintenant ouvertement. Hier on est venu me dire que l'homme était là. J'ai voulu traverser la pièce pour apercevoir au moins sa figure, mais ils avaient tourné la clef. Qu'est-ce qu'ils complotent? On dit que de tous côtés Cibar loue les locaux les mieux situés. Les commerçants s'inquiètent, craignant on ne sait quelle concurrence déloyale, et les gens bien pensants s'affolent encore davantage, car ils refusent de croire que ce branle-bas ne cache pas de noirs desseins politiques. Les voilà contraints de se cotiser, d'extraire leurs bons écus de leurs bas de laine, pour mener une campagne de presse et prouver au pays qu'ils ne se laisseront pas intimider. Tu comprends qu'ils ne nous le pardonneront pas de sitôt. Ton oncle Nic tient bravement tête à ces grondements. Pour afficher une conscience qui ne craint pas le grand jour, il s'est montré dans quelques assemblées; mais en général il reste terré, si taciturne qu'on ne reconnaît plus sa facile humeur d'autrefois.

Les hommes de loi ne savent que faire. Les baux pris par Cibar le sont au nom d'une société légalement constituée. Nul moyen de démontrer que les fonds viennent d'ici, et certainement les précautions sont prises pour que les versements n'aient pas laissé de trace. Maître Ramelle recueille avec zèle les preuves de petites extravagances qui valent à peine un sourire et sur lesquelles on est presque honteux de

le voir se jeter ; mais son dossier est encore mince. Il se méfie, sachant bien que l'adversaire ne lui fera grâce d'aucune chicane.

Et cependant l'agitation de ton grand-père va croissant : ordres, contrordres, changements continuels de menus, d'heures de sortie. Les médecins prescrivent des calmants, mais ils ne cachent pas que cette fébrilité ne fera qu'empirer. De sorte que nous nous enfonçons un peu plus chaque jour.

VI

Hier Nic avait dit à sa sœur :

« Je n'aurais jamais cru que je pourrais tant me réjouir de l'arrivée de Reine. Tu vas voir qu'il ne restera rien du petit peu de maturité qu'elle a pris quand elle était inquiète pour son garçon. On se croira pour vingt-quatre heures dans l'innocence du paradis terrestre. Quel rafraîchissement ! »

Aujourd'hui c'est Jourdaine qui traverse la laiterie, pour le seul plaisir de dire à Nicolas qui vérifie son écrémeuse :

« Demain c'est jour de vacances. D'un matin jusqu'au suivant, il faudra tâcher d'oublier Saint-Saturnin. Et comme ce ne sera pas facile, entraîne-toi dès maintenant. Que ça sent bon dans ta laiterie !

— On tâchera, dit-il, de ne mentionner que des choses agréables. Par bonheur elle ne songera qu'aux enfants, à leur linge, à leurs rhumes, de sorte que nous ne serons par forcés de parler beaucoup... Hein, que mes machines sont bien astiquées !... Dire qu'elle n'a pas un cheveu blanc, cette folle ! »

Jourdaine circule parmi les brocs d'étain et les seaux brillants :

« Pas si folle que tu dis. La part de Louis, la part des enfants, tout est réglé dans son cœur, tout y a

été réglé une fois pour toutes. Et tu as ta petite niche, et moi la mienne. Jamais on ne gagne beaucoup de terrain, mais jamais on n'en perd non plus. C'est merveilleusement reposant. J'espère que le fromage à la crème sera juste comme elle a décidé qu'elle l'aimait. »

— Et pourvu qu'il fasse une vraie journée de printemps ! Car nous oublions de nous en apercevoir que c'est le printemps. »

Ni le soleil n'a manqué, ni dans les haies le ruissellement des anémones blanches, ni les cris joyeux des enfants, leurs bouquets et leur bavardage. Mais dès que, sortant de la maison, Reine voit les grandes perches, liées en échafaudage autour d'un angle de l'aile, et les monceaux de terre que des ouvriers rejettent d'une tranchée, elle en est tellement outrée qu'il faut entrer dans des explications, qui en entraînent d'autres. Et c'en est aussitôt fait des résolutions heureuses. De quel œil distrait lisait-elle donc les lettres, cette petite Reine, pour être ainsi bouleversée de ce qu'elle découvre ? Il est vrai que, n'ouvrant jamais un livre, elle a peu de familiarité avec les mots écrits ; elle ne comprend que ce qu'elle voit.

Justement William Colombe débouche par la porte d'entrée. Reine, encore toute à son indignation, force Jourdaine à battre en retraite :

« Je t'en supplie... Je ne saurais pas que lui dire... Qu'il est changé ! Mon Dieu, qu'il est changé ! »

Un buisson les dissimule tant bien que mal.

« Comme il s'est voûté ! Mais si, Jourdaine, ou bien c'est que tu ne veux pas voir. Comme il traîne ses jambes ! »

Le vieillard n'avance que lentement, posant avec crainte ses pas maladroits, cherchant appui sur sa

canne. Devant une petite levée de gravier, un de ses pieds se soulève, hésite, se repose. Va-t-il renoncer ?

« Bon, murmure Jourdaine, voilà qu'il passe quand même ! »

Reine dit avec humeur :

« S'il pouvait avoir une bonne attaque de goutte, au moins il se tiendrait tranquille.

— Mais il n'a jamais eu la goutte...

— Ou n'importe quoi d'autre. Mieux vaut, n'est-ce pas, dire simplement les choses comme on les pense. »

Jourdaine ne répond pas, puis n'y tenant plus :

« Il va s'en prendre une fois de plus aux terrassiers, parce qu'ils ne sont que trois, quand il en a réclamé dix. Je ne peux pas laisser ces malheureux se débrouiller tout seuls. »

Reine souhaiterait n'avoir pas quitté Paris. Mais quelque chose de l'amazone s'éveille en elle quand la lutte est engagée. Une certaine violence ne l'épouvante pas. Lors d'une corrida sanglante, elle ne s'est pas évanouie, comme l'avait annoncé Louis ; elle a même voulu voir celle du lendemain. Elle se sait capable de plus de riposte que cette pauvre Jourdaine perclue de respect. Aussi s'avance-t-elle la première :

« Mon Père, dit-elle hardiment, vous mettez Saint-Saturnin dans un bel état ! Faites vite rejeter cette terre au fond de ces trous. »

Contrairement à son attente, le vieillard sourit avec galanterie :

« Je mets la maison, ma fille, en état de vous recevoir enfin comme il vous est dû.

— Mais elle contient déjà trop de chambres ! »

Un regard narquois la toise de la tête aux pieds :

« Trop peut-être pour la vie qu'on y menait autrefois... Mais pourquoi toujours regarder vers le passé ?... Laissez-moi faire.

— Enfin vous n'allez pas toucher aux murs !

— Laissez donc, laissez ! Donnez moi votre charmant bras. »

Elle obéit. Puisqu'il fallait faire diversion, c'est bien : le vieillard s'éloigne du chantier. Mais cette insistante courtoisie le met mal à l'aise. Il poursuit :

« Vous inviterez toutes vos amies.

— Je n'en ai pas, murmure-t-elle en activant la marche vers le perron.

— Dommage, dommage ! »

Elle voudrait surtout retirer son bras, mais il s'y appuie comme s'il allait perdre l'équilibre :

« Ce n'est qu'un commencement. Je veux qu'avant un mois... Mais mon architecte est une limace rouge qu'il faudrait écraser d'un coup de talon. On croit toujours que ces rouquins... Parce que François Ier était roux... la belle affaire !... Des chiffes... « Souvent femme varie »... A son égard ! »

Il marmonne quelque chose qu'elle ne comprend pas, puis confidentiellement :

« Je veux qu'il y ait chez moi de la place pour vingt jeunes femmes. »

Cette fois elle se dégage. Elle garde, devant toute ambiguïté, des effarouchements de petite vierge et perd tout son aplomb. S'il pouvait tomber sur le perron, le vieux galantin !

« Aidez-moi à monter les marches, dit son beau-père.

— Il faut encore que j'aille m'occuper des petits », balbutie-t-elle.

Et sitôt que Jourdaine a pris sa place, elle part en courant.

Pourvu que le vieillard ne s'avise pas de retourner auprès des ouvriers, sans doute déjà retombés dans un de ces nombreux casse-croûte auxquels Nicolas les

encourage par des libéralités de cidre ! Avec empressement Jourdaine l'aide à monter les quelques marches... Mais l'esprit de William Colombe règne sur plus d'un royaume. Il contemple d'autres horizons que ces murs et ces arbres où s'arrête la courte vue des oiselles ! Il y a d'autres printemps que celui qu'on lui sophistique sous ses fenêtres avec quatre azalées et quelques douzaines de tulipes !

Sur la dernière marche il reste arrêté, tout à fait indifférent aux efforts que fait sa fille pour aller plus loin :

« Tu m'enverras cet après-midi le jardinier, dit-il. Mais qu'il vienne sans faute ! C'est très important. »

On avait décidé que Nicolas profiterait de l'occasion et que, pour ne pas sembler accepter le rôle d'un fils en disgrâce, il déjeunerait avec les deux femmes chez son père. Il hésite au dernier moment. La journée, mal commencée, s'annonce encore plus maussade que les autres. Devant la porte du salon, il ferait demi-tour s'il ne voyait Reine, de son côté, ne chercher qu'un prétexte pour en faire autant.

A la vue de son fils qui s'approche, William lève des yeux surpris. Il tend le bout de ses doigts et marmonne :

« Bonjour, bonjour. »

Mais quand Nicolas prend un siège à la façon d'un homme qui n'a pas l'intention de s'en aller, que même il affecte de s'entretenir gaiement avec Reine, le vieillard ne maîtrise plus son inquiétude et sa voix devient soudain suppliante :

« Je t'en prie ! »

Comme tous les yeux se tournent dans sa direction, il répète :

« Je t'en prie !... Non, mon garçon, non ! »

Son accent est celui d'un malade qui craint de souffrir et qui tâche, par ses plaintes, d'obtenir qu'on ne le touche pas. Mais personne n'a l'air de comprendre. Alors il ajoute presque timidement :

« Va-t'en, je t'en prie ! Va-t'en d'ici. »

Ne saisissant encore qu'à demi, son fils demande :

« Tu veux que je m'en aille ?

— Mais oui, laisse-moi. »

Le sang monte au visage de Nicolas qui riposte :

« Autrement dit, tu préfères que je ne paraisse plus dans ta maison ? »

Le vieillard gémit :

« Ne discute pas. Va-t'en ! »

Les femmes n'ont pas le temps d'intervenir que déjà, debout, leur frère a répondu :

« Très bien, très bien. Tu n'auras pas besoin de le redire. »

Et il sort de la pièce, encore assez maître de lui pour ne pas lancer la porte du salon avec trop d'insolence ; mais on entend celle du vestibule claquer à toute volée.

Reine indignée proteste :

« Vous n'avez pas le droit ! Rappelez-le ! »

Mais devant le visage buté du vieillard et sur un signe découragé de Jourdaine, elle se tait. Puisque ceux qui devraient résister fléchissent sous la volonté d'un méchant fou, que cette famille se défasse et s'en aille en charpie ! Et qu'ailleurs on recommence autre chose. Après tout leur Saint-Saturnin !...

Les deux vieux griffons, crottés et trempés par la poursuite d'un lapin dans l'herbe mouillée, se sont réfugiés sous la table de la salle à manger. Leur odeur est si forte que Reine est sur le point de poser sa serviette. Quelle horreur que ces vieilles bêtes ! Pourquoi ne leur fait-on pas la charité d'un coup de

fusil ? Par bonheur William Colombe ne tarde pas à se lever et, repoussant d'un mot sans grâce l'offre qu'on fait de l'accompagner, il se dirige vers le jardin. Reine aussitôt ne songe qu'à fuir :

« Il peut revenir. Je t'en prie, sauvons-nous dans ta chambre ! »

Et quand elles sont au second étage, derrière la porte fermée, côte à côte sur un divan :

« Comment trouves-tu la force de supporter chaque jour une vie pareille ?

— La force, la force ! murmure Jourdaine. Quand on se borne à supporter, par bonheur il n'y a pas besoin de force. »

Reine, agacée, lui secoue le bras :

« Je t'en conjure, pour un moment, renonce aux phrases sublimes ! »

Elle craint de s'être attiré des foudres, mais on dirait que cette simple chiquenaude a suffi pour faire tomber les derniers chiffons d'orgueil où Jourdaine croyait encore se draper, car la voilà qui ne proteste pas, qui ne sourit même pas et qui poursuit docilement, comme on le lui ordonne :

« Chaque jour mon rôle devient plus difficile. C'est moi qui le lève, qui l'habille, qui le couche. Il n'ose pas m'infliger les mêmes brimades qu'à Babet ou à Jenny. Si j'essayais de me faire aider par elles, toutes les deux s'en iraient. Je tremble tout le temps qu'elles ne partent. Mais mon autorité s'use. Il espère que je me lasserai. Tu vois qu'il a congédié Nicolas. Avant quelques semaines, c'est moi qui serai priée de quitter Saint-Saturnin.

— Il a pour toi beaucoup plus de tendresse que pour notre pauvre Nic.

— Oui, mais tous ses vieux griefs contre Nic pèsent peut-être moins lourd que ceux qu'il a main-

tenant contre moi : je suis celle qui a chassé Ninette, celle qui, depuis lors, ne laisse entrer dans la maison que des bégueules.

— Et si tu le prenais au mot ? Si tu t'en allais ?... Enfin, oui, Jourdaine, n'aie pas l'air si terrifié... Si tu le laissais quelque temps se dépêtrer tout seul, pour qu'il constate à quel point tu lui es nécessaire ?

— Mais, malheureuse, avant que je sois revenue, une autre Ninette ou un Cibar auraient mis la main sur lui. Ils le feraient garder par des gens à eux. Tu te rappelles l'histoire du vieux M. de Saint-Euloge que son neveu tenait séquestré dans une cave. On le battait pour le forcer de dire qu'il ne voulait pas voir ses enfants ; on lui faisait boire de l'eau salée, s'il ne déclarait pas aux magistrats qu'il était parfaitement heureux ! »

Reine ne lâche pas prise :

« Cette vie est intolérable. Je t'emmène avec moi demain matin.

— En huit jours, il tomberait dans un état sordide.

— Tu feras la navette entre Londres et Saint-Saturnin.

— Je ne peux pas.

— Ton mari, lui aussi, a besoin de ta présence.

— Mais, s'écrie Jourdaine, je ne peux pas ! Je ne peux pas ! »

Et soudain sa détresse éclate :

« A la fin, tais-toi, pour l'amour de Dieu ! Faire la navette, avec quel argent ? Nic m'a prêté 500 francs l'autre semaine, mais quand pourrai-je les lui rendre ? Lui aussi, du jour au lendemain, peut se trouver dans une situation difficile. Je ne fais que parler de mon père, j'ai l'air de ne penser qu'à lui. Mais, en réalité, pourquoi est-ce que je me cramponne ici ?

Pourquoi est-ce que j'espionne, et que je mens, et que j'accepte les rebuffades ? »

Reine est si stupéfaite qu'elle demande :

« Mais comment se peut-il ?

— Oh ! je vois ce que tu penses ! Ses dettes, ses maîtresses. Eh bien, non ! Il n'aime pas l'économie, je l'accorde. Mais qui est-ce qui nous poussait à mener toujours trop grand train ? Qui ne cessait de nous répéter : « Vous avez, où vous êtes, à défendre le « prestige de notre pays et par conséquent à faire « bien les choses. » Et brusquement tout change. C'est cette brusquerie qui nous perd. Pour moi-même, je m'en moque ; tout m'est égal. Mais à l'égard de mon mari, je suis un associé qui manque de parole, qui l'entraîne dans une situation aventureuse et tout à coup le laisse en plan. Alors je dois faire mon possible pour l'aider à sortir de là. Et le seul service que je puisse lui rendre, c'est de rester ici, perchée comme une harpie, à défendre un petit tas d'argent qu'on veut nous prendre. »

Elle s'essuie les yeux, dépitée d'être tombée dans de tels aveux.

« Tu ne défends pas l'argent, mais autre chose, riposte Reine qui n'aime pas les amertumes inutiles.

— Presque tout le monde défend son argent pour « autre chose ». Ce n'est pas une excuse. Et cela ne change rien au fait qu'on a cru tenir un rôle, qu'on s'est fait quelques petites idées sur ses qualités, sur son importance ; et soudain l'on constate que tout cela se ramenait à un compte en banque. Voilà quelle était ma seule raison d'être ! Et voilà ce qu'il est dur de découvrir, dur, dur ! »

Mais à la fin, c'en est trop pour Reine. Elle s'écrie :

« Tu parles comme une petite fille qui mérite d'être fouettée ! »

Elle est en colère et ses yeux brillent :

« Fouettée, fouettée ! Toi qu'ils admirent, toi qu'ils respectent ! Mais alors qu'est-ce qu'il faudra dire de moi ? A quoi est-ce que je suis bonne ? A rien ! à rien ! Tout juste à faire encore un peu l'importante avec Willy. Marianne me pousse des colles auxquelles je ne sais que répondre. Laurette a la tête pleine de choses qu'elle ne dit pas. J'ignore si j'étais aveugle ou si tout s'est démoli pendant que j'étais au loin. Louis s'irrite pour des vétilles. La vérité, c'est qu'il était plus heureux sans moi... Je sais ce que tu vas dire. Il se peut bien qu'il m'aime encore comme avant, mais il aime davantage ses nuits en chemin de fer ! »

Jourdaine lui prend les mains, proteste, tâche de la faire taire. Si, là aussi, le découragement commence, alors c'est que tout chancelle et qu'on va vers la catastrophe... Reine poursuit :

« Les pauvres moments de loisir qu'il s'accordait de temps en temps, maintenant je vois bien qu'ils lui sont à charge. Je n'ose même plus souhaiter que le tourbillon le lâche. Pour nous autres, une telle agitation serait l'enfer, mais c'est encore là qu'il trouve le plus de paix. Pendant que j'étais partie, il faisait venir, durant toutes ses heures libres, un vieux bonhomme de secrétaire avec lequel il travaillait. Il a cessé depuis que je suis rentrée. Un sacrifice de plus qu'il fait pour moi, mais qui lui coûte, oui, qui lui coûte... Dès que le mouvement s'arrête, il se met à remuer des idées noires. Il dit tout à coup : « La « moitié des affaires dont je m'occupe, c'est Père qui « me les a passées. Il le regrette. Il voudrait les « ravoir. Je suis couvert de ses dépouilles, comme « si je l'avais assassiné au fond d'un bois. » Ou bien il dit : « Tu vois comme la plus belle intelligence

« peut s'en aller vite. Il faut que je me hâte. Je n'ai « plus tant d'années. » Les plus mauvais moments, c'est toujours quand il revient de Saint-Saturnin. Ah ! quand sortirons-nous de ces misères ! »

Jourdaine fait un dernier effort pour arrêter la menace qui point déjà sur les lèvres de sa belle-sœur :

« Si, nous restons, dit-elle, unis comme par le passé, si personne ne se décourage... »

Mais Reine détourne la tête. Elle regarde le tapis. Elle murmure :

« Ma chérie... c'est difficile à dire... J'ai l'air lâche... Il voudrait vous aider davantage... Tout l'argent nécessaire il l'enverra, et s'il avait pu deviner ta situation... Mais il ne peut pas venir lui-même beaucoup plus souvent... Pour son bien, je devrais tâcher qu'il ne vienne pas du tout... Je suis honteuse de parler ainsi, mais parler autrement serait mentir... Je ne sais comment te demander pardon... Mais enfin, tu comprends, n'est-ce pas ? Tu comprends ? »

Jourdaine ne répond pas. Que répondre ? Quel espoir d'empêcher une fuite dont l'aveu est fait, dont la honte est bue ? Mais il ne faudrait tout de même pas que Reine crût partir dans un concert de cris joyeux et de mouchoirs agités. Jourdaine cherche quelle flèche lui décocher et finit par dire :

« Nicolas, qui a toujours des théories, prétend que faire monter et grandir une famille c'est le rôle des hommes, mais que ce sont les femmes qui la maintiennent... Les femmes, oui ; mais une femme toute seule... quand tout s'écroule... »

Reine bat des cils. Elle enlève humblement des brins de plume qui s'échappent à travers la tapisserie d'un coussin. Elle balbutie des justifications qu'on accepte sans les discuter.

« Sans doute, ma petite Reine... C'est toi qui es juge... »

Reine voudrait au moins consacrer au vieillard toutes les minutes de cet après-midi perdu. Est-ce que vraiment le pauvre homme est si redoutable ? Est-ce qu'il n'y a pas d'autres soucis que ceux dont ici l'on veut faire un drame ?

Quand elles descendent, le silence de la maison les étonne. Personne au salon et l'office est vide. Elles sortent : personne non plus dans le chantier. Mais de l'autre côté de la terrasse, là où commence l'allée de Blanches-Portes, elles aperçoivent les trois ouvriers, que la cuisinière a rejoints, et qui semblent observer quelque chose dans l'allée. Un peu plus loin, un autre groupe : le jardinier, Mlle Cheu, Babet, qui regardent dans la même direction. C'est vers eux que Jourdaine presse le pas. On chuchote à son approche, mais personne ne vient à sa rencontre.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? »

On ne se hâte pas de répondre. Pourtant, sur un geste que fait Jenny vers l'avenue, Jourdaine remarque un bruit régulier :

« Qu'est-ce qu'on scie ? »

Le jardinier finit par bougonner :

« On scie les arbres de l'avenue et M. Nicolas nous a dit de laisser faire !

— On scie les arbres !...

— Mais, moi, je ne touche pas le manche d'un outil, quoi qu'il arrive !

— Vous avez dit... couper... Mais pourquoi ? pourquoi ?

— Couper, madame, à soixante centimètres du sol, pour qu'il puisse s'asseoir juste à cet endroit.

— On a proposé de lui porter un banc, dit Jenny.

mais c'est la souche qu'il lui faut, pas autre chose. »

Reine et Jourdaine restent sur place, comme on hésite à courir vers le lieu où vient de se produire un accident. Et tout le monde écoute le bruit de la scie, un peu rauque et mou dans le bois vert.

« Mais M. Nicolas n'a rien essayé ?

— J'ai prétendu, reprend le jardinier, que je n'avais pas de scie assez forte et je me suis précipité pour l'avertir. Il a répondu : « Je ne puis rien empêcher. « Allez-y. » Alors on n'a plus le droit non plus d'empêcher les crimes et les incendies !

— Où est M. Nicolas ?

— Je n'en sais rien. M'est avis qu'il est parti le plus loin possible, sur le plateau. Il n'est sans doute pas gourmand du spectacle. »

Un craquement lui coupe la parole. On attend sans respirer. Puis un fracas de branches cassées indique que la couronne s'est écrasée sur le sol.

« Le second », dit Jenny.

A travers les branches des bosquets encore peu chargés de feuilles, Jourdaine a vu s'ouvrir soudain de nouvelles taches de ciel. Elle ne marche pas, elle court. Toutes deux débouchent dans l'avenue. Quelle trouée ! Un homme de la ferme et le garçon jardinier tiennent encore la longue scie. Dans l'herbage qui borde l'allée, les deux grands corps se sont abattus l'un sur l'autre, enchevêtrant leurs bras ; et, dernier ébranlement de la chute où le second vient de s'effondrer, un rameau cassé se balance encore au bout d'une lanière d'écorce. Deux ormes plus que centenaires, tout phosphorescents d'étincelles vertes, de jeunes feuilles à peine dépliées. Pas une encore n'est flétrie. La mortelle saignée n'a pas encore tiré le suc qui montait jusqu'à elles. Les deux lentes créatures semblent ne pas encore avoir compris ; et parmi leurs membres

rompus, elles soulèvent toujours des restes de branchages où continuent à frémir cent mille petites flammes.

Sur l'une des souches, William Colombe est assis, immobile, comme s'il respirait les deux siècles de vie qu'on vient de sacrifier à ses pieds. Lui faut-il un troisième cadavre pour son caprice de ce jour d'avril ?

Sans bruit, reculant d'un pas, puis de deux, les scieurs tâchent d'atteindre l'autre côté de l'avenue, d'où ils pourront s'esquiver avant qu'une nouvelle exécution leur soit commandée. Et quand enfin le vieillard tourne la tête, c'est sur les deux femmes que tombe son regard.

De l'homme assis ou des belles-sœurs serrées l'une contre l'autre, on ne sait qui finira par ouvrir la bouche et qui s'enfermera le plus longtemps dans un silence plein de défi. C'est tout de même le père qui parvient à forcer les yeux de ses filles à se baisser. Alors, de la même voix galante qu'il avait eue le matin, il dit à Reine :

« Vous voyez que je vous ai fait préparer un siège à l'endroit le plus agréable qu'on pouvait choisir. Essayez-le. C'est le seul point d'où l'on aperçoive le clocher de Blanches-Portes, là-bas, dans l'intervalle de deux pommiers. »

Elle regarde avec horreur la souche déjà toute mouillée par la sève que l'aubier dégorge et qui pleure le long de l'écorce.

« Vous ne voulez pas ? reprend-il. Une bergère au petit point vous semblerait plus noble que cet arbre abattu tout exprès, et comme on n'en coupe pas, même pour les impératrices ! »

Et se tournant vers un des troncs couchés, il dit :

« Je regrette, mon ami. Mesdames ne posent leurs tendres avantages que sur la plume. »

Puis revenant à Reine :

« Faut-il qu'on vous apporte un coussin ? Peut-être que cet arbre vous déplaît. Préféreriez-vous celui d'à côté ? »

Il appelle les deux hommes :

« Madame préfère l'arbre suivant !

— Quand vous abattriez toute l'avenue, s'écrie-t-elle...

— A cinquante centimètres au lieu de soixante, puisque c'est pour une dame... Madame veut le voir tomber et nous voulons ce que veulent les dames... Qu'est-ce que vous attendez ? »

Reine ne sait plus que faire. La voilà dans l'embarras ridicule d'une héroïne de tragédie qui va voir un prince innocent mourir sous ses yeux, si elle ne cède au caprice d'un sanglant vieillard. Mais céder, non ! Et pourtant, l'arbre !... Les héroïnes s'en tirent au dernier moment, parce que leur robe a toujours une poche, dans laquelle il y a toujours un poignard. Mais ici qu'inventer ?... Et soudain elle va vers les ouvriers :

« Donnez la scie !... Viens, Jourdaine, prends l'autre bout... Il pourra faire couper l'arbre avec un couteau, mais il ne reverra pas la scie... Vite, vite ! »

Elle n'a pas le temps d'apercevoir les sourires des deux hommes, ni d'entendre ce que le vieillard en colère grommelle dans son dos. Elle entraîne sa belle-sœur au bout du ruban d'acier, crénelé de dents formidables :

« S'il t'appelle, ne réponds pas ! Ne regarde pas en arrière... Mon Dieu, tout Saint-Saturnin qui est attroupé là-bas et devant lequel il va falloir défiler avec ce trophée !... Dignement, dignement... Tâchons de ne pas courir. »

Elle ne peut, sans insolence, s'exposer à se retrouver en présence de son beau-père. Les affaires de Willy sont empaquetées en dix minutes. Elle n'ose pourtant partir sans avoir dit adieu à Nicolas. Où donc traîne-t-il ? S'il tarde encore une demi-heure, le train sera manqué. Quand elle désespérait déjà, elle entend sous la fenêtre un air qu'il siffle quelquefois (c'est pourtant rare qu'il siffle.) En hâte elle le rejoint dans l'antichambre :

« Il vaut mieux que je parte... Jourdaine vous expliquera... La journée s'est continuée aussi mal que possible. »

Il a un mauvais sourire, un sourire narquois :

« Au contraire, ma petite Reine : mieux qu'on n'aurait osé l'espérer !

— Quand vous verrez ces malheureux arbres...

— Ils paient les frais de la journée. La première qui soit favorable pour nous ! »

Alors elle croit s'apercevoir qu'il sent l'eau-de-vie, et elle s'explique ses yeux qui luisent bizarrement :

« Nic, où est-ce que vous étiez ?

— Si vous croyez que je n'en ai pas assez d'être enfermé ici, à faire ce métier innommable ! Je ne suis pas encore un saint, ni même un pauvre nigaud de moine. »

Elle riposte :

« Taisez-vous ! En ce moment vous ressemblez à votre père. »

Alors elle voit son visage se décomposer.

« A lui ! Moi je ressemblerais à lui ! Reine, si vous avez le malheur de redire une chose pareille, je crois... je crois que je vous giflerai. »

Il ne plaisante évidemment pas et ses mains tremblent de colère. Elle répond pourtant sans se troubler :

« Je ne le dirai plus et je ne le penserai plus, si de votre côté... Comment pouvez-vous boire ces horribles choses à l'anis ?

— Je ne suis pas si soûl que vous croyez », murmure-t-il.

Il ajoute :

« Pardonnez-moi, ma petite Reine, mais j'en ai assez, assez !... Si pendant quelques jours je pouvais oublier qu'il existe !... »

VII

Journée favorable, a dit Nicolas...

Oui, la jeune herbe, après une semaine de pluie, s'est mise en travail sous le beau soleil et chaque brin a diligemment haussé sa pointe. Et l'on a pu mettre les bêtes à pâturer ; leurs sabots se sont réjouis à s'enfoncer dans l'épaisseur nourrissante ; la fraîche verdure a gonflé leur pis. Et un certain maître Ramelle s'est épanoui d'aise en accroissant son dossier d'une nouvelle fiche : « Cette avenue, orgueil d'un domaine qui est lui-même une des parures de notre canton... »

Et les commentaires qui circulent de porte en porte n'omettent aucune circonstance aggravante à la charge du vieil Hérode et de ses fantaisies scandaleuses : « Des arbres en pleine sève ; du bois qui vaut on ne sait combien le mètre cube et qu'ils ont jeté par terre n'importe comment ! Et tout cela pourquoi ? Pour apercevoir notre église de Blanches-Portes. On ne savait pas qu'elle était si belle, notre église. Et même Garin, qui est allé sur les lieux, n'arrivait pas à la voir du tout. Juste le coq du clocher, au-dessus des pommiers, paraît-il, comme un moineau perché sur une branche. Maintenant qu'il y est, le vieux fou, vous verrez qu'il va couper les pommiers ! »

Mais ce que Nicolas n'a pas prévu, c'est qu'on ajoute : « N'êtes-vous point surpris que ces dames aient dû venir enlever la scie, tandis que lui se défilait du côté des labours, comme s'il y avait péril qu'on lui volât ses pousses d'avoine ? » Et ce chuchotement comporte une réponse sur laquelle la curiosité des gens dispute depuis des années : « Pour qu'il n'ait point empêché la chose, c'est qu'apparemment il n'a point voix au chapitre et qu'il n'y a rien de signé entre eux. Possible qu'un jour il soit le maître à Saint-Saturnin, mais présentement je vous donne ma parole qui ne l'est pas plus que moi ou que son païen de Russe, avec lequel il trinquait hier soir comme avec un frère. Il ne faut pas qu'il nous prenne pour des gobe-mouches, M. notre magistrat ! »

Et Nicolas fait-il entrer en compte ces deux ou trois tournées offertes à un homme qui avait donné sa parole de ne plus boire ? Il pense : « C'est le seul être humain avec lequel, ici, je puisse parler sans cagoterie. » Et Ivanoff, lui aussi, classerait ce jour parmi les plus heureux de son exil. En rentrant vers la ferme, il s'est arrêté au haut d'un herbage bordé de haies. Etait-ce la douceur ambrée du soleil couchant ? Son visage s'est éclairé d'un sourire d'enfant qui croit voir le paradis, et il a murmuré dans l'attendrissement : « C'est comme aux environs de Kiev !... » Mais la règle établie à grand effort de courage est violée. L'homme a retrouvé le dangereux chemin qui conduit aux visions de la patrie... C'est peut-être un homme perdu pour Nicolas.

Il est vrai que l'avenir et ses réserves... D'abord il s'agit de tenir jusqu'à demain... puis jusqu'au jour suivant.

VIII

Lettre de Louis

Mon cher Nic,

Tu as le sentiment de t'enfoncer dans le cauchemar : il me semble au contraire que nous commençons à respirer. On est sauvé quand le problème se réduit enfin à un conflit entre raison et déraison et qu'il peut être posé en termes impersonnels. Là on retrouve un terrain solide, de la netteté, une sorte de propreté mathématique. Il ne s'agit plus de nous trois, de nos goûts, de notre bien-être ; il s'agit d'empêcher des absurdités et le scandaleux triomphe d'une bande d'aigrefins. Le drame consiste pour nous dans ces parties de raison que Père conserve encore et qui donnent une certaine grandeur à ses folies. Nous ne déboucherons vraiment dans la clarté que lorsque ses dernières lucidités à lui seront éteintes. Mais ceci, qui est cruel à constater, nous entraînerait dans des considérations où je n'entends pas que Dieu nous mette sur les épaules ses propres responsabilités. J'ai de la discipline métaphysique comme j'en ai dans ma conduite et je ne me mêle pas de décider pourquoi il faut qu'une génération en pousse une autre vers la

tombe. Mais pour me borner à ce qui me regarde, je dis que j'aime mieux lutter contre Père que de le juger. C'est plus loyal, plus viril. Cela rend à l'esprit sa liberté, et aux sentiments la leur. Il s'agit de maintenir debout l'ensemble de forces auxquelles Père a consacré sa vie. Demain, tout cela pourra paraître suranné. Notre système passera comme tous ceux qui l'ont précédé ; mais je m'y tiens provisoirement, ainsi que Père s'y est tenu.

J'ai donc fait la démarche dont je t'avais parlé. C'était la semaine dernière. Le chef de cabinet m'a certifié qu'en cas d'urgence on tâcherait de nous abréger les formalités. Mais je l'ai revu hier ; il avait pris officieusement quelques informations et m'a paru beaucoup plus timide. Ce Cibar n'est pas inconnu ; il a navigué dans le bas journalisme et tient, pense-t-on, certains personnages par quelques cadavres. Pour ma part, j'avoue que je l'aime mieux franche crapule que faux honnête homme.

Je voudrais pouvoir me débarrasser aussi facilement d'autres préoccupations soulevées par ce qui se passe à Saint-Saturnin. Bien des sujets de réflexion auxquels on ne s'attardait pas, mais qu'il faudra se résoudre à considérer : le vieillissement qui nous guette, la fragilité des sentiments qu'on croyait éternels, le risque que nous courons de nous dédire tout à coup et d'anéantir nous-mêmes ce que nous avons construit. Tu sais que l'étalage de confidences n'est pas mon fort. A passer en revue le grand nombre d'hommes avec qui j'ai des relations amicales, je n'en ai pas trouvé un qui ne serait bien étonné, si je me mettais à lui ouvrir mon cœur. Je rédige quelques notes, et sans doute est-ce à toi, mon petit, qu'un jour je les ferai lire. Ensuite je serai plus tranquille.

Ci-joint de quoi parer aux dépenses urgentes.

« Enfin, dit Jourdaine en rendant la lettre à Nicolas, il est réconfortant de penser qu'au moins l'un de nous reste solidement sur ses jambes. »

Son frère retire avec effort de son annulaire et y replace l'alliance qui ne franchit plus qu'avec peine l'articulation durcie :

« Tu trouves, toi, que cette lettre respire la solidité ?

— Du moins un esprit de défense qui est de bon augure. »

Nicolas semble tout occupé de son anneau :

« Quand on a besoin de tant de raisonnements, dit-il... Et ce désir de confidences... de la part de Louis, tu entends bien ? de Louis...

— Enfin, Nic, heureusement pour nous tous, il a tout de même ce merveilleux soutien qu'est sa carrière. Il s'est construit un cadre solide, qui ne risque pas de céder... Laisse donc ta bague tranquille, je t'en supplie ! »

Mais Nicolas, distrait, ne daigne pas, même par complaisance, quitter son pessimisme :

« C'est un animal qui sécrète une coquille, dit-il. Crois-tu qu'une écrevisse soit nécessairement moins vulnérable qu'une anguille ? »

IX

Notes de William Colombe

Dans mon discours d'inauguration, refuser la reconnaissance.

Réservez, Messieurs, la reconnaissance à ces grands Inventeurs dont on ignore les noms, à celui qui nous a donné la première charrue, à celui qui nous a donné le feu. Je ne puis être nommé à côté de ces Géants. Si pourtant on mesure une action aux efforts qu'elle a coûté, si l'on ne fait pas, à la façon de Louis, des bilans américains, des bilans sans âme, songez, Messieurs, au martyr d'un homme qui n'ose confier à une lettre les projets qu'il forme pour le bien public, qui n'a pu soutenir son Œuvre que sous le couvert de faux noms, qui a dû recourir à tous les subterfuges que les malfaiteurs ont coutume d'utiliser pour leurs manœuvres !

Car Jenny-la-Vipère par deux fois s'est trouvée derrière mon dos quand je ne me méfiais pas. Mes amis s'efforcent d'enseigner une sage méfiance à un cœur qui n'en a pas l'habitude. Dans le laisser-aller de l'affection, une phrase qui ne se surveille pas suffit à donner l'éveil. Chaque heure où je garde le silence est une heure sauvée, une heure où l'Entreprise gran-

dit. Messieurs, je me suis imposé le silence des ermites, j'ai arrêté dans mon cœur les élans qui m'entraînaient vers les miens. Je me suis privé du réconfort que m'apportait la présence de mes amis, dans la crainte qu'ils avaient d'éveiller les soupçons par leurs visites. En vain, mon cher fils Nicolas, vous essayez de m'étouffer dans une mort obscure, une de ces morts devant lesquelles on se demande si c'était la peine de vivre ! Me supprimer et s'emparer de mes Idées, lui qui n'a jamais eu que celles qu'il m'avait volées ! Songez, Messieurs, au martyr d'un homme qui contemple une pareille ingratitude ! Mais je vous échapperai comme l'Aigle, je briserai les barreaux de ma cage comme le Lion ! L'heure des grands événements approche, et la confusion de toutes les Jenny-la-Vipère. On bénira mon nom dans tous les hameaux. Car, messieurs, la vie est devenue plus facile à tous. Les épis croîtront en plus grande abondance. Les animaux eux-mêmes semblent se réjouir d'une nouvelle prospérité et l'alouette jette des notes plus éclatantes ! Mais d'abord il faut se taire et dissimuler, horrible supplice ! Je ne leur parlerai plus que par signes. Sans cesse je tâche de me rappeler ce que j'ai pu leur dire quand ils tournaient autour de moi. Sans cesse, je me jure de ne plus parler, et tout de même je parle. Me méfier même de l'expression de mon visage. Ne plus m'exprimer que par des signes de la main. Avec un doigt, avec deux doigts, faire « Non », faire « Oui », faire « Allez-vous en », et placer un doigt sur mes lèvres, dès qu'ils essayent de m'arracher mes secrets.

X

Corvée : « ... *décédé dans sa soixante-huitième année. On se réunira à la maison mortuaire.* » Dans la minuscule mairie de Saint-Saturnin, ce père Lhérondel ne montrera plus, durant les séances du conseil municipal, son nez de vieil ivrogne ; et sans doute, parmi les cent électeurs de la commune, bien des imaginations remuent-elles déjà de prudents desseins pour les élections prochaines.

Dans l'herbage où depuis deux jours les pommiers précoces se couvrent de fleurs, des groupes causent à voix basse. Nicolas leur jette en passant le coup d'œil circulaire et rapide qui lui devient habituel depuis quelques semaines : est-ce de lui qu'on parle et les conversations s'arrêteront-elles brusquement à son approche ? Après avoir pénétré dans la cuisine de l'antique ferme, serré des mains, jeté de l'eau bénite sur le cercueil, il recommence à serrer des mains dans le pré, puis rejoint le groupe formé par les gros bonnets, tous paysans à leur aise. Petit symptôme : pour la première fois on s'abstient de lui demander comment va M. William.

« Mort dans la chambre même où il est né, le père Lhérondel, dit quelqu'un.

— Où sont déjà nés et morts défunts son père et

son grand-père, reprend l'adjoint Chamondot qui se pique de connaître mieux que personne l'histoire de la paroisse. (Et Nicolas met quelque perfidie à lui fournir des occasions d'étaler sa suffisance, ce qui ne manque guère d'impatienter les assistants, surtout s'ils sont, comme ce matin, inquiets de la floraison trop hâtive.) Déjà, si je ne m'abuse, on voit des Lhérondel dans la confrérie de saint Jean-Baptiste en seize cent... oui, c'est bien ça, en seize cent quatre-vingt-cinq. Six familles encore aujourd'hui survivantes dans la commune, que nous avons comptées sur le registre avec M. le curé : il y avait les Pernet, les Delacourmonte, qui furent grands-parents de nos Corbelin, la famille de votre serviteur, pour ne pas l'oublier ; il y avait les Vallé, qui s'appelaient alors Vallé de Petit-Bourg, pour les distinguer des Vallé de Variville. »

Dans ce moment le clergé paraît à la barrière. On se découvre.

« Ça fait plus d'un siècle et plus de deux siècles », murmure encore l'adjoint.

Tandis qu'on hisse le cercueil à l'arrière d'une carriole, ceux des assistants qui possèdent des gants noirs croient devoir les enfiler. Un membre de la famille présente à Nicolas le grand cierge qu'on n'allumera qu'à l'église. Quatre cierges plus petits sont remis à des notabilités locales et le convoi s'ébranle.

« Dieu merci, pense Nicolas, Reine n'est pas au pays. Comme elle rirait si, cachée derrière une haie, elle m'apercevait dans ce cérémonial ! »

Il regarde les deux roues de la carriole cahoter dans les ornières :

« 1685, pense-t-il encore ; ce n'est peut-être pas sans intention d'humilier la famille Colombe, qu'il m'a

lancé cette date, l'animal... Damné chemin ! Il y faudrait encore sept ou huit mètres cubes de cailloux et la commune ne peut en consacrer que deux. »

On tourne. On serre les freins pour descendre une petite pente. Le cortège se divise de part et d'autre d'une motte de crottin. Les rangs se mêlent. Seuls les cinq cierges conservent à peu près leurs distances et semblent encore prendre à cœur le rustique décorum. On regarde les pommiers : les tardifs, encore pareils à des arbres morts, et les autres, à la sève impatiente, que menacent les brumes matinales, squelettes de bois moussu chargés de purs bouquets roses. Quand on arrive à l'église, chacun s'empresse, y va d'un coup de main. Enfin la bière est installée sous son drap noir à larmes d'argent ; les cierges allumés l'entourent et Nicolas prend place avec Chamondot dans les deux stalles d'honneur. On en a pour un moment : une bonne heure de rêverie...

« Les premiers seront les derniers... Comme il se rengorge, mon Chamondot, dans son col empesé qui l'étrangle ! Comme il serait fier d'occuper cette première place qu'on ne cesserait de lui rendre amère, tandis qu'on me la cède sans jalousie, parce que je ne la sollicite pas et qu'à la moindre contestation je les enverrais tous paître ! On rigole s'il m'arrive une mésaventure, mais on pense dans le fond : « Pour un habitant de Saint-Saturnin, il n'est pas fier. » Seulement, le jour où je me retirerais dans ma ferme, le raisonnement se renverserait ; je deviendrais quelqu'un qui « n'a pas lieu » d'être fier. Et du coup, qui sait ? qui sait ?... J'aurais peut-être du mal à ne pas le devenir... »

Il regarde la statue de saint Joseph ; il regarde les assistants : « Fogerelle, Peutout, Crétet, Corbelin, là sur le premier banc. Quel air aurait ma tête inter-

calée dans la brochette, ma tête entre celles de Peutout et de Fogerelle ? Non, vraiment, elles sont trop mal dégrossies l'une et l'autre. Mais quand il était jeune, Crétet devait avoir un beau visage. Son nez rejoint l'arcade des sourcils selon une ligne qu'on voit dans les statues, et son regard est loin d'être bête. A son côté, avec des vêtements achetés comme les siens dans un magasin de confection, aurais-je plus noble mine que lui ? Reconnaîtrait-on à quelque signe l'homme qui se serait aménagé, dans le toit de sa vacherie, une chambre pleine de livres et qui en grignoterait un tous les soirs, l'homme aux mille luxes, aux luxes subtils, dont un seul apparaît au grand jour et qu'on prend pour de la sottise : celui d'avoir joué sa vie sur une parole de son père, sans vouloir demander une signature ?... »

On se lève, on s'assied. Nicolas suit machinalement les gestes de ses voisins. Il rêvasse. D'habitude il ne commence d'écouter une messe d'enterrement que lorsqu'il reconnaît le *Dies irae*.

« Père qui m'a dit, un jour où je l'agaçais tant avec ma vieille voiture : « Tu crois peut-être faire « l'apôtre par tes allures modestes, mais entre nous, « je les trouve un peu faciles. Car tu sais bien que, « dans le pays, même si tu es crasseux et crotté, « personne ne te traitera de haut en bas. » Comme il avait quelquefois l'art de me vexer ! Oui, et : « L'homme de l'Evangile se place au bas bout de la « table, mais il ignore que l'hôte viendra l'y cher- « cher pour lui rendre honneur. Toi tu ne cours « aucun risque. Tout au plus en fais-tu courir à « tes enfants, qu'on pourrait bien, un jour, laisser « dans leur obscurité. De toute manière tu triches... » Quel zèle il fait, Chamondot, à suivre l'office dans son paroissien ! Si je lui propose la pouliche qu'il vou-

lait m'acheter il y a six mois et dont j'ai refusé de me dessaisir, il devinera que j'ai besoin d'argent, et la danse du scalp commencera. »

Le service lui semble interminable, puis soudain le son de l'harmonium le réveille : « Tiens, se dit-il, le temps passe tout de même. Voici déjà qu'ils y sont, à leur chant dont ils ne comprennent pas les paroles...

Jour de colère ! Ce jour-là
Le siècle en cendres dissoudra...

« Et la tempête balaiera tout, fera place nette. Et ce qu'on croyait éternel comme les chaînes de montagnes se dissipera comme des dunes dans le vent. »

Raides sous leurs ornements noirs, les chantres se répondent, faisant alterner les strophes sourdes et les strophes éclatantes.

S'étonneront Mort et Nature,
Quand surgira la créature...

« Car l'homme sera nu, dépouillé de tout l'attirail qui fait son importance, qui déplace de l'air et du bruit. Nu et réduit à ce peu qu'il vaut par lui-même, comme un conscrit au conseil de révision. Voyons ce tour de poitrine. Tirez la langue...

Lorsque le Juge s'assiéra,
Impuni rien ne restera ;
Ce qui se cache apparaîtra,

et les intrus seront dénoncés, montrés au doigt, parmi les antiques occupants du sol. Quel remue-ménage nous autres agités, nous avons fait en peu d'années ! Que de bulles dans cette pâte dont nous nous croyons

le levain ! Tandis que la maison des Lhérondel est juste la même, au milieu de l'herbe, depuis le temps lointain qu'on en a chevillé les poutres, avec une seule révolution dans son histoire, le jour où la tuile est venue remplacer le chaume. (Mais ils n'ont pas été fichus de creuser un puits en dix générations !) N'empêche que c'est nous les parvenus et que, si nous disparaissions, la vie reprendrait sa stagnation immémoriale que nous avons un instant troublée.

Misérable que répondrai-je ?
Quel protecteur invoquerai-je ?

« Va-t-il encore falloir que je tienne le cierge pendant tout le temps du défilé ?... »

XI

Les vieillards ne dorment pas et le sommeil des autres les importune. Depuis que les soirées sont plus tièdes, il arrive qu'on ouvre les fenêtres. La nuit frémissante est pleine d'un hymne étrange, rauque et pourtant fondu, formé par l'innombrable coassement des grenouilles dans la prairie. William Colombe ne veut pas qu'on ferme, il ne veut pas qu'on allume, il ne veut pas que Jourdaine le quitte. Il dit parfois :

« Tu regrettes l'atmosphère des salons. Tu ne comprends pas ce qui a de la grandeur. »

Il y a longtemps qu'elle a cessé de protester. Elle ne fait plus qu'attendre, attendre que les jours passent, que la lente roue de l'année tourne... Si au moins on pouvait savoir avec certitude ce qui se passe au Maroc. Pendant plusieurs jours son père l'a tourmentée d'une exigence nouvelle :

« Puisque tu es trop dormeuse pour écouter les voix de la nature pendant la nuit, alors ne t'obstine pas sottement à me refuser le moyen de les entendre pendant le jour !

— Tout le pays s'attrouperait le long des chemins pour rire de toi.

— Je suis au-dessus des ricanements. Je suis l'ami

de l'Univers. Il me parle à moi, et je le comprends. Ne me contredis pas toujours ! Peins cette blouse comme je te l'ai dit : de la couleur des feuilles, pour que je puisse m'approcher des oiseaux sans qu'ils me voient. Vous portez bien des robes bigarrées et des fleurs sur vos chapeaux. Vous croyez-vous moins ridicules ? Peins aussi des fleurs, si tu veux. »

De guerre lasse, elle a fini par céder :

« Je ferai tremper l'étoffe dans de la couleur verte. Mais ne pense pas que je t'accompagnerai dans cette tenue de carnaval.

— Je t'en dispense, ma fille, je t'en dispense. Cette dame te remplacera. Tu as fait partir mon télégramme ? »

Où est le temps où l'on se cabrait à l'idée d'abriter dans la maison une inoffensive Ninette ? Parmi les lettres de personnes à la recherche d'une place, est-ce de l'écriture, est-ce du nom que son père s'est toqué ? Sur ce point encore, Jourdaine a cédé. Elle a écrit aux adresses indiquées ; elle a reçu des renseignements pleins d'éloges. Après tout, ce nouveau caprice peut en neutraliser d'autres, faire oublier quelque peu les prodigieuses réformes, les agents louches, et dégager la position de ce malheureux M. Foulque, devenue intenable.

On n'a pu s'empêcher de plaindre la nouvelle arrivante (une bonne grosse mère-la-joie, au buste opulent, mieux faite, semble-t-il, pour satisfaire des nourrissons que pour soigner un vieillard), de la plaindre en la voyant s'éloigner, en costume d'infirmière, au côté de William Colombe, avec un cabas qui contient la blouse. Pour éviter les commérages, Jourdaine a teint l'étoffe dans sa cuvette, l'a séchée devant un feu qu'elle a fait un soir dans sa cheminée.

Mais cette sorte de chemise d'hérétique condamné à l'autodafé, son père l'a trouvée impropre encore à le rendre invisible. Il a fallu la tacher inégalement, y dessiner des façons de branches ; il a fallu teindre de la même manière une serviette qu'il placera par-dessus son chapeau. Pour prix de sa complaisance, elle a péniblement obtenu que le costume ne serait endossé que dans le bois. Le langage de la raison aurait été sans doute : « Que les passants s'esclaffent et soient juges entre notre père et nous ! » Mais il y a, dans le bon peuple, une sagesse plus haute, qui fait tomber sur les enfants la honte de laisser bafouer leur père. Et quand les promeneurs se sont éloignés, Jourdaine s'est félicitée que personne n'eût l'air de les observer avec une curiosité particulière.

Mais dans un simple vêtement de toile brune, un chasseur est aussi bien dissimulé parmi les arbres que sous une blouse camouflée. Nicolas s'est glissé derrière les communs et s'avance prudemment à travers le taillis, tâchant de deviner la direction que son père va choisir. C'est bien ce qu'on pouvait prévoir : le vieillard tourne à gauche, vers les nouvelles clairières. Alors Nicolas fonce tout droit, comme lorsqu'il s'agit de couper sa retraite à un lièvre ; il gagne rapidement de l'avance, atteint le chemin, cherche un buisson où s'embusquer ; mais il n'en trouve pas d'assez feuillu, de sorte qu'il ne peut, au dernier moment, que se coller derrière le tronc d'un grand hêtre.

Le couple débouche à un tournant, la femme de deux pas en arrière, mal rassurée auprès de l'épouvantail bariolé qui s'avance à petits pas, plus pitoyable pourtant que terrible sous la serviette chiffonnée qui lui tombe jusqu'aux yeux et l'accoutrement d'étoffe peinte d'où dépasse le bas de ses pantalons.

« Je vous suis, monsieur, je vous suis, dit-elle sans toutefois se rapprocher tout à fait.

— Vous n'avez pas la foi, madame Ménerba, répond-il sans s'impatienter. Les femmes n'ont presque jamais la foi. Vous avez lu que l'homme est roi de la Nature, mais pour vous ce n'est qu'une phrase... Vous n'écoutez pas ce que je vous dis !... Autrefois je faisais accrocher dans les arbres de petites boîtes pour servir de nids aux pics et aux étourneaux, mais je raisonnais encore comme un enfant... L'homme est roi par la terreur qu'il répand, mais quand il s'est grandi par la souffrance, quand il s'élève jusqu'à la compréhension de l'Univers, les êtres lui obéissent par amour. Vous verrez que tout m'obéit. »

Devant le geste solennel de son bras levé, la femme fronce la bouche en une petite grimace où elle réprime sans doute l'envie de pouffer... Puisque maître Ramelle réclame des documents propres à faire impression sur un tribunal, que souhaiter de plus probant que cette scène ? Mais la lumière est mauvaise ; un maudit genêt intercepte la vue ; et pour braquer l'appareil photographique, il faudrait s'avancer trop à découvert. Le vieillard poursuivit :

« J'espère que vous n'avez pas peur des bêtes. Ma petite-fille est si niaise qu'elle s'est sauvée quand j'ai voulu lui en faire voir... Je ne vous en montrerai pas de terribles, et cependant l'homme pourrait les attirer, s'il usait de toute sa puissance. Il pourrait... Vous verrez... Vous verrez ce que vous n'auriez jamais cru possible ! »

Le ton oscille sur une frontière indéfinissable entre celui par lequel on tâche d'émerveiller des enfants et celui dont on s'exalte et se dupe soi-même.

« Nous irons nous installer au haut d'un éboulis. Ne craignez rien ; il y a de grosses pierres sur les-

quelles on peut s'asseoir. Mais surtout n'ouvrez pas la bouche... Ne dites plus rien... Cht... cht... »

Et il reprend sa marche, d'un pas saccadé, comme s'il essayait ou feignait, malgré sa canne et sa jupe de toile, de marcher sur la pointe des pieds.

Cette fois Nicolas sait où s'aposter. Il enfile une coulée de chevreuils, franchit un bourbier, se fraie un chemin à travers les branches. Il pense : « Comment cette dondon ne l'a-t-elle pas encore mis hors de lui ? Cela ne durera pas trois jours. »

L'éboulis, but souvent choisi pour de courtes promenades, n'offre qu'un seul endroit d'où l'on jouisse d'une échappée sur un pli de terrain boisé ; c'est toujours là qu'on a coutume de s'asseoir. Dix mètres plus loin, un fourré de noisetiers laisse pendre ses rameaux jusqu'à terre. Nicolas s'y glisse, se couche à plat ventre, installe son appareil, ménage une étroite ouverture parmi les feuilles.

Quand enfin le fantôme vert apparaît, il semble encore plus lamentable que tantôt. Le vieillard a fait tout ce chemin sans aide : il est manifestement épuisé. Las de relever sans cesse le chiffon qui lui tombe sur les yeux, il tâche de regarder par-dessous et ne peut avancer qu'en renversant la tête. Mais malgré sa fatigue, il continue, de la main, à faire signe qu'il faut se taire. Il indique à Mme Ménerba le bloc de pierre où elle doit prendre place, et un peu à l'écart, lui-même, tant bien que mal, se laisse choir sur un autre.

A quelles incantations vont mener ces préparatifs ? William Colombe est tellement immobile et affaissé que Nicolas se demande s'il ne s'est pas assoupi. Les rouges-gorges, les mésanges, les roitelets, un instant silencieux ont repris leur gazouillis dans les buissons. Ils sautillent le long des ronces, fuient,

reviennent. Des bouquets d'ailes se pourchassent en tumulte, se dispersent, pour recommencer dans un arbre voisin. Si l'esprit du vieillard travaille, est-ce vers ces petits oiseaux qu'il jette son appel ? Espère-t-il que les chanteurs viendront se poser sur ce pauvre amas de tissu peinturluré, qu'ils en prendront les taches pour des feuilles et des branches ? Mais, sous le voile qui les couvre, ses yeux ne peuvent regarder de leur côté. C'est vers la pierraille qu'ils restent tournés, c'est du sol même qu'ils semblent attendre on ne sait quoi. Et soudain Nicolas perçoit une sorte de petit sifflement que d'abord il n'a pas distingué parmi les pépiements et les cris des oiseaux : non pas un sifflement des lèvres, mais un son plus vague et timide, qui semble poussé entre la langue et les dents. Toujours aucun mouvement. Puis, tout doucement, le magicien remue un bras, l'allonge vers la grosse dame pour attirer son attention et lui désigner quelque chose dans l'éboulis. Le doigt reste levé mais se déplace un peu, comme pour suivre un objet qui bouge, puis en indiquer un autre, un troisième. Le chuintement léger ne s'arrête pas. Le doigt s'incline à peine, marquant qu'à terre le mouvement se rapproche. « Les lézards ! pense Nicolas. Pauvre vieux, il essaie de charmer les lézards !... Quand nous étions enfants, jamais il ne nous a montré cet innocent jeu. Et c'est pour ce passe-temps de petit pâtre qu'il se cache sous cette grotesque cagoule, qu'il défie le monde et qu'il lui a fallu renverser la plus grande part de sa belle intelligence !... Et peut-être espère-t-il du même coup charmer la maritorne qui fait là-bas des yeux ronds et qui ne serait pas seulement digne de contempler des poulets dans une basse-cour... Ma parole, on dirait qu'il en a tout autour de lui, mais il ne sait pas bien siffler. Si je

pouvais le faire à sa place... Va-t-il réussir à les attirer jusque sur ses chaussures ? »

Mais brusquement il voit Mme Ménerba ramener ses jambes et faire un saut en arrière. Elle croit sans doute avoir montré de l'héroïsme en ne criant pas. Mais c'est fini : les lézards ont dû tous disparaître. Ils ne se montreront plus de sitôt. Dans son cœur, Nicolas couvre de malédictions la sotte créature incapable d'attendrissement devant une faiblesse si touchante. Puisse-t-elle se bien déchirer les mollets dans les ronces ! Puisse-t-elle trouver une couleuvre dans son lit ! Le vieillard se contente de dire tristement :

« Maintenant vous les avez effrayés. Nous ne les ferons plus revenir. Ils ne vous auraient pourtant pas mordue... Otez-moi ces affaires. Ce n'est plus la peine. »

Il enlève de son front la serviette peinte. Lui qui, depuis l'enfance, vit en amitié avec la nature, lui qu'a visité, sur la fin d'une vie soumise à mille servitudes, l'idée d'étranges grandeurs, il n'est plus qu'un pauvre vieux à la merci des moqueries. Le décor enchanté n'est plus que barbouillages et que chiffons. Mme Ménerba se hâte de retirer la blouse et de la cacher dans le cabas. William Colombe n'a plus la coquetterie de vouloir se lever sans elle et marcher seul.

Quand Nicolas les a vus disparaître, il sort du buisson. Il contemple le mécanisme de l'appareil acheté tout exprès pour cette perfide embuscade. La distance était bien calculée. La preuve irréfutable, il l'avait devant son objectif. Il suffisait de poser le doigt sur ce petit levier. Ces imbéciles du tribunal se seraient récriés devant l'éclatant témoignage de la démence, pour une fois qu'elle était digne d'émou-

voir... Nicolas tourne l'appareil vers les nuages et presse. Le déclic est si léger que les lézards mêmes n'y auraient pas pris garde. Ainsi, pour toute trahison, l'objet soigneusement plié et renfoui dans une poche ne contiendra qu'une vue de ciel. Mais c'est Saint-Saturnin qui est trahi et qui perd une de ses chances...

XII

Lettre du lieutenant de Sinnis

Mère chérie,

Je ne doute pas que les journaux ne vous aient servi un gros plat de fausses nouvelles, d'où l'on avait d'ailleurs eu soin de retirer les quelques grains de vrai poivre qui méritaient une grimace. Le pire de ce qu'on n'a pas dit, c'est que mon camarade Levertel a été capturé sans avoir eu le temps, à ce qu'il semble, de se brûler la cervelle. Mais ne vous tourmentez pas pour moi. Nous sommes si bien gardés que nous aurons toujours le temps de prendre nos mesures, de sorte que vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.

Mais à vous dire la vérité — qu'il est un peu fou de confier à cette lettre, mais je suis trop picoté par l'envie de vous l'apprendre — ou plutôt pour vous la faire entrevoir sous un voile que vous n'aurez pas trop de peine à déchirer, je vous avouerai qu'un ami qui m'est très cher et pour lequel vous montrez de la tendresse, a couru, dans ce calme secteur, un bien

autre danger que celui des fusils marocains : ni plus ni moins que la menace du conseil de guerre !

Vous savez qu'on me refuse toujours un toubib, parce que ces messieurs ne se dérangent par pour moins de quatre cents hommes et que mon détachement n'est que de la moitié. Et sans toubib, pas de médicaments non plus. Mais tant mieux pour ma gloire ! Car avec les deux valises pleines d'ampoules, de flacons et de pilules que j'ai razziées, comme vous savez, dans les magasins militaires, j'ai fait de telles merveilles — malgré quelques innocentes confusions de sérums et quelques aiguilles cassées dans le cuir de mes goumiers — que ma réputation s'est répandue par-delà les montagnes. Et voilà qu'il y a trois jours, deux cavaliers se présentent au camp sur des chevaux, un alezan et un noir... des chevaux !... des chevaux !... tels qu'on ne peut plus être tout à fait malheureux quand une seule fois dans sa vie on les a entendus hennir. Et en croupe de l'un d'eux, un amour de bambin, soigné, dodu, grave comme un pape. Je donne audience : salamalecs, compliments, thé. On m'exhibe une indéchiffrable lettre, dont heureusement on me commente le contenu. C'est mon voisin d'en face, Mohammed-ben-Aziz-ben-Mohammed, terreur des postes isolés, qui me supplie de venir sauver son fils aîné, atteint, comme je crois le deviner, de la peste : il m'envoie en otage son second fils et en présent un plat damasquiné. Vous pensez bien que je n'allais pas manquer cette chance éblouissante. Aussitôt je refuse otage et présent, déclarant que la parole d'un chef arabe est la seule sécurité dont je me soucie et que, si mon faible savoir peut être bon à quelque chose, je ne veux d'autre récompense que la joie d'un ami. Cette phrase fut dite avec une noble aisance ; le ton, le geste, tout vint à point.

Rien, notez-le, ne me certifiait que l'aimable enfant fût autre chose qu'un fils de simple esclave, et j'ajoute, pour ne pas sembler trop sublime, que le plat m'avait paru bien cinquant.

L'homme dont je vous parlais tout à l'heure et que vous aimez bien et que j'aime aussi, donna ses ordres, régla toutes choses, puis sauta sur son bon cheval. Je ne veux pas déflorer, en vous l'abrégeant, le récit qu'il me fit de son équipée, de sa réception dans la casbah, de la mise en scène dont il entoura son rôle de guérisseur — et le plus étonnant, c'est que le jeune homme en effet semble guérir. Ce sera pour une longue lettre, quand j'aurai le temps. Sachez seulement que tout fut merveilleux, jusqu'au petit pincement qu'on ressent tout le long de ses nerfs, lorsqu'on s'aventure ainsi tout seul, à la merci de son bon génie.

Mais que votre sang cette fois se glace : il n'était pas rentré depuis vingt minutes que s'amène une tournée d'inspection, général en tête ! Figurez-vous ce qu'une demi-heure plus tôt, le scandale aurait été. J'en fais des insomnies pendant lesquelles je plaide cette cause désespérée avec des arguments qui ne pourraient que m'accabler. Et cependant, pour la sécurité de ce coin de montagnes, notre ami peut estimer qu'il a fait de meilleur ouvrage que tous nos brevetés d'Ecole de guerre avec leurs théories et leur routine. Et depuis son retour, il faut voir jusqu'où son prestige est monté. Ses hommes ne s'étonneraient pas de le voir donner des ordres au soleil. Or, vous savez que ce fat ne peut trouver de plaisir à vivre que dans un rôle de demi-dieu.

Malheureusement je ne puis répondre des bêtises qui seront faites sur ma droite ou ma gauche. Si nous avons de vrais ennuis, c'est de là qu'ils vien-

dront. En attendant, nous sommes sur les dents. Vous aurez le plus tôt possible une autre lettre.

Je vous embrasse tendrement.

GILBERT.

P.-S. Ne vous laissez pas dévorer par les soucis de Saint-Saturnin. Je tremble qu'ils ne vous fassent perdre cette ombre, ce soupçon, ce rien de double menton qui est si charmant dans votre visage et qui lui donne juste ce qu'il sied de majesté à la mère d'un prince qui règne sur deux cents coupeurs de têtes.

GILLES.

P.-S. Je vous rapporterai un beau bracelet d'argent que m'a donné la mère de mon jeune miraculé. Je n'ai rien accepté d'autre. Voyez-vous qu'à l'abandon de poste, on eût pu joindre le grief de corruption !

G.

Le fils aussi bien que le père sait l'art de harponner un cœur, puis de tirer cruellement sur le filin. En Jourdaine l'orgueil aurait jadis pris le dessus. Mais la lettre est datée d'il y a près un mois. Pourquoi ce retard ? Une lettre postérieure aurait eu déjà le temps de parvenir. Pourquoi ?...

Passant devant une glace, elle examine son menton. Il est bien vrai qu'il lui faudra choisir, comme sa mère, entre une mine cadavéreuse ou un petit excès d'embonpoint. Elle gonfle ses narines, abaisse un peu le coin de ses lèvres. Quel minuscule déplacement des traits suffit pour faire apparaître une sorte de Messaline ! Elle devait avoir cet air-là, sous son loup et son domino, certain soir de bal travesti où dans une cohue d'hommes plus ou moins ivres (avec honte

elle s'en souviendra jusqu'à la mort) elle ne faisait rien pour se dégager, et frôlée, palpée par des mains indiscrètes, y goûtait un étourdissement abominable. Elle change de grimace, rapproche ses sourcils, dilate ses yeux. C'est maintenant un masque bien adhérent, celui-là. Il lui est quelquefois arrivé, dans sa jeunesse, de s'épouvanter elle-même devant la lémure terrifiée qui la regardait du fond de la glace. Il ne lui faudrait pas, aujourd'hui, pousser beaucoup ce jeu pour avoir besoin de se retourner en sursaut et pour s'écarter vivement du canapé, de peur qu'une main ne la saisisse par la cheville... Et puis, toutes ces histoires, toute cette glu de mensonges dont on ne se dépêtrera plus... Les avocats, les juges de paix, où cela conduira-t-il ?...

XIII

La présence de William Colombe et de sa dame de compagnie est signalée devant la maison. Aussitôt retentit l'imitation d'un chant de coq. C'est un avertissement au jardinier Proult de passer derrière son carré de framboisiers, assez dru pour le cacher jusqu'à la tête Depuis huit jours l'irritabilité du vieillard va croissant. Il sort, il rentre, il fait sans cesse appel à Mme Ménerba et soudain se livre à des pantomines, refusant d'articuler une parole. On dirait que, ne sachant comment vaincre l'obscure conjuration de la résistance, il frappe n'importe où, et que, par des congédiements donnés au hasard, il tâche de faire lâcher prise à ses ennemis. Proult a reçu l'ordre de quitter Saint-Saturnin ; mais sur la garantie de Nicolas, il reste dans son jardin. Les haricots n'ont pas encore leurs rames ; les poireaux ne sont seulement pas repiqués. On ne peut tout de même pas laisser périr toutes les plantes d'un potager parce qu'un vieux a des lubies !

Où qu'il aille désormais, William Colombe ne parcourt plus que des chemins devenus soudain déserts, et les seules rencontres qu'il y fasse encore çà et là, c'est une brouette abandonnée, une pioche, qui sem-

blent avoir accompli toutes seules le travail des hommes disparus.

Quand Babet, de la lingerie, a entendu la voix des promeneurs et reconnu leurs pas sur le gravier, elle s'est hâtée de fermer la fenêtre. Puis elle se remet à nettoyer la robe de Mlle Cheu, qu'en témoignage d'une insulte inouïe, celle-ci vient d'étaler sur une chaise. Car au moment de déposer devant le vieillard le plateau du petit déjeuner, elle a reçu dans la figure le bol de café au lait.

« Dès demain, crie Jenny dans sa colère, vous m'entendez, dès demain je pars. Mme de Sinnis pourra me prier tant qu'elle voudra. Vous voyez que c'est un système. Il veut vider la maison. Et puisque ses enfants laissent faire, ce sera bientôt votre tour ! »

Jourdaine, qui a vu s'éloigner son père, se hâte d'aller vers la boîte aux lettres, accrochée derrière la maison. Le facteur seul en a la clef, mais chacun sait qu'il suffit de faire levier sous la petite porte, avec une pièce de monnaie, pour qu'elle s'ouvre aussitôt. Dix ou douze lettres sont là que, sous la dictée de son père, la dame de compagnie a écrites hier soir. « Monsieur X... jardinier » ou « aide-jardinier » ou « jardinier-chef ». Jourdaine en prélève la moitié. Ce seront toujours des candidats de moins à la place de ce brave Proult, qu'après dix ans de service on ne peut pourtant pas mettre ainsi sur le pavé avec sa bande d'enfants... Elle est soigneuse et discrète, cette Ménerba. On l'a traitée avec confiance. On lui en a dit assez pour qu'elle comprenne ce qui peut aggraver les difficultés. Alors comment se fait-il que, malgré les recommandations qu'elle a reçues...

Le vieillard prend l'allée de Blanches-Portes. Les deux arbres sont toujours à terre, avec leurs feuilles flétries, et leurs cicatrices qui ont jauni. Personne n'a seulement ramassé les branches cassées. Ivanoff qui, dans la prairie, met les jeunes bœufs au piquet, voit de loin venir les promeneurs :

« Attention, dit-il à l'ouvrier qui lui donne un coup de main, le voilà qui s'approche avec sa nouvelle ! »

Et tous deux passent derrière la haie.

« Heureusement, ça parle, ça parle, dit-il encore, et pendant ce temps, ça ne regarde pas. »

Mais l'autre est moins rassuré :

« Quand il s'agit d'emmerder le monde... S'il ne voit pas tout ce qui se passe, comment ça se fait qu'il a crié, quand Richard l'a croisé avec son tombereau : « Vous ne prenez même plus la peine de vous cacher, « vous ! »

A travers les branches on regarde le couple s'avancer de deux pas, s'arrêter, refaire deux pas.

« Vous savez ce qu'elle a dit, la mère Elodie ? reprend le valet. « J'y sèmerais tout mon pain de « ma semaine devant la poule et le vieux coq, si je « pouvais les amener dans la cour du taureau. Ah ! « ce qu'on rirait ! Fane le vieux sur tes cornes ! « N'attends pas qu'on ait commencé les foins ! Fane « le vieux ! »

Ivanoff charge le maillet sur son épaule et marmonne :

« Chez nous, pas tant d'histoires. Du pétrole sur la tête... une allumette... »

Il aime se donner du prestige par de sauvages histoires de son pays. Puis il ajoute :

« Ce qu'il a dit à Richard... eh bien, dans mon

idée... Pas trouvé ça tout seul... Quelqu'un moucharde. »

Naguère encore, on n'eût accueilli qu'avec des sourires l'idée que Jenny Cheu pût quitter Saint-Saturnin. Autant imaginer les marches de l'escalier ou les portes des placards émigrant vers d'autres maisons. Mais on en est à la troisième ou quatrième alerte. Quitte à rentrer en pénitente au bout de quelques mois, Jenny pourrait bien exécuter son projet ; et Jourdaine ne se sent plus de taille à conjurer les suites d'un accident pareil. Elle estime cependant qu'une défensive indirecte sera plus efficace.

« Je vous en supplie, Babet, raisonnez-la. Faites-lui comprendre qu'un malade... Qu'est-ce que nous allons devenir, si nous ne pouvons plus nous appuyer sur notre entourage, si nous ne pouvons plus compter sur les dévouements fidèles, comme ceux que nous avons eu le bonheur de trouver jusqu'à présent. Vous comprenez la situation, tandis que de nouveaux venus... »

Babet laisse dire. Il ne lui déplaît pas de respirer l'encens que les maîtres humiliés sont réduits à faire brûler devant leurs domestiques.

« Oh ! cette fois elle est bien décidée. »

Mais avec un petit sourire qui domine de haut les folies, celles des riches, des puissants, comme celles des gouvernantes orgueilleuses, Babet poursuit en clignant de l'œil vers le coin de la chambre :

« Seulement il y a sa plante ! »

Jourdaine aperçoit, dans un pot, un informe cactus.

« Pas de danger qu'elle s'en aille tout de suite. »

Et comme Jourdaine ne semble toujours pas comprendre :

« Il faut qu'elle la voie fleurir, dit la bossue.

L'année de l'inondation, que sa sœur était malade et pensait mourir, elle a refusé de partir, en prétendant qu'elle ne voulait pas quitter madame. Mais la raison vraie... Et l'année des matelas, qui était avant l'année de la coqueluche, quand elle n'a pas voulu des vacances qu'on lui offrait... Et pourtant la chose n'avait encore que deux boutons, tandis qu'elle en a (comptez !) seize. »

Elle s'approche de l'araignée épineuse avec une commisération qui n'exclut pas un certain respect :

« Il faut dire que, quand ça fleurit... »

Jourdaine, à son tour, va considérer le fétiche, l'étrange bête dont dépend, pour une petite part, le peu de sécurité que l'on conserve encore.

« Des fleurs, concède Babet, de vraies fleurs en paille rouge. Mais fragiles comme du verre. C'est pourquoi elle ne peut pas emporter son pot. »

Les promeneurs se sont attardés dans l'allée, de manière à se trouver sur le passage du facteur. Ils se font remettre les lettres, et l'homme continue sa tournée par les raccourcis. Il croise Ivanoff et le domestique :

« Ils m'ont demandé leurs lettres. Rien pour elle mais deux pour lui : une avec un cachet qu'on ne pouvait pas lire, et l'autre de cet entrepreneur de Paris.

— Foutez donc leurs lettres au fumier, dit le valet. Qu'on ait la paix, malheur de Bon Dieu ! »

Et les doléances vont leur train :

« Grimper sur le toit qu'il nous a fallu, pour attacher des bâches, hein, monsieur Ivanoff ? Bien sûr que le couvreur, quand il ôtait trois tuiles avait soin d'en remettre deux ; n'empêche que, par cette pluie qu'il a fait, l'eau commençait à couler dans les

chambres. Heureusement le vieux n'a plus l'air de s'y intéresser à nos travaux. Et son terrassement, faut voir ça : une cuve, et toute la flotte passe dans la cave. Ah ! ça n'est plus tenable ! »

Comme Nicolas, de son côté, revient vers la ferme, il entend des cris et de furieux aboiements. A coups de bâton et de semelle ferrée, les deux griffons de son père ont été refoulés dans un angle de mur où, les dents découvertes et le poil hérissé, ils restent sur la défensive. Le facteur considère avec émotion un grand accroc dans le drap bleu de son pantalon. Mais il a beau tâter sa cuisse : décidément non, les dents ne l'ont pas entamée. Aux appels de Nicolas, les deux bêtes répondent par des grognements hargneux. Tout le monde parle à la fois :

« Sans qu'on les ait seulement regardés, voilà que ça les prend !... Des bêtes toujours si douces !... Comme si elles étaient devenues folles. Méfiez-vous, monsieur Nicolas ! »

En effet, la main qu'il allongeait vers la tête d'un des griffons, il n'a eu que le temps de la retirer pour éviter une morsure :

« Allons, allons, Biscot ! Eh bien, quoi, mon vieux ? Tu ne comprends plus rien à tout ce qui arrive ? C'est-y ça ? Où est-il ton maître ? Il ne veut plus vous voir ? Pourquoi n'êtes-vous pas avec lui ?

— C'est pourtant fidèle, ces chiens-là, dit la vachère. Mais ils rôdent partout comme des âmes en peine. Ils ne savent plus.

— Quand leur patron n'y est plus, dit un autre, on en voit qui se laissent périr de faim.

— Allons, reprend Nicolas, venez à la maison ! »

Mais, la tête basse, les chiens longent le mur et filent dans la direction du bois.

Jourdaine guette le retour de son frère. Ces conseils de guerre quotidiens sont leur force. Dans l'absurde débâcle, quelque chose restera debout, tant qu'ils mettront leur amour-propre à ne pas trahir l'un devant l'autre leur lassitude et même à braver, par une manière d'humour, le dégoût grandissant.

Des révélations sur Mlle Cheu, Nicolas conclut :

« Nous la tenons donc pour un mois par ce pot de fleurs ; mais ce qui vaut encore mieux, je crois que nous tenons notre Cibar. Les lettres anonymes nous manquaient jusqu'à présent ; les voilà qui commencent. Ecoute ceci : « Monsieur, je n'ai pas l'hon-« neur de vous connaître, mais un honnête homme ne « peut pas rester calme devant la manière dont on « abuse de votre loyauté. Une Sainte-Nitouche est « entrée chez vous avec des intentions dont vous « ferez bien de vous défier. Vous saurez ce que vous « avez à faire, sans que je me permette d'en dire « davantage. » Pas de signature. As-tu remarqué que Cibar n'a pas reparu depuis que la bonne femme est arrivée ? On oublie peut-être d'arroser ses œuvres philanthropiques. Il voudrait démolir la rivale. C'est bon signe. Sinon je ne vois pas d'où cette attaque pourrait venir. »

Comme elle examine la feuille avec répugnance, il ajoute :

« N'aie pas l'air si frappée à cause d'une lettre anonyme. Il faut nous y habituer comme au reste... Et ce cactus ! Tu ne t'émerveilles pas assez de cette histoire. Nous sommes trop comblés ; nous ne savons plus jouir de rien ; toutes les beautés de l'univers, personne ne les regarde. Tandis que voilà quatre ou cinq fleurs qui auront été goûtées autant qu'elles pouvaient l'être. »

Jourdaine répond :

« Quand tu n'auras plus qu'une seule vache...

— Je comprendrai enfin comment on en a fait une divinité... Il est vrai que je serai peut-être si harassé de travail que je n'aurai pas le temps d'adorer sa robe et ses magnifiques yeux... Dépêche-toi. Ils vont rentrer. Il ne faut pas qu'on te voie sortir de chez moi. »

XIV

Pour vider l'eau qui s'infiltre dans le sous-sol, il a fallu disposer une pompe près du seul soupirail qui s'y prête, à l'extrémité de la maison, derrière d'épais groupes d'arbustes. Comme Nicolas va voir où en est le travail, Ivanoff sort des buissons et se dirige vers lui.

« Il faut serrer la pompe, dit-il. La clef, encore quelqu'un qui l'a prise. Si vous pouvez me prêter la vôtre ? »

On va jusqu'à l'atelier. En possession de l'outil, le Russe semble avoir oublié ce qu'il voulait faire :

« Le moteur de la baratte, dit-il. Oui, ça grippe. Pas possible de comprendre. »

D'habitude il est plus débrouillard. Qu'a-t-il donc aujourd'hui ? Pourtant, comme il insiste, Nicolas le suit à la ferme. La machine, mise en marche, ne tourne peut-être pas à la perfection, mais il y a longtemps qu'elle ferraille.

« Ce matin, dit Ivanoff, elle ne voulait rien savoir. »

Mais Nicolas ne se soucie pas de commencer un démontage.

« Enfin voyons, dit-il, le beurre se fabrique dans ces conditions, depuis six mois ! »

On refait plusieurs essais. On tend davantage la courroie, et Nicolas conclut, non sans mauvaise humeur :

« Ce n'est pas un mouvement d'horlogerie, que diable ! Arrangez-vous-en comme ça. »

Et laissant l'homme il rentre chez lui.

Peu de temps après, on vient l'avertir que M. Colombe a fait une chute dans le jardin, qu'on a pu le ramener dans sa chambre et le coucher. Il se rend aussitôt dans le « Grand Logis » et sa sœur le rejoint sur les marches de l'escalier :

« Oui, dit-elle, on l'a trouvé par terre, dans le petit sentier qui tourne entre les rhododendrons. Tu sais comme il est distrait. Il a dû trébucher sur le tuyau de la pompe avec laquelle on vide la cave. Il ne s'est d'ailleurs pas fait grand mal, puisqu'une fois relevé, il a parfaitement pu monter jusqu'à sa chambre. Il dit qu'on l'a laissé là deux heures, qu'il avait beau appeler. Mais je doute qu'il soit resté plus de cinq minutes.

— Ce n'était pas une légère attaque ? » dit Nicolas.

Elle secoue la tête.

« Il parle comme d'habitude ? Il remue ses deux bras ? »

Rien dans le ton, rien dans les visages du frère ni de la sœur qui ne soit parfaitement surveillé. Leurs regards n'ont pas besoin de se fuir pour demeurer inexpressifs.

« Eh bien, conclut Nicolas, souhaitons que ça le décourage de rôder partout. »

Dans l'après-midi, il retourne prendre des nouvelles. Cette fois c'est à Mme Ménerba qu'il en demande, comme elle sort justement de chez son père. Elle répond d'assez haut :

« Ça va le mieux possible. Il veut même se lever. »

Puis elle lâche le morceau :

« Ça va beaucoup mieux que ne s'y attendaient ceux qui ont fait le coup.

— Vous voulez dire ?

— Oh ! rien, monsieur.

— Pardon ! Expliquez-vous.

— Eh bien, je dis qu'on ne bute pas contre un tuyau qui est à plat sur le sol.

— Quand on traîne les pieds comme il le fait !

— Il affirme qu'on a tendu le tuyau pour le faire tomber.

— Et vous pouvez croire une absurdité pareille ?

— Je ne sais que ce qu'il m'a dit. »

Et, tournant le dos, elle rentre dans la chambre.

Alors il descend pour examiner l'endroit de l'accident. La terre molle a été piétinée par ceux qui aidaient le vieillard à se relever, de sorte qu'elle ne fournit aucun indice. Quant à la pompe, elle a disparu, le travail ayant dû s'achever assez vite.

Un peu plus tard il peut causer avec Jourdaine.

« Je ne comprends rien, dit-elle, à l'attitude de cette femme. On croirait qu'elle a peur de me laisser seule dans la chambre de Père. Comme il était agité, j'ai voulu mettre dans son bouillon une cuillerée de bromure et je me suis aperçue que le flacon n'avait pas diminué. Alors je lui ai demandé pourquoi elle ne s'était pas tenue à l'ordonnance des médecins, mais elle m'a répondu que j'étais libre d'administrer du poison, qu'elle-même ne s'en chargerait pas. Une créature hostile, soupçonneuse... D'autre part, elle semble n'avoir pas notion des soins qu'on donne à un malade, contrairement à tout ce que les certificats nous ont affirmé.

— Et lui ? Cette histoire de croc-en-jambe ?

— Il affirme toujours qu'on lui a tiré le pied en arrière.

— Et maintenant il est levé ?

— Il est levé. »

Pas moyen de sortir sans risquer de tomber sur Ivanoff. Pas moyen de le rencontrer sans exiger une explication... Il est déjà tard quand enfin Nicolas prend sur lui de gagner la ferme. Le Russe est avec un de ses hommes, devant la porcherie, en train de retirer le fumier. Avant tout, ne pas éveiller l'attention du domestique.

« Quand vous aurez fini (rien ne presse), venez donc avec moi jusqu'à la mare du Pré-Long. Je crois que j'ai trouvé par où l'eau fuit. »

Il serait encore temps de se taire, de faire la bête, de n'avoir rien observé. Quel code inique force Nicolas de s'en prendre au seul homme qui lui voue de l'attachement ? Il attend qu'on soit dans l'herbage ; il attend qu'on soit à bonne distance de toutes les haies. Il a peur que sa voix ne sorte pas.

« Ce matin, quand vous êtes venu à ma rencontre...

— Pour le moteur ?

— Non, pour la clef.

— C'est vrai, pour la clef. Je l'ai rapportée dans votre atelier.

— Et... la vôtre ? Elle était perdue ?

— Elle était dans la remise. Pas pensé que j'avais travaillé hier au camion. »

Nicolas sent qu'il devrait interroger face à face, et non de côté, comme on fait en marchant. Mais on est trop en vue dans ce pré.

« Quand vous avez quitté la pompe... comment est-il possible que vous n'ayez rien vu ?... M. Wil-

liam dit qu'il est resté par terre pendant deux heures, sans qu'on vienne à son secours. »

Première défaite, car citer cette exagération manifeste, c'est tendre une perche qu'il est vraiment trop facile de saisir.

« Deux heures, monsieur Nicolas ! Mais le travail, en tout, n'a pas duré deux heures. S'il est tombé, c'est probablement quand nous étions dans la laiterie. Il dit deux heures ! »

Comment supposer qu'Ivanoff pût donner d'autres réponses ? Il parle exactement comme il doit parler. Il ne se démonte pas. Il a peut-être préparé ses arguments, mais il ne les avance pas avec une précipitation suspecte. C'est pourquoi Nicolas trouve le courage de s'arrêter et de dire, cette fois avec ce qu'il peut de raideur :

« Il prétend qu'au moment où il passait, quelqu'un a tiré sur le tuyau, de manière à lui accrocher le pied. »

Ne pas lâcher le regard du Russe. Mais quelle prise a-t-on sur des yeux qui ont la permission de sourire ?

« C'est comme les deux heures, monsieur Nicolas. Tirer sur le tuyau ! »

On reprend la marche vers la mare, mais une seconde fois Nicolas s'arrête :

« Si c'est une mauvaise plaisanterie qu'on a voulu lui faire, elle n'a pas bien tourné, car le voilà persuadé qu'on a cherché sa mort. En tout cas j'ai besoin de savoir ce qu'il en est. »

Le Russe va-t-il prendre un terrible avantage en ripostant : « Et si la plaisanterie avait... bien tourné ?... » Non, il reste toujours sur les confins de l'ironie, de sorte qu'on ne peut voir si c'est l'absurdité de l'hypothèse ou l'émotion qui fait remuer le coin de ses lèvres :

« Personne d'autre que moi n'a touché la pompe. Alors comment voulez-vous ?... »

Il est arrivé à Nicolas de vouloir obtenir la vérité et d'enfoncer dans les yeux d'un délinquant ce regard qui semble aller jusque dans la gorge. Il sent bien qu'il appuie lâchement et seulement dans la mesure où il espère ne pas faire rompre.

« Je ne prétends pas que vous ayez eu beaucoup à vous louer de lui... mais enfin... »

Ivanoff ne bronche toujours pas :

« A cet âge souvent... ils se fâchent contre tout le monde. »

La dignité n'est-elle pas encore sauve ? Et la seule vérité ne serait-elle pas de dire : « Mon ami, vous avez voulu me rendre service. Je vous en remercie. Mais pour mille raisons vous avez eu grandement tort. » Encore une fois Nicolas tâche de serrer, de donner un tour de plus à la vis :

« Il faut que je puisse répondre nettement. Alors... je veux savoir si vous l'avez fait tomber. »

Il y aurait un certain ton de voix qui bien probablement arracherait l'aveu : « Voyons, monsieur Nicolas ; vous êtes assez fin pour comprendre. » Et peut-être cette phrase serait-elle suivie d'une autre : « D'ailleurs, de nous deux, qui est-ce qui souhaite le plus d'en être débarrassé de ce vieux ? » Mais la question de Nicolas, mal décochée, a glissé comme les précédentes. Ivanoff possède de l'éducation. Il sait le prix des conventions sans lesquelles on ne peut pas vivre. Il dit :

« Vous pouvez répondre... et même jurer. Faut espérer qu'il ne s'est pas fait mal. »

Fini ! Nul point d'honneur n'arrachera désormais à Nicolas une question de plus. L'autre s'en est tiré. Dieu merci ! Dieu merci ! Pas une réponse n'avouait

rien. Ils s'en sont tirés tous les deux. Refuge dans l'incertitude et les fictions ! C'est sous la protection de ces mêmes règles que, ce matin, sa sœur et lui s'entretenaient avec des mots décents et des visages qui ne trahissaient rien d'innommable. Il faut marquer que l'odieux entretien est clos :

« Vous voyez, l'eau fuit par là. C'est encore les rats qui ont miné la glaise. »

Un peu trop précipitamment, le Russe prend acte de la réconciliation :

« On vous réparera ça, commandant ! »

Cette dernière appellation n'appartient qu'au vocabulaire de leurs moments les plus familiers. Nicolas en éprouve un pincement pénible, comme si leur complicité venait d'être scellée. Après une hypocrite comédie, le fils a donné son approbation.

XV

Dans le salon, Jourdaine a suspendu, tout près de la porte, une ancienne photographie de son père, prise lorsqu'il pouvait avoir une trentaine d'années. Charmant et intelligent visage, plus charmant que celui d'aucun de ses fils, car il a le limpide regard de Louis, ce regard où tout est droiture, propreté ; mais les traits ont plus d'enveloppe, de tendresse, et les cheveux sont plantés comme ceux de Nicolas, bien parallèlement aux sourcils. Il devait avoir cet air-là, quand malgré ses notes brillantes et l'avenir que lui promettait l'armée, il avait crânement donné sa démission : « Je regrette, mon colonel, mais ailleurs mes forces peuvent trouver un meilleur emploi. » (Le colonel Verteyches s'est rappelé toute sa vie l'étrange entêtement de ce jeune homme qui prétendait s'évader vers « de plus grands horizons », vers « des responsabilités plus lourdes ».) Jourdaine a, de même, accroché dans sa chambre un petit portrait et, dans la galerie, un groupe de famille qui peuvent dater de cette lointaine époque. Elle ne manque pas, lorsqu'elle va chez son père, de jeter un appel vers ces photographies, d'y chercher le regard ami, la flamme spirituelle qu'il faudrait arriver à reconnaître

dans la maussaderie du visage abîmé par la vieillesse. Mais c'est peu que l'aide de trois images suspendues à trois clous, pour soulever à la hauteur de son passé une destinée qui s'enfonce ; et le fantôme dont Jourdaine s'efforce de peupler la maison se dérobe à l'office qu'on lui demande. Ce n'est pas le portrait de William Colombe mais celui d'un jeune frère agréable à regarder, d'une jeune victime dont l'âme intacte proteste à son tour contre le vieillard : Voyez ce que j'étais ! Voyez ce que le malheureux a fait de moi !

D'ailleurs l'étrange attitude de la dame de compagnie absorbe depuis une semaine toute l'attention. Mme Ménerba ne s'est plus départie de l'hostilité marquée le matin de l'accident. Tout d'abord on a pu se demander si quelque naïveté sincère n'expliquait pas ses ombrages, et si ce que la chute de William Colombe a gardé de suspect n'était pas la cause d'un étonnement plein de malveillance. Mais Jourdaine a retrouvé par hasard une des lettres de renseignements reçues avant l'engagement de la dame. Elle est datée de Marseille et particulièrement élogieuse. On a chargé Louis d'obtenir, par un de ses correspondants, quelques confirmations de vive voix. Or, à l'adresse indiquée, personne d'autre qu'un louche concierge, qui fait métier de transmettre leur courrier à des gens sur lesquels il ne peut ou ne veut rien dire de précis.

« Et je crois bien me souvenir, dit Jourdaine à Nicolas, que toutes les autres lettres étaient datées d'endroits éloignés, où nous n'avions pas chance d'aller nous présenter nous-mêmes. Ce qui me stupéfie, c'est la rapidité avec laquelle cette femme a repéré le fort et le faible de la situation. J'ai l'impression qu'elle cherche un éclat. »

Il est de fait qu'un matin où, comme d'habitude, Jourdaine venait pour aider à lever son père, elle a trouvé la porte fermée au verrou ; ce n'est qu'après beaucoup d'insistance qu'elle a pu se faire ouvrir. Il arrive qu'elle attende sur le palier ou se détourne de son chemin pour éviter les rencontres inutiles, car une ou deux fois on a fait mine de lui disputer le pas. Comme, un soir, elle se trouve seule avec son père, celui-ci lui prend gentiment la main et dit avec embarras :

« Vois-tu, je suis gêné... Si tu n'y voyais pas d'inconvénients... Mme Ménerba est notre invitée... et, mon enfant, si cela ne te fait rien... »

De part et d'autre, par des phrases hésitantes, on a tâté le terrain glissant.

« ... Je voudrais bien qu'à table... »

Ce n'est pas la première fois que le père et la fille s'étudient avec une égale inquiétude, n'avancent chaque mot qu'avec crainte et soupèsent ce qu'à l'égard l'un de l'autre il leur est permis d'oser. Mais Jourdaine sent l'imprudence qu'il y aurait à se montrer faible :

« Est-ce Mme Ménerba, dit-elle, qui te l'a demandé ?

— Que tu es soupçonneuse !... Que tu es peu complaisante ! »

Mais pour cette fois William Colombe bat en retraite. Jusqu'à demain en tout cas, Jourdaine est encore la plus forte.

Pourtant, quelques minutes après qu'elle s'est retirée dans sa chambre, Babet vient lui dire que son père la demande. Elle se rend chez lui, le trouve couché, les traits tirés et d'une pâleur inhabituelle. Il dit, sans la regarder et comme s'il était accablé d'extrême faiblesse :

« Mme Ménerba est très occupée... Pourrais-tu... préparer du thé ? »

La grosse femme, en robe de chambre et en pantoufles, va et vient par la pièce. Le maintien des deux personnages est si singulier que Jourdaine se méfie d'un piège : mais faute de distinguer où il se cache, elle passe dans le cabinet de toilette et met la bouilloire à chauffer. Jetant un coup d'œil par la porte, elle aperçoit Mme Ménerba tranquillement assise à côté du lit et qui tient la main de son père, comme s'il était défaillant. Ce serait le moment de prétexter à son tour n'importe quelle occupation et de remonter chez elle, pour obliger la pseudo-infirmière à reprendre son rôle ; mais par crainte de marquer des susceptibilités mesquines, elle feint de n'avoir rien vu et ne reparaît dans la chambre qu'avec la théière et la tasse. Son père, toujours sans la regarder, lui fait signe de déposer le plateau sur une petite table, à côté de Mme Ménerba.

« Vous êtes bien aimable, madame », dit celle-ci avec un sourire.

Toujours debout, un peu gênée, Jourdaine s'adresse à son père.

« Veux-tu que je te fasse boire ? »

Il répond, de la tête, un « non » imperceptible.

« Il n'en prend pas », dit la dame de compagnie en se servant de thé, puis de sucre.

Jourdaine est sur le point de saisir la tasse et de la répandre ; mais dans quoi va-t-elle s'engager, si l'autre riposte avec des mots et des gestes de poissarde ? Elle se contient, sourit et décoche avec assez de détachement :

« Prenez garde, madame, vous allez vous brûler ! »

Il faut croire que le mot a porté, car, rouge, outrée, la dame perd toute retenue :

« Me brûler ! S'il n'y avait que cela ! Mais vous avez raison de m'avertir. Penser que j'allais peut-être avaler sa drogue ! »

Comme elle a touché des lèvres la cuiller pleine, elle crache dans la soucoupe et se frotte la bouche avec son mouchoir :

« Des fois vous n'auriez pas une fiole dans votre manche ? Pas celle dont vous lui versiez tous les jours pour l'abrutir. Celle-là, je lui ai montrée, et si vous étiez fine, vous auriez remarqué qu'il ne touche plus d'aucun plat s'il ne vous a pas vue d'abord en manger vous-même. Mais à moi, vous réservez sans doute quelque chose de plus énergique, puisqu'il paraît que je suis de trop et que je gêne vos petites combinaisons. »

Et jetant ses bras autour du vieillard :

« Ne craignez rien, mon mignon, ne craignez rien ! Ce n'est pas avec des menaces de ce genre qu'on me fera partir comme les précédentes. Je suis là, mon petit, je vous protégerai, moi ! Elle ne va pas vous dévorer, malgré ses dents en or, qu'elle s'imagine qu'on ne voit pas. »

Le visage de William Colombe est comme mort ; mais à deux mains il serre contre lui le bras de la femme, et la peur avec laquelle il se blottit contre elle prouve assez de quel côté lui semble être l'ennemi.

Après s'être enfuie, après s'être reproché sa fuite, avoir failli redescendre, failli courir éveiller Nicolas, après avoir mâché et remâché son humiliation, quand elle est enfin plus calme, et puisqu'il faut tuer les heures de cette nuit où le sommeil ne viendra pas,

elle s'assied à sa table et se met à écrire un premier billet :

Mon garçon chéri,

Toutes les épreuves seraient supportables, si j'avais de tes nouvelles. Il y a mille raisons plausibles pour expliquer ton silence et je me les répète. Mais je t'en supplie, si cette lettre te joint, fais l'impossible pour m'envoyer, par un moyen quelconque, le moindre signe de vie. Il ne m'arrive pas souvent d'être si déraisonnable. Par pitié, fais-moi parvenir ici ne fût-ce que deux lignes et, pour toute éventualité, deux autres à Londres.

Puis, un peu plus maîtresse d'elle-même, elle prend une seconde feuille et commence une autre lettre :

On espère venir à bout de moi. Mais, y compris Nicolas, tous ignorent le secret de ma force, qui est un dernier espoir de vous être encore utile en poursuivant la lutte. Je ne vous cache pas que cet espoir s'effrite tous les jours un peu plus ; et vous risquez de voir revenir une femme réduite à sa personne, qui n'est pas précieuse, et au contenu de ses malles. Car étant données les mains dans lesquelles mon pauvre père est tombé, nous serons sans doute devancés dans toutes nos mesures. Ecrivez-moi que vous désirez me voir rester à mon poste, qu'il y a des dettes, des échéances, qui ne nous permettent pas de tout lâcher. Puisque Louis vous a dépeint la situation en homme qui a la tête claire, répétez-moi toutes les bonnes raisons qui rendent opportune ma présence à Saint-Saturnin. Tant qu'il y aura, dans cette maison, quelque chose à garder, je vous le garderai fidèlement.

Et s'il ne reste plus qu'une dernière chance, je miserai sur celle-là, tout abjecte qu'elle est : je veux dire, hélas, l'attaque dont un vieillard est guetté entre les bras d'une goule. Mais je ne saurais non plus vous cacher, mon ami, que ma lassitude est extrême et mon courage parfois tout près de sa limite.

XVI

Nicolas, dans son indignation, a failli chercher le chien de la ferme et le lâcher sur l'intruse.

« Nous nous laissons conduire à l'abattoir comme des moutons. Qu'est-ce que nous pouvons perdre à nous défendre ?

— Mais comprends que, si tu la chasses, Père fera l'impossible pour la rejoindre et nous ne le retiendrons que par la force. Sommes-nous décidés à le séquestrer dans sa chambre et à ne plus jamais l'en laisser sortir ? Te représentes-tu ce que cela veut dire ? »

Elle a pu convaincre son frère d'aller d'abord consulter maître Ramelle. Or, celui-ci ne redoute rien tant que des mesures illégales. Cibar ne pourrait manquer d'apprendre l'incident. Folie que de lui offrir cette arme-là !... Entre-temps, Jourdaine est allée trouver son père pour l'avertir que, désirant ne plus rencontrer Mme Ménerba, elle prendrait désormais ses repas dans le Petit Logis. Enfin elle a fait savoir à Louis qu'on le réclamait d'urgence. Il a promis de venir le soir même.

Le prestige de Louis n'est pas usé. Ses ordres sont des ordres et non pas, comme ceux de Nicolas, des

efforts pour convaincre. La dame de compagnie n'essaie d'aucune tergiversation quand il lui enjoint de se retirer dans sa chambre, et son père, déconte-nancé par cette arrivée soudaine, reste muet dans son fauteuil. Louis va droit au fait ; il a son plan :

« Je ne prononcerai pas une parole en mon propre nom, dit-il. Tu pourrais y soupçonner des raisons intéressées. C'est toi seul qui parleras et nous n'aurons qu'à nous incliner devant ce que tu auras dit. »

Le regard étonné du vieillard devient méfiant quand Louis tire de sa poche quelques feuillets qu'il déplie :

« Le jour de tes soixante-dix ans, tu as établi d'une manière définitive le statut de notre vie à tous. Tu l'as fait en termes admirables, qui expriment avec force les sentiments dans lesquels nous avons été élevés et qui restent les nôtres. Je n'ai donc qu'à lire, et tu contresigneras ce que tu as écrit, de même que nous l'accepterons sans y changer une lettre. »

Sentant s'ouvrir la trappe dans laquelle il sera pris, le vieillard aussitôt se débat :

« Je refuse ! Je refuse ! Tu ne liras pas ! Vous vous imaginez que mon esprit... mais il cherche, il s'élève... Tu ne liras pas !

— Je lirai, dit Louis, même si nous devons y passer la soirée.

— Je parlerai tout le temps ! Je n'écouterai pas !

— Alors je recommencerai. C'est un texte assez beau pour qu'on puisse le relire plusieurs fois. »

Par sa seule endurance physique, il sait qu'il finira par vaincre cette résistance-là, que ses nerfs tiendront plus longtemps que ceux du vieillard. Mais ce n'est pas dans un coup de violence qu'il espérait jouer cette carte, cet atout grâce auquel il se croit, depuis six

mois, en mesure de rétablir la partie. William Colombe a mis ses mains sur ses oreilles, son fils lit :

« — ... C'est en effet une date décisive que celle « où, quittant les occupations de toute sa vie, un « homme qui fut longtemps actif se confine dans la « retraite, sans doute pour n'en plus sortir... »

— Je n'entends rien ! Tu perds ton temps ! »

Louis hausse la voix, puis est forcé de la hausser encore :

« — ... J'ai toujours pensé que, pour céder la « place à de plus jeunes, on ne devait pas attendre « la décrépitude et que, si l'on ne voulait jeter « aucune ombre sur la tendresse de ses enfants, il ne « fallait pas les mettre en trop dure tentation de « nous souhaiter hors de leur route. Si l'un de vous « pouvait... »

— Je n'écoute pas ! je n'écoute pas ! » répète le vieillard.

« — ... Si l'un de vous pouvait, je ne dis même pas « attendre impatiemment que je m'en aille, mais « rêver simplement aux facilités que lui donnerait « mon départ, c'en serait assez pour gâter tout le « fruit de mon travail et pour que ma vie s'achevât « sur un échec... »

De ses mains maladroites et raides, William ne peut certainement pas empêcher le son de lui parvenir. Mais à travers le tamis qui ne les laisse passer que brisées, que peut-il rester de ces phrases sereines, où jadis il a tâché de dresser le témoignage de sa tendresse et de son désintéressement ? Louis tourne le second feuillet.

« — ... Enfin Nicolas, le plus mal partagé, dispose « à Saint-Saturnin d'un champ d'action, modeste il « est vrai, mais qu'il déclare préférer à tout autre. « Notre vieille maison ne pouvait tomber en meilleure

« garde. Qu'il la conserve, symbole de quelques « robustes vertus... »

Au nom de Nicolas, le vieillard s'est mis à remuer les lèvres, à marmonner un bruit continu. Et maintenant il ne s'interrompt plus, comme un ermite qui tâcherait, par des *pater* et des *ave*, de couvrir la voix du démon. Louis, le cœur serré, poursuit toujours, paragraphe après paragraphe :

« — ... C'est maintenant l'heure de le reconnaître « et je le fais sans amertume ; je le fais même avec « une joie inattendue : Il faut que je diminue et « que vous croissiez. J'ai désiré n'être plus nécessaire ; « me voici hors du jeu, sans aucune de ces ambi- « tions vaniteuses auxquelles s'amusent d'habitude les « vieillards... »

Mais, hélas ! ces belles chaînes dont jadis une âme forte s'était liée et dont elle n'aurait pu, le désirât-elle, rompre les puissants anneaux, ces chaînes autour d'une âme amoindrie ne sont plus que des suites de vaines paroles. Elles ont eu leur temps ; leur temps est passé. Il fallait plus tôt faire appel à leur pouvoir. Même l'histoire du petit garçon qui porte des pierres au sommet de la colline semble ne plus parler que d'un inconnu. Et Louis parvient au passage final :

« — ... Je ne veux prendre aucune disposition pos- « thume, non que je répugne à considérer ma mort, « mais j'ai plus de confiance dans votre affection « réciproque et votre droiture que dans des mesures « aujourd'hui fixées et qui pourraient demain ne plus « répondre aux circonstances. Sans doute mes déci- « sions vous sembleraient-elles équitables, mais ce que « vous déciderez sera mieux. »

Ces phrases ont été presque couvertes par le balbutiement obstiné, par des « Je n'écoute pas ! je n'écoute pas ! » répétés éperdument. Louis s'écrie :

« Ce ne sont pas mes paroles, ce sont les tiennes. Tu vois ton écriture. C'est toi, notre père, qui as écrit ces pages, avec ta réflexion et ta bonté. Elles résument l'inspiration de ta vie entière... »

Le vieillard essaie de saisir les feuillets :

« Donne-les-moi !

— Non. D'ailleurs tu ne peux pas les détruire. Nous les savons par cœur. Et parce qu'elles représentent la loi que tu nous as dictée toi-même, je ne quitterai pas cette chambre avant que nous ne les ayons relues, mais cette fois tranquillement, comme elles méritent de l'être. »

Ses trois enfants ouvrant sans bruit les portes, s'approchant sur la pointe des pieds, avec des desseins homicides, et quand ce serait l'Ange de la Mort lui-même venant le prendre par la main, aucun fantôme ne jetterait le vieillard dans plus d'effroi que le revenant qu'on dresse devant lui : son propre visage encore dans sa force, avec sa propre voix qui prétend l'astreindre à une servitude misérable. Il gémit :

« Je t'en prie, laisse ! Je t'en supplie ! »

Mais comme le fils impitoyable recommence à lire, il se recroqueville dans son fauteuil et se met à trembler de tous ses membres.

Louis, cette fois, lit d'une voix calme, conciliante, sans rien souligner. Mais il sent bien qu'il s'obstine en pure perte. Il est trop tard. On se pique, à Saint-Saturnin, de n'accorder de prix qu'à ce qui vaut en soi, qu'à ce qui possède existence hors du temps, hors de l'occasion éphémère, à ce qui ne dépend d'aucun vent qui souffle. Les chances qui passent et ne se retrouvent pas, c'est qu'elles ne valaient pas la peine d'être saisies. Mais que l'éternelle raison elle-même ait ses hasards, ses opportunités, ses nouvelles

lunes, voilà le scandale auquel l'esprit de Louis s'achoppe. Il faut renoncer au viril langage ; il faudrait prier, attendrir. Il dit doucement :

« Y a-t-il quelque chose dans ces pages qui ne te paraisse plus vrai, que tu voudrais modifier ? »

Pas de réponse, mais aucun relâchement dans la crispation du corps replié.

« Même s'il y a des choses difficiles à dire, mieux vaut nous expliquer à cœur ouvert. »

Louis peut croire, une seconde, que c'est la résistance qui fléchit.

« Alors qui nous empêche de trouver dans ce texte les grandes lignes d'un arrangement équitable ? Après quoi nous nous engageons à ne plus intervenir dans tes volontés. »

De biais, son père jette un coup d'œil vers le guéridon qui est à côté de lui :

« La table... La fameuse table avec le coup de canif... Que je signe mon abdication, n'est-ce pas ? Fontainebleau... Tu fais exprès de me laisser chercher les noms. Il a signé. Il a eu cette lâcheté. Mais moi... »

Et soudain il se souvient de la consigne qu'il s'était donnée. D'un doigt il désigne ses lèvres ; il fait les gestes par lesquels un homme donne à comprendre qu'il est muet. En vain Louis tâche d'être persuasif, explique point par point ce qu'il voudrait obtenir. Plus rien que cette mimique têtue. Alors il se dit que peut-être il gagnera quelque chose en s'attaquant aux racines mêmes de ce mauvais vouloir. Il parle de malentendus absurdes. Il tire au plein jour l'épouvantail de l'empoisonnement :

« Veux-tu que j'avale devant toi le quart du flacon ? »

Puis il s'attaque à l'autre nid de soupçons, aux

circonstances de la chute. Toujours les mêmes mouvements de mains, de plus en plus fébriles à mesure que le vieillard a plus de peine à se dominer ; mais l'abri dans lequel il s'est retranché demeure imprenable. Un dernier moyen d'émouvoir s'offre à Louis. Mais il n'en use qu'avec répugnance, tant les appels au cœur lui semblent toujours grossiers :

« Comment peux-tu ne pas te souvenir que cette maison n'était pas seulement la tienne, mais aussi celle de Maman ? Ne vois-tu pas que, par respect pour sa mémoire... »

A son étonnement, il a touché quelque chose de sensible, car le vieillard s'écrie :

« Ta mère ! Pendant cinquante ans, je dis bien cinquante, j'ai vécu près d'elle, et je ne l'ai pas trompée une seule fois. Nomme-moi ceux qui pourraient en dire autant ! »

Son fils, ému, réplique :

« Je sais, je sais. Tu as eu une vie austère. Mais il est trop tard pour changer. S'il fallait tomber dans des faiblesses, mon pauvre père, c'est autrefois, ce n'est plus maintenant. »

Décidément, dans l'âme desséchée, il a découvert un repli où végète encore un peu du passé. Le vieillard dit :

« Plus jeune, j'aurais déchiré le cœur de ta mère. Maintenant je ne fais pas de mal. »

Dans son regard passe une mélancolie qui ne s'y est pas éveillée depuis bien des mois :

« Et pourtant, murmure-t-il, entre mon esprit et celui de la femme que j'avais épousée... »

Il n'achève pas. Que sert d'expliquer de telles choses à des jeunes gens si satisfaits de leur destin ? Et pourtant, s'il allait jusqu'au bout de sa phrase, s'il ajoutait rien qu'un ou deux mots, qui sait s'il ne

verrait pas chanceler l'assurance de ce fils qui l'attaque avec tant d'orgueil ? « Entre mon esprit et celui de la femme que j'ai épousée... de cette Reine, blonde et puérile, près de qui je vis dans l'élégance et dans l'ennui... » Mais c'est, chez Louis, une blessure si secrète et reconnue seulement de si fraîche date, que sa pensée s'en écarte ombrageusement. Que servirait de lancer dans cette discussion pénible, de livrer à un vieillard qui ne s'en soucie pas, d'étaler dans l'ingrate lumière un aveu qu'il ne se fait à lui-même qu'avec les mille ménagements de la pudeur et du chagrin ? Et les deux ou trois mots, la demi-confidence qui, de son cœur à celui de son père, jetterait peut-être un dernier pont, il les refoule dans l'ombre où dort tout ce qu'il ne dira jamais. Au lieu de cela, ce qu'il hasarde, c'est un de ces arguments par lesquels il tâche de s'endoctriner lui-même :

« Quand on a eu le courage de s'imposer une discipline, eh bien, ne fût-ce que par amour-propre, pour ne pas se dédire... »

C'est fini. Le fil est rompu. Le vieillard reprend sa gesticulation muette. En vain Louis parle de la Ménerba, de la sotte avanie faite à Jourdaine : il est impuissant contre cette défensive qui ne donne aucune prise. Il s'irrite ; il voudrait ne pas grossir la voix. Ramassé sur lui-même, son père se recule toujours davantage. Le mouvement de la main ne signifie plus : « Je suis sourd », mais « Tais-toi ! Laisse-moi ! Va-t'en d'ici ! » Louis s'écrie à bout de patience :

« Nous ne voudrions rien faire qui te soit pénible, mais si tu nous y forces... »

Il voit la main s'arrêter. Tous les deux sont immobiles l'un en face de l'autre. Louis conclut :

« Tu ne t'étonneras pas... si nous prenons quelques mesures de sécurité. »

Aucune réponse ; aucun mouvement. Il comptait formuler les conditions de son ultimatum, mais préfère une dernière fois essayer de la conciliation :

« Est-ce que vraiment, dans une famille unie comme la nôtre... »

Même silence. Il se lève avec humeur :

« Eh bien, bonne nuit. »

On ne paraît pas l'entendre. Alors, avec l'habitude de se faire obéir, le fils crie :

« Je te parle ! »

Et soudain il se rappelle un mouvement de brutalité furieuse qui l'a saisi, un jour que Laurette, âgée de deux ans, faisait une scène de rage. Il a eu peur de lui-même cette fois-là. Jamais il n'est plus intervenu. Il ne sait parler qu'aux êtres de raison. Mieux vaut qu'il s'éloigne ; il n'a plus rien à faire ici.

XVII

Quand souffle un petit vent du sud-ouest, humide et mou, annonciateur de pluie, le vallon, surtout vers le soir, s'emplit d'une odeur un peu âcre et triste, celle des charbonnières allumées par les bûcherons de la forêt domaniale, une odeur de cendre chaude et de braise mouillée, qui rabattue par la tiédeur de l'air se couche dans les plis du terrain. Aucune senteur, même pas celle des feuilles tombées à l'automne, ne remue dans certains cœurs quelque chose de si déchirant et de si doux. Et l'un, c'est à cause des feux d'herbe qui fumaient le soir dans les plaines de son pays ; et l'autre, à cause d'une odeur qui montait des toits de branchages, dans les bois abîmés par la guerre, quand, soldat perdu loin de tout ce qu'il aimait, il a cru traverser les jours les plus misérables de sa vie... « Le temps se gâte » pense Proult en humant l'air moite. « Il va pleuvoir demain », se dit Nicolas.

L'herbage d'où il lève les yeux vers le ciel couvert, est le plus éloigné de tous ceux qui dépendent de la ferme. De trois côtés la forêt l'enclot, et des semaines peuvent s'écouler sans que personne y passe.

Là du moins Nicolas est sûr qu'aucun bruit de Saint-Saturnin ne pourra l'atteindre, ni meuglement des bêtes, ni cris des gens, ni même le strident coup de sifflet par lequel on l'avise qu'on a besoin de lui. A cause de son maigre terrain et de son isolement, ce pâturage est assez négligé. Beaucoup de chardons y poussent qu'il faudrait couper avant qu'ils ne grènent. Nicolas s'y est mis au début de l'après-midi, et la besogne monotone a tant soit peu calmé son irritation de ce matin. Car pour ne plus dépendre de Richard, qui est aux gages de son fils, William Colombe a pris à son service un nouveau chauffeur qui est arrivé avec une voiture de louage. Plus de contrôle sur les sorties du vieillard. Un inconnu au cœur de la maison. Le désarroi parmi les gens dont on était sûr, et qui vont parler imprudemment ou se révolter contre la contrainte d'un espionnage insupportable... Les premières mesures prises, Nicolas s'en est allé le plus loin qu'il a pu. Il a déjà nettoyé les trois quarts du pré. Se fatiguer les bras ; fatiguer sa mauvaise humeur. Sa faux n'en peut plus, tant en y passant la pierre il en a usé le tranchant. Il s'est assis sur une butte gazonnée, content de sentir, sous sa chemise mouillée, ses épaules, ses reins, ses jarrets qui ont travaillé. Jusqu'en ce lieu protégé par les arbres, le vent tiède apporte l'odeur des monceaux de bois qui charbonnent, l'odeur triste et douceâtre. Il pense :

« En dix ans, si l'homme ne leur tenait pas tête, les chardons gagneraient, foisonneraient. Et la sotte herbe serait refoulée en quelques flaques de plus en plus petites. Et finalement tout le sol retomberait au pouvoir de ces beaux brigands que je persécute. »

Mais une fois évadée de l'ornière quotidienne, sa

rêverie ne s'arrête pas à l'étroit horizon de dix années. Il pense :

« Dans mon pays, il n'y a que deux rois : le chêne et le sapin blanc. Eux seuls pourraient, avec les siècles, étouffer toutes les races qui ne subsistent que grâce à notre aide. Par endroits, quelques îlots de hêtres pourraient se maintenir ; quelques châtaigniers dans les sols pauvres et quelques ormes sur les lisières. Mais seuls le sapin et le chêne n'auraient à craindre aucune menace, et leurs dynasties domineraient éternellement, du moins jusqu'à ce que les glaciers reviennent sur cette partie du monde... Quand c'est pour régner pendant une période géologique, il vaut la peine de prendre un peu de mal et de bousculer les autres pour se faire de la place. »

Il sait bien qu'à son retour dans la maison, il n'apercevra que des faces chagrines. Fini le temps des « Bonsoir ! » qui signifiaient « Soyez bienvenu, patron sans méchanceté ! » On lui dit que Jourdaine l'attend dans son bureau. Il monte avec appréhension.

« Enfin, s'écrie-t-elle, te voilà ! »

Quel nouveau malheur va-t-elle annoncer ? Elle lui tend une lettre. C'est l'écriture d'Amédée de Sinnis :

Votre billet a décidé de tout. Le poste de Belgrade était vacant. Il paraît qu'on y vit avec peu d'argent et même qu'on y fait des économies. Ne pensez pas que j'aie longtemps balancé. C'est étrange, ce qu'on peut, en une heure, briser de liens et comme on fait ainsi des cassures franches. Ma nomination vient de me parvenir. On me prie de rejoindre au plus tôt. Je n'attends que vous pour fermer cette maison et

décider quels meubles valent la peine d'être expédiés. Je ne pense pas que votre cœur soit attaché à grand-chose de ce que nous avons acheté dans cette ville.

Vous aviez beau ne rien dire, vos lignes avouent plus que vous ne vouliez. Je refuse de vous laisser poursuivre une lutte dont votre dignité fait tous les frais. Le pis qui puisse arriver ne sera pas pire que les humiliations dont on vous abreuve. J'écrirai à vos frères pour prendre sur moi le blâme de votre départ — s'ils ont le courage de blâmer ; et s'ils cherchent à vous retenir, alléguez la fragilité de mes bonnes intentions : c'est un article sur lequel, hélas, on vous croira. Ne réfléchissez pas plus que je n'ai réfléchi moi-même et gagnez Londres le plus vite possible.

Nicolas pense avoir beaucoup fait en ne laissant paraître aucune grimace.

« Alors quand pars-tu ?

— Ce soir, il est trop tard. Demain, par le premier train. »

Evidemment elle attend une phrase qui rende justice à la galante tenue d'un homme qu'on a trop souvent jugé déplorablement frivole ; mais dans ce moment Nicolas ne se soucie guère d'équité :

« Comme tu tiens à lui, ma pauvre petite !

— Et j'ai raison, puisque tu vois qu'il tient à moi. »

Le frère poursuit avec méchanceté :

« On ne s'étonne pas qu'il ait des succès mondains, car avec l'aide des tailleurs il est assez bel homme. Mais quand on le déshabille... Je l'ai vu sur la plage... Il faut qu'il ait bien des qualités ou que les femmes soient bien aveugles, pour qu'elles lui pardonnent ses rotules et son sternum. Sérieusement,

Jourdaine on n'a jamais vu de côtes attachées de cette façon-là ! »

Elle est trop joyeuse pour se fâcher :

« Nic, que tu peux être dégoûtant ! »

Il répond d'un air sombre :

« Que veux-tu ? Ce n'est pas ma faute. Je vis parmi les animaux. »

Il ajoute :

« Je pense que je ferai comme toi, dans un ou deux jours. J'enverrai provisoirement les enfants chez Reine. Ah ! qu'on puisse respirer en paix !...

— Je voulais d'abord t'en parler à toi.

— Alors, tout de même... si tu disais que tu ne pars que pour huit jours... par égard pour ces pauvres gens qui ne nous ont pas lâchés. Ils ont eu déjà, ce matin, leur compte de mauvaises nouvelles. »

Elle aurait eu honte de couvrir sa fuite par un si pleutre mensonge ; mais puisqu'elle peut y recourir par charité, de quel fardeau on la délivre ! Enfin elle peut songer à autre chose qu'à l'appréhension de ces adieux.

« Je ne sais pas, dit-elle, où j'ai la tête. J'oubliais de t'annoncer le principal. Cibar est venu cet après-midi. Babet affirme que c'était lui. Père l'a reçu dans sa chambre, en compagnie de sa Ménerba, et c'est elle qui a reconduit l'homme jusqu'à sa voiture. Ils n'en finissaient pas, tous les deux, de bavarder sur le perron, de se serrer les mains. Une paire de vieux amis. Tout est maintenant limpide : c'est lui qui l'a placée chez nous. »

Elle a pris congé de tout le monde, au jardin, à la ferme, à la cuisine. Personne n'a suspecté ses bonnes paroles. On l'a plainte d'avoir encore d'autres

soucis que ceux de Saint-Saturnin. Avouer la simple vérité l'aurait accablée de moins de confusion que d'abuser une aussi naïve confiance. Sentant venir les larmes, elle a failli tout dire à Jenny Cheu. Elle n'a menti posément qu'à son père, pour ne pas sembler lâcher pied devant les bravades de la favorite. La voiture a été commandée pour demain à la première heure. Les malles sont bouclées.

A la campagne, les lumières s'éteignent tôt. Quand tout semble endormi dans la maison, Nicolas déverrouille la porte, d'habitude condamnée, qui sépare les deux logis. Armé d'une lanterne qui rabat vers le sol la faible clarté d'une bougie, il accompagne Jourdaine dans le salon, la salle à manger. On ignore si demain on y aura toujours accès : mieux vaut donc mettre en sûreté les quelques objets auxquels s'attache une certaine piété familiale. Avec mille précautions pour ne heurter aucun meuble et ne faire grincer aucune clef, ils décrochent quelques miniatures, prennent dans un tiroir les carnets de campagne du général Colombe, les étuis de maroquin où son fils conservait pieusement sa correspondance avec sa femme, quelques liasses de papiers, un album d'anciennes aquarelles. Au cours d'une seconde rafle, ils explorent le buffet où l'on serre l'argenterie. Dans quel coin Jenny range-t-elle le petit service à thé dont se servait l'arrière-grand-mère Alexandrine ? Ils finissent par le trouver, ramassent au hasard de ce qu'éclaire la bougie, quelques cuillers en vermeil, un rond de serviette, des ciseaux à raisin, bibelots sans valeur, qu'ornent des initiales de grands-parents, d'arrière-grands-parents. Attachent-ils vraiment quelque prix à ces objets, ou cèdent-ils à la vanité de conserver la preuve qu'il y a cent ans l'on ne mangeait déjà plus dans de l'étain ? Le choix devient

bientôt plus difficile. Que prendre, que laisser ? Il y a les six charmants fauteuils dont les tapisseries furent exécutées par la grand-mère Clara et sa sœur Miss Hoove. Nicolas refuse de les enlever, mais Jourdaine obtient qu'on en sauvera du moins un. Elle voudrait maintenant tout sauver. Elle demande également grâce pour une table à ouvrage dont sa mère se servait habituellement. Quand elle marche derrière son frère, les bras chargés de boîtes ou de quelques porcelaines, elle est toute à l'émotion de cette équipée clandestine, à la crainte de se faire surprendre, à la satisfaction de préserver ce qui peut l'être encore, de lutter jusqu'au dernier instant. Elle a enfin le droit de faire taire l'insupportable voix qui l'a poursuivie tout l'après-midi :

« Je trahis ceux qui ont fondé cette maison, qui ont mis tout leur cœur à la conserver, à l'embellir pour nous.

« Je trahis le vieux soldat qui ne s'est jamais reposé ; je trahis sa courageuse femme.

« Je trahis leur fils qui fut une âme sans duplicité. Je livre aux étrangers le lieu qu'il tenait pour le plus sacré de la terre, l'endroit où une créature pleine de grâce est morte dans les flammes.

« Je trahis ma pauvre maman qui aurait supporté les humiliations sans se plaindre. Je trahis mon père que j'abandonne en d'indignes mains... »

Les objets rapportés chez Nicolas font un tas pitoyable, qui ne garnirait qu'un coin bien modeste dans la boutique d'un antiquaire. Quel sens garde ce bric-à-brac, arraché de son cadre ? Jourdaine se souvient tout à coup d'une nappe à jours sur laquelle on a vu sa mère s'abîmer les yeux pendant plusieurs mois ; mais Nicolas boude à l'idée d'un nouveau voyage. Il priera demain Jenny de chercher cette

nappe. Puisqu'on abandonne tout au pillage, qu'est-ce qu'une relique de plus ou de moins ?

« Allons, va-t'en dormir. Il est presque une heure. Si tu peux caser dans ta malle quelques-unes de ces choses, emporte-les. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est secouer la poussière de nos pieds et ne plus regarder en arrière. »

Elle sait qu'elle ne dormira pas ; mais ce pauvre garçon qui tombe de sommeil, comment le forcer à veiller davantage ? Il l'accompagne jusqu'à sa chambre en portant quelques objets. Comme il veut s'en aller, elle le retient :

« Nic, je te jure que je n'ai rien fait pour provoquer cette lettre. Je ne demandais que des encouragements pour rester encore. Songe que je lui ai pris son seul enfant, son fils pour lequel il avait une tendresse extraordinaire. Je l'ai arraché à son influence. Est-ce que cela peut s'oublier ? Et pourtant il m'appelle... Pardonne-moi. »

Nicolas répond avec une fausse gaieté :

« Pardonner quoi ? Tu donnes le bon exemple. Demain commence une vie nouvelle. »

Ah ! quel sens ravissant ces mots pourront prendre quand le wagon roulera, mais qu'ils sont encore tristes et sans vie ! Elle écoute s'éloigner son frère, puis reste sans défense contre la litanie de ses remords :

« Je trahis mon frère Nicolas, cœur simple et compliqué, vie sage et manquée, que je laisse se débattre seul dans de répugnants soucis.

« Je trahis Proult, le brave homme, et la bonne Jenny Cheu qui n'a trahi qu'en intention, et qui est restée.

« Je trahis Babet la bossue... »

Elle refait sa malle pour y placer les quelques

dépouilles de Saint-Saturnin qu'elle emporte... Trahir est tout de même moins difficile qu'on ne s'imagine à l'avance... Si son départ pouvait avoir lieu sans témoins, sans personne sur le perron pour lui souhaiter bon voyage... Car il faut bien avoir le courage de l'avouer : la trahison serait-elle si difficile sans les témoins ?

XVIII

Secouer la poussière de ses pieds... Mais ceux dont le métier est avec la terre, avec les troupeaux et les arbres, ne se dépêtrent pas si facilement de la boue qui colle à leurs souliers. On les tient par des gages. Depuis quinze jours sa sœur s'est évadée et Nicolas patauge toujours dans la même humiliation. En vain il philosophe selon sa manie : « Tout ce qui nous arrive cessera d'être compréhensible dans quelques années. Nous obéissons aux règles d'une époque qui tire sur sa fin et qui bientôt rejoindra le Moyen-Age. Heureux ceux qui vivent à l'hôtel, dit l'Evangile des temps nouveaux, car ils échappent au fisc ! Heureux ceux qui ont vendu leurs biens pour les convertir en papiers, car toutes les routes de la terre sont à eux ! Et pourtant mon cœur, plus que celui de ces dégourdis, s'est exercé à être libre... » Nicolas veut bien de la pauvreté, mais non pas renoncer à faire ses foins. Sur le plateau l'on a coutume de commencer la coupe avant la Saint-Jean et c'est toujours lui qui conduit la faucheuse. L'herbe coupée, on ne va pas la laisser pourrir à terre, et l'on ne va pas laisser les faneurs se croiser les bras faute de leur abattre un autre herbage.

Pourtant tout craque, tout grince. La situation

devient chaque jour plus pénible. On voit arriver des lettres cachetées, qui ne peuvent contenir que de l'argent, et cependant le boulanger ou le boucher ne parviennent plus à se faire payer. Tout le pays jase et ricane. Ce n'est pas un exode vers sa petite ferme de la Cour-Marie qui empêcherait Nicolas d'être atteint par les plaintes. Au Grand Logis, toutes les femmes de service vivent réfugiées dans la lingerie. Elles non plus ne toucheraient aucuns gages, si Louis n'envoyait ce qu'il faut. Refusant de frayer avec le chauffeur étranger, elles se contentent de lui porter ses repas, et l'on trouve l'homme inoccupé rôdant dans les coins. Avec scrupule et honte, c'est sur le vieux Richard que compte Nicolas pour surveiller et faire parler l'inconnu. Or il n'existe pas plusieurs moyens de faire parler. Dans l'équipe des faneurs il commence à y avoir des hommes soûls, et Nicolas n'ose rien dire, parce qu'on lui répondrait : « Votre fidèle cocher, vous n'avez donc pas vu sa gueule ? »

Encore si les nouvelles qu'envoie Louis laissaient espérer un secours immédiat. Mais il se trouve qu'une rivalité de groupe l'a mis en mauvais termes avec la banque de son père. Sous des prétextes polis, on lui refuse tous renseignements. De leur côté les médecins ont vainement tendu leurs pièges : la fausse infirmière les a déjoués. Apostés sur le passage du vieillard, ils se donnaient pour les métreurs de l'architecte et tâchaient de lier conversation ; mais elle avait dû flairer quelque chose, car elle ne lâchait pas le bras de William Colombe, et l'avertissait par une pression des doigts chaque fois que l'entretien glissait vers une pente dangereuse.

On sait par Jenny qu'elle est venue demander où l'on rangeait les valises et les malles. Quelle fuite

prépare-t-on et dans quel dessein? Chaque jour Jenny va voir au grenier si les valises sont toujours en place. Contrairement à ce qu'on pouvait craindre, la dame de compagnie n'essaie pas de pousser les gens à bout; elle est correcte, elle se tient coite; mais que présage ce calme? Cibar n'a plus guère paru. Grâce à la police de maître Ramelle, on sait qu'il est plus souvent à Paris que dans la contrée. Est-ce là-bas qu'il manigance quelque chose? car les locaux loués dans le département restent vides et le bruit court qu'il en aurait même rétrocédé quelques-uns.

Faisant des difficultés inattendues pour se laisser entraîner au cabaret, le chauffeur a fini par avouer à Richard qu'on lui avait recommandé de ne pas s'absenter le soir. Est-ce de nuit qu'on projette de fuir? L'idée vient-elle de William Colombe ou tâchera-t-on de lui forcer la main? Si le vieillard s'en va, tout porte à prévoir que son entourage ne le lâchera plus que mort ou tombé dans une complète enfance. Or, les obstacles que l'on peut opposer à cette fuite sont fragiles. En provoquant une avarie, on peut rendre le véhicule inutilisable pour un jour ou deux. Richard et Nicolas ont examiné la machine et décidé comment l'on tâcherait d'intervenir.

Cependant les gens s'énervent. Jenny dit et répète que, la nuit, l'on entend des pas autour de la maison. Pour calmer ces imaginations absurdes, Nicolas tous les soirs amène le chien de la ferme, Julot, un mâtin noir, assez redoutable. Lui-même, vers deux ou trois heures, se relève parfois pour faire une ronde. Fût-ce dans les ténèbres les plus épaisses, il se dirige avec sûreté en touchant le tronc des arbres, et quand ses doigts quittent la mousse de l'un d'eux, ils savent

sans errer où est le tronc suivant. Lorsque jadis il surveillait les braconniers, il s'est habitué à ces tournées tellement silencieuses que l'on ne s'entend pas marcher soi-même et qu'enveloppé dans l'immense nuit, on n'est plus qu'à peine présent dans un corps qui prend la consistance des fantômes. Pour peu qu'on reste immobile, on cesse bientôt de sentir sous ses pieds l'invisible sol. Sans forme, sans poids, sans âge, on entre dans une torpeur étrange, où rien n'existe plus, si ce n'est l'odeur de l'air humide et les bruissements de la nature qui retient sa respiration : une branche morte qui craque, une goutte de rosée qui tombe d'une feuille sur une autre, et très loin, dans quelque ferme, le jappement d'un chien qui rêve.

Il arrive, dans ces moments-là, que Nicolas songe à lui-même comme à un tiers, à un voisin, à l'un de ces êtres innombrables qui sommeillent dans l'obscurité : « Il a fini par niveler le Pré-Long en terrassant un hectare chaque année. Il a draîné la cour Linet avec des drains qu'il a cherchés à vingt kilomètres, parce qu'ils sont mieux cuits que ceux de Variville. Il a greffé quatre ans de suite le poirier qui est près de la barrière et sur lequel le mauvais sort s'est acharné... Ce n'est pas qu'il tienne désespérément à ce poirier, le pauvre garçon. Mais il n'a pas voulu faire le paysan pour rire ; et maintenant il tire sur ses propres racines et ne les amène pas facilement. Il y a quelque chose en lui qui regimbe et crie. »

Il pense encore :

« Pas même un petit souffle de vent. Rien ne bouge, rien ne proteste, et nous mettons notre dignité à rester silencieux comme des morts. Et pourtant ceux qui protestent avec véhémence finissent presque toujours par conjurer le destin. Que n'avons-nous la foi

des hommes primitifs, de ceux qui, dans les temps de calamités, séparent les agneaux des brebis, les cabris des chèvres. Les mères sur un versant de la vallée, les petits sur l'autre. Alors les bêtes remplissent la nuit de cris si âpres, il monte vers le ciel une clameur tellement rauque et désespérée que les dieux finiront peut-être par s'apitoyer... »

Quand il rentre, transi, de ces tournées et qu'il se dévêt pour regagner son lit encore chaud, son regard tombe presque toujours sur le calendrier suspendu au mur :

« Jusqu'à quelle date tiendrai-je encore ? Jusqu'auquel de ces chiffres ? Tournerai-je la feuille pour entamer le mois suivant ? »

Mais d'autres fois l'idée le traverse que peut-être, en secret, Saint-Saturnin est déjà vendu. Alors il ne peut se rendormir. Il parle tout haut. Il dit :

« Je resterai jusqu'à ce que les huissiers me mettent dehors. »

Une plainte est parvenue au contrôleur des postes, écrite par la dame de compagnie et signée de William Colombe, alléguant que des lettres auraient été interceptées. Sur une démarche faite ce matin par Nicolas, l'incident semble clos. Mais un autre a surgi. Le vieux voisin Lamorinière, sollicité par maître Ramelle, avait promis de témoigner éventuellement sur l'affaiblissement de son ancien ami, M. Colombe. S'en est-il vanté publiquement comme d'un service qu'il était prêt à rendre au pays ? Comment l'a-t-on su dans le camp adverse ? Toujours est-il qu'une lettre a renseigné sa femme sur une assez basse liaison qu'il tenait fort bien cachée. Un entrefilet du journal a mis tout le monde dans la confidence de ce drame domestique, d'où le vieux monsieur ne sortira pas

sans dommage ni discrédit. Sa défense consiste à rejeter tout l'odieux sur Saint-Saturnin. Il vient d'infliger à Nicolas une scène des plus pénibles, où celui-ci l'a laissé parler presque sans répondre, tant sa stupeur était grande devant tout ce qu'un tel homme lâchait dans son affolement : insinuations, ragots, calomnies saugrenues, qui ont dû cuire et recuire dans l'incompréhension de voisins jaloux, dans leur hostilité d'autant plus aigre qu'elle restait impuissante et secrète. Et contre lui-même que n'a-t-il pas senti remonter de perfide, d'insultant ?

Cette fois, la faucheuse a été confiée à l'un des hommes pour la coupe du soir. Nicolas va et vient dans son bureau. L'avanie de cette altercation, il sait bien qu'il l'oubliera ; mais dans l'atmosphère de ce pays malveillant et moisi, quel espoir de plus jamais pouvoir respirer à pleins poumons ? Vingt et un juin ? C'est le moment où l'année tourne, où le soleil montant va commencer à redescendre. Bonne date pour prendre une résolution. En deux jours il peut conduire à la Cour-Marie et laisser sous la garde du Russe ses machines et ses vingt meilleures bêtes ; il peut convoquer des marchands de bestiaux et leur vendre tout le reste du cheptel. Pour ce que contient sa maison, il y a des déménagements et des garde-meubles. Et c'en sera fini des cuvettes qu'il faut disposer dans les chambres pour recueillir l'eau qui coule à travers les plafonds !... Enfantillage, évidemment ; mais hormis la faim, le froid ou la mort, qu'est-ce qui n'est pas enfantillages ? D'obstacles, il n'en sent plus. Il n'y en a plus ; ou plutôt il n'en reste qu'un tout petit, un importun billet qui est dans sa poche, qu'il a reçu ce matin et qui est de Laurette :

Les parents ne veulent rien nous dire de Saint-

Saturnin. Nous savons seulement que tante Jourdaine a été forcée de partir et qu'il se passe des choses qu'il ne t'est plus possible de supporter. Mais nous ne voulons pas croire qu'on puisse laisser d'horribles gens prendre la maison, le jardin, nos chambres, nos chères choses, le vieux filet de tennis, le cher Trou-aux-Rats. Je t'en supplie, ne te décourage pas, s'il reste le moindre espoir, et nous t'aimerons tous encore plus que par le passé.

Gênante petite lettre ! Gênant grain de sable ! Ce n'était donc pas assez que d'avoir à faire capituler ce Nicolas, maintenant il y a encore cette petite fille ! Mais Laurette se consolera vite, se mariera. L'adresse du marchand de bœufs est écrite sur une enveloppe. Une feuille blanche est sur la table. Il n'y a plus qu'à convenir d'un jour. « Mon cher Monsieur Lefrançois... »

Bientôt la cloche du dîner va sonner. Nicolas se promet de ne pas se lever de sa table que la lettre ne soit écrite. On l'a déjà dérangé deux fois, et maintenant que se passe-t-il encore ?... Le bruit d'un moteur ?... Non, il n'ira pas voir. Et si c'est le vieux qui s'évade, tant pis ! Le Ciel l'aura voulu. Après tout, c'est un moyen comme un autre d'en finir. Il reprend sa plume : « Je vous serais bien obligé... »

Peut-être vient-on le chercher ? Ou bien ce sont déjà les enfants ? On ouvre la porte et il ne se retourne même pas. Mais une voix d'homme retentit dans son dos :

« Bonjour, oncle Nic ! »

D'un bond il est sur pieds.

« Ça, par exemple !... »

Hâlé, riant, drapé dans le manteau qui couvre son bras en écharpe, Gilbert de Sinnis reste sur le seuil, ravi d'avoir si bien réussi son effet de théâtre :

« Il paraît que vous êtes encore tous vivants, mais que Maman est partie... Ne regarde pas ce foulard. Ce n'est rien du tout : une balle qui n'a même pas touché l'os. Et grâce à cette égratignure, deux mois de congé ! Alors voilà. »

L'abasourdissement de son oncle l'enchante :

« Et tu sais, pour une fois, j'en suis ébloui, de ton paradis. Que c'est vert chez vous ! Que c'est vert ! »

Nicolas en est encore à mettre deux idées bout à bout :

« Ça, par exemple... mon petit Gilles... »

QUATRIEME PARTIE

ÉTÉ

I

La vigne n'atteint sa maturité qu'avec la vieillesse de l'année. Le blé lui-même ne triomphe qu'à la façon des hommes déjà durcis par la quarantaine. Seule la fenaison concorde avec le solstice, avec la nuit la plus brève, avec l'instant parfait où l'année, lancée de tout son élan, semble ignorer encore qu'il faudra redescendre. Journées de travail qui commencent avec la lumière et ne s'achèvent qu'avec elle. Tout ce qui peut manier une fourche ou un râteau est requis pour aider au travail des machines. Doubles rations ; fortes paies ; chaque heure est précieuse. Car le foin n'est vraiment sauvé que lorsque, mis en meules, il n'offre plus à la pluie que des dos glissants. Tout le plateau prend l'air d'une étrange ville saharienne dont les coupoles luisent dans la buée du soir. Debout sur les nouveaux mamelons qui s'élèvent, des hommes tassent et foulent le foin qu'on leur lance au bout des fourches. Demain le temps peut tourner. Hier on a trouvé moyen de monter douze meules ; Ivanoff voudrait qu'avant le coucher du soleil on en dressât quatorze de plus. On va lui faire voir, au jeune officier, qu'il n'est pas seul à savoir mener rondement une entreprise ! Il n'y a pas eu besoin

de se donner le mot : chacun y met du sien, et les esprits sont aussi échauffés par l'attente d'on ne sait quel événement que par le soleil qui tape dur et par les vapeurs du cidre aussitôt ressué que bu.

Est-ce parce que Gilbert a dit : « Pourquoi vous cachez-vous là-haut comme une chouette, vieille Babet ? » et à Proult : « Nous n'allons tout de même pas leur laisser manger vos pêches » ? Est-ce parce que Richard s'est trouvé présent quand le petit-fils paraissant pour la première fois devant le vieillard, lui a dit : « Eh bien, Grand-père, les bombes font moins de dégâts que tes ouvriers », à quoi William, surpris par cette attaque inattendue, n'a rien su répondre ?... Toujours est-il qu'au bout de quelques heures chacun pensait : « Il va mettre la femelle dehors. »

Dès le premier soir, comme Nicolas sortait pour faire une ronde, Gilbert a demandé :

« Pourquoi ne prends-tu pas ton fusil ?

— Parce que la chasse n'est pas ouverte », a répondu son oncle.

Sur quoi le jeune homme l'a considéré, plein d'étonnement ; puis, jugeant qu'on pouvait rire, il a ri de tout son cœur.

« Et puisque j'en suis à poser des questions, comment se fait-il que Cibar vienne ici librement, alors qu'il suffirait d'une perche pour barrer l'avenue et d'un homme pour garder le passage ? »

Encore une fois, Nicolas s'est mis à donner ses raisons, mais devant le drôle de visage que son neveu continuait à faire, il a pris le parti de rire tout de suite.

Après une matinée passée près des travailleurs, quand Nicolas est venu reprendre le jeune homme sur la lisière du pré :

« C'est ton Russe qui me plaît, a dit Gilbert. Si

tu avais deux ou trois gaillards comme celui-là... De combien d'hommes est-ce que tu disposes ? »

« Ce diable de garçon, a pensé Nicolas, va vouloir percer des meurtrières dans les murs et tendre partout du fil barbelé ; et dans deux jours, quand la gendarmerie viendra faire une enquête, il l'accueillera par des coups de fusil. » Mais on n'en est plus aux petites prudences, et rien n'est impossible, après tout, hormis de faire le rabat-joie. Même ce bougon de Richard, qui méprise tant les coquetteries inutiles, n'a pas oublié, malgré le surmenage, de graisser les sabots du cheval qui traîne la faucheuse. Nicolas pense encore : « Que serait-ce si Gilles avait gardé son uniforme ? Il ne nous manque que les clairons. Ils voient déjà, comme aux grandes manœuvres, les basses-cours mises à sac et les chaises de cuisine cassées pour faire des feux. Ils ont raison. Loué soit Dieu qui a créé les chaises, avec de la paille, du bois sec, du vernis. Quelles omelettes on se cuit sur ces flambées !... » Il oublie que lui-même, sans savoir pourquoi, il a tantôt fait semblant de ne rien apercevoir quand, passant près du râteau mécanique, il a constaté qu'un maladroit en avait faussé la commande. Ce n'est pas dans ses habitudes de patron soigneux. Alors quoi d'étonnant si tout son monde se laisse gagner par une allégresse messianique et par la foi aux prophéties : « C'est les journaux qui l'ont dit, monsieur Nicolas ; on aura un été sec. Alors il y a tout avantage à ne pas pousser les foins trop vite. »

A vrai dire on n'a déjà plus le choix des tactiques. On a franchi un aiguillage lorsque Gilbert, dès le lendemain de son arrivée, a tranquillement dit au vieillard : « J'écris à Maman de revenir et que, s'il y a des excuses à lui faire, on les lui fera. » Qu'est-

ce qu'a répondu William Colombe ? Rien, affirme Gilbert. Et quant à ce qu'il a pu penser...

« J'ai peur de te paraître une brute, oncle Nic ; mais, que veux-tu ? Grand-père... Le respect de nos ascendants... je sais bien... Mais conviens que mon père n'a pas fait grand-chose pour m'en donner le pli. Et pourtant par nature... Je commence seulement à m'en rendre compte... Si j'avais eu confiance en quelqu'un, j'aurais commis moins de sottises. Mais oncle Louis est trop autoritaire ; et toi, depuis que j'ai l'âge de raison, combien de fois est-ce que je t'ai vu ?

— C'est vrai, Gilles, on compterait les jours... Pourquoi est-ce que jamais je ne me suis évadé de cette espèce de tombeau, pour aller te voir dans un de tes postes ? Après coup, on a de la peine à comprendre. Je sais les raisons que je me donnais : que la vie est partout la même et qu'elle ne contient jamais que ce qu'on y met. Ce qu'on n'y trouve pas sur place, on ne le trouvera pas en courant le monde... Les raisons ne sont jamais que des raisons ; et pourtant, mon petit Gilles... et pourtant ces raisons n'étaient pas une simple excuse à la paresse. Je ne sais comment t'expliquer cela... Si je me compare à Louis... »

Il pense : « Je l'ennuie avec mes discours ! je le fais périr d'ennui. Mais je ne puis supporter qu'il ne comprenne pas. » Il sent tout ce qu'il y a d'humiliant à vouloir justifier une vie stagnante devant un garçon tout nimbé de jeune gloire, qui ne peut regarder qu'avec pitié ce bas-fond. Mais si Nicolas l'ennuyait vraiment, Gilbert trouverait dans sa blessure toute permission de paresser le matin dans son lit et de s'enfermer avec un livre. Qui le force à se lever assez tôt pour partager avec son oncle la

soupe qui est restée chaude dans le four de la cuisine, et à le suivre dans toutes ses sorties, si bien que la journée, jusqu'au soir, n'est qu'une causerie indéfiniment reprise ? Nicolas n'a jamais été si bavard. Toutes ses théories y passent peu à peu, soit à table, ou le long des chemins , ou le soir en attendant que neuf heures sonnent et que, recru de fatigue, on ose gagner son lit.

« Vois-tu, Gilles, on peut exceller par de grandes actions, on peut pousser des pointes vers ce que notre nature a de plus haut, de plus exceptionnel. Mais je me demande s'il n'existe pas une autre excellence, plus modeste et plus malaisée à définir. Oh ! je ne te la propose pas ! Tu as mieux à faire. Mais moi, Gilles, je ne suis qu'un homme moyen. On a le droit d'être un homme moyen ; ce n'est pas héroïque, mais c'est très difficile... Longtemps je m'en suis méprisé. Puis un jour j'ai pensé que, peut-être, juste au centre du cercle, juste à l'entrecroisement de toutes les lignes, on pouvait trouver quelque chose d'admirablement dosé, une sorte de maximum, comme la lumière parfaitement blanche est le total de toutes les couleurs... Attends... Je sais ce que tu vas dire : « Juste milieu. » Mais ce n'est pas cela. C'est même tout le contraire : « Le milieu juste. » Je ne joue pas sur les mots. C'est ridicule peut-être, mais ce point me tient trop à cœur : d'un côté c'est le vide et de l'autre le plein, le plein le plus dense. Je bafouille, mais je t'assure que j'ai raison. L'un est une espèce de neutralité dégoûtante, un renoncement à tout ce qui est fort ; tandis que l'autre... l'autre est comme qui dirait une construction savante, quelque chose qui nécessite de l'habileté, de la maîtrise... où toutes les parties du corps ont leur rôle à jouer, du crâne jusqu'aux orteils... »

Il s'empêtre dans ses formules, mais s'obstine :

« Et parce que je suis un homme moyen, mon petit Gilles, je n'ai pas le désir d'occuper plus de place qu'un homme moyen n'en a le droit. De là peut-être une certaine mollesse à défendre mon superflu. »

Il dit encore :

« On croit que je ne sais pas ce que je veux, ou bien que toute ma conduite est gouvernée par des théories sociales. Mais ce n'est pas vrai. J'ouvre bien, de temps à autre, le livre d'un économiste, mais presque tout de suite il me fait bâiller, car ce que tu y trouves de plus solide est encore tellement provisoire que tu n'as pas le temps de t'asseoir avant qu'on ne te propose une autre chaise. Ces gens ne s'intéressent qu'à ce qui est chiffrable ; ils ne jugent que d'après les dimensions, comme si un gramme ou une tonne d'or n'étaient pas du même métal... Je n'ai pas de doctrine sur la circulation de l'argent, mais je sais ce qu'une journée d'ouvrier représente de peine, et si l'on me demande, au restaurant, pour un plat fin, le salaire d'un journalier, eh bien, non, ce plat me reste dans la gorge. Je veux bien le payer, mais que d'autres le mangent ! »

Gilbert écoute avec attention. Jamais aucun aîné ne l'a pris au sérieux de cette manière. Il ne sait encore si tout cela est merveilleux ou prodigieusement puéril. Il y étouffe un peu ; mais quelque part doit exister un joint entre les idées auxquelles il a coutume de se plaire et celles d'un homme qui lui plaît décidément plus qu'il n'aurait jamais cru.

« Et tu peux supporter cette vie monotone ? Et tu ne deviens pas enragé d'être attaché toujours au même endroit ?

— Oh ! fait Nicolas, on s'y plie. Je suis attaché comme Ulysse au mât de son bateau. Tu te rappelles

l'histoire d'Ulysse et des sirènes ? Il avait bouché les oreilles de ses compagnons avec de la cire, mais lui-même, le vieux malin, il voulait écouter le chant... J'accepte de vivre ici, sous l'espionnage insupportable des paysans, des commères, du curé ; mais je t'assure que j'écoute les voix des sirènes sans en perdre une seule note.

— Et jamais tu n'as envie de défaire les nœuds ?

— Mon Dieu, Gilles, ne prends pas les comparaisons à la lettre. Il y a plus de place dans une campagne que sur un navire, et la bête qu'on met au piquet, on lui laisse toujours quelques mètres de corde pour qu'elle s'ébroue et se passe ses fantaisies. »

II

Etrange saute de vent. Là où l'on était prêt à lâcher pied sous la bourrasque, brusque embellie, soleil inattendu, retour à peine croyable à l'insouciance des beaux jours. Et c'est de l'autre côté que souffle maintenant la panique. C'est le vieillard qui n'ose plus sortir, qui s'enferme à clef, qui fait le guet derrière ses vitres et tourne éperdument dans le labyrinthe de ses obsessions.

« Ma fille va revenir ! Ma fille va revenir ! Il a dit qu'il l'avait rappelée. A peine est-elle enfin partie qu'il la rappelle. Ils vont tous se jeter sur moi comme des gens de la police, et quand l'un d'eux m'aura bien mis à la question, les autres surgiront, tout frais, pour profiter de ma fatigue, pour m'épuiser, me cuisiner, pour tout savoir. Tous ces enfants que j'ai eus, auxquels j'ai sacrifié ma vie, avec leurs femmes et leurs petits, tous après moi ! Toute la grappe à mes jambes, à mes manches ! Perdu, perdu, l'homme destiné à de grandes choses et qui laisse la famille le saisir, ne fût-ce que par le petit doigt ! Je me révoltais contre cette pensée ; j'avais mis toute mon âme à faire le bonheur des miens. Et mainte-

nant ils voudraient que je continue à les servir, eux, toujours eux ; que je peine, que je rampe ; que je tombe dans la lésinerie de Nicolas, dans son humilité sordide à ce niais, ce raté ; que je m'asseye dans sa crotte à ce cul terreux !...

« Qu'est-ce qu'ils allaient faire tous les deux du côté de la ferme, ce matin ? Et maintenant pourquoi est-ce qu'ils s'arrêtent dans l'allée ? Pourquoi est-ce qu'ils regardent les branches du tilleul ? Pourquoi est-ce qu'ils regardent au fond du trou creusé par les terrassiers ?

« Mon Dieu, ce n'était donc pas assez que cinquante années sacrifiées à ma femme Elisabeth, cinquante ans où je me suis rapetissé, où je me suis mis au niveau de sa petite sagesse, où elle m'a tenu dans son lit, la pauvre sainte femme ! J'avais le droit de relever enfin la tête. Mais voilà ma fille qui revient, ma fille Jourdaine-Marie-Clara, autre sainte femme ! Les saintes femmes autour du tombeau, avec la myrrhe et les aromates, car elles ne sont à leur affaire que lorsqu'elles peuvent ensevelir.

« Et le mauvais sujet, la petite gouape, le propre à rien, qu'est-ce qu'il est venu faire ici ? Car sa blessure est simulée. Mme Ménerba dit qu'il remue le bras sans aucune peine et qu'en passant elle a heurté son épaule, sans qu'il ait rien paru sentir. C'est eux qui l'ont appelé. On pense que les scrupules ne l'étoufferont pas et qu'il s'est fait la main sur des Arabes. Une vie humaine, est-ce que ça compte là-bas ? On descend le prisonnier dans un silo, et comme par hasard, on l'y oublie... J'ai fait voir à Cibar la soupente qui est derrière la salle de bains, mais j'aurais dû lui signaler le grand placard de la chambre jaune. Il faut que je lui parle à tout prix. Et toujours cette cuisinière qui répond qu'on ne sait pas quand

il rentrera ! Pourquoi me laisse-t-il sans nouvelles ? Le danger presse, monsieur Cibar ! Et votre hardiesse s'est endormie, Rolande Ménerba ! Un jour elle a voulu me faire prendre le train, au milieu d'une promenade, sans même un foulard ou une brosse à dents, et maintenant elle recule. Elle dit que tout n'est pas encore prêt, que nous allons donner l'éveil imprudemment. Mais je ne peux plus attendre. Ils me tiennent. Un coup est vite fait. Et les jours passent, les précieux jours. Réaliser ! Réaliser !...

« Je sais ce que vous pensez, mon bon ami, mais c'est faux ! Vous n'y êtes pas du tout. Vous croyez que ma hâte... C'est que vous ne connaissez pas ma constitution. Je n'ai pas encore atteint l'âge de mon grand-père et je n'ai aucune de ses infirmités. Laissez leurs statistiques aux imbéciles. J'ai du temps ; rassurez-vous ; j'ai tout le temps qu'il faut. Ce n'est pas la crainte de ce que vous croyez qui me pousse, mais l'impatience d'agir. Car ma vocation n'était pas cette vie étriquée où ma femme et mes enfants m'ont fait étouffer. Oui, j'ai fondé le fameux Comptoir industriel et les Grandes Aciéries. A ma place vous seriez bouffi d'orgueil, mon cher Cibar, et vous risqueriez un coup de sang. (Car vous êtes souvent terriblement rouge, soit dit entre nous ; et je vous soupçonne un peu de... oui, oui...) Mais croyez-vous qu'il y avait là de quoi me satisfaire moi ? De quoi combler mon cœur ? De quoi donner la mesure de ma force ? Seriez-vous comme mes collègues, les braves gens, qui n'ont jamais soupçonné ce qui se cachait sous ma politesse et ma bienveillance ? Et ma sainte femme non plus ne devinait rien, la douce taupe. Mais l'œil des perfides enfants a pénétré le secret. Ils ont peur. Ils chuchotent. Ils tournent autour de moi. Ah ! s'ils pouvaient tuer le germe de vie, percer

l'œuf comme les faiseuses d'anges, avec la longue aiguille ! Et s'ils pouvaient... et s'ils pouvaient...

Bon, c'est maintenant le tour de l'institutrice ! Quel besoin a-t-elle de passer par là ? Pourquoi est-ce qu'elle se mouche ? On n'a pas la goutte au nez en cette saison. Est-ce que c'est un signal, par hasard ? Est-ce qu'on pouvait l'apercevoir de chez Nicolas ?... »

III

Les prophéties ont menti, car une pluie serrée tombe depuis hier soir ; mais les foins sont assez avancés pour que la mauvaise humeur du ciel ne tourne pas en catastrophe.

« Viens jusqu'à la Cour-Marie, a dit Nicolas. J'ai des mesures à y prendre. Je te prêterai un imperméable. »

Et sous l'ondée continue, les deux hommes se sont engagés dans un layon du bois. A droite et à gauche, dans les endroits les plus garnis de la futaie, le sol couvert de feuilles mortes est encore presque sec. Les couronnes ont intercepté des milliards de gouttes ; chaque feuille est une coupe pleine ; et sous la nappe des nuages qui laissent déborder leurs immenses réservoirs, les cimes retiennent dans les bassins de leurs verdures, jusqu'à ce qu'ils débordent à leur tour, une nappe d'eau suspendue. Mais ailleurs, où la végétation est plus claire, les écorces luisent dans le bain qui les lave, les touffes d'herbe ont pris un nouvel éclat, les mousses se sont regonflées ; et dans l'air saturé de vapeurs, s'épanouit leur parfum puissant et musqué.

A la dérobée, Nicolas considère son compagnon, sa

joue brune que la pluie rend brillante. Est-ce que Gilles se réjouit dans cette allégresse végétale ? Est-ce qu'il s'émeut de ces arômes qui montent dans l'humidité, ces arômes qui flottent, qui nagent ? Sait-on jamais ce que Gilles observe des choses et ce que son regard accroche, quand il le promène tranquillement autour de lui ? Tout en cherchant son chemin parmi les flaques, Nicolas pense : « On s'imagine que le plus beau regard, c'est celui qui scrute les visages, qui s'empare des choses, qui est tout brillant de perspicacité. Oui, certes... Mais il y en a un autre, encore plus beau, qui n'a pas besoin d'épier, qui ne s'étonne de rien, qui ne cherche pas autour de lui le mot de l'énigme... Le patron de la barque, à Morgate... avec quel calme il posait ses yeux gris sur le monde ! On aurait dit que l'univers lui appartenait... Et Jamain, le tonnelier, avec son air taciturne... il n'attend rien de ceux qui s'approchent de lui, ce prince... Il y a des hommes, même déguenillés, qui sont nés princes. On les reconnaît à leurs prunelles qui ne courent pas à droite et à gauche. Jamais je n'ai vu celles de Gilles glisser vers la pointe de l'œil. S'il veut regarder de côté, il tourne la tête. »

Mais déjà le layon débouche sur un herbage en pente, obstrué de pommiers. Nicolas pousse une barrière. La Cour-Marie est située dans un étroit pli du terrain, où, dès qu'il pleut, l'eau des pentes voisines afflue et cuve entre les mottes.

« Appuie à gauche, sinon tu en auras par-dessus tes chaussures. Jadis il y avait un chemin empierré, mais du diable si l'on devine encore où il passe. Nous allons contourner l'étable et le pressoir. La maison est plus bas. »

Comme Nicolas, depuis longtemps, a joint l'exploitation de cette ferme à celle de Saint-Saturnin, le

logis n'a plus servi, pendant des années, qu'à un ménage de journaliers. Il est de briques, sans caractère, sans même la coquetterie d'un petit jardin, et d'aspect si morne sous cette pluie, que Nicolas se hâte de dire :

« Le bâtiment ne paie pas de mine et demande un coup de nettoyage, mais c'est plus grand qu'on ne croirait. »

La grosse clef tourne en criant dans la serrure et le battant se laisse pouss r en râclant le carrelage.

« Alors, en cas de recul, voilà mon poste de commandement ! »

La salle est assez vaste, nouvellement reblanchie. Gilles regarde les solives du plafond, la hotte de la cheminée, les cendres éteintes qui restent sur l'âtre. Il dit avec bonne humeur :

« Je voudrais bien disposer d'un poste aussi confortable. Tu y es au sec ; tu peux te chauffer ; il y a des vitres aux fenêtres. Un palais, quoi ! »

Nicolas n'oserait avouer la petite lâcheté avec laquelle il attendait l'appréciation du premier témoin qu'il amène en ce lieu, du premier qu'il admet à juger l'humble cadre auquel il est prêt à plier sa vie, et prétend la plier sans la laisser déchoir. Par l'emploi d'un terme militaire, il a su faire prendre le change à l'imagination du jeune homme ; et ceci non plus n'est pas tout à fait brave. Mais Gilbert se prête au jeu avec tant de bon vouloir ; même il reprend :

« Je n'envie pas seulement ton installation, tu sais. J'envie encore plus la manière dont tu commandes. Presque sans donner d'ordres, tu fais faire à tes hommes tout ce que tu veux... C'est très fort. J'admire. On voit tout de suite l'attachement qu'ils ont

pour toi, et je pense que tu obtiendrais d'eux le maximum d'abnégation dont un paysan normand soit capable. »

Il hésite un peu, puis, tant pis (devant l'oncle Nic on peut penser à haute voix) :

« Tu me trouveras peut-être stupide, mais je me dis parfois que nous n'avons pas d'autre mesure de notre valeur. J'attribue à ma vie juste le prix que mes hommes seraient prêts à payer pour elle, rien de plus. Eh bien, je t'affirme que s'il s'agissait de m'épargner une balle ou un coup de couteau, il y en a plus d'un qui n'hésiterait pas à me protéger de son propre corps. C'est la seule chose au monde dont je sois fier. Je sais quels sont ceux qui ne me marchanderaient aucun sacrifice, même pas celui de leur vie. Et c'est quelque chose que la vie, même celle d'un pauvre bougre de goumier. »

Nicolas murmure :

« C'est un grand prix... »

Et sa pensée aussitôt fait retour sur lui-même :

« Dans un accident, pour me protéger des éclats de verre ou de bois, Renée se serait peut-être précipitée. Entre ma jambe et la tête d'une vipère, Maman aurait peut-être avancé la main. Mais à part ces deux êtres-là et qui sont morts... »

Gilbert déboutonne le manteau qui lui tient trop chaud, s'essuie le front. C'est la première fois qu'il se hasarde à tirer au grand jour ces choses qui souffrent mal d'être dites. Il s'assied sur le rebord de la fenêtre puis se décide à poursuivre :

« Seulement je dois avouer que j'ai plaisir (ça passera peut-être, ce n'est peut-être qu'une première vanité un peu puérile), mais j'ai plaisir à sentir fléchir les volontés sous la mienne. Je ne sais comment dire. Je veux qu'on m'aime, assurément ; mais

qu'on m'aime moins parce que je suis aimable que parce que je commande bien. »

Comme Nicolas n'a pas sursauté, Gilbert ajoute :

« Et s'il faut aller jusqu'au bout des aveux abominables, eh bien, je crois, en toute honnêteté, que j'aimerais mieux être serviteur toute ma vie que vivre dans un pays où il n'y aurait plus de maîtres. Seulement, dans quelle partie du monde, dans quelles montagnes ou dans quels déserts est-ce qu'on va nous laisser des coins habitables ? Il me serait égal de me faire musulman. Il me serait égal d'habiter la Cordillère ou Bornéo. J'apprends vite les langues. Et je crois que les brutes ne me dégoûtent pas beaucoup... quand ce sont mes brutes à moi. »

Nicolas est toujours debout, à la même place, dans le cercle qu'ont tracé, sur le pavé de brique, les gouttes qui tombent de son manteau. Perçoit-il ce que ces phrases ont de blessant, de scandaleux pour ses habitudes, ou n'entend-il qu'un certain timbre de voix, qu'un certain accent, celui d'une jeune force qui s'affirme avec orgueil et gaucherie ? Il tire de sa poche un mètre de charpentier, le déplie. Mais brusquement la voix reprend :

« Tu devrais partir avec moi, oncle Nic.

— Partir où ?

— Partir. C'est vrai, qu'est-ce qui te retient ici ? »

Nicolas reste court devant la naïve insolence de la question. Il s'en tire par la plaisanterie :

« Avec quel argent veux-tu que j'achète un bled ?... A moins que tu ne m'offres un petit jardin que je bêcherais et ratisserais devant ton gourbi. »

Gilbert reste sérieux :

« Il y a d'autres pays que le Maroc.

— Encore faut-il qu'on t'y envoie.

— Ne crains rien. On manque toujours d'amateurs, quand c'est pour des besognes où il faut du cran. »

A la fin, tant d'assurance irrite Nicolas :

« N'empêche que la première condition de ton autorité, c'est ta propre obéissance, et si l'on t'affecte je ne sais où, dans une ville... »

Il ne croyait pas provoquer une réaction si violente :

« Jamais ! Jamais ! Tu m'entends : jamais !

— Pourtant...

— L'obéissance, j'en ai donné la preuve. J'ai passé par la filière. Je n'ai rien escamoté. On m'avait mis au défi d'accepter la discipline. On ne me croyait propre à rien, sinon à gêner la carrière de mon père, en ajoutant mes petits scandales à ses petites aventures qu'il cachait si soigneusement. Maintenant c'est fait. Tout seul j'aurais choisi autre chose, mais l'essentiel c'était d'abord de ne plus respirer cette odeur de salons, de dîners, cette atmosphère d'intrigues, de misérables jalousies !... Mon père... Tu ne sais pas ce que c'est qu'un diplomate. L'intérêt des peuples, ah, la bonne blague ! Oui, leurs protocoles, leurs préséances, leurs mesquines rivalités. Mais les peuples ! Avoue que tu le méprises de tout ton cœur. Pour me faire plaisir, oncle Nic, avoue-le ! »

Afin de ne pas répondre directement, Nicolas se jette dans le premier chemin de traverse qui s'offre à lui :

« D'abord je ne sais pas pourquoi tu t'obstines à m'appeler « Oncle Nic ». C'est ridicule.

— Et comment veux-tu que je dise ? « Nic » tout court ? Moi je ne demande pas mieux. Alors avoue, Nic... Tout de même il va me falloir un moment pour m'habituer. »

Dans la crainte qu'il ne soit encore question d'Amédée de Sinnis, Nicolas se hâte de demander :

« Et qu'est-ce que tu aurais choisi d'autre ?

— Je serais parti pour le Siam, à dix-neuf ans, comme Sir Gérald me le proposait. Mais mon père a mis son veto sous prétexte que Sir Gérald n'aimait pas les boys jaunes, et voulait en emmener un blanc. Comme si je n'aurais pas été capable de me défendre ! Au Siam, tu entends, dans les montagnes, à exploiter le bois de teck et à le faire flotter dans les rivières, au moment des crues. J'aurais eu cinquante éléphants et ce qu'il faut de coolies pour les aider à leur travail... Ah ! je t'en prie, n'en parlons pas ! »

Il écarte cette vision, essuie d'un coup de manche la poussière qui obscurcit un carreau de la fenêtre et, la tête détournée, l'air brusquement maussade et fermé, il considère le morne herbage.

Nicolas n'ose plus questionner. Par la porte ouverte, il contemple lui aussi cette boue, cette haie toute proche, mur de feuilles ruisselantes, cette prison sans échappée ; et la pluie par-dessus tout cela, comme le treillage qui ferme une cage à lapins. Il s'en veut d'avoir conduit ici l'ombrageux garçon, d'avoir étalé devant lui l'humilité d'une résignation inavouable. Par contenance, il se décide à se servir de son mètre et note quelques mesures sur son calepin. Quand il se retourne, il rencontre le regard de Gilles ; mais, à sa surprise, c'est un regard presque timide, où transparaît quelque chose comme une peur de déplaire.

« Nic, toi qui as d'autres idées que celles des journaux... tu ne crois pas qu'en Russie... tu ne crois pas qu'il se fait là-bas du neuf... et que si on n'avait pas froid aux yeux... »

Nicolas répond :

« Tu n'aurais... aucun préjugé?... Il te serait égal?... »

Gilles a un geste vague, sourit comme un enfant qui craint d'être grondé ; puis il se remet à regarder la pluie.

IV

Dès que les enfants parviennent à s'échapper, c'est avec l'unique espoir de rejoindre Gilles. On dirait que Miss Barge leur laisse prendre la fuite pour pouvoir elle-même les chercher dans la même direction. Avec des cris de joie Lise et Jacquou l'aperçoivent qui monte l'escalier.

« Hallo ! Gilles ! Hallo ! Qu'est-ce que tu portes là ? Qu'est-ce qu'il y a dans ce gros paquet ? »

Il ne les laisse pas s'accrocher à ses jambes :

« Fichez-moi la paix, mille tonnerres ! »

Les petits croient que c'est le prélude à un jeu, mais il passe dans le bureau de Nicolas et prend soin de tourner la clef.

« Alors, Nic, les voilà, nos bandes cloutées. »

Il tire d'un journal et manie avec précaution de longues sangles, garnies de pointes comme des colliers de force.

« Avec ces machins en travers de l'avenue, pas de danger qu'une auto passe. Nous les fixerons ce soir, quand il fera tout à fait sombre et nous aurons la sécurité jusqu'à demain matin. Ton Richard s'est salement déchiré les doigts à coudre la doublure des sangles, mais il n'y avait pas moyen de l'arrêter. Quant aux guetteurs, tous demandent à en être. Ils sont

désolés que je n'en veuille qu'un à la fois. J'ai distribué les sifflets. Jamais ils n'ont été à pareille fête, et si Grand-Père s'échappe... »

Nicolas dit avec humeur :

« Ce n'est pas une fête ! Ce n'est pas une partie de chasse !

— Mais non, mais non, fait Gilles. Sois sûr qu'ils auraient le même zèle si nous leur demandions des choses plus dures. C'est l'indignation qui les pousse, et s'ils tenaient Cibar au coin d'un bois... »

Nicolas replie dans le journal les serpents de cious :

« Après tout, murmure-t-il, même Chamondot serait peut-être de notre côté, car les droits sacrés de la propriété sont en jeu. Mais c'est la preuve qu'ils nous jugent bien menacés. »

Une première alerte est donnée dans l'après-midi. On a vu le chauffeur sortir sa voiture. Aussitôt, comme il était convenu, Richard, un mégot sur la lèvre, s'est trouvé dans le besoin d'aller chercher une pince au garage.

« Promenade ? Le vieux veut sortir ? Sûr pourtant que le temps va se gâter. »

Mais l'homme a répliqué qu'il partait sans personne, que ses freins avaient besoin de réparation et qu'il ne rentrerait pas avant le lendemain soir.

Bien qu'aucun danger n'existe pour cette nuit et que la bruine se soit mise à tomber, Gilbert, avant de se coucher, ne peut résister à l'envie d'aller placer les bandes. Fixées dans l'empierrement par quelques grosses pointes, elles adhèrent bien au sol. A l'aube, Ivanoff les relèvera. On pourra donc dormir à poings fermés.

Mais vers minuit Nicolas s'éveille en sursaut. Quelqu'un l'appelle. Il court à la fenêtre :

« C'est vous Proult ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le chien est empoisonné !

— Julot ?

— Il est venu crever devant ma porte.

— Je m'habille et je descends. »

En achevant de se boutonner, il fait de la lumière dans son bureau, où dort Gilbert :

« Je descends voir ce qui se passe. Il paraît qu'on a donné une gobe à Julot. Es-tu réveillé oui ou non ?... A Julot, le berger noir ! »

Sur le perron, Proult explique :

« Au milieu du chemin. Pour un peu, je ne l'aurais pas vu. Probable qu'il n'est pas mort sur le coup, mais qu'il s'est traîné là. Sortez pas nu-tête : ça crachine. Si peut-être vous preniez la lanterne ?... »

La maison du jardinier donne sur un sentier qui, traversant le verger, conduit à la ferme. Couché sur le flanc, les jambes raides, le chien semble être tombé en tâchant de regagner sa niche. Nicolas tâte le poil trempé :

« Il y a déjà un moment qu'il est mort. Sentez : il est tout froid. »

Muni de la lanterne, Proult examine le chemin :

« La preuve qu'il venait du château : voyez les traces. Et tenez, il avait déjà dû tomber là et se relever. La terre est toute grattée. »

Gilbert a rejoint le groupe. La vue du cadavre achève de le mettre hors de lui :

« Elle a fait ça ! Empoisonner un chien pareil ! Et sans même l'achever d'un seul coup !

— Est-ce que c'est une vengeance ? dit Nicolas. Elle devait pourtant penser qu'on la soupçonnerait... Pourquoi justement cette nuit ? »

Proult soulève le corps du chien par les pattes et le dépose sur l'herbe :

« Il faudrait tout de même avoir l'œil, dit-il. Moi, ça m'est égal de ne pas me coucher. »

Les trois hommes reviennent vers la maison. Du côté du garage, rien de louche. Mais quand ils ont tourné le coin, ils aperçoivent de la lumière à la fenêtre de William Colombe.

« Souvent il n'éteint pas », dit Nicolas.

Ils restent un instant perplexes, à regarder les raies brillantes qui filtrent, à la fenêtre du premier étage, entre les rideaux tirés.

« Je vais aller voir », murmure Gilbert en se rapprochant du perron.

Nicolas le suit :

« Tu ne pourras pas entrer par là. On verrouille toujours à neuf heures. Il faut passer par chez moi. »

Mais Gilbert qui a monté les trois marches fait jouer la poignée. La porte s'ouvre.

« Ça, c'est bizarre, dit-il... Donne la lanterne et attendez-moi.

— Ne mets pas le pied sur la septième marche de l'escalier, chuchote Nicolas ; elle grince. »

Gilbert monte avec précaution, mais au moment de déboucher sur le palier, il lui semble, à la lueur rabattue de la lanterne, avoir vu bouger quelque chose. Les plis d'un des grands rideaux attirent son attention. Il s'approche, aperçoit une robe de chambre grise. Avec ses mèches dépeignées qui s'échappent d'un foulard attaché sur sa tête, Jenny n'est presque pas reconnaissable.

« Ah ! c'est vous, Jenny ! »

Elle peut à peine parler, tant elle a eu peur :

« J'avais cru, dit-elle, entendre du bruit... alors j'étais descendue voir.

— Ce soir, vous aviez fermé la porte d'entrée ?

— Oui, comme toujours.

— Quelqu'un l'a rouverte. La bonne femme, est-ce qu'elle est chez elle ?

— Non, elle n'est pas remontée.

— Vous en êtes sûre ?

— Sa porte fait toujours du bruit, et je ne dormais pas.

— Alors elle est ici ?

— On n'entend rien. »

Pour de longues années, on aura un sujet de gaieté en évoquant l'aspect de Jenny Cheu dans son déshabillé de nuit. Mais ce n'est pas le moment de savourer le spectacle... Le tapis est épais. Gilbert s'avance jusqu'à la porte de son grand-père. Il se demande pourquoi le trou de la serrure lui paraît si brillant, et soudain revient jusqu'à la vieille fille :

« Est-ce qu'ils ne s'enferment pas à clef d'habitude ?

— Si, toujours.

— Mais est-ce qu'ils enlèvent la clef de la serrure ?

— Non, il la tournent.

— La clef n'y est pas... Comme si on avait fermé du dehors et emporté la clef... »

Jenny suggère :

« Avec une échelle... vous ne croyez pas qu'on pourrait jeter un coup d'œil ?... En la posant très doucement contre le mur ?

— C'est une idée. J'ai remarqué que les rideaux ne sont pas bien tirés. »

Gilbert se hâte de redescendre. Les deux autres sont toujours sur le perron. Il leur communique ce qu'il a vu, et Proult court aussitôt chercher l'échelle.

« Cette histoire d'auto à réparer, dit Nicolas... Est-ce que vraiment les freins marchaient mal ?... Il va falloir prendre garde que l'échelle ne fasse pas de bruit contre la maison. »

La même pensée est venue à Proult, car il apporte un sac qu'il place à l'extrémité des montants. L'échelle pose juste sur l'appui de la fenêtre. Gilbert y monte. A peine a-t-il atteint le haut qu'il crie :

« Il n'y a personne et le lit n'est pas défait ! »

Tout est clair : ils ont dû sortir sans qu'on les entende et rejoindre la voiture sur la route. Nicolas jure et peste à son habitude :

« Pas moyen maintenant qu'on les rattrape. Nous venons de perdre trois quarts d'heure et ils étaient peut-être déjà partis depuis longtemps. »

Mais Gilbert ne peut accepter une défaite d'autant plus ridicule qu'il croyait ses mesures mieux prises :

« On ne sait pas. Il faut essayer. Ta voiture est prête ? Ils peuvent être accrochés par n'importe quoi. Il n'y a pas de train à cette heure-ci, non ? Alors ils ont peut-être filé sur Paris, ce qui donnerait le temps de les rejoindre. Par quels chemins, en dehors de l'avenue, est-ce qu'on peut regagner la route ? »

Proult suggère que, pour faire stationner le chauffeur, le bout de l'avenue aurait été mal choisi, à cause d'une maisonnette toute proche, d'où l'on ne pouvait manquer d'être vu. Mais il y a le chemin du bois, et l'on peut également passer par le Cadran

« Alors on va suivre les pistes... Hardi, Proult ! Un saut jusqu'à la ferme et réveillez-moi tout le monde ! Qu'ils prennent leurs lampes de poche et leurs sifflets !... Toi, Nic, vite à ta machine ! »

Resté seul, Gilbert renoue les lacets de ses souliers, enfilés à la diable. Sur la tôle chaude de la lanterne posée à côté de lui, les gouttelettes de pluie s'évaporent en chantonnant. Au bout de peu de minutes, il commence à entendre accourir des galoches et des semelles ferrées. Des lumières circulent. Deux hommes

arrivent en manches de chemise, tant ils ont fait hâte.

« Vous, Ivanoff, avec la moitié des hommes, filez par le chemin du Cadran. Moi, je prendrai par le bois. Celui qui voit quelque chose donne des coups de sifflet jusqu'à ce que tout le monde rapplique... Et vous, Richard... vous êtes là ? enlevez les bandes cloutées, dans l'avenue, entre le troisième et le cinquième arbre, puis rejoignez l'auto. Que M. Nicolas m'attende à la sortie du chemin du bois... Au pas de course ! »

Nicolas n'avait pas prévu un long trajet de nuit. Il perd tout un moment à équiper sa voiture. Richard le rejoint comme il sort du garage.

« Vite, Richard, prenez votre manteau et grimpez à côté de moi. »

Mais l'homme qui courait s'arrête brusquement. Il fait un signe de la main.

« Les sifflets, monsieur Nicolas ! les sifflets ! »

Nicolas fait taire son moteur. En effet l'on entend distinctement les coups répétés d'une sirène.

« C'est du côté du bois. Vite, par la route ! »

Il ne leur faut pas longtemps pour atteindre le bout de l'avenue, tourner, longer la forêt. Ils entendent de nouveau les sifflets et s'arrêtent à l'entrée du chemin. A quelques mètres, sous bois, on voit des ombres, des lanternes. Quelqu'un accourt vers la voiture :

« Ils sont là, monsieur Nicolas ! »

Dans le même moment, les hommes qui étaient partis vers le Cadran et qui ont, eux aussi, entendu l'hallali, arrivent tout hors d'haleine.

« Ils sont là, un peu plus loin, avec M. Gilles. On a failli ne pas les voir. Ils s'étaient cachés derrière un buisson. »

Nicolas s'avance sous la pluie, vers ce qui doit être la lanterne de Gilbert. D'ailleurs il reconnaît ses éclats de voix :

« Empoisonner Julot ! Qu'est-ce qu'il vous avait fait ? Saleté, saleté !... »

Et dès que Nicolas le rejoint :

« Tiens, la voilà, l'empoisonneuse. Est-ce qu'elle ne mériterait pas qu'on lui envoie une balle ? Non, mais regarde-la ! »

Il lève sa lanterne vers le visage de la femme où coulent, comme si c'étaient des larmes, les gouttes qui suintent de son chapeau trempé. Mais Nicolas vient d'apercevoir un autre visage, hagard celui-là. Il fait dévier le bras de Gilbert de manière que la clarté tombe sur le vieillard. Aussitôt celui-ci recule et tâche de se protéger de la main : est-ce contre la lumière qui l'éblouit ? est-ce dans la crainte qu'on ne le frappe ? Son col n'est plus qu'un chiffon mouillé ; son manteau ruisselle.

« Tu vas prendre mal, dit Nicolas. Il faut rentrer tout de suite. »

Muet, claquant des dents, William Colombe semble encore regarder vers la route comme vers une impossible délivrance. Il est cerné ; il est trahi. Sa voiture n'est pas venue. Des hommes sont là, tout autour, animés d'on ne sait quels desseins, prêts à sauter sur lui s'il fait un pas. Nicolas dit doucement :

« Mais, pauvre Père... où voulais-tu aller ? »

Il ne daigne pas répondre. L'immense effort que cette fuite nocturne représentait pour son impotence est retombé sur lui en une immense déception ; et dans sa face inerte, les yeux seuls trahissent un chagrin désespéré.

Nicolas le prend par le bras. Si son père faisait

« non », ne fût-ce que d'un signe de tête, il n'oserait user de force et lâcherait la manche mouillée. Mais transi, les pieds dans l'eau, William Colombe est trop épuisé pour la moindre lutte. Les hommes de la ferme s'effacent des deux côtés du chemin. Richard fait tourner la voiture. Il faut soulever le vieillard sur le marchepied. Il ne résiste pas, mais ne s'aide pas non plus. Qu'on fasse de lui ce qu'on voudra !

Une demi-heure plus tard, il est dans son lit, entouré de bouillottes. A la cuiller, Jenny lui fait boire un grog, car il tremble trop pour tenir le verre. Il serre les couvertures sous son menton. Le vieux corps est tombé dans l'état de détresse où rien ne saurait plus le réjouir, hormis un peu de chaleur. Même quand il finit par s'endormir, il continue à trembler.

Lorsque Nicolas peut quitter la chambre, il trouve grand éclairage dans l'escalier. Il monte à l'étage supérieur. Trois ou quatre hommes sont postés dans le couloir. Gilbert vient à sa rencontre :

« Elle refusait de faire sa malle, mais j'ai menacé d'appeler Babet pour vider ses tiroirs. Alors elle s'exécute. Par précaution, pour qu'elle n'essaie pas de se barricader, nous avons décroché le battant de sa porte. Nous ne sommes d'ailleurs pas pressés, car il ne faudra la conduire à la gare que juste pour le premier train. Sois tranquille : on ne la touche pas. S'il faut la porter jusqu'à l'auto, on la soulèvera entre des coussins. Tout marque sur ces grosses femmes et il ne faut pas qu'elle puisse exhiber des bleus. Elle nous en a dit de toutes les façons ; mais elle n'a tout de même pas pu tenir tête aux hommes. Mon

cher, des révélations ! Le paisible Proult, le bon père de famille : un répertoire d'obscénités à côté duquel le tien et le mien sont un langage d'enfant de chœur. Mais le plus drôle, c'était les deux vieilles, Babet et Jenny, postées au coin du couloir. De temps en temps elles avançaient la tête. Je t'assure qu'elles ne perdaient pas une syllabe. »

Nicolas jette un coup d'œil dans la chambre. La malle est achevée. Assise dans un fauteuil, la femme tourne le dos. Alors revenant vers Gilbert :

« Je pense qu'elle partira sans faire de manières, car elle doit tenir à mettre en lieu sûr ce qu'elle a chapardé.

— Au fait, on serait en droit de fouiller la malle.

— Laisse donc.

— Tout de même, j'aurais bien voulu lâcher les garçons sur elle, car elle n'a pas payé pour Julot. »

Le départ, en effet, s'accomplit sans incident. Ivanoff remet à Mme Ménerba son bulletin de bagages et son billet. Il ne la quitte que lorsqu'il l'a vue monter dans le train de Paris.

D'autre part, les langues se délient. On finit par apprendre que Pernet a vu la voiture de louage stationner pendant deux heures sur la route. On ne sait trop ce qu'en pleine nuit Pernet faisait à la lisière du bois. Mais Pernet comprend vite que le service qu'il a rendu lui méritera l'absolution pour beaucoup de lapins colletés, pour beaucoup d'autres qu'il collètera. Car voyant à minuit le chauffeur arrêté sur la route, tous feux éteints, il a bien deviné, prétend-il, qu'un mauvais coup se préparait. Il a dit au chauffeur : « File-moi d'ici ou je donne l'alarme ! » Si bien que l'homme a fini par s'éloigner, pour revenir ensuite, mais trop tard. Cependant Proult

n'entend pas laisser la gloire de Pernet mettre la sienne dans l'ombre, car enfin, s'il n'avait pas réveillé M. Nicolas... Mais à son tour Richard veut sa part de rayons :

« Si tu n'étais pas venu chez moi boire ma menthe, est-ce que tu serais sorti pour pisser ? »

V

Ce n'est pas avant un jour ou deux que peut se produire une contre-attaque de Cibar. Se présentera-t-il en personne ? Tâchera-t-il d'arracher au vieillard une plainte pour violence et séquestration ? Le chauffeur n'a pas reparu. La bande lâche-t-elle la partie ou se reforme-t-elle ? On verra bien. Une dépêche arrive dans la matinée, mais elle n'est que de Jourdaine qui s'annonce pour le lendemain. Il y avait au courrier une lettre de Laurette : bachot passé avec mention ; grands projets ; études de médecine ; voudrait l'avis de l'oncle Nic ; peut-elle aller lui demander conseil ? On répond à Laurette par une dépêche triomphale. Décidément la chance à l'air de tourner.

Gilbert voudrait qu'on se mette immédiatement à démolir l'échafaudage et qu'on en fasse un feu de joie. A grand-peine Nicolas parvient à protéger ce matériel, propriété de l'entrepreneur. Il ne s'en tire qu'en abandonnant une douzaine de fagots. Les garçons de ferme en habillent un d'une vieille jupe et, devant la cuisine, font flamber l'effigie. De son côté, le vieillard semble calme.

Le vieillard semble calme parce qu'il est encore sous le coup de la terreur. Qu'ont-ils fait de la femme qu'ils ont séparée de lui ? Les bois sont

grands. Même les meilleurs chiens de police y retrouveraient-ils une tombe soigneusement cachée sous le lierre et les feuilles mortes ? Et maintenant ce sera son tour à lui.

Il a, pour donner le change, fait disparaître une part des aliments que Babet lui a servis, et ne s'est nourri que d'un peu de chocolat. Il a tâché d'écrire mais s'est endormi. Vers le soir seulement, il est sorti de sa torpeur. Avec l'approche de la nuit, son appréhension n'a fait que grandir. La clef de la porte, c'est Mme Ménerba qui l'avait gardée, après avoir fermé pour empêcher la constatation trop prompte de la fuite. Comment les misérables ont-ils crocheté la serrure ? Plus moyen de boucler la porte. Plus même cette pauvre sécurité pendant son sommeil !

Il renvoie sans y toucher le plateau du dîner, déclare qu'il veut dormir et demande qu'on ne le dérange plus. Aussitôt que Babet a le dos tourné, il s'attaque à la commode, espérant qu'il pourra la pousser devant la porte ; mais il n'arrive pas à la déplacer d'un seul centimètre. Avec une peine extrême, s'embarrassant dans les carpettes, il arrive à pousser la table. Puis il amène les tabourets, les chaises, y place tout ce qu'il trouve d'objets fragiles, verres, carafe, qui ont chance de se briser avec bruit si quelqu'un tente de pénétrer clandestinement. Il a passé toute la journée dans sa robe de chambre et décide de ne pas la quitter, de ne pas se coucher. On ne l'achèvera pas comme un lièvre au gîte. Il restera dans son fauteuil. Assis face à la porte, il pose les mains sur les accotoirs et, l'oreille tendue, prêt à se lever pour marcher au-devant des coups, il attend l'accomplissement de son sort.

Et voici en effet, dans l'escalier, le pas pressé d'un

homme. On vient. On frappe à la porte avec brusquerie. Le front baigné de sueur, William Colombe crie :

« Qui est là ?

— C'est moi, Louis !

— Qu'est-ce que tu veux ?

— J'ai à te parler. »

La voix est autoritaire et cassante :

« J'ai à te parler sur-le-champ. »

La poignée tourne, mais le battant vient aussitôt buter contre la table. Le vieillard s'est mis debout.

« On ne peut pas entrer ! Parle d'où tu es. »

La voix répond sèchement :

« Ce ne sont pas des choses à crier dans les couloirs. »

Une poussée plus violente est donnée à la porte, mais les pieds de la table se sont pris dans le tapis, de sorte qu'elle résiste.

« Enlève, nom de Dieu, cette fortification !

— Seulement quand tu auras dit ce que tu veux.

— Je veux, avant toute chose, savoir qui est un certain Marchemont.

— Je ne connais pas

— Tu le connais, puisque tu lui as vendu tes actions du Comptoir.

— Je n'ai rien vendu.

— Ce n'est pas vrai, ce sont les tiennes. Les numéros sont identifiés. Pourquoi m'as-tu joué un tour pareil ? Ah ça, faudra-t-il que j'enfonce la porte ? »

Le père s'est réfugié près de la cheminée. Il crie :

« N'essaie pas d'avancer, sinon je jure que tu ne tireras pas un seul mot de moi !

— Alors approche toi-même ! Explique !

— Mes affaires ne te regardent pas. Elles sont en des mains sûres.

— Si sûres que le Comptoir est maintenant au pouvoir des banques. Elles ont enfin la majorité. Marchemont est leur homme de paille. L'ancien conseil est nettoyé. Nous n'y sommes plus rien, tu m'entends ? Dans notre propre affaire, fondée par toi ! »

Qu'est-ce que Louis raconte ? Qu'a-t-il manigancé ? Où veut-il en venir avec ses histoires ?

« Est-ce que tu m'entends, oui ou non ? Tu sais pourtant que les banques ne voulaient cette affaire que pour la piller, pour vider ses réserves. Tu as travaillé toute ta vie à la rendre solide. Eh bien, dans cinq ans il n'en restera rien. Ces messieurs raflent le fruit de tous nos efforts. Ça s'est décidé cet après-midi. Est-ce que tu commences à comprendre et va-t-on pouvoir causer raisonnablement ? »

Le vieillard s'est peu à peu redressé :

« Ils t'ont mis à la porte ?

— Ils m'ont offert une sinécure, que j'ai refusée. Alors maintenant je veux savoir... Car si tu me prépares le même coup pour les Aciéries... »

Un ébranlement de la porte fait tomber la carafe qui se brise. William Colombe croit entendre un chuchotement. Il crie :

« Qui est avec toi ? Avec qui est-ce que tu parles ?

— Avec Nicolas. Il a le droit d'écouter.

— Il n'a aucun droit ! Qu'il s'en aille immédiatement ! »

Le vieillard oublie sa terreur. Une autre ivresse le gagne. Ah ! ses fils, il les tient donc ; il conserve contre eux des armes.

« S'il ne veut pas s'en aller, eh bien, qu'il entende comme toi ce que j'ai à dire. J'agis dans l'intérêt de grandes choses, que vous ne pouvez pas comprendre. J'agis de concert avec des hommes qui sont entrés dans mes vues et en qui j'ai ma confiance... »

La voix de Louis l'interrompt :

« Tu veux dire, Cibar ?

— Oui, parfaitement, Cibar ; et vos calomnies contre lui n'y changeront rien. Ah ! ils t'ont mis à la porte ! J'en suis désolé, mon cher, mais il s'agit de bien autre chose que du Comptoir ! Cibar, lui, m'a compris ; il m'a soutenu. J'ai trouvé en lui le collaborateur qui m'a manqué toute ma vie. Ce qu'il fait est bien fait. S'il a vendu les actions, c'est qu'il avait de bons motifs ; et vous aurez beau répandre votre venin... »

Encore une fois la voix de Louis coupe :

« Il a donc pleins pouvoirs d'agir en ton nom ?

— Oui, mon cher, il a pleins pouvoirs.

— Par une procuration que tu lui as donnée ?

— Tu l'as dit. Par une procuration parfaitement en règle. »

Derrière leur porte, il faut croire que ça leur coupe le sifflet, aux deux fils. Pourtant, après un petit silence, la voix de Louis reprend, de plus en plus froide :

« Peut-on savoir à quand remonte cette procuration ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu le demandes uniquement parce que tu sais que je n'ai pas la mémoire des dates. Mais on peut la retrouver, si tu doutes de ma parole. J'avais encore ici une de ces sottes que Jourdaine m'avait procurées, Madame... Madame... celle qui avait des yeux de poisson. »

Décidément ils sont cloués sur place les deux ingrats ! William Colombe les entend qui chuchotent.

« Cessez de chuchoter ! Parlez à haute voix !

— Eh bien, mon pauvre père, il y a des chances pour qu'à l'heure actuelle tu ne possèdes plus rien du tout. »

Les misérables ont donc résolu de l'épuiser par leur méchanceté, de le faire mourir. Le vieillard s'essuie le visage :

« Allez-vous en avec vos insinuations perfides !

— Nous partons, mais encore un mot. Sais-tu seulement où il est, en ce moment, ton Cibar ?

— Oui, je le sais.

— On dit qu'il n'est pas dans la région.

— Non, il n'y est pas.

— Tout porte à croire qu'il n'est pas à Paris non plus.

— Laissez-moi tranquille !

— S'il est en villégiature, tu peux dire où, puisqu'il n'a rien à se reprocher. »

William Colombe prend appui sur une chaise :

« Je ne dirai rien.

— La vérité, c'est que tu ne sais pas où il est.

— Je le sais ! »

Les fils ne se gênent plus. On les entend qui parlent à haute voix. L'un dit :

« Il n'en sait rien. »

Et l'autre :

« Parbleu, la crapule a filé. »

Baigné de sueur, le vieillard crie :

« Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! »

Il tremble :

« Vous mentez !... Vous ne comprenez pas ! »

Et soudain il n'entend plus de bruit derrière la porte.

« Comment est-ce que vous osez dire !... »

Les deux scélérats seraient-ils partis ?

« Répondez donc ! »

La porte reste entrebâillée, mais sur le palier la lumière s'est éteinte.

On ne sera pas trop de deux pour hâter les démarches, pour mettre en branle la justice, porter plainte, faire opposition partout où il sera possible. Aidé de Gilbert, Nicolas remplit sa valise. Louis s'impatiente, assis sur le lit.

« Nous serons à Paris avant deux heures du matin, dit Nicolas. C'est moi qui conduirai. Tu pourras dormir.

— J'en serais bien incapable.

— Avant de partir, tu mangeras quelque chose.

— Non, je t'en prie ! Je ne pourrais pas. »

Nicolas n'en envoie pas moins Gilbert faire une descente dans le garde-manger. Il faut qu'on l'alimente, cet homme qui a reçu un coup de matraque. Les mains de Louis usent leur nervosité à déchirer son mouchoir en petits morceaux.

« Si vous aviez vu les têtes de cette bande pendant qu'on faisait le pointage, et qu'on vérifiait les pouvoirs un à un, et qu'on recommençait les additions ! Ils n'osaient pas y croire à leurs six voix de majorité. Et nous... On tâche de crâner dans ces occasions. On fait ceux qui s'en fichent... En réalité on a les oreilles qui bourdonnent et on ne sait plus ce qui se passe... Ah ! mes enfants, un drôle de sentiment ! Ce bureau où je venais presque tous les jours depuis dix-sept ans, que j'avais meublé à mon idée, où les tiroirs sont encombrés de mes paperasses... Brusquement, après dix minutes où l'on nous a secoués comme dans le chapeau d'un prestidigitateur, c'est fait : je suis devenu un étranger. Je dois m'excuser d'être encore là, de ne pas pouvoir, séance tenante, déclouer mon tapis, emporter mon fauteuil... Et ce qui me met en rage : tout ça pour une misère de six actions !

Depuis trois mois que Nicolas prépare son repli, sa philosophie est plus mûre que celle de son frère.

« Même en envisageant le pire, dit-il, on sauvera tout de même quelques débris. La seule chose qui compte, quand un bateau coule, c'est que chacun puisse monter dans une chaloupe. »

Louis riposte avec colère :

« Sauver sa peau, c'est justement ce qui ne compte pas. Je suis ici pour créer quelque chose. Le reste n'a pas d'intérêt. Le reste est bon pour les femmes et les domestiques. Ma vie, en dehors de ce qu'elle peut produire, je n'en donnerais pas dix sous. Je n'en veux même pas ! »

Gilbert a mis à côté de lui une assiette de viande froide et de pain beurré.

« Alors tout ce travail englouti, ce recul bête, toutes ces années perdues, gâchées !... »

Et machinalement, l'homme qui n'a jamais su perdre un quart d'heure se met à couper la viande et à la manger.

VI

La splendeur de juillet fait tomber les dernières roses. Vers midi la campagne est déserte : personne dans les champs. Le sol appartient aux fourmis, aux scarabées. L'air est plein d'un bourdonnement continu. L'assoupissement gagne les hommes, les grands animaux, les oiseaux mêmes. Toute vie, dans la fournaise du jour, est comme en attente, en suspens.

De quoi demain sera-t-il fait ? Ce feu du soleil qui tombe d'aplomb sur Saint-Saturnin, qui fendille la terre, que préfigure-t-il ? Pendant un siècle, la vie du Phénix se soutient dans sa plénitude, puis vient le temps où sa vigueur décline, où il lui faut traverser la flamme, s'il veut renaître avec le matin et s'envoler sur des ailes neuves... Le siècle est révolu ; même il est dépassé de plusieurs années...

*

Un premier billet de Nicolas vient confirmer tout ce qu'on avait lieu de craindre : les titres ont disparu de la banque, transférés dans une grande maison de crédit, au compte d'une société dont personne ne

sait rien. Un second mot annonce qu'à son tour ce compte a été vidé, qu'il n'y reste que quelques valeurs jugées sans doute invendables ou trop compromettantes.

La police, dit la lettre, *affiche un grand zèle pour retrouver la trace de Cibar. A ce qu'il nous semble, elle le sait déjà hors de France et se félicite de n'avoir pas sur les bras ce maître chanteur. Mais elle a retrouvé la Ménerba qui sera interrogée demain. Louis fait mon admiration : prompt dans ses décisions, calme, tenace. J'ai pu l'aider par les bons offices de quelques fripouilles, que je connais à droite et à gauche. Il est un peu scandalisé, quoique avec cette nuance de respect qu'il a pour tout ce qu'il ne sait pas faire lui-même. « Aurais-tu pratiqué la traite des blanches ? »*

On périt de chaleur. Un petit souffle d'air ne commence à rafraîchir les rues que vers minuit. Qu'il doit faire beau à Saint-Saturnin !

Si son bras commence à le lui permettre, que Gilles s'amuse à tirer des ramiers. Qu'il fasse rouler l'auto. Je viens de renouveler la provision d'essence : tout ce qu'il en aura brûlé allègera le déménagement final. Videz la cave ! Cueillez les fleurs ! Pour l'amour de ce que tu as de plus sacré, ma petite Jourdaine, ne laisse pas filer ton jeune dieu avant que je revienne. (J'ai reconnu qu'il était dieu à ce que la mort d'un chien et celle d'un homme lui apparaissent à peu près sur le même plan. Mais tu te laisses aveugler par le préjugé que Dieu est un vieillard à barbe blanche.) En tout cas, ne te fais pas de mauvais sang.

Ce ton, qui lui semble forcé, déconcerte Jourdaine plus qu'il ne la rassure. Des messieurs (ils ont dit

leurs titres, mais elle confond tous ceux de la magistrature) sont venus interroger William Colombe. Ils ont désiré le faire parler sans témoins. Du palier, elle a entendu la voix de son père monter à de grands éclats ; mais craignant d'être surprise à écouter, elle s'est rendue au salon et elle a dû s'asseoir tant ses genoux tremblaient, comme si ces personnages, au sortir de leur visite, allaient la mettre en état d'arrestation. Au lieu de cela, au bout d'une heure, ils sont venus prendre congé d'elle avec une amabilité de circonstance, qui sous-entendait toute la sympathie due aux épreuves, lorsqu'elles atteignent les personnes d'un certain rang. Elle n'a commencé de mieux respirer qu'en voyant la prostration de son père. Après avoir pris de très haut l'indiscrétion de l'interrogatoire, le vieillard n'a sans doute pas eu la force de faire front contre trois hommes qui ne se laissaient pas éconduire ; et maintenant il semble tombé dans un extrême abattement.

Deux jours plus tard, on a vu survenir maître Ramelle. Il tremblait d'être devancé par la rumeur publique ; car ce matin même, à Variville, on a mis des scellés sur la porte de Cibar. Ramelle ayant eu vent de la chose, s'est rendu chez M. Petit, le quincaillier, sous couleur d'y trouver une vis que Mme Ramelle lui réclame depuis dix ans pour la balance de sa cuisine ; de sorte que, aux aguets dans la boutique, il a vu, de ses yeux, la trop longue patience du Ciel faire enfin place à la vengeance, et la cuisinière expulsée s'en aller en traînant ses ballots de hardes. La Providence a même voulu qu'un des paquets emportés par la créature se dénouât, versant dans le ruisseau tout son contenu de brosses, de jupons, de savates.

L'excellent homme se frotte encore les mains à la pensée de ce spectacle. Jourdaine se demande s'il connaît toute la vérité. Elle sait qu'on ne doit jamais avouer les désastres avant qu'ils soient irrémédiables. Même devant ce vieux conseiller de sa famille, elle tâche de faire façade. Puis il lui faut recommencer devant Jenny, devant le jardinier, car la nouvelle court déjà dans Saint-Saturnin, et chacun pense que le tribunal ayant enfin mis le holà, on va retrouver la bonne sécurité passée.

« Alors, cette fois, c'est bien fini, les misères ?

— Espérons, Jenny, espérons... »

Mais tout cela serait supportable sans l'humeur de Gilbert. Car Gilbert s'ennuie. La chasse aux pigeons lui paraît fade, après la chasse à l'homme, cet homme ne fût-il qu'un vieillard qui se traîne sur une canne ; or il n'y a plus besoin de sentinelles, ni de branle-bas, puisque le vieux semble réduit à l'impuissance. Gilbert parle d'aller rejoindre ses oncles à Paris ; parfois il disparaît pour toute la journée. Jourdaine essaie de se persuader que le poids sous lequel on suffoque, c'est l'incertitude de l'avenir, le crépuscule qui tombe sur Saint-Saturnin ; elle ne veut pas s'avouer que ce qui lui ôte le courage, c'est la gentillesse distraite, la froideur de son fils.

« J'espère tant, mon petit, qu'on sauvera quelque chose. J'ai toujours été imprévoyante. Tout de suite on mettra de côté ta part. »

De quel air il riposte :

« Je n'ai jamais compté sur rien ! »

Elle se refuse à interpréter ce ton hostile. Elle ferme les yeux tant qu'elle peut ; et Gilbert lui-même ne sait pas clairement que son cri veut dire : « Peu m'importe à moi que tout soit perdu, pourvu que rien n'aille à ce besogneux qui t'a reprise. »

Aussi le retour de Nicolas est-il attendu comme une diversion bénie.

« Il rentre par le train de midi. On aura des nouvelles. Ils nous ramène Laurette qui a besoin d'être mise au vert. »

En fait de nouvelles, Nicolas n'en rapporte guère qu'on ne connaisse déjà. Dès maintenant tout porte à croire qu'aux Aciéries la situation de Louis n'est pas ébranlée. Certains immeubles ont échappé, sans doute parce que Cibar n'en connaissait pas l'existence ; mais ils ont peu de valeur. Nicolas montre un entrain extraordinaire. Comme son père ne sort pas de sa chambre, tout le monde déjeune dans le Grand Logis. Les deux hommes ne cessent de taquiner ou de complimenter Laurette, qui ne se laisse plus intimider si facilement. On reconnaît à peine la petite fille, partie l'hiver dernier, dans la belle créature où commence à percer le frémissement de la femme.

Les stores du salon sont baissés. Quand on passe devant la porte-fenêtre, on reçoit au visage la réverbération du gravier. Attirées par l'air brûlant, Jourdaine et Laurette sortent sur la terrasse. Alors Nicolas dit à Gilbert (ils en sont tous deux à leur second verre d'eau-de-vie) :

« Je n'ai pas voulu en parler devant ta mère, mais dès maintenant l'hésitation n'est plus possible, Louis est le seul de nous tous dont le travail ait du rendement. Il faut que le peu dont nous pourrons encore disposer soit mis à son service. Saint-Saturnin est une charge dont il faudra se débarrasser au plus tôt.

— Et toi ?

— Moi ? Eh bien, j'ai réfléchi pendant ces dix jours et j'ai dû constater avec humiliation... »

Mais ses efforts pour prendre un visage contrit ne lui réussissent pas. Il achève avec un grand sourire :

« Que j'étais lâche.

— C'est-à-dire ?

— Que je m'arrangerais très bien de vivre dans une masure. Je n'ai pas de besoins. Mais dans celle de la Cour-Marie... au milieu de cette population qui me traitera comme un déchu... Et puis, voir le nouveau propriétaire de Saint-Saturnin couper mes arbres à tort et à travers... tu te représentes ce que ce sera... L'imbécile mettra des phosphates où je sais qu'il faut de la chaux... Il laissera les vaches abîmer les pommiers, la brute ! Ses pouliches avorteront, et quand je rencontrerai ce salaud... Il faudrait être un saint, mon petit Gilles, et même un grand saint !

— Et comme tu n'es encore qu'un candidat à la sainteté...

— Je lâche tout. Je liquide. Je recommence quelque chose n'importe où. »

Gilbert crie :

« Hourrah ! On part ensemble ! »

Il pose ses mains sur les épaules de Nicolas, le secoue joyeusement :

« Je savais bien qu'il y avait de l'espoir avec toi ! »

Et brusquement, riant, il l'embrasse. Puis il court à la porte-fenêtre :

« Ecoutez la nouvelle ! Il n'y a plus qu'à faire ses paquets. Et nous deux, on part pour l'Asie centrale ! »

Impossible de faire taire ce maudit garçon. Nicolas est forcé de tout expliquer aux deux femmes, qui restent sur le seuil, baignées par le soleil éclatant. Gilbert s'indigne devant leurs mines consternées :

« Vous voulez devenir des objets de musée. L'attachement à une maison, c'est fini. C'est bon pour les hirondelles. Aujourd'hui l'homme est libre. Toute sa fortune tient dans une valise. »

Décidément, il n'y a pas de plaisir à discuter avec

des femmes ; tout de suite elles tombent dans la sentimentalité.

« Mais, Nic, tes enfants ? »

Gilbert décide :

« On mettra les enfants au collège. L'homme moderne n'a besoin ni de femmes ni d'enfants.

— Mais, Nic, ton métier que tu aimes, ton Saint-Saturnin... »

Nicolas tâche au plus vite de détourner l'assaut :

« On fera peau neuve. C'est beaucoup moins pénible qu'on ne croit. Saint-Saturnin ? Après tout qu'est-ce qui m'y rattache ? Oui, un unique secret, que je suis seul à connaître et que je n'ai jamais dit à personne. Eh bien, ce dernier lien, je le coupe et je vous livre la clef de l'énigme ! »

Sans comprendre où il veut en venir, elles protestent aussitôt :

« Nous ne désirons rien savoir. Tais-toi.

— A droite du chemin qui va vers Maison-neuve, il y a un sentier. Au bout de deux cents mètres, il bifurque. Vous m'entendez bien ? Très vite, la branche de gauche se perd dans le taillis. Je me suis bien gardé de la dégager, mais c'est par là qu'il faut prendre et continuer à travers la brousse. On arrive à une toute petite clairière. Eh bien, c'est là.

— C'est là que quoi ?

— C'est là qu'on trouve les morilles. M'a-t-on fait assez de sourires pour savoir l'endroit d'où j'en rapportais des paniers pleins ! Maintenant c'est dit. Je suis dépossédé. Les bois sont à vous, à tout le monde ; et qu'on les vende ou les garde, ça n'y change plus rien. »

Elles sourient à peine. Elles se tiennent là, comme deux mendiantes, les larmes aux yeux, et c'est la plus jeune qui plaide le plus hardiment :

« Puisque papa dit qu'on pourra garder la maison... Tu renverras les domestiques et je ferai la cuisine... »

Gilbert va la prendre dans ses bras, la cajole ; mais elle se dégage :

« C'est impossible qu'oncle Nic parte.

— Et pourquoi, petite oie ?

— Parce que c'est impossible... Parce que... D'abord parce qu'il n'en a pas envie !

— Qu'est-ce que tu en sais ? »

Elle a jeté sa phrase avec tant de conviction, que Nicolas préfère éluder le débat et qu'il recourt à la défaite la plus humiliante :

« Avant toute chose, je vais voir ce qui se passe à la ferme. »

VII

On ne sait plus si l'on est ici pour quelques jours ou pour quelques générations ; on ne sait plus si l'on peut envisager des projets hardis ou seulement les plus modestes. On lésine sur toutes les dépenses et l'on gaspille. Nicolas, qu'on ne pouvait jamais entraîner à une promenade, suit Laurette et Gilbert dans toutes celles qu'ils proposent. On monte les dernières bouteilles de champagne et le soir, par les fenêtres ouvertes, le piano s'entend jusqu'à des heures où jadis tout dormait depuis longtemps.

« Vous allez tourner la tête à cette petite, dit Jourdaine ; ça finira mal. »

Mais Gilbert n'écoute pas. Il brûle avec une candide insolence ses derniers jours de permission. Et Nicolas n'écoute pas non plus. Elle sent bien qu'il est temps que Gilbert s'en aille, mais c'est l'influence de son frère qu'elle accuse. Et débordée par ce qu'il y a chez les autres de vertige, tout ce qu'elle peut, c'est d'empêcher que le bruit de ce déchaînement ne parvienne jusqu'au vieillard.

Celui-ci paraît d'ailleurs ne rien entendre. Toutes communications semblent coupées entre le monde et lui, et c'est à peine s'il ouvre la bouche.

Une ou deux fois, Nicolas s'est trouvé sur le chemin de son père sans s'attirer d'aigres paroles, mais il évite d'entrer dans sa chambre.

« Je t'assure, dit Jourdaine, que tu devrais y aller chaque jour pour quelques minutes. Il est très abattu. »

Comme Nicolas secoue la tête, elle croit que c'est pour éluder une tâche qui l'ennuie. Elle est de plus en plus déroutée par ce frère au moral chancelant.

« Ne peux-tu pas prendre cela sur toi ? dit-elle. C'est un bien petit égard. N'ayons pas l'air de lui garder rancune. »

Il répond, et cette fois ses yeux ne sont plus ni fuyants ni distraits :

« Ma petite, c'est justement par égard, que j'évite de lui infliger ma présence. J'ai fini par voir clair. Je ne sais même pas comment j'ai pu rester aveugle si longtemps. »

Et prenant le bras de sa sœur avec gentillesse, il poursuit :

« Vois-tu, nous considérons que l'amour des parents pour les enfants est une chose qui va de soi et que l'exception est monstrueuse. Mais c'est une opinion à réviser. Il saute aux yeux que Père n'a jamais eu pour moi ce qui s'appelle de l'amour.

— Comment peux-tu l'accuser d'une chose pareille ! »

Il répond avec conviction :

« Non seulement je ne l'accuse pas, mais je crois que c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui. Je dis bien le plus bel éloge. Car jamais il ne m'a traité différemment de vous deux, jamais il n'a rien marqué. Admettons que Maman y ait été pour quelque chose. Mais il lui a fallu un rare esprit de

justice et une admirable domination de ses sentiments. Songe à ce que c'est que de soutenir une telle attitude tout le long d'une vie. Maintenant il n'a plus la force. »

Comme elle veut protester, il dit encore :

« Je ne prétends pas qu'il ait eu pour moi de la haine. Je ne lui étais pas indispensable, voilà tout. Et c'est naturel. Si Louis était venu à disparaître, il perdait son continuateur, son orgueil ; c'était un écroulement. Et sans toi, sa vie sentimentale aurait été tout à fait mutilée. Tandis que s'il ne m'avait pas eu... (ne dis pas le contraire ; tu vois bien que je l'admire pour cela...) s'il ne m'avait pas eu, eh bien, oui... (ma petite, ce n'est pas triste, c'est simplement humain...) rien du tout ne lui aurait manqué. »

■

Mais tandis qu'on attend, qu'on s'étourdit, qu'on laisse l'imagination s'évader, qu'on se complaît dans un obscur espoir de changement, d'abandon, de saccage, ailleurs des projets se forment, on calcule, on prévoit, on n'abandonne rien au hasard.

« Vous avez lu comme moi l'entrefilet, dit M. Lacour. Il arrive que les journaux se trompent ; mais en tout état de cause, il serait bon de connaître ce que leur maison paie d'impositions et ce qu'il y a de bois mûr dans la futaie. D'autre part, Mme Lacour se demande si la console à têtes de sphinx, celle qu'on voit dans leur salon, est bien d'époque.

— La grande affaire, dit Mme de Babant au comte Lemercier, c'est qu'ils n'essaient pas de nous faire marcher l'un contre l'autre. On ne leur veut pas de mal ; mais qu'ils s'ôtent de la tête l'idée que leurs

voisins paieront des prix extravagants pour s'arrondir.

— Les malheurs du prochain ne m'ont jamais réjoui, dit le conseiller général, mais on ne vit pas impunément en coquetterie avec les idées subversives. Dieu veuille que les bruits qui courent soient inexacts. Il y a du risque à tout changement. Notre région pourrait y perdre... Mais convenez qu'elle n'y perdrait pas sûrement.

— J'accorde, dit maître Ramelle à son futur successeur, que les recettes de mon étude ont fléchi. Mais tenez compte de toutes les affaires que les écumeurs nous enlevaient. Et, bien que je n'en prévoie aucune... aucune absolument (je le proclame bien haut, je le proclame sur la conscience...) songez combien une seule transaction, portant sur un nombre appréciable d'hectares, augmenterait ma moyenne de ces dernières années. »

VIII

Mais une lettre de Louis vient faire tomber la vague ivresse de l'incertitude. Il écrit à Nicolas :

Tu ne voulais pas croire à l'existence de ce coffre-fort auquel la Ménerba semblait faire allusion, quand elle s'est coupée dans son interrogatoire. Depuis deux jours il est identifié parmi ceux d'une certaine Banque Agricole, et hier on a procédé à l'ouverture. Je n'ai pas encore la liste de ce qu'on a trouvé, mais j'estime qu'on a remis la main sur un quart à peu près des titres volés. Cibar n'a-t-il pas eu le temps de les réaliser ? Se les ménageait-il comme une réserve ? On se perd en hypothèses.

Les formalités seront longues, mais on pourra durer jusque là. J'ai vendu la tapisserie de mon salon, ce qui vous permettra tant bien que mal de rouler à Saint-Saturnin. Reine prend ces petits sacrifices avec une gaieté charmante. Je dois dire qu'elle m'étonne (ou plutôt je ne devrais pas le dire) ; mais les femmes n'auront jamais fini de nous surprendre. Elle montre une crânerie, une fermeté, qui pendant les quelques jours où nous avons envisagé le pire, m'a délivré de mon souci le plus agaçant. Si bien que tout de même,

malgré le dépit, les ennuis, les bouffées de colère, j'arriverai peut-être un jour à considérer cette aventure comme un bain d'où je serai sorti rafraîchi.

Tu dis que Père semble rapidement perdre ses forces. Qu'en ferait-on ailleurs qu'à Saint-Saturnin? Puisque désormais on le peut, il faut que tu tiennes le coup là-bas, comme je le tiens ici. Nous n'avons plus de marge pour pouvoir lâcher à l'étourdie une position acquise, et laisser les marchands de biens s'engraisser de nos dépouilles. Tout recul, après cette brossée, serait non seulement sans courage, mais dangereux. Notre rétablissement, c'est sur place qu'il faut le tenter. Ce ne sera peut-être pas drôle tous les jours, mais quand la partie devient plus difficile, on se pique au jeu.

Peut-être, d'autre part, pourrai-je offrir à Gilles quelque chose qui le mènera plus loin que son bête de métier.

La lettre est arrivée depuis plus de deux heures, sans que Nicolas l'ait encore montrée à personne. Il s'attarde à la ferme, puis se décide à gagner, en contre-bas de la maison, la petite terrasse qui regarde vers la prairie. En effet, Gilbert est bien là, au pied de l'escalier. Assis par terre, le torse nu, il fait prendre à sa cicatrice un dernier bain de soleil.

« Eh bien, Nic, qu'est-ce que tu étais devenu? Dépêche-toi d'ôter ta veste et ta chemise. Tu n'as pas honte d'avoir la peau blanche comme une fille?... Quelle drôle de tête est-ce que tu fais!

— Lis ça. »

Gilbert tend la main :

« Des embêtements? »

Il lit la lettre et même la relit. Puis il la plie et la rend :

« Alors ? »

Machinalement, son oncle arrache de l'espalier quelques feuilles envahies par les pucerons.

« Alors ? répète le jeune homme qui repousse encore l'évidence, mais qui ne pourra plus la repousser si l'autre se tait encore, le temps d'arracher deux feuilles... C'en est fait, les feuilles tombent, et Gilbert lance avec méchanceté :

— Ma question est bête. Naturellement, tu vas lui obéir ! »

Quoiqu'il sente s'effondrer d'un seul coup tout le prestige qu'il a pu conquérir aux yeux de Gilles, Nicolas ne bronche pas :

« Il va de soi que je ne le lâcherai pas dans une passe difficile.

— Tu es un bon frère. J'admire sincèrement... Seulement, nos beaux projets, tu aurais dû m'avertir que ce n'étaient que des paroles. »

L'ironie atteint Nicolas d'une manière si cuisante qu'il en a le souffle coupé. Il finit pourtant par répondre :

« Tu ne pensais pas que j'aurais la lâcheté... de laisser à ta mère et à Louis la charge de liquider Saint-Saturnin.

— Mais, quand je suis arrivé, qu'est-ce que tu étais sur le point de faire, sinon de tout planter là ? »

Le seul être au monde par lequel il est intolérable à Nicolas d'être jugé, c'est ce Gilbert devant lequel pourtant il reste debout et se justifie, ce garçon qui le toise et qui n'a même pas daigné se lever.

« Je partais pour la Cour-Marie, mais je restais à portée de Saint-Saturnin... Je continuais à faire tout mon possible... »

La déception de Gilles rend sa raideur impitoyable. Voilà donc à quelle servitude conduit cette piètre

sagesse qui l'intrigue et le séduit depuis deux mois. Il riposte :

« Dommage que je n'aie pas besoin d'un intendant, car vraiment tu es une perle... Je comprends qu'oncle Louis tienne à toi. »

Nicolas souhaiterait frapper de sa semelle cloutée, il souhaiterait râcler et balafrer ces épaules nues, cette poitrine lisse et bien faite. Mais Gilles reprend sa chemise, la passe, remet son col.

« A quelle heure est-ce qu'il y a un train ? »

Il se lève, se reboutonne.

« Puisque c'est oncle Louis qui commande, je ne peux pas m'embarquer sans l'avoir vu. Ça ne veut pas du tout dire que je sois prêt à quitter mon « bête de métier »... mais il faut au moins l'entendre, cet homme énergique. »

Sur les yeux qui essaient de ne pas quitter les siens il croit remarquer un étrange battement de paupières. Cette faiblesse-là ne l'irrite pas tant que celle dont il a le spectacle depuis cinq minutes ; elle prouve tout au moins qu'il a su taper juste. Peut-être même a-t-il poussé l'insolence un peu plus loin qu'il n'aurait voulu.

« Voyons, Nic, dit-il plus doucement, ta vie à Saint-Saturnin n'était pas gaie. Maintenant ce sera la même, en plus mesquin, en plus désolant. »

Péniblement Nicolas ébauche quelque chose qui voudrait être un sourire :

« Si tu n'avais pas rattrapé ton grand-père... Moi, je le croyais déjà loin... Tout seul, il est probable que je l'aurais laissé filer... Si quelqu'un a sauvé Saint-Saturnin, c'est bien toi.

— Veux-tu dire que tu le regrettes ? »

Nicolas secoue la tête, arrache de nouveau quelques feuilles :

« Je te jure, dit-il, que si, dans cette minute, un bon hasard pouvait faire que Saint-Saturnin n'existe plus... »

Il n'achève pas, et comme Gilbert se met à marcher vers la maison, il marche lui aussi. « Sentir qu'on se noie, pense Gilbert, et ne pas essayer de nager ! » Mais quelque désappointement qui soit tombé sur la ferveur du jeune homme, son dévouement pour ce camarade affectueux et incompréhensible ne se laisse pas emporter par une simple condamnation de l'esprit. Il s'arrête pour dire :

« Ce que j'ai fait peut se défaire. A la campagne, quand le feu prend sous un toit, tous les étages y passent. Je t'imiterai un court-circuit et je te promets que les plus malins ne pourront rien y voir. »

Ces paroles sont dites de bon cœur et avec un sérieux qui ne permet pas d'en mettre en doute la sincérité.

« Si je consentais à jeter par terre ce qui est encore debout, dit Nicolas, je prendrais mes responsabilités tout seul.

— Alors prends-les !

— Le malheur, c'est que je ne consens pas.

— Mais pourquoi ? Par quelle mystique ? »

C'est Nicolas qui se remet en marche :

« Evidemment... par une mystique... Tu parles comme un enfant. »

Gilbert est tout de même encore assez maître de lui pour ne pas répondre : « Et toi, tu parles comme ferait Babet ! »

*

L'histoire du coffre-fort, le départ brusqué, l'agitation de tous, épargnent à Nicolas le malaise de sentir sur lui les regards. Il a pensé conduire lui-

même Gilbert à son train, mais il a eu peur des dernières minutes d'attente à la porte du wagon. C'est Jourdaine et les enfants qui feront cortège au voyageur. Quand tout le monde est déjà dans l'auto, Gilbert vient à lui :

« Adieu, mon vieux Nic. »

Il prend son oncle par le bras. Les autres peuvent attendre. Le seul qui compte vraiment, c'est tout de même cet irritant et sympathique idiot. Mais ce qu'il voudrait exprimer ne sort pas. Il dit seulement, presque à l'oreille, avec gentillesse et regret :

« Malgré tout, vois-tu... c'est dommage ! c'est dommage !... »

Nicolas secoue la tête :

« Non, mon petit, c'est mieux. »

Et il ajoute plus bas :

« Je t'aurais trop vite ennuyé... Et maintenant pars. »

*

Si décidément on essaie de tenir, il s'agit de se remettre à la besogne. Nicolas passe le reste de la journée avec les hommes. Déjà s'impose tout un petit travail de reconquête ; que de choses, durant ces semaines, sont allées à vau-l'eau ! Le soir, il s'installe à sa table et remet à jour les courbes qui représentent le lait produit par chacune de ses vaches sélectionnées. Il rêvasse : « Tu es fait pour servir, Nicolas... Tu t'en doutais un peu, mais tu es humilié de te l'être fait dire... Cette fois tu y es, dans ton bourbier ; on t'y a ramené lestement... » A d'autres moments il pense : « Tout cela ne serait rien, si ce gamin ne croyait pas m'avoir eu avec sa râclée. »

Et ses yeux rencontrent la photographie qui est toujours là, sur le coin de la table, la plus vivante, la plus parlante qui subsiste de Renée. Il lui semble ne presque pas l'avoir regardée depuis deux mois : « Ce n'est pas un mauvais garçon, ma chérie, mais il va trop vite. C'est un cheval de sang, voilà tout. »

L'image de la jeune femme est souriante, mais comme derrière un voile. Et selon les jours, selon le regard avec lequel le vivant se tourne vers l'ombre, le sourire lui répond avec enjouement ou mélancolie : « Tu peux te moquer, ma chérie. Tu peux rire, et même un peu méchamment, du sot qui s'est monté la tête. Ah, oui, tu as grandement droit de rire... Nous marchions du même pas, toi et moi, et c'est pourquoi tu étais ma bonne camarade... Mais maintenant tu es restée en arrière... Et quand je ne suis pas là, tu dépéris, tu te réduis, tu es comme une pauvre petite fille à qui l'on oublie de porter sa nourriture... Mais ce n'est pas un mauvais garçon, et ce n'est pas à lui, c'est à moi qu'il faut en vouloir. »

IX

Louis est venu conférer avec son frère et sa sœur, demander des signatures, s'entendre au sujet des mesures à prendre. On rasera une partie des arbres ; on vendra l'argenterie. Mais tout cela pouvait à la rigueur se traiter par lettre. Louis est préoccupé d'autre chose. Après le dîner, il prend à part Nicolas, tire de sa poche un carnet relié de cuir :

« Voudrais-tu parcourir ceci, dit-il. Tout à l'heure j'irai te rejoindre dans ton bureau. »

Remonté chez lui, Nicolas s'installe sur le divan. Le carnet tout entier est d'une écriture soignée, bien lisible. Sur une première page, ces seuls mots soulignés et entre guillemets : « La porte est ouverte. » A la suivante commence un texte serré :

Dans peu de temps, l'horreur que m'a causée la déchéance de mon père s'atténuera dans ma mémoire. Déjà je me surprends à ne plus envisager ce renversement tragique que comme un risque parmi d'autres. Que sera-ce dans vingt ans, quand il ne s'agira plus de philosopher mais de surveiller les indices et de me tenir prêt ? Où sera ma résolution ? Je n'aurai plus ni lucidité ni ressort pour la tirer hors de l'oubli.

S'il en subsiste une ombre, ma sénilité saura trouver des ruses pour écarter ce fantôme importun. Il me faudra, dans ce moment-là, quelque chose de parfaitement arrêté, de parfaitement carré, non pas un avertissement, mais une barrière, non pas un conseil, mais un ordre. Il faudra que je ne me sente plus le chef, libre de déterminer sa tactique et de choisir son jour, mais seulement le soldat qui exécute la décision prise et qui doit grimper sur le parapet, parce que c'est l'heure, quelles que soient les raisons équitables qu'il pourrait trouver pour ne pas le faire. C'est pourquoi j'établis ces instructions minutieuses, que je relirai le premier janvier de chaque année et que je devrai d'autant mieux imprimer dans ma mémoire que mon intérêt grandira de les oublier. Je les compléterai en notant tous les signes qui me révéleront chez les autres l'acheminement vers la déchéance ; je tâcherai de dépister les sophismes par lesquels la vieillesse est habile à se leurrer. Je ne cesserai de renforcer le terrible acte d'accusation qu'il s'agit d'avoir constamment devant l'esprit, si l'on espère se dérober à la condamnation avant qu'elle nous frappe.

Et d'abord, comme aucun exemple ne sera si probant que celui dont nous avons eu le spectacle, j'en noterai tous les traits, même ceux que l'affection devrait me porter à ensevelir dans le silence. La balance équitable en faveur de l'homme, je saurai toujours la maintenir. Ce qui importe, c'est d'opérer un sauvetage parmi ce qui, dans son aventure, ne semble que désastre. Car c'est ma prétention incorrigible, que rien autour de moi ne se solde par perte, qu'à toute chose finisse par se laisser arracher un résultat positif.

Dès avant la mort de ma mère...

Et le relevé commence de tous les premiers signes auxquels on n'a donné que par la suite leur sens véritable. Puis toutes les phrases de l'égarement progressif sont notées avec les dates. Nicolas s'étonne de la précision avec laquelle son frère a retenu les paroles exactes et dressé le procès-verbal de certaines conversations. Parfois, entre le récit de deux incidents, s'intercalent des appels à soi-même, d'impérieuses règles de conduite :

Se surveiller avec une suspicion particulière après toute maladie. Interpréter les indices d'apparence bénigne, tels que fautes d'orthographe, distractions, obsessions d'hygiène. Si cette règle de prudence que je formule aujourd'hui me paraît jamais ridicule ou frivole, c'est la preuve la plus accablante d'une altération de jugement. Prendre ces mots à la lettre et non comme une vérité vague. Ne pas se dire qu'après tout l'on suit le destin de sa génération. Il s'agit précisément de ne pas se laisser entraîner dans son glissement.

Interrompant quelques remarques sur l'attitude de son père depuis l'évasion manquée, Louis a noté :

Si tu as un secrétaire digne de confiance, ou, mieux, si tu peux compter sur Nicolas, qu'il s'engage à te rappeler régulièrement l'existence de ce carnet. Marquer d'avance les dates sur un agenda, par un signe assez évident pour que, même atteint d'une diminution, tu le reconnaisses encore. Te méfier de la compassion de tes enfants. Eviter de leur laisser lire ces lignes ; ils risqueraient de te les soustraire.

C'est peut-être ce que tu désires en secret ; mais je t'avertis que tu es percé à jour et que je ne cesse pas de te regarder.

Quand Nicolas termine sa lecture, il s'aperçoit que son frère est à côté de lui. Leur accord est toujours implicite et se passe de manifestations.

« Evidemment, tu as raison, dit Nicolas, seulement...

— Toutes les objections, tu penses bien que je me les suis faites.

— ... seulement, quand l'esprit s'affaiblit assez pour qu'on s'en aperçoive, le courage, de son côté, n'est déjà plus intact.

— Je le sais bien, mon petit ; c'est pourquoi l'on a besoin des autres. C'est une des seules occasions de la vie où l'on risque de ne pas se tirer d'affaire tout seul ; et si je t'en parle... ? »

Nicolas ne se rend pas :

« L'intelligence fléchit sur un point mais se maintient sur d'autres...

— Je le sais, voyons !

— Elle s'en va par franges. Alors à quel moment faut-il couper ? »

Louis s'impatiente :

« Si nous craignons de perdre notre moindre reste, nous sommes fichus d'avance. La liberté se paie, c'est entendu ; et si je veux en faire les frais, il n'y a que moi que cela regarde. Je voudrais simplement savoir si je peux compter sur toi.

— Pour prendre quelle initiative ?

— Aucune. Simplement pour être témoin de ce que je pense aujourd'hui... et pour le rester.

— C'est-à-dire ?

— Tu me comprends très bien. On peut être

entraîné à la dérive sans s'en apercevoir. Il me faut un repère qui m'indique toujours ma position. J'ai une copie de ce que tu viens de lire. Acceptes-tu de garder ce carnet ?

— Le garder pour en faire quoi ?

— En tête, il y a un feuillet blanc. Ecris-y : « Quand il atteindra l'âge de soixante ans, je m'engage à remettre, chaque année, sous les yeux de « mon frère Louis... »

— Pardon, pardon ! proteste Nicolas. Te remettre sous les yeux... Ou bien nous accomplirons cette petite cérémonie en souriant, et elle sera tout à fait inutile, ou bien nous n'aurons plus envie de sourire ni l'un ni l'autre, et ce que tu me demandes, ce sera de te présenter un revolver.

— Et quand ce serait le revolver ou la bonne dose de soporifique ! N'essaie donc pas de me faire croire que tu as plus de préjugés que moi.

— J'ai celui d'exécuter les choses auxquelles je me suis engagé. Tu le sais parfaitement. Ce que j'aurai signé, je le ferai. C'est bien pour ça que tu t'adresses à moi.

— Ce n'est pas à Reine, n'est-ce pas, ou à mes enfants, que je puis demander ce service. J'ai de bons amis, et qui viennent de me prouver qu'ils tenaient à moi, mais ils me croiraient fou, si je leur parlais d'idées pareilles... Non, quand on cherche quelqu'un de solide, on s'aperçoit que le choix n'est pas grand... Alors tu ne veux pas ? »

Nicolas dit d'un ton bourru :

« Je veux réfléchir, le temps de fumer une pipe. Ce n'est tout de même pas trop exiger, sacredieu !

— D'accord. Pendant ce temps j'écrirai une lettre. Donne-moi du papier.

— Et si je ne signe pas ?

— Si tu refuses... Le danger n'est pas tant que le revolver soit oublié dans un tiroir, mais bien qu'il parte trop tôt. »

Louis s'installe au bureau. Nicolas va et vient, sa pipe aux dents. Quand la lettre est achevée et mise sous enveloppe, l'aîné regarde son frère :

« Si tu la laisses s'éteindre, ce n'est pas de jeu.

— Tu m'agaces ! Ecris ta formule sur une feuille. Je ne vais pas m'engager comme ça, sous ta dictée. »

La phrase ne comporte que quatre lignes. Nicolas prend la feuille et recommence à faire l'ours en cage. Puis il va vers la table où est resté le carnet, transcrit la phrase et signe.

« Voilà.

— Merci. »

Ils s'apprêtent à redescendre.

« Au moins ne va pas faire tes confidences à de vieilles gens, dit Nicolas. Il faut les laisser finir en paix, les pauvres. Nous sommes vraiment durs pour eux. »

Et dans l'escalier il s'arrête :

« Tu ne crois pas qu'il y aurait peut-être une autre méthode ?

— Laquelle ?

— Qui consisterait à combattre la cause plutôt que l'effet. C'est toujours plus efficace... Si tu travaillais un peu moins... »

Louis lève la main pour écarter l'inutile admonestation :

« Je ne travaille pas tant. C'est une légende.

— Eh bien, faisons le compte des heures. »

Mais Louis s'alarme comme un intoxiqué auquel on veut enlever sa drogue :

« Je t'en prie ! Je sais ce qui me convient. Mon

petit, ne me persécute pas, toi aussi, avec ces histoires. Il n'y a rien à faire. C'est ainsi. Je t'en supplie, fiche-moi la paix ! »

Cette prière laisse voir tant d'appréhension, elle confesse une faiblesse si bien acceptée comme irrémédiable que Nicolas perd de son assurance :

« Si tu commençais par fumer un peu moins de cigares et si, en revanche, tu te permettais parfois quelques fantaisies... »

Il aurait pu prévoir l'ironie qui perce dans le sourire de son frère, mais il ne s'attendait pas à surprendre en même temps une sorte de tristesse, comme si le regard avouait avec une candeur un peu mélancolique : « Tu sais bien que ces commodités ne sont pas faites pour moi. » Nicolas poursuit cependant :

« Je ne parle pas, mon vieux, par cynisme. De nous deux, c'est bien toi qui as toujours ressemblé le plus à Père, et pourtant je crois qu'aujourd'hui c'est moi qui le juge le plus équitablement. Il expie une vie trop comprimée, trop sévère ; il a gardé jusqu'à la fin trop de réserves inemployées...

— Et après ? riposte Louis. C'est tout de même cette sévérité qui a fait la beauté de son caractère. Je vois tout ce que tu vois, et pourtant je ne veux pas de ta méthode. Car les vengeances de la nature, on peut leur tenir tête par d'autres moyens que tes petites tricheries. Le tout c'est de consentir le prix qu'il faut. »

Il ajoute presque timidement :

« Laisse-moi me débrouiller à ma manière. J'ai mes préférences, que veux-tu ? »

Nicolas n'essaie plus de répondre. Louis dit encore :

« Tout est permis dans la vie ; tout, tu m'entends, tout ! Mais c'est à condition qu'on n'élude aucune

conséquence. On veut profiter, puis on se dérobe. Ce n'est pas de jeu. Je sais qu'il y a un moment difficile, quand vient l'heure du règlement... C'est pour cela que je t'ai demandé un coup d'épaule. »

Ils recommencent à descendre. « Pauvre vieux ! pense Nicolas. Si loyal ! Mais on ne s'apprête pas plus naïvement à se jeter dans la gueule du loup. »

Et pourtant, un moment plus tard, il ne regarde pas, sans une sorte d'envie, Louis prendre congé de Laurette. Un baiser tendre, presque dans le cou, avec un regard qui s'attarde sur la belle attache de l'épaule, un regard qui fond. Il connaît bien la partialité de Louis pour ses filles, mais ce baiser signifie quelque chose de plus : la conscience d'un droit fier et tranquille, qui d'avance et sans marchandage acquitte sa rançon. Et la manière dont Laurette le regarde, la confiance, l'admiration. C'est quelque chose aussi que cela, quelque chose qui n'est pas le privilège de tous les hommes.

Juste avant de partir, Louis dit encore à Nicolas :

« Il se peut qu'un jour ou l'autre un poste soit libre aux Aciéries... Pas tout de suite... Mais si, à l'expérience, Saint-Saturnin se trouve être un boulet...

— Je te remercie... mais il faut tâcher de rester dans le métier qu'on sait. »

Louis reprend :

« Je le dis... mon Dieu, oui... parce qu'ici l'avenir est tout de même étroit.

— L'avenir, l'avenir ! fait Nicolas... Evidemment les Saint-Saturnin d'autrefois, c'est fini... Mais la grande industrie ?... »

Louis se met à rire. Il lui semble toujours comique qu'on puisse jeter un doute sur les conquêtes de l'homme :

« Avec ou sans nous, elle est bien installée sur le monde, crois-moi. »

Mais Nicolas n'est pas convaincu :

« L'avenir, murmure-t-il, est partout... où vraiment quelque chose existe... Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il faut se tenir prêt... à quoi qu'il puisse arriver. »

X

Lettre de Jourdaine

Mon enfant chéri,

A mesure que les jours passent, l'esprit de ton grand-père devient plus calme. On en éprouve d'abord du soulagement ; puis on s'aperçoit que les excentricités nous cachaient une part du tragique. Maintenant la détresse est à découvert. Il a peur de nous, mais n'ose même pas le manifester. Il nous cède parce qu'il n'a plus la force de nous tenir tête, mais c'est le plus souvent, comme un condamné qui attend l'annonce de l'exécution. Et le regard dont il nous suit est si fiévreux, si triste !

Il aime que je lui fasse la lecture. A vrai dire il n'écoute presque pas. Je crois que le récit est comme un écran derrière lequel il se réfugie. Quelquefois son imagination part sur un mot. Ainsi hier il m'a tout à coup interrompue pour dire : « Je ne suis pas comme vous autres. Quand j'ai donné ma confiance, je ne la retire pas. » Et comme je ne comprenais pas tout de suite, il a précisé : « Le monde entier peut apporter des preuves contre mes amis ; je ne douterai pas d'eux. » C'est la seule allusion qu'il ait faite à Cibar.

Parfois, en manière de défi, il murmure divers noms de femmes. Je fais semblant de ne pas l'entendre. Alors il ajoute une petite galanterie, mais si timidement, si bas, qu'en général je ne l'entends pas du tout. Louis qui ne peut prendre son parti de la déraison et qui, maintenant encore, n'accepte pas d'y abandonner son père, Louis quelquefois s'efforce de lui donner des explications, de lui ouvrir les yeux. Mais réussir serait cruel. Je suis sûre que, jusqu'au fond de son obscurité, une partie de la vérité lui est parvenue. Il y a des régions de son esprit où, par instant, il sait. Mais tout son être lutte pour ne pas voir. Et, pauvre homme, la seule chose qui le soutienne encore, c'est cette enfantine bravade où il met tout ce qui lui reste de courage.

*

Après avoir couvert d'écriture quatre feuillets, Nicolas s'est hâté de les mettre en petits morceaux. Puis il a écrit une lettre de deux pages, qu'il a déchirée à son tour. Il se contente d'envoyer à Gilbert le billet suivant :

J'ai retrouvé le précepte chinois, dont, l'autre jour, je ne me souvenais plus exactement. Il est de Lao-Tsé :

« Celui qui connaît ses lumières et consent aux ténèbres est le modèle des hommes : celui qui connaît sa force et consent à la faiblesse est le centre de l'univers. »

XI

Le vieil homme ne quitte plus guère son lit. Les ruines de son esprit où, parmi les effondrements, des masses branlantes restaient debout, s'effritent, se tassent, se nivèlent. Ce n'est plus qu'un champ de débris. La mort n'aura pas grand travail pour achever, pour tout égaliser avec la terre.

On a cru qu'elle se décidait brusquement et que, sans bruit ni violence, elle allait appesantir sa main. Le vieillard a eu plusieurs crises de faiblesse, dont quelques-unes si longues qu'on ne s'attendait presque plus à voir ses paupières se rouvrir. Comme Jourdaine se tenait à son chevet, il a murmuré :

« Est-ce que c'est toi... Elisabeth ?... »

On a rappelé Louis. Mais quand, à la fin du jour, il est arrivé, déjà la vie hésitante avait repris un peu de force, regagné un petit palier. On n'ose pourtant pas encore quitter la chambre. Louis s'y attarde ; il pense que sans doute, la prochaine fois, il ne reverra plus ce visage qu'immobile.

Il y a neuf mois, c'est vers l'autre lit, à présent vide, qu'on avait les regards tournés. Si peu de modification dans la direction des regards ! L'émotion du passé tout proche gagne et pénètre le présent. Il n'y aura pas besoin de le faire tomber sur un tuyau de

pompe, le pauvre vieux : il n'y aura pas besoin de l'abrutir de drogues. Il s'en ira tout seul, inoffensif. Sa folie même l'a si bien épuisé qu'elle n'a plus en lui de quoi se nourrir.

Les fils et la fille vont et viennent, s'asseyent un moment, n'échangent guère de paroles ; et leurs pensées, avec des détours, des retours, passe des vivants aux morts, de ceux qui restent à celui qui est près de partir. Et chacun songe à lui-même à l'instant qui s'approche, où le dernier des deux parents va disparaître, où l'on commencera d'avancer vers l'inconnu, sans protection, à découvert... Car devant cet inconnu vers lequel tout marche, même un vieillard infirme est encore une protection.

Méditation de Louis Colombe

« Il avait cru prendre toutes ses assurances ; il croyait la partie gagnée, le navire à quai. Il ne se méfiait pas de ce tout petit espace qui le séparait encore du terme où l'on ne peut plus faire de faute ; et la vie a profité de cette petite fissure, pour la vengeance la plus raffinée. Elle a utilisé les faiblesses, elle a tiré parti des vertus. Ah ! elle a su s'y prendre ! Vraiment il en faut de la rosserie pour apporter tant d'art à rouler un vieux. Mais sur un point, elle a perdu. Elle s'est trop démasquée. On s'en doutait un peu de ce que cachaient ses airs de bonne fille. On la tenait à l'œil, mais maintenant on sait ce qu'elle vaut. Il y en a désormais qui sont sur leurs gardes et qu'elle ne roulera pas !

« Il était de ceux qui aiment à donner le coup de collier et qui remercient le harnais, s'il leur permet de tirer plus efficacement... Nous sommes de ceux-là,

nous autres. Mon Dieu, c'est tout ce que je demande : que je ne cesse pas d'être de ceux-là ! Que les oisifs se couchent, pourvu qu'on ne me demande pas de me coucher moi-même ; et qu'ils jouissent de toutes les délices, ça m'est égal. Et je consens à ne pas trop les mépriser, pourvu que je continue à pouvoir me tenir en estime. Que mon travail soit capable de durée, même s'il ne doit pas conserver, visible aux yeux, ma signature (cela aussi m'est indifférent) ; mais qu'il puisse durer, qu'il soit à l'abri, qu'on me coupe les mains avant que je risque de le saccager, de le démolir !...

« Avec quelle humiliation il ferait son bilan ! Comme il nous demanderait pardon, pauvre homme ! Et pourtant... et pourtant n'y aurait-il pas beaucoup à dire ? Est-il bien vrai qu'il laisse moins qu'il n'avait reçu ? N'est-on pas injuste avec lui, et même assez monstrueusement ? De tout ce qu'il avait édifié il a presque tout détruit... sauf nous-mêmes ! Sauf nous trois, et nous ne sommes pas assez humbles pour nous considérer comme la partie la moins valable de son œuvre. Nous sommes là, présents et vivants, prêts à reconstruire et à continuer. Plus de danger qu'on m'évince ; j'ai assaini ma situation. Et Nicolas se tirera d'affaire ; et dans Jourdaine il y a de la solidité. Nous sommes là et c'est lui qui nous a formés. C'est quelque chose. Nous continuons et nous restons en flèche. C'est même la seule chose qui compte. On s'endormait peut-être un peu dans la facilité. On commençait à couper des cheveux en quatre. Il était peut-être temps de se ressaisir. Tout est peut-être pour le mieux... oui, tout... Qui peut savoir ?...

« Il n'y a que les enfants pour implorer un temps éternellement beau. Assurément les climats seraient

mieux réglés si c'était par nous. Mais puisqu'il faut les accepter comme ils viennent, eh bien soit, on accepte. Et cette vie qui va finir, on la prend telle quelle. Vous m'embêtez avec vos épluchages et vos façons d'excuser le présent par le passé. Oui ou non, dans toutes ses années moins une ou deux, cette vie a-t-elle été féconde et bien menée ? Et sommes-nous sûrs, chacun de nous, d'atteindre en fin de compte un total si beau ? Si l'on nous proposait une telle carrière, actif et passif pêle-mêle, ne faudrait-il pas l'accepter les yeux fermés ? Alors qu'on le remercie pendant qu'il est encore là. On ergotera plus tard. Aujourd'hui je ne veux que remercier. Et je te remercie, cher vieux, je te remercie... »

Méditation de Jourdaine

« Elle était une bonne et douce femme, tu le sais bien... Elle était une femme bonne et sensée... Tu avais beau la regarder du haut de tes raisonnements et de ta connaissance, tu savais que son conseil était toujours sage et que son cœur était juste. Tu ne peux pas lui reprocher d'avoir été mesquine, d'avoir mis en avant des petitesses. Et tu sais comme elle avait été jolie, et comme son sourire était resté pur, et que malgré l'âge il y avait en elle une grâce qui venait de la jeunesse de son cœur...

« Et pourtant tu as soupiré d'aise, quand enfin tu as été délivré d'elle. Avec quelle impatience, avec quelle affreuse hâte !... Ce n'est pas ta faute. Je ne t'accuse pas. Tous les hommes soupirent vers l'instant où nous consentirons enfin à les débarrasser de notre présence. Nous pesons peu de chose en regard de cette pauvre liberté qui est votre seul désir

véritable. Et pourtant qu'est-ce que vous en faites, mon Dieu, quand vous l'avez ? Qu'est-ce que vous en faites ? Elle vous donne à croire que vous êtes forts, et quand vous êtes bien contents de vous, elle vous fait glisser sur une pelure d'orange. Peut-être ne vois-tu pas encore comme elle t'a trompé ?

« Tu ne veux pas regarder de ce côté-là ? Ça ne fait rien ; on ne peut pas toujours être raisonnable. Maman non plus ne l'était pas toujours. Je ne parle pas contre elle, mais contre les femmes. Elles ne savent pas choisir le rôle de sages amies. Je n'ai pas su moi-même ; il a fallu qu'on me l'enseigne ; j'avais la tête dure ; il a fallu des punitions. Et maintenant encore, je ne suis pas sûre de savoir parfaitement bien... Maman aurait peut-être perdu courage. Si candide, si malheureuse devant tout ce qui était louche ! Tu as bien fait de la ménager. Tu l'as même choyée. Alors il ne faut pas avoir de regrets. Elle était une excellente femme et tu étais le meilleur des hommes. Il ne faut pas vous disputer maintenant. Il ne faut plus penser à elle qu'avec tendresse. Les morts, eux, sont dociles. On les sent près de soi. C'est les vivants qui nous résistent et qui nous fuient... »

Méditation de Nicolas

« ... Et pourtant, moi aussi, j'aurais pu m'efforcer vers quelque chose... qui me mît au rang des premiers, qui me permît de marcher parmi eux comme parmi mes pairs !... Moi aussi j'avais un amour-propre sensible aux caresses et qui aurait pu trembler de plaisir à se sentir distingué parmi la foule. Est-ce par pleutrerie seulement que j'ai choisi cette médiocrité !

Car maintenant il faut regarder les choses comme elles sont. La buée qui les enveloppait s'est évaporée. Le choix est fait ; on ne changera plus. Hier tu pouvais peut-être encore changer. Ce garçon t'offrait l'échappée. Pourquoi n'as-tu pas voulu, pas osé ? Maintenant te voilà de nouveau marié avec ta terre. Laboure, moissonne ! laboure, moissonne ! Et puisque tu t'es si ridiculement laissé duper, tu resteras jusqu'au bout ridicule et dupe.

« Oh ! je sais ce qui se passera. Je te connais depuis le temps qu'on est ensemble. Je te débiterai des boniments et tu finiras par les croire. On nous accuse d'être des malins parce que nous savons nous arranger une philosophie. Comme s'il était déshonnête de s'arranger ! Les saints eux-mêmes, quand ils se couchent, est-ce qu'ils ne placent pas leurs jambes commodément l'une à côté de l'autre ? Est-ce qu'ils n'emploient pas mille petites ruses pour poser leur tête ailleurs que sur un caillou ? On nous jalouse au fond. C'est donc que nous possédons quelque chose qui n'est peut-être pas si commun ?...

« Qu'est-ce que je te dirai de subtil ? On peut tirer parti de tout, même d'une infirmité. Même une cicatrice peut être belle. Rappelle-toi l'ouvrier parisien qui est venu poser le carrelage, ce magnifique balafré. Un éclat d'obus lui avait coupé la figure, du sourcil gauche à la joue droite. Quel caractère cela lui donnait !

« Qu'est-ce que je te dirai d'autre ? Il n'importe pas tant, comme ils croient, de beaucoup produire. Ils nous ont trop longtemps bernés avec leurs statistiques et leurs rendements. C'est quelque chose d'autre qui importe, mais qu'il est difficile de définir. Une force de fidélité... on ne sait pas bien laquelle. Mais tout le reste n'est qu'une marchandise de bazar.

« On peut très bien renoncer à une moitié des bois, en faisant passer la nouvelle limite le long de la Cour-Marie. Nous en avions plus qu'il n'est nécessaire. On se débarrassera des camélias pour aménager l'orangerie en grenier à fourrage. Cette rusticité qui regagne sur le luxe n'est pas, vieux Nic, pour te déplaire.

« Car lorsque ce monde sera fatigué de ses grands coups de ressac, lorsque les puissants auront suffisamment écrasé les faibles, et que les faibles auront assez étouffé les puissants, c'est peut-être notre ligne qui semblera la seule vraie, et l'on s'étonnera d'avoir si longtemps méconnu notre sagesse de paysans... »

■

Il faut que Louis reparte encore ce soir. Il pourra rouler vite, la nuit est claire. La grande bulle de la pleine lune montait déjà derrière les arbres, alors qu'il faisait encore jour. Puis à travers le rose, le soufre, le lie de vin, elle a pris consistance, diminuant, se rétrécissant, et le disque s'est élevé dans l'obscurité, toujours plus limpide et plus dur. Maintenant il est tout au haut du ciel.

Nicolas suit son frère jusqu'au garage. Louis est pressé. Il a demain son premier comité dès huit heures et demie.

« Tu reviendras dimanche prochain ?

— Je tâcherai... Si ça va plus mal, préviens-moi.

— Entendu... Méfie-toi du caniveau, à l'arrivée sur la route nationale. On ne le voit pas de nuit. »

L'auto démarre. Nicolas l'entend tourner autour de la maison, se lancer dans l'avenue, ralentir pour s'engager sur la petite route. Le bruit s'assourdit derrière l'épaisseur du bois, remonte vers le nord, se

déplace autour de Saint-Saturnin en un grand quart de cercle, puis il décroît dans la direction définitive. L'oreille de Nicolas le suit toujours... Maintenant il doit venir d'au-delà de Maisonneuve... Puis il s'éteint presque. D'autres diraient qu'on ne l'entend plus, que le silence s'est refermé par-dessus lui. Mais Nicolas se connaît aux perfections du silence... A travers l'air tout à fait calme, il perçoit encore un infime battement... Dans un instant... Maintenant peut-être... Qui sont donc ces hommes qui prennent peur dans l'absolu silence, quand tombant des étoiles il emplit tout l'espace, jusque sous les arbres, jusque entre les herbes ? Certains, au contraire, y respirent l'élément natal, où leur âme se détend et se fortifie, comblée de son plus pur aliment.

Debout dans la grande transparence, Nicolas retient son souffle. Saint-Saturnin, lieu privilégié, qui participe à l'univers et reçoit la visitation des astres !... Puis il écoute la respiration vivante reprendre dans ses narines, et le bruit de son propre pas sur le gravier lui fait plaisir.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

Automne. 7

DEUXIÈME PARTIE

Hiver. 83

TROISIÈME PARTIE

Printemps. 179

QUATRIÈME PARTIE

Eté. 305

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
6, place d'Alleray - Paris.
Usine de La Flèche, le 20-02-1969.
1024-5 - Dépôt légal nº 8235, 1er trimestre 1969.
Le Livre de Poche - 6, avenue Pierre 1er de Serbie - Paris.
30 - 21 - 2552 - 01

30/2552/5

BOOKSHOPAIRPORT

03 IG
$ 3.00